Revue d'Histoire Littéraire de la France

JUILLET-SEPTEMBRE 1958
58e ANNÉE - No 3

LES IDÉES POLITIQUES DE PASCAL

Il peut sembler paradoxal de parler de pensée politique à propos de Pascal. Lui-même n'a-t-il pas proclamé bien haut son mépris pour les théories politiques en écrivant dans les *Pensées* : « Platon et Aristote... S'ils ont écrit de politique, c'était comme pour régler un hôpital de fous ; et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensaient être rois et empereurs » (Lafuma, 533 ; Michaut, 137 ; Brunschvicg, 331). Mais autre chose est de fonder un système politique et de jeter çà et là des remarques sur l'organisation de la Cité, sur la validité de la hiérarchie sociale, sur l'attitude du chrétien à l'égard des pouvoirs temporels.

Si Pascal s'est toujours refusé à échafauder une théorie politique ou un traité d'économie, il ne s'est jamais interdit de faire des incursions dans ce domaine, dans la mesure où ces réflexions pouvaient contribuer à son dessein et servir les besoins de sa démonstration. Les remarques politiques, si fréquentes qu'elles soient dans les *Pensées*, restent donc nécessairement secondaires, parce que subordonnées à un but très différent, apologétique et métaphysique.

On ne s'étonnera guère, dès lors, du petit nombre d'études consacrées jusqu'ici à cet aspect de la pensée pascalienne. L'article publié en 1923 par M. Jacques Maritain [1] était davantage l'expression des vues critiques d'un penseur néo-thomiste qu'un examen interne de la pensée de Pascal. L'accent était mis avant tout sur les réserves qu'appelle « ce sublime cynisme chrétien » qui devait finir par trouver dans le despotisme éclairé du XVIIIe siècle « une dérisoire réalisation ». Selon M. Maritain, Pascal serait un peu le précurseur de Condorcet pour s'être fait de la justice une idée tout à la fois « mythique, irrationnelle et rationaliste ». Plus récemment, M. Romano Guardini glosait, lui aussi, à la lumière de sa philosophie personnelle, sur ce qu'il appelait « le problème sociologique dans la conscience chré-

1. *La Politique de Pascal*, repris en 1924, dans les *Réflexions sur l'intelligence et sur sa vie propre*, p. 160-173. Traduction anglaise sous le titre *The political Ideas of Pascal*, in *Ransoming the Time*, New York, 1941.

tienne » [1]. La thèse de M. Albert Brimo, située délibérément sur le terrain juridique, se contentait d'un exposé fort juste de ton, mais qui ne creusait guère en profondeur les vues pascaliennes sur les rapports du spirituel et du temporel [2].

Pour qui veut sonder plus avant les résonances lointaines de la pensée politique de Pascal, l'étude de M. Gilbert Chinard, encore qu'elle se borne à une confrontation entre « la Cité de Hobbes et la Cité de Pascal » [3], apporte des précisions du plus haut intérêt. Mais c'est sans aucun doute la magistrale analyse de M. Erich Auerbach [4] qui a pénétré le plus loin dans la genèse de la « théorie politique » de Pascal et qui en a le plus lumineusement dessiné le mouvement intérieur. En situant Pascal au confluent du pessimisme augustinien et du scepticisme de Montaigne, M. Auerbach a irréfutablement démontré par quel biais inattendu une théologie tragique rejoint ici, pour l'absorber aussitôt, un relativisme sans illusions.

Emporté par l'élan de sa démonstration, qui se fonde essentiellement sur la célèbre pensée Br. 298 (La 103) : « Il est juste que ce qui est juste soit suivi, il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante ; la force sans la justice est tyrannique.... Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste », M. Auerbach a eu toutefois tendance à durcir ses conclusions, à leur donner une rigidité et une généralité qui font peut-être oublier la réelle complexité des idées de Pascal et le caractère ambigu de certaines de ses analyses. Déjà l'emploi du terme « théorie politique » dans le titre de cette étude remarquable révèle une attitude que nous jugeons, on l'a vu, assez contestable. En systématisant des *membra disjecta*, on commet une erreur d'optique et l'on déforme inévitablement la pensée véritable de l'auteur : les vues de Pascal n'ont ni la rigueur, ni la parfaite cohérence que M. Auerbach leur attribue dans ses conclusions [5]. Disons-le sans ambages : l'image d'un Pascal disciple inconscient des machiavélistes, — mais qui imbriquerait la « raison d'état » dans l'augustinisme —, d'un théoricien pour qui toutes les formes d'état sont éga-

1. *Christliches Bewusztsein. Versuche über Pascal*, Leipzig, 1935, p. 139 et suiv. — Trad. fr., *Pascal, ou le drame de la conscience chrétienne*, Paris, Éd. du Seuil, 1951, chap. III, p. 107-117. Dans le domaine de langue allemande, il faut encore citer *Pascals Gedanken über Recht und Gerechtigkeit*, par Emil Lerch, dans *Zeitschrift für schweizerisches Recht*, 1942, p. 339-364.

2. *Pascal et le Droit*, 1942.

3. *En lisant Pascal*, Droz, 1948, chapitre IV.

4. *Ueber Pascals politische Theorie*, dans *Vier Untersuchungen zur Geschichte der französischen Bildung*, Berne, Francke, 1951, p. 51-74. Déjà paru dans une revue turque en 1946 ; reproduit en italien dans les *Studi francesi*, Turin, n° 1, janvier-avril 1957, p. 26-42.

5. « Er baut die Lehre von der Staatsraison in den Augustinismus ein und gelangt so zu dem Paradox von der reinen und bösen Macht, der man widerspruchslos, ohne Rücksicht auf einen etwa von ihr zu erwartenden Nutzen, aber auch ohne Hingabe, oder vielleicht aus Hingabe an Gott gehorchen müsse — so wie wir es hier beschrieben haben. »

lement mauvaises et qui finit par imposer au chrétien une obéissance absolue et passive, cette image nous paraît légèrement forcée pour les besoins de la cause, trop unilatérale et systématique, parce que sans nuances et détachée souvent de son contexte.

M. Auerbach, nous l'avons dit, est parti de la pensée Br. 298 et il ne cite dans la suite de sa démonstration que deux autres fragments, Br. 332 et 793 (La. 58 et 308), à l'occasion d'une très intéressante digression (p. 61-62). Si, comme nous le croyons, le classement adopté par M. Lafuma représente bien la démarche du raisonnement pascalien, ces trois fragments se rattacheraient à des chapitres aussi différents par leur objet et par leur agencement que le sont *Raison des Effets*, *Misère* et *Preuves de Jésus-Christ*. De plus, si M. Auerbach fait état des *Discours sur la condition des Grands* [1], il veut ignorer, en revanche, bon nombre d'autres sources, nullement négligeables, que l'on peut découvrir aux chapitres *Vanité*, *Divertissement*, *Excellence*, *Perpétuité*, sans parler des *Provinciales* et de quelques opuscules moins connus. Il nous semblerait peu équitable de vouloir fixer irrévocablement la position de Pascal sans tenir compte de ces textes, et de leur date.

L'examen attentif de ces pensées révèle bientôt que l'emploi pascalien du mot *force* est, dans son ambiguïté, une source de confusion et d'équivoque. Il importe donc d'en préciser le sens, la portée et les limites. S'en tenir à une notion conventionnelle et vague conduirait à fausser les données du problème et à imposer aux vues de Pascal une distorsion qui en altérerait profondément la structure et l'esprit.

Les rapports force-justice n'épuisent pas la pensée politique de Pascal, qui a eu soin de distinguer à diverses reprises la *force* de la *tyrannie*. « La tyrannie consiste au désir de domination, universel et hors de son ordre.... Leur faute est de vouloir régner partout. Rien ne le peut, non pas même la force ; elle ne fait rien au royaume des savants, elle n'est maîtresse que des actions extérieures.... La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre » (La. 58, Mi. 192, Br. 332).

La force n'est donc légitime et valable que *dans son ordre*. C'est postuler une hiérarchie des valeurs, une distinction de « paliers » régis par des principes spécifiques ; c'est, par conséquent, limiter singulièrement la portée de cette force et sa validité. « Le propre de chaque chose doit être cherché. *Le propre de la puissance est de protéger* », écrit-il dans une pensée sur le thème *Roi et Tyran* (La. 797, Mi. 163, Br. 310).

La vraie force, celle qui ne dépasse pas ses limites, ne doit donc ni écraser, ni étouffer, sans quoi elle est brutalité pure et, Pascal le répète avec insistance, toute violence appelle la violence. La force

1. Tout en reconnaissant, dans la version italienne de son texte, leur caractère particulier et l'intervention de Nicole dans leur rédaction.

légitime a précisément pour objet et pour justification d'éviter de telles violences en maintenant l'ordre et, par là, la paix « qui est le souverain bien » (La. 81, Mi. 404, Br. 299). Plusieurs pensées reviennent sur cette idée-clé [1] : Pascal semble vivre dans l'obsession et dans la phobie des guerres civiles ; il est, en cela, à l'image d'une génération que la Fronde a profondément marquée, quand bien même elle n'y a pas nécessairement pris une part active.

Pascal accepte d'obéir au pouvoir, aux rois, aux lois et aux usages dont il a dénoncé l'absurdité, mais il entend le faire en toute lucidité, se réservant le droit intérieur de les mépriser. « Il faut avoir *une pensée de derrière* et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple » (La. 90, Mi. 498, Br. 336). « Les vrais chrétiens obéissent aux folies : non pas qu'ils respectent les folies, mais l'ordre de Dieu qui, pour la punition des hommes, les a asservis à ces folies... » (La. 14, Mi. 227, Br. 338). Rien n'est plus éloigné d'un culte aveugle de la force ou d'une idolâtrie de la raison d'état.

Il est d'ailleurs un domaine que Pascal, en dépit de son amertume et de son prétendu « cynisme », tient pour intangible et sacré : c'est celui de la conscience. La fin de la XII^e *Provinciale* interdit avec véhémence toute intrusion de la violence dans ce sanctuaire préservé : « Vous croyez avoir la force et l'impunité, mais je crois avoir la vérité et l'innocence. C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaie d'opprimer la vérité... la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre... la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu,... au lieu que la vérité subsiste éternellement.... ». Six mois plus tard, dans sa XVIII^e *Provinciale*, il revient à la charge : « Je vous l'ai dit ailleurs, et je vous le redis encore, la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre... il n'y a rien qui puisse faire que ce qui est ne soit pas » (Éd. Pléiade, p. 665 et 672). On objectera peut-être l'écart chronologique entre les *Provinciales* et les *Pensées*, et l'évolution de la pensée pascalienne vers un radicalisme désespéré [2] ; mais cette fois, c'est Pascal lui-même qui impose le rapprochement à son lecteur en le renvoyant expressément, dans la conclusion de la pensée *Summum jus, summa injuria* (La. 85, Mi. 385, Br. 878) à la fin de la XII^e *Provinciale.*

La difficulté, dans l'interprétation de ces textes, comme de beaucoup de textes pascaliens, provient de l'ambiguïté volontaire du langage de l'auteur. Sa pensée joue avec complaisance sur plusieurs

1. La. 60 (Mi. 193 ; Br. 294) : « L'art de fronder, de bouleverser les états.... C'est un jeu sûr pour tout perdre. » La. 66 (Mi. 197, Br. 326) : « Par là, voilà toute sédition prévenue. » La. 94 (Mi. 516, Br. 313) : « Le plus grand des maux est les guerres civiles.... Le mal à craindre d'un sot qui succède par droit de naissance n'est ni si grand, ni si sûr. »

2. Voir à ce propos l'ouvrage de L. Goldmann, *Le dieu caché*, N. R. F., 1955. Le chapitre XIV de ce livre sur *La vie sociale : Justice, Force, Richesse*, p. 304-314, est toutefois assez décevant pour notre propos et n'apporte que des affirmations sans nuances.

tableaux, elle se meut dans la dialectique « du pour au contre », pivot du chapitre *Raison des Effets* ; elle multiplie les gradations, ou les « paliers », où se projettent des éclairages différents, ainsi que les subtiles distinctions entre le peuple, les demi-habiles et les habiles, les dévots et les parfaits chrétiens (voir, par ex., Mi. 495 et 496). Naguère, il opposait la « *véritable* paix, que le Sauveur peut seul donner, et qui est inconnue au monde » et « cette *fausse* paix que le monde peut donner, mais qui est en horreur au Sauveur du monde... » (*Second Écrit des Curés de Paris*, avril 1658, éd. Pléiade, p. 698). De telles oppositions, dans leur rigidité, se fondent sur le caractère absolu et immanent de ce que Pascal appelle *véritable* paix et *véritable* justice, et que la contingence de ce monde ne saurait évidemment atteindre.

Le pessimisme de Pascal, à cet égard, est le reflet d'une volonté d'absolu déçue et frustrée, aiguisée encore par l'amertume de l'expression, mais qui ne va pas jusqu'au nihilisme, en dépit des apparences. Dans le *Troisième Écrit sur la Grâce* (Éd. Pléiade, p. 739), qui date de 1658 [1], il concède que la nature humaine n'est pas totalement incapable d'observer la justice et les préceptes. Et il n'est pas jusqu'à son désir de paix — ou, si l'on veut, son horreur des conflits et de la sédition — qui ne souffre des exceptions : lorsque la raison d'état se heurte à la conscience religieuse et métaphysique, Pascal ne transige plus et l'homme qui avait écrit que « la paix est le souverain bien » (La. 81) n'hésitera pas à s'écrier : « C'est un crime de demeurer en paix quand on détruit la vérité. *Il y a donc un temps où la paix est juste et un autre où elle est injuste* » (La. 974).

Sur ce point capital, qui se ramène en somme à la distinction force-tyrannie ou force-violence, Pascal se sépare résolument de Hobbes, théoricien de la raison d'état intégrale, pour qui les questions de dogme elles-mêmes doivent être soumises à l'examen et à l'agrément du pouvoir temporel.

On pourrait même aller plus loin et reprendre, à la lumière de ce qui précède, l'examen du fameux fragment La. 103 sur lequel M. Auerbach a fondé son analyse : « ... La justice sans la force est impuissante ; la force sans la justice est *tyrannique*... et ainsi, ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste ». Qu'on y prenne garde, il ne s'agit plus là d'une violence à l'état pur, mais bien d'une force coulée en loi, codifiée, rendue acceptable par un long usage : étalage de force plutôt que violence coercitive. Ce n'est pas parce que Pascal ne croit pas — ou ne croit plus à cette date — à une justice en ce monde, qu'il faut voir dans sa pensée politique une apologie de la force pure ou une glorification de la raison d'état. Il suffit, pour s'en persuader, de se reporter à quelques pensées particulièrement amères où vibre un mépris à peine contenu pour la fonction royale : « La puissance des rois est fondée sur la raison et sur la

1. Donc postérieur au mois de mars 1657 que M. Goldmann assigne comme point de départ à la troisième et dernière période de la pensée pascalienne.

folie du peuple, et bien plus sur la folie... » (La. 26). Pascal est même prêt à contester aux rois le droit de décider de la guerre et de la paix : « C'est un homme seul qui en juge, et encore intéressé : ce devrait être un tiers indifférent » (La. 59). Il prend plaisir à ramener les rois à la moyenne condition humaine (La. 136 et 137, chap. *Divertissement*). On retrouve, ici encore, la paradoxale et ingénieuse alliance que Pascal opère, sur le plan politique, entre l'obéissance et le mépris, attitude qui n'a rien de commun avec celle des « Realpolitiker ».

Certes, le Pascal des *Pensées* est plus amer, plus aigri, plus incisif, plus absolu dans ses formules que celui des trois *Discours sur la Condition des Grands*. Il n'est plus tout à fait celui qui confiait à Nicole qu'il aurait aimé contribuer à l'éducation d'un prince, ajoutant « qu'il sacrifierait volontiers sa vie pour une chose si importante » [1]. Mais s'il y a eu évolution dans le sens d'un raidissement et d'une hostilité croissante au monde et à ses compromis, il serait excessif d'en inférer à un revirement complet ; ce serait oublier le contexte de ces passages et le dessein général dans lequel ils s'inscrivent.

Le point de vue du Pascal des *Pensées* est polémique et pragmatique tout autant que théorique. L'amertume cynique de certaines pensées, soigneusement isolées, ne prend sa pleine signification que si on les replace sous leur véritable éclairage. La grande affaire est de démontrer, avec insistance, l'absurdité de tout ce qui est humain, de convaincre les athées en les frappant de terreur, en les plongeant dans le désespoir. Pascal, tout le premier, a la franchise d'en convenir :

> S'il se vante, je l'abaisse,
> S'il s'abaisse, je le vante
> Et je le contredis toujours,
> Jusqu'à ce qu'il comprenne
> Qu'il est un monstre incompréhensible.
> (La. 130, Mi. 760, Br. 420.)

> La connaissance de Dieu sans celle de sa misère fait l'orgueil,
> La connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir,
> La connaissance de Jésus-Christ fait le milieu, parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère.
> (La. 192, Mi. 674, Br. 527.)

Il n'est pas jusqu'à la construction symétrique et antithétique de ces passages qui ne rappelle la démarche dialectique du fragment Br. 298, fort bien analysé en ce sens par M. Auerbach :

> Il est juste que ce qui est juste soit suivi,
> Il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi...

Un balancement stylistique aussi étudié ne va pas sans quelque exaspération de la pensée, tendue à l'extrême par l'absolu de la mise en formule.

M. Jacques Maritain a eu tort d'écrire que « Pascal en arrive à cette

1. Nicole, *Traité de l'Éducation d'un Prince*, 1670.

violence désespérée où le fait lui masque le droit ». Pascal reste trop lucide pour être la dupe d'une politique prétendûment réaliste. N'est-ce pas lui, encore, qui écrit cette phrase d'un accent presque douloureux : « Il est nécessaire qu'il y ait de l'inégalité parmi les hommes, cela est vrai ; mais, cela étant accordé, voilà la porte ouverte, non seulement à la plus haute domination, mais à la plus haute tyrannie. » (Br. 380.)

Le cynisme de Pascal est, en fait, plus apparent que réel : s'il nous impose avec vigueur une vision tragique de la nature et de l'homme, ce n'est que pour établir avec plus de force l'existence nécessaire d'un Dieu dans une telle optique. Simone Weil le lui reprochera avec aigreur [1] au nom de sa propre démarche spirituelle et y verra un « manque de probité dans la recherche de Dieu ». Le crime majeur de Pascal, c'est, pour elle, d'avoir « entrepris une recherche intellectuelle en décidant à l'avance où elle devait le mener » et elle ne craint pas de conclure son analyse par ces mots surprenants : « Il n'a jamais reçu la foi, et cela parce qu'il avait cherché à se la procurer » [2]. On connaît, dans un autre ordre d'idées, le jugement sévère de Valéry : « Pascal a exagéré affreusement, grossièrement, l'opposition de la connaissance et du salut ».

Cette dramatisation poussée à l'extrême, cette démonstration lucide et concertée aboutit, dans certaines pensées politiques, à une étrange délectation dans le nihilisme, à une sorte de politique du pire qui ne correspond pas intégralement à ses convictions profondes, plus nuancées, équilibrées par les changements d'optique qu'il affectionne. Nous croyons avoir montré plus haut comment un tel propos, dans son radicalisme un peu sec et dans sa forme tendue, s'insère tout naturellement dans l'économie générale du livre.

La pensée politique de Pascal se veut une négation — mais une négation agressive — des valeurs terrestres : justice, autorité, majesté, gloire, coutumes. Ce contempteur sarcastique des rois, des grands et de leurs hochets, ce défenseur résolu des prérogatives du spirituel est, en vérité, un bien curieux défenseur de la monarchie absolue et de la raison d'état. Comme l'écrit M. Bénichou, « Pascal a plutôt l'air d'un partisan à qui les circonstances contraires ne permettent pas d'autre dissidence que celle du mépris... » [3]. Sa méthode, qui prône l'obéissance passive tout en sapant nos illusions sur le fondement de l'autorité, paraît, à l'examen, manquer singulièrement d'efficacité. Il suffit de peu de chose pour en modifier l'accent et certains arguments pascaliens ont une vertu subversive dont on s'avisera plus tard, quand la structure politique de la France se sera transformée. Cha-

1. Dans *L'Enracinement.*

2. On pourrait alléguer, en faveur d'une telle interprétation, le fameux fragment mis en italiques (Br. 229) qui peut être la confession d'un « libertin », mais dont l'accent est trop intime, trop aigu pour ne pas être aussi quelque peu le reflet de son drame personnel.

3. *Morales du grand siècle,* Paris, N. R. F., 1948, p. 129.

teaubriand pourra, à ce moment, dénoncer en lui « le penseur le plus hardi de son siècle, l'écrivain le plus déterminé à généraliser les idées pour bouleverser le monde ».

Que les pensées politiques de Pascal aient pu donner lieu à des commentaires aussi contradictoires montre assez leur caractère ambivalent, voire ambigu. C'est cet aspect à la fois dialectique et polémique que nous avons voulu mettre en évidence, pour restituer à la pensée de Pascal sa profonde complexité, trop souvent méconnue dans des interprétations unilatérales.

ROLAND MORTIER.

VICTOR HUGO ET CHARLES NODIER COLLABORATEURS DE « L'ORIFLAMME » (1823-1824)

Le premier romantisme, catholique et royaliste, a vite réussi à se faire une place dans la presse littéraire de la Restauration — il n'est que de citer la *Muse Française* — mais il semblait jusqu'ici qu'il n'eût guère pénétré dans la presse politique. Les journaux de droite ont bien pu célébrer avec enthousiasme les *Méditations* de Lamartine et les *Odes* de Hugo, ces jeunes poètes qui sont l'espoir du bon parti ; quand le romantisme, prenant figure de « secte », se rebelle ouvertement contre le bon goût classique, et s'attire, par la voix de Roger et de Mgr Frayssinous, les foudres de l'Académie et de l'Université, les quotidiens royalistes font chorus. Les *Débats*, que la disgrâce ministérielle de Chateaubriand n'a pas encore entraînés dans la « défection », restent fidèles en littérature à l'esprit de La Harpe, de Geffroy, de Feletz : royaliste, parlementaire et classique, telle est alors la triple couleur du journal de la rue des Prêtres. L'officieuse *Gazette de France*, et *L'Étoile* qu'anime M. de Genoude, et que contrôle, dit-on, M. de Villèle lui-même, sont en littérature comme en politique les bastions du conservatisme, et *L'Étoile* se montre particulièrement acharnée dans sa chasse aux romantiques. *Le Drapeau Blanc*, que l'influence de Martainville, son fondateur, et de Nodier qui y collabora quelque temps, avait incliné d'abord vers les nouveautés littéraires, est alors inspiré par la faction cléricale et ultramontaine du parti, et La Mennais, son chef, si foncièrement romantique à tant d'égards, se montre l'un des adversaires les plus prononcés de la nouvelle école. Reste *La Quotidienne*, le journal de Michaud, organe de la contre-opposition de droite. Le caractère extrémiste et frondeur de son royalisme, son aversion d'abord secrète, puis déclarée, pour les hommes et les journaux du ministère, son admiration pour Chateaubriand et son désir de grouper sous son égide une sorte de « parti de l'intelligence », dévoué à la religion, à la monarchie et aux traditions nationales, devaient lui inspirer une vive sympathie pour Hugo et son groupe. De fait, Nodier prend souvent fait et cause en ses colonnes pour des ouvrages réputés romantiques. Un Soulié, un Mély-

Janin se montrent parfois favorables. Mais Laurentie, son rédacteur en chef, reste foncièrement attaché au classicisme : avec clairvoyance il discerne le caractère secrètement libéral du romantisme, et non sans raison il redoute que ses adeptes ne soient entraînés bientôt vers la Révolution. Ainsi, même quand elle couvre de louanges un Vigny ou un Hugo, *La Quotidienne* ne se rallie pas pour autant aux doctrines de la *Muse.*

Cette revue de la presse quotidienne serait toutefois incomplète, si l'on n'y faisait figurer un journal dont l'existence a paru échapper à la plupart des historiens et qui présente cette singularité d'avoir uni dans une même ferveur romantisme et royalisme. Il s'agit de *L'Oriflamme.*

Le 1er juin 1823, paraît à Paris, édité par Dentu, 5, rue des Petits-Augustins, le premier numéro d'un quotidien de quatre pages *in-quarto*, arborant sur deux lignes parallèles ces deux titres : *L'Oriflamme*, *Le Régulateur*, suivis de ce sous-titre : « Journal politique et littéraire ». Le fronton s'orne de la devise « Dieu et le Roi » encadrée de fleurs de lys ; entre cette devise et le titre, un chevalier en armure tient d'une main un bouclier et de l'autre déploie une oriflamme fleurdelysée [1].

Le principal rédacteur de *L'Oriflamme* est M. de Saint-Prosper. Sa signature figure en toutes lettres sous nombre d'articles, fait relativement rare dans la presse d'alors. Antoine Jean Cassé de Saint-Prosper, né en 1790, a collaboré depuis 1814 à la *Gazette*, aux *Débats*, à *La Quotidienne*, au *Drapeau Blanc.* Il est à cette date l'auteur d'un *Almanach des Cumulards* (1820) et d'une *Oraison Funèbre de Napoléon Bonaparte* (1821). On le trouve parmi les collaborateurs de la *Muse.* Après 1830, légitimiste fidèle, il fondera à Grenoble la *Gazette du Dauphiné.* C'est là qu'il mourra en 1841 [2].

1. Il ne s'agira dans ces pages que de *L'Oriflamme* quotidienne publiée entre le 1er juin 1823 et le 15 mars 1824 (et dont la collection complète, la seule que nous ayons trouvée à Paris figure à la Bibliothèque de l'Arsenal sous la cote 4° Jo. 10 045).

L'Oriflamme quotidienne ayant cessé de vivre le 15 mars 1824, son titre sera repris peu après : en juin suivant, paraît chez le même Dentu un périodique *in octavo* qui s'intitule *L'Oriflamme* (mais sans ajouter le *Régulateur*). Titre à part, cette revue n'a littérairement rien de commun avec le journal disparu. Dirigée par J.-B. Salgues, elle n'accueille aucun des anciens rédacteurs de la *Muse* et s'affirme en toute occasion hostile au romantisme.

Il semble qu'en créant *L'Oriflamme* en juin 1823, l'éditeur Dentu ait voulu susciter un concurrent direct au *Drapeau Blanc* qu'il avait publié depuis le début (1819), mais dont la propriété lui échappe en novembre 1822 à la suite de difficultés avec Martainville, et qui devient alors pour quelques saisons l'organe de La Mennais et de ses amis de Haller, O'Mahony et Saint Victor (cf. Christian Maréchal, *La Mennais au Drapeau Blanc*, Paris, 1946).

2. A côté de Saint-Prosper, parmi les rédacteurs qui signent leurs articles, on relève l'abbé de Fontbonne qui traite de sujets religieux, et Beauchêne, médecin de Louis XVIII, qui traite de questions scientifiques. Salgues, malgré ses attaches au *Drapeau Blanc*, donna quelques articles. Notons qu'à partir de décembre, le

La couleur que Saint-Prosper donne à *L'Oriflamme* est celle de l'ultra-royalisme, mais assortie de quelques nuances qu'il faut préciser. Le 7 juillet 1823, *L'Oriflamme* relève un article de la *Gazette d'Augsbourg*, selon lequel il existerait en France trois sortes de royalistes : 1° les ministériels, 2° les amis de M. de La Bourdonnaye, Vaublanc, de Lalot, 3° ceux qui suivent « le convoi de M. de Maistre » et « la bannière de M. de La Mennais ». *L'Oriflamme* répudie la première catégorie et plus encore la troisième qu'elle nomme « la secte cauteleuse des ultramontains ». Elle se situe donc elle-même dès ses premiers numéros à l'extrême-droite du parti royaliste, mais dans une extrême-droite carrément gallicane et plus monarchiste que cléricale. Quant à l'aversion de *L'Oriflamme* pour les « ministériels », à supposer qu'elle ait été très vive, elle paraît s'être notablement tempérée par la suite. Sans doute elle polémiquera volontiers contre *L'Étoile*, porte-parole quasi officiel du gouvernement, mais ce sera beaucoup moins à propos du cours des rentes ou de l'indemnité aux émigrés que sur les vertus comparées de la mythologie grecque et du merveilleux chrétien. *L'Oriflamme* prétend garder son indépendance, mais ne point donner dans le travers de critiquer les ministres en toute occasion. A vrai dire, les contemporains s'accordent avec Laurentie pour faire à *L'Oriflamme* la réputation d'avoir été achetée par le ministère (ou plutôt par cette « caisse d'amortissement » qu'avait créée Sosthène de La Rochefoucauld pour enlever de façon très légale aux opposants la possession de leurs journaux)[1]. Le fait est que quelques semaines après les élections de la Chambre retrouvée qui assurent aux royalistes un triomphe presque total, *L'Oriflamme* fut sacrifiée.

L'aspect le plus original de cet organe éphémère, et le seul que nous retiendrons ici, c'est la place qu'il accorde en ses colonnes à ce qu'on appelle les « questions culturelles ». Il faut se persuader, dit-il en substance, que si les finances et l'économie sont des problèmes dignes d'intérêt, les lettres restent « la première de toutes les splendeurs monarchiques ». C'est bien là, n'en doutons pas, un langage de jeunes « intellectuels » : ceux-ci déploreraient qu'il pût y avoir désaccord entre la foi politique qu'ils professent et les lumières dont ils sont les représentants : aussi veulent-ils arracher leur parti aux ornières du conformisme et rêvent-ils d'une restauration qui serait celle des arts et des lettres en même temps que du trône. Ces jeunes intellectuels, dont nous allons voir apparaître les noms, ce sont les

poète Saint-Valry, ami de Victor Hugo, non content de signer de son nom ou de ses initiales nombre d'articles littéraires, rédigera à l'occasion les éditoriaux politiques de la première page. (Certains ayant cru ou feint de croire que les initiales S. V. désignaient Saint-Victor, collaborateur de La Mennais au *Drapeau Blanc*, Saint-Valry revendiqua pour siens tous les articles de *L'Oriflamme* signés S. V.)

1. La question du rachat de *l'Oriflamme*, pour intéressante qu'elle soit, n'entre pas dans notre propos. *L'Oriflamme* rachetée put bien atténuer ou supprimer ses critiques contre le ministère Villèle. Elle n'en modifia pas pour autant ses idées politiques ni sa doctrine littéraire.

écrivains romantiques groupés alors au sein de *La Muse Française*. Par eux, *L'Oriflamme* va devenir pendant quelques mois le porte-parole quotidien du romantisme.

Cette couleur romantique, à vrai dire, n'apparaît pas tout de suite. Il faut attendre la fin de l'automne pour la voir se manifester, mais alors avec quel éclat ! Le mercredi 3 décembre, au rez-de-chaussée de la première page, paraît un poème de Victor Hugo, cinq strophes intitulées : *A l'Arc de Triomphe de l'Étoile*. « Ce beau morceau de poésie, nous dit-on, n'est en quelque sorte que l'*épode* d'une Ode sur la guerre d'Espagne que va publier M. Victor Hugo. » De ce poème qui sera recueilli au printemps suivant dans les *Nouvelles Odes*, la strophe que voici semble bien illustrer le titre même du journal :

Lorsque luit au combat son armure enflammée,
Son oriflamme auguste et de lis parsemée,
Chasse les escadrons ainsi que des troupeaux ;
Puis elle offre aux vaincus des dons après les guerres,
Et, comme des hochets vulgaires,
Y mêle leurs propres drapeaux [1].

Du même recueil, *L'Oriflamme* publiera un autre inédit. Le jeudi 4 mars, en troisième page, sous le titre « Variétés », on lit la Préface qu'Hugo vient d'écrire pour les *Nouvelles Odes*. Le texte est ainsi présenté par la rédaction :

La littérature est en proie dans ce moment à toutes les horreurs de la guerre civile : classiques et romantiques se poursuivent avec acharnement. Suivant les apparences il y aura bataille pendant de longues années ; car il s'agit, dit-on, d'une guerre de mots. En attendant nous croyons devoir placer sous les yeux de nos lecteurs quelques considérations très importantes sur la question qui divise aujourd'hui le monde littéraire.

Ces considérations sont extraites d'une dissertation qui précède un nouveau recueil d'odes publiées par M. Victor Hugo, dissertation qu'un heureux hasard a fait tomber entre nos mains.

L'Oriflamme, en s'interdisant tout éloge, doit cependant faire remarquer le ton de sagesse et de modération qui brille dans ce morceau, qui est de nature à inspirer l'amour de la paix entre ennemis les plus acharnés. Mais laissons parler maintenant l'auteur.

Suit le texte intégral de la Préface des *Nouvelles Odes*, telle qu'elle va être publiée dans l'édition Ladvocat, mise en vente le 7 mars, soit trois jours plus tard. Hugo certes confiait volontiers aux journaux la primeur de certains de ses poèmes. Il en est paru dans *Le Réveil*, dans *L'Étoile*, ailleurs encore. Mais il est remarquable qu'après avoir

1. Dans la première édition des *Nouvelles Odes* (Paris, Ladvocat, 1824), ces cinq strophes, précédées de l'épigraphe *Non deficit alter (Virgile)* constituent l'Ode IX, *La Guerre d'Espagne* constituant l'Ode VIII.

A noter une variante pour le premier vers de la strophe citée. Là où *L'Oriflamme* écrit « au combat », le texte des *Nouvelles Odes* porte « aux combats ».

A notre connaissance, la publication de cette Ode par *L'Oriflamme* n'a été relevée nulle part. Ni l'abbé Pierre Dubois (*Biobibliographie de Victor Hugo*, Paris, 1913) ni l'abbé Géraud Venzac (*Les Origines religieuses de Victor Hugo*, Paris, 1955) ni Talvart et Place, à l'article Hugo de leur Bibliographie générale, ne font mention d'une quelconque collaboration de Victor Hugo à *L'Oriflamme*.

offert une ode à *L'Oriflamme*, il ait de nouveau choisi les colonnes de ce journal pour y publier l'exposé théorique de ses conceptions littéraires.

Mais revenons à ces numéros de décembre que nous feuilletions tout à l'heure. Le 5, à la même place que le poème d'Hugo paru l'avant-veille, figure un poème que consacre à la prise de Cadix Alexandre Guiraud — le toulousain Guiraud, ami et collaborateur de Soumet pour les *Macchabées*, auteur de l'élégie fameuse du *Petit Savoyard*, et l'un des animateurs de la *Muse française*. Les accents de Guiraud proches de ceux d'Hugo ont plus qu'eux peut-être une résonance romantique :

Roncevaux a revu les preux de Charlemagne.
Le soleil d'Austerlitz s'est levé sur l'Espagne.
Le glaive de Rocroy s'agite encore sanglant
Et le cœur d'un Bourbon, ouvert à toute gloire,
Bat aux cris de victoire
Que le Tage a reçus des échos de Friedland.

Cette autre strophe ne marie pas sans bonheur dans ses antithèses le vieux Malherbe et le futur Hugo :

... Et pour les renverser, quand son bras les soulève,
Tous ces grands insensés que sa vengeance élève,
S'applaudissent du cœur, et ne soupçonnent pas
Qu'il les porte si haut pour qu'à l'heure fatale
Leur chute triomphale
Dans l'immense avenir jette un plus long fracas.

La strophe suivante est un parfait exemple du lyrisme romantique et royaliste au temps du premier cénacle :

... O du vieux roi saxon auguste et jeune fille !
Du monarque espagnol la royale famille,
Pâle, quand tu pâlis, te regarde en tremblant
Et toi, d'un soin pieux leur cachant tes alarmes,
Ton œil noyé de larmes
A l'horizon lointain salue un drapeau blanc.

Après l'illustration du romantisme, sa défense : le 15 décembre, *L'Oriflamme* répond de bonne encre au discours que l'académicien Lacretelle vient de prononcer à la Société des Bonnes Lettres pour mettre en garde la jeunesse contre les séductions de la nouvelle école. L'article est signé S. V. et maintes fois cette signature reviendra dans le journal, parfois sous la forme A. S. S. V. Il s'agit d'Adolphe Souillard de Saint-Valry, autre collaborateur de la *Muse*, et ami alors intime d'Hugo qu'il a invité à plusieurs reprises en son manoir de Montfort-l'Amaury. Saint-Valry écrit donc :

... La révolution a présenté l'exemple de la plus effroyable confusion que jamais nation puisse offrir ; mais ses désordres ne sont-ils pas venus de ce que tout avait été faussé en France pendant le XVIII^e^ siècle, et nos grandes infortunes n'ont-elles pas produit du moins l'heureux résultat de

ramener violemment la société dans le vrai, soit pour la littérature, soit pour les beaux-arts ?

Le grand siècle lui-même ne s'est-il pas écarté du beau et du vrai sous beaucoup de rapports, en imitant quelquefois assez mal les admirables modèles de l'antiquité ? Notre siècle, dont on a dit tour à tour tant de bien et tant de mal, n'a-t-il pas souvent l'avantage de la vérité sur les deux siècles qui l'ont précédé ? Comparez les immenses tableaux de Lebrun, les compositions pleines d'afféterie de Boucher aux chefs-d'œuvre de David ; comparez les morceaux de nos plus fameux sculpteurs aux statues de Canova, voyez où brille le plus le génie d'invention (...). *Le Télémaque*, malgré l'élégance soutenue et toute l'harmonie de son style, ne sera toujours aux yeux des gens de goût qu'une belle gravure d'après un tableau sublime, tandis que *Paul et Virginie*, *Atala* et surtout les *Martyrs* seront considérés comme de véritables créations.

En fait de romans, qui s'aviserait aujourd'hui, sous peine d'être extrêmement ridicule, de placer ceux de Mlle de Scudéry et de l'abbé Prévost au-dessus de *Corinne*, de *Werther* et des romans de Walter Scott ?

Et Saint-Valry, rejetant le mot pour mieux adopter la chose, de conclure ainsi sa réponse à Lacretelle : *Ce mot de romantique est un mot vide de sens par lequel on espère en vain flétrir une littérature qui compte déjà plusieurs chefs-d'œuvre.*

De là, le différend qui ne va cesser d'opposer *L'Oriflamme* et *L'Étoile*, laquelle pousse très loin « l'amour du classique », si loin qu'elle risque de « desservir la monarchie et les lettres » (16 décembre). Aussi *L'Oriflamme* invite-t-elle sa consœur vespérale à « apprécier d'une manière élevée une belle entreprise littéraire qui compte déjà en sa faveur l'assentiment des royalistes et les suffrages les plus augustes ». Le 26 janvier 1824, *L'Oriflamme* développe la même idée de façon plus nette encore :

... Ni M. Alexandre Guiraud, ni aucun des collaborateurs de *La Muse Française* et de *L'Oriflamme* n'ont la folie de poser comme principe de littérature la violation des règles, puisqu'au contraire ils en réclament l'application constante, mais éclairée et judicieuse, puisque leurs modèles les plus chers et les plus vénérés sont Homère et la Bible chez les anciens, Corneille et Bossuet parmi les modernes.

Au reste les écrivains qu'on appelle aujourd'hui très improprement romantiques éprouvent en littérature ce que les royalistes ont éprouvé longtemps en politique. Les royalistes étaient alors des *ultrà* qui avaient en horreur les libertés publiques ; le *Conservateur* et le temps, plus puissant que tout le reste, ont fait justice de ces misérables calomnies, et le ridicule sobriquet d'*ultrà* a disparu, parce qu'il portait à faux.

Il en sera de même de l'épithète insignifiante de romantique, et il viendra un moment, où, plus juste, on sentira enfin qu'une littérature qui puise les inspirations dans les croyances et les souvenirs historiques des peuples chrétiens mériterait plutôt des encouragements que des injures.

Il s'agit donc bien là du romantisme catholique et royaliste de *La Muse Française* [1]. Mais alors que *La Muse*, revue littéraire met l'ac-

1. Parmi les rédacteurs communs de *La Muse* et de *L'Oriflamme*, nous avons déjà rencontré Hugo, Guiraud, Saint-Valry. D'autres encore vont se manifester, mais il n'est pas toujours facile de les identifier sous les initiales simples ou doubles qui signent leurs articles. Si *R* est peut être Jules de Resseguier et si *P...t* est sans

cent sur l'aspect romantique de la littérature qu'elle prône, *L'Oriflamme*, quotidien politique, met l'accent sur son aspect royaliste. Pour un peu, elle dirait : « Le romantisme, c'est le royalisme en littérature ». En tout cas jamais le principe contenu dans cette formule n'a été affirmé avec plus de vigueur.

Or à ce principe, le plus lu des journaux ultras avait, par avance, opposé un formel démenti. Le 12 janvier, *La Quotidienne* écrivait en effet : « La cause de Racine et de Boileau est aussi la cause de la légitimité ». Et le journal de Michaud et de Laurentie d'ajouter que ses rédacteurs ne sont pas moins zélés pour défendre la « saine littérature » que les doctrines de la royauté : l'un d'eux, lors d'un récent banquet en l'honneur du duc d'Angoulême, a égayé les convives en prêchant une croisade contre le romantisme. Voici, écrit *La Quotidienne*, comment l'auteur a peint cet « intrus écossais » qui cherche à envahir la littérature française :

(Air de Turenne)

A la terre s'il rend hommage
Il caresse tous les objets,
Les fleuves baisent le rivage
L'Aquilon tête les forêts.

Ah, dans ses vers où brille l'atticisme
Et que l'amour semblait favoriser
Parny plaçait mieux un baiser.
Mes amis, guerre au romantisme.

Ailleurs, la nocturne courrière
Éclairant le dais de la nuit
Verse l'argent de sa lumière
Sur l'ombre errante qui s'enfuit.

Ce style obscur, enfant du germanisme !
En quatre mots peut se traduire ainsi :
« Il fait clair de lune aujourd'hui ».
Mes amis, guerre au romantisme !

doute Pichat, *G. de P.* est à coup sûr Gaspard de Pons. Autour des animateurs de *La Muse*, on trouve (ou l'on devine) nombre d'amis et de sympathisants. *Cyprien D...* semble bien désigner Cyprien Desmarais qui, en octobre 1824, publiera un *Essai sur les Classiques et les Romantiques*, plaidant en faveur d'un romantisme modéré. En *F. B.* qui signe un article sur les « Études morales » d'un M. Valéry, on se défend mal de voir Félix Biscarat, ancien maître d'études à la pension Cordier où Eugène et Victor Hugo furent élèves, et qui a naguère collaboré au *Conservateur littéraire*. Le *M* qui, le 28 janvier et le 4 février, traite de la guerre d'Espagne, est-il Charles de Saint-Maurice, traducteur de Wieland, futur historien de Napoléon, qui signait de cette initiale des articles dans la revue des frères Hugo ? Ou bien serait-ce Mennechet, collaborateur de *La Quotidienne*, secrétaire du duc de Duras, puis lecteur de Louis XVIII et de Charles X ? Une autre hypothèse est que ce *M* désigne Mazas qui signe en toutes lettres le 29 février, une recension des Mémoires sur la Cour du Prince Eugène, Alexandre Mazas qui, si l'on en croit Laurentie, sera chargé le 31 juillet 1830, de porter à Charles X une lettre confidentielle du due d'Orléans. Pour *O* qui traite, le 24 janvier, d'un ouvrage sur la Nouvelle Calédonie et le 27, d'une traduction de Lucrèce par Pongerville, on se risque timidement à nommer le baron d'Eckstein, familier de pareils sujets,et qui use parfois de cette signature dans *La Quotidienne*. On ne se pique pas en revanche de deviner quel visage masquent les initiales A. E. L.

Cette parodie du style romantique n'allait pas rester sans réplique. Le 2 février suivant, *L'Oriflamme* publiait en page 3, sous le titre d' « Impromptu classique », la charge malicieuse que voici :

Il faut à l'autel d'Apollon
Que chacun porte une chandelle
L'autre jour au sacré vallon,
Aristote l'échappa belle
Des factieux avaient juré
Le triomphe du romantique
C'en était fait de Rome antique
Et du parnasse de Chompré.
Adieu le bagage de Flore,
Et le vermillon suranné
Dont ses fleurs ont enluminé
Les vieux doigts de la vieille Aurore,
Bientôt sans pompe et sans renom,
Notre scène en vain rajeunie
Languissait, comme Iphigénie,
Orpheline d'Agamemnon.
Bacchus, délaissé des Ménades
Ne redoutait plus les Hyades,
Les ruisseaux étaient sans naïades,
Les forêts étaient sans dryades,
Les montagnes sans oréades,
Et la rime au pompeux refrain
Ne forçait plus Euménides,
A ressaisir les Danaides,
Les Atrides, les Aloïdes,
Et les éternels Pélopides,
Au bout d'un vers alexandrin,
Tu triomphais, muse ennemie !

Lorsque la routine endormie,
Soupire, bâille, étend les bras ;
Et ce qu'on ne croira pas
S'éveille en pleine Académie !
Du lourd encrier épuisé
Débordent sous de lourdes plumes
De lourds pamphlets, de lourds vo-
[lumes :
Le romantique est écrasé,
A nos règles Soumet fidèle
Ne se perdra plus dans les airs.
D'Aubignac est un bon modèle ;
Qu'il mette Zénobie en vers ;
Lamartine avec modestie,
De Boufflers prendra le maintien ;
Aux dieux d'Homère convertie
Atala parlera païen.
Que la chaste Cymodocée
Aura bonne grâce en Léda
Et la magique Velleda
En syrène de l'Odyssée.
Des Grecs, nos maîtres primitifs,
Conservons bien le protocole,
Et vous gardiens attentifs
Des leçons de la bonne école,
Cessez, cessez vos cris plaintifs ;
Ils ont sauvé le Capitole.

Une note de la rédaction accompagne cet impromptu. *Nous devons* dit-elle, *ces jolis vers à un homme qui occupe tout à la fois un rang élevé parmi nos écrivains les plus éloquents, nos royalistes les plus courageux, nos savants les plus savants, nos critiques les plus éclairés, nos poètes les plus inspirés. Ajoutons à ces mérites incontestables celui d'une modestie incontestée et nous aurons nommé M. Ch. N.* On a évidemment deviné qu'il s'agit là de Charles Nodier. Cet *Impromptu classique* sera en effet recueilli dans les *Poésies diverses* qu'il publiera en 1827. L'auteur de *Trilby* n'avait pas dû goûter qu'on prît à partie « l'intrus écossais » et cela même dans les colonnes d'un journal auquel il collaborait.

Outre cet *Impromptu* en vers, *L'Oriflamme* va publier un certain nombre d'articles signés N que je crois pouvoir attribuer avec certitude à Charles Nodier. Certes, aucun de ces articles ne se trouve mentionné dans l'excellente *Bibliographie des œuvres de Charles Nodier* publiée par Jean Larat [1], lequel s'est attaché pourtant à relever toutes les collaborations de Nodier à la presse périodique ou quotidienne. Mais comme Larat ne mentionne pas non plus l'*Impromptu*

1. Cf. Jean Larat : *Bibliographie critique des œuvres de Charles Nodier, suivie de documents inédits* (Paris, 1923).

classique, il est à présumer qu'il n'a pas dépouillé *L'Oriflamme*. Il est en tout cas naturel que Nodier, qui déjà collabore à *La Muse*, et qui dans les mois qui viennent va être à l'Arsenal l'amphitryon de la nouvelle école, tienne sa partie dans le quotidien romantique. Sa verve, assez abondante pour alimenter des publications fort diverses, peut là s'épancher plus librement que dans *La Quotidienne* et apporter à la jeune équipe que le succès ne gâte point le précieux concours d'un aîné bienveillant.

Il y a en revanche dans *L'Oriflamme*, quelques articles signés N*** qui n'ont aucune chance d'avoir pour auteur le disert et nonchalant Nodier. Le style seul le prouverait, mais déjà le sujet : il s'agit sous cette signature, de questions bancaires, économiques, agricoles, et, comme eût dit Louis XVIII, *ejusdem farinae*. On ne mentionnera donc ci-dessous que les articles signés N.

Le 27 janvier, paraît un feuilleton consacré à « Caquet Bonbec, la poule à ma tante ». Ce poème imité de *Ver-Vert* inspire à N. un article tout à fait dans la manière de Nodier. Celui-ci commence par une longue digression où, d'une plume docte et paresseuse à la fois, sont exposés les mérites de Gresset, de Dorat et des petits poètes du XVIII[e] siècle [1]. Il faut attendre le dernier quart de l'article pour qu'autour d'une rapide citation, les mérites propres à *Caquet Boubec* soient signalés brièvement, mais non sans amabilité. L'article s'achève — et ce trait désigne encore Nodier — par des considérations de bibliophilie.

Le 30 janvier, N. traite des Satires de Juvénal, dont un Monsieur B... vient de publier une nouvelle traduction. Le poète et polémiste latin fournit au chroniqueur ultra l'occasion d'une diatribe contre le régime impérial, qui est bien digne de l'auteur de la *Napoléone*, et qui par le style oratoire rappelle les articles des *Débats* de 1815 contre l'usurpateur.

> ... C'est là (dans Juvénal) que l'on apprend à quel degré d'abjection peut descendre un peuple qui, après avoir abusé de la liberté, tombe sous le despotisme militaire.
>
> Pour nous, qui avant le bienfait de la restauration, avons gémi aussi sous le pouvoir du sabre, mais qui avons été assez heureux, défendus par nos mœurs, pour échapper aux mêmes destinées qu'aurait bien voulu nous faire subir le despote que regrettent si hautement nos prétendus amis de la liberté ; pour nous, nous trouvons un charme particulier dans la lecture de Juvénal, car il nous rappelle à chaque vers certains sénateurs, et voire même certains chambellans, qui se rengorgent aujourd'hui, si fiers d'une indépendance qu'on a dédaigné d'acheter.

1. Notons avec Larat que le premier travail d'édition entrepris par Nodier fut la publication, en 1810, d'un ouvrage posthume de Gresset, *Le Parrain Magnifique*, poème en dix chants. En 1839, préfaçant une anthologie de Gresset, Nodier écrit de son plus fameux poème : « Ver-Vert était la seule Iliade réservée à une nation qui s'en va » (cf. *La Tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier*, 1923, p. 70).

Sans oser affirmer que les courtisans du Corse n'avaient pas atteint l'apogée de l'adulation et de la complaisance, nous remarquerons que si les sénateurs parisiens ne s'abaissèrent jamais à délibérer à quelle sauce on devait manger un turbot impérial, en récompense ils votaient lestement et sans phrase deux ou trois fois l'an, une coupe réglée de 100 000 jeunes Français... [1].

Le 12 février, sous le titre de « Revue littéraire », nouvel article de N. Il se plaint d'abord sur le mode plaisant du trop grand nombre d'ouvrages qui sont publiés chaque année, et de la portion congrue à quoi l'éloquence des députés réduit dans les gazettes la critique littéraire. Puis il présente *Les Observations morales, critiques et politiques* de M. A. D... auquel il adresse des louanges banalement polies non sans noter qu'à quelques exceptions près *un livre de morale est de tous le plus inutile*, que ses leçons ne corrigent personne, mais permettent de mieux critiquer *ceux qui nous entourent ou sont au-dessus de nous*. N. traite ensuite de *Sternbald ou le peintre voyageur*, traduit de l'allemand de Tieck, revu et corrigé par Mme de Montolieu : notre critique doute que ce livre obtienne un succès de vogue, la mode des romans ayant délaissé la Germanie pour la Tamise :

Comme il est bon de flatter les goûts de tout le monde, nous prévenons les ames sensibles que la fin du second volume est remplie de l'histoire de deux amants qui se tuent de compagnie, ne pouvant s'épouser avec le consentement de leurs parents. Aujourd'hui, chez les Anglais, les amants s'en passent sans façon, et si quelquefois ils se tuent, c'est après le mariage, mais jamais avant.

Le troisième ouvrage recensé est une traduction en vers des trois premiers livres de *Télémaque* par M. Bouriau aîné.

Est-il utile de rimer cette prose devenue classique ? Si cette prose est bonne, il est douteux qu'elle gagne à cette métamorphose, et nous pourrions citer à l'appui l'exemple de M. Delille dont les vers brillants et harmonieux sont cependant restés au-dessous de la prose de Buffon et de Rousseau qu'il avait osé revêtir d'une pompe étrangère.

Il est intéressant de noter dans un organe ultra cette réaction contre Delille qu'en 1815 les royalistes presque unanimes avaient applaudi [2] et qu'admirait encore le Hugo de 1820.

Le 5 mars, la chronique de N. a pour thème les *Mémoires sur la vie et le siècle de Salvator Rosa*, par lady Morgan. Nodier a naguère

1. Ce turbot impérial figure déjà sous la plume de Charles Nodier dans un article du 31 juillet 1817, dans *Les Débats* : « Sous Domitien, le Sénat délibéra sur l'assaisonnement d'un turbot. » On le retrouvera trois ans plus tard sous la plume d'Hugo dans la *Préface de Cromwell* : « Le Sénat romain délibéra sur le turbot de Domitien » (E. M. Schenk voit là l'un des nombreux exemples de l'influence parfois littérale que Nodier exerça sur Victor Hugo entre 1823 et 1827 : cf. *La part de Nodier dans la formation des idées littéraires de Victor Hugo jusqu'à la préface de Cromwell* [Paris, 1914].)

2. Remarquons cependant que, dès 1816, dans les *Débats* (30 juillet, 6 août), Nodier parle avec un enthousiasme plus que modéré des poèmes de Delille, dans lesquels il n'aperçoit guère que les qualités d'un brillant causeur (cf. Larat, *op. cit.* p. 68).

raillé dans *La Quotidienne* « l'impassible pyrrhonisme et le libéralisme de fer de Lady Morgan »[1] Le N. de *L'Oriflamme* sera tout aussi sévère, mais avant d'étudier son ouvrage, il se livre à des considérations générales qui sont bien elles aussi dans la manière de Nodier. Parmi les arguments qu'on fait valoir en faveur de la monarchie, la protection éclairée que ce régime a de tout temps accordée aux lettres et aux arts est un thème cher à Nodier : on le trouve fréquemment sous sa plume dans les journaux de la Restauration, mais encore après 1830, par exemple, dans telle plaquette de 1841, consacrée à Bonaventure Desperiers et à Cyrano de Bergerac... Le 5 mars 1824, Nodier écrit donc « ... Chez les peuples anciens, les arts et les sciences ne sont parvenus à leur plus haut degré d'accroissement que lorsque la place où s'agitait la liberté publique a été rétrécie. » Et de citer les exemples du siècle de Périclès et du siècle d'Auguste, puis Tite-Live et Tacite qui « composèrent leurs chefs-d'œuvre sous le despotisme impérial », et Salluste « qui les avait précédés à une époque où le système républicain marchait à grands pas vers sa ruine ». En général, ajoute N., « l'agitation de la liberté n'est favorable qu'à l'éloquence, parce que celle-ci, pour obtenir ses triomphes les plus éclatants, a besoin de s'adresser aux passions les plus violentes ». N. cite encore à l'appui de la thèse la Florence des Médicis, le temps de Corneille et de Richelieu, le siècle de Louis XIV. Il ajoute :

> Les lettres ont besoin d'un temps de calme et de tranquillité, pour attirer exclusivement l'attention publique, véhicule puissant, qui seul sait les féconder ; puis les lettres peuvent difficilement réussir dans une république, où, tous les citoyens vivant dans une sorte de guerre perpétuelle, et remués sans cesse par les émotions les plus vives, un petit nombre d'hommes ont seuls le loisir de lire et d'encourager les lettres et les arts par leurs louanges ou leurs libertés. Au contraire, dans une monarchie, le prince pour qui les lettres sont aussi une sorte de luxe, pousse à leur développement en prodiguant ses dons et sachant honorer ceux qui les cultivent.

Voilà qui traduit à merveille le double souci de *L'Oriflamme* : attirer l'intelligence dans le camp monarchique et inciter la monarchie à s'allier l'intelligence. Les jeunes rédacteurs du journal rêvent que la Restauration devienne un nouveau siècle de Louis XIV, sans Boileau évidemment. Mais il semble bien que la dernière phrase de N. puisse être aussi une allusion discrète et reconnaissante au geste du Prince qui vient de nommer Charles Nodier au poste de bibliothécaire de l'Arsenal...

N. raille ensuite la partialité de Lady Morgan qui a fait du *pêcheur d'Amalfi* et de sa bande de *petits saints insurrectionnels*. Ce faisant, dit-il, « Milady s'est conformée aux grands principes, car, dans le parti, on ne condamne que les hommes qui s'insurgent pour défendre leur Dieu et leur Roi ». Conclusion : « En répétant que cet

1. *La Quotidienne*, 4 août 1821.

ouvrage est gâté par des déclarations et des opinions condamnées par tous les bons esprits, nous n'en rendons pas moins justice au talent de l'auteur qui se montre souvent avec éclat dans plusieurs scènes décrites avec autant de charme que d'éloquence. » N. n'adresse pas le même éloge aux deux traducteurs : « Un seul eût pu suffire, dit-il, car s'il n'eût pas fait mieux, il est difficile de croire qu'il eût fait plus mal. » Ainsi N. sait-il unir la fidélité royaliste et l'indépendance littéraire, la gentillesse et la polémique.

Le 8 mars, un bref article sur le *Code des Femmes* par M. Guichard avocat, permet à N. de révéler ses sentiments féministes et de montrer que l'émancipation des femmes est la conséquence du christianisme et de la chevalerie. Enfin les 9 et 10 mars, il consacre deux articles à un essai du colonel Carion Nisas sur l'*Histoire Générale de l'art militaire*, sujet qui n'entre pas dans notre propos. Notons pourtant que N. croit à l'éternité des guerres et en donne cette preuve entre autres : « Lorsque la politique force les princes à désarmer, une guerre de doctrines s'établit aussitôt. » La pacifique Restauration connut éminemment cette guerre des partis : il arriva même qu'elle en mourut. A noter encore cette définition que Nodier cite et fait sienne : « La guerre est un art qui tient le milieu entre la morale et la géométrie. » Nodier ne joue nullement les Tyrtée, mais il remarque que la guerre, par les travaux qu'elle entraîne, augmente parfois la prospérité des provinces où elle se déroule et contribue de façon paradoxale au progrès de la civilisation. Un troisième article qui devait traiter des campagnes de Napoléon ne parut pas.

C'est donc au total huit articles qu'en un mois et demi Nodier aurait donnés à *L'Oriflamme*. Il est à noter que pendant la même période il n'en donne que deux à *La Quotidienne* dont il est pourtant le critique attitré et qui possède une diffusion bien plus large [1] ; le deuxième, qui date du 8 mars, est d'ailleurs un éloge des *Nouvelles Odes* de Hugo. La collaboration de Nodier à *L'Oriflamme* n'est donc pas moins fréquente que naguère sa collaboration aux *Débats* de 1815 ou au *Drapeau Blanc* de 1819, et elle nous confirmerait, s'il en était besoin, qu'en ces premières semaines de 1824, Nodier s'est lancé à corps perdu dans la bataille romantique. Depuis *Han d'Islande* qu'il fut l'année précédente l'un des rares critiques à louer publiquement jusqu'à la *Préface* de *Cromwell* dont il semble bien avoir inspiré la ferveur shakespearienne et le goût d'un grotesque proche parent du fantastique de ses contes, Nodier, précurseur et parrain de Victor Hugo, combat au premier rang de l'armée romantique. Rien d'étonnant qu'en ce printemps de 1824, il en ait déployé *L'Oriflamme*.

1. Les *Débats* mis à part, avec leurs 13 000 abonnés, *la Quotidienne* qui en compte 5 800, est alors le plus répandu des journaux de droite. A la même date, *l'Etoile* en compte 2 749, *la Gazette* 2 370 et *le Drapeau* 1 900. (Cf. Hatin : *Histoire de la Presse en France*, VIII, p. 444). *L'Oriflamme*, par son tirage, doit être plus proche du *Drapeau* que de *la Quotidienne*.

Après ces chroniques littéraires où les contemporains devaient reconnaître sans peine la marque de Charles Nodier, il convient de signaler dans *L'Oriflamme* de cette même période une suite fort curieuse de sept articles d'un tour allusif et bouffon, intitulés « Les Sabbats » et signés « Le Vieux Sorcier ». Le premier parut le samedi 7 février 1824 ; quatre autres parurent les quatre samedis suivants (14 février, 21 février, 6 mars). Il n'en parut point le samedi 13 mars, la place habituelle du Vieux Sorcier étant occupée par un article consacré aux *Nouvelles Odes* ; c'est le dimanche 14 que parut le sixième sabbat, et le lundi 15, le septième et dernier, coïncidant avec le dernier numéro du journal. Bien que les digressions y soient nombreuses et que les allusions restent souvent obscures, ces Sabbats ont pour thème le plus fréquent la lutte qui oppose les romantiques de *La Muse Française* et de *L'Oriflamme* aux classiques de l'Académie, de l'Université et de la Presse. Mais autant que leur thème, le ton et le style de ces Sabbats sont propres à piquer l'intérêt : cette fantaisie railleuse et drolatique, digne de l'école qui va bientôt faire l'apologie du burlesque, relève assurément d'un journalisme de grande classe et conserve après cent trente ans une saveur très vive. Enfin comme il se doit, ces Sabbats nous retiennent par leur mystère, je veux dire par l'énigmatique personnalité du Sorcier qui les signe. A ce petit problème qu'on n'a jusqu'ici ni résolu ni même posé, nous tâcherons tout à l'heure de proposer une solution.

Le premier Sabbat a pour titre « l'Entrée de ballet » et porte en épigraphe ces vers de Collé :

Turlutu, chapeau pointu,
Je vais vous faire un impromptu,
Rempli de coqs à l'âne.

Le Vieux Sorcier y présente ainsi les plaisirs du sabbat : « Je fais pendant toute la semaine ma moisson d'illusions, de ridicules, de travers, et sitôt que le samedi commence, à l'heure de Cendrillon, je monte à cheval sur mon manche à balai et je m'en vais réjouir de ma joie mon ami Satan et compagnie qui en rient comme des fous dans leur barbe de bouc. » Il a décidé d'honorer de sa collaboration *L'Oriflamme* « parce que, dit-il, son nom me rappelait le bon vieux temps et qu'on était très gai, je vous assure, sous cette antique bannière. » Puis le Vieux Sorcier fait de lui-même ce portrait : « J'aime les gémissements d'un ivrogne ramassé par la patrouille et les plaintes éloquentes d'un orateur d'opposition. Je n'ai point d'opinion politique, je préfère pourtant les libéraux dans ce moment-ci parce qu'ils sont incomparablement plus drôles que les autres : les pauvres gens sont tristes comme des bonnets de nuit, et ils ont la prétention d'être les seuls véritables français. »

Le Vieux Sorcier, en cette entrée de ballet, n'a garde d'oublier la littérature : « Je n'ai pas non plus, dit-il, d'opinion littéraire je hue le

classique comme le *romantique* que je prendrais volontiers pour des termes de physique. On dit que le dernier de ces deux mots est synonyme de fou, et l'autre d'imbécile ; si la chose est vraie, tant mieux, on pourra rire des uns et des autres. » Et notre Sorcier de compléter ainsi son portrait : « Je suis d'ailleurs, par mon goût naturel, et ma grande érudition, grand connaisseur en chansons, en quolibets, en contes moraux, en rébus de tous les genres, en bonne chère, en vins fins ; je suis enfin par-dessus tout moqueur et hargneux, ne connaissant ni amis ni ennemis quand il s'agit de me divertir, ce dont il s'agit à peu près toujours, mais comme le valet de Clément Marot ou Jean Jacques dans ses *Confessions*. Au demeurant le meilleur fils du monde. »

Après quoi le Sorcier cite l'*Ollivier* de Cazotte et annonce ainsi son programme : « Guerre à tous les ridicules, *personnes* ou *choses* ! Guerre à tout ce qui est fou et n'est pas amusant ! Guerre au mauvais ton, qui a fait proscrire la gaieté ! Guerre... » Puis il prend congé en ces termes : « Or donc, chers lecteurs à samedi prochain (...) Sur ce, je prie le diable qu'il vous ait en sa sainte et non digne garde. »

Dès le Second Sabbat, le Vieux Sorcier aborde le brûlant sujet qui tient tant à cœur à la jeune rédaction de *L'Oriflamme*. Informé à très bonne source, il se fait l'écho goguenard des manœuvses savantes par lesquelles le parti classique tente alors de briser ou de corrompre le cénacle de *La Muse*. L'article, publié cette fois-ci sous la forme d'un feuilleton qui court au bas des quatre pages, s'intitule : « La Sainte Alliance des Classiques » et commence de la sorte :

> Je ne suis point allé cette nuit à mon sabbat d'habitude ; il y en avait bien un autre chez notre révérende mère en Phébus, l'Académie française. Les anciens élus de la fourchette s'étaient réunis à un dîner où rien ne manquait, sinon de bons convives ; au sortir de table, chacun avait pris double dose de café ; pour mieux combattre l'influence de leur cher patron Morphée, on avait distribué non des productions des *classiques* morts ou des *scolastiques* vivants, mais les ouvrages scandaleux, abominables, romantiques, enfin, d'un Lamartine, d'un Soumet, d'un Guiraud, jeunes insolents qui osent être à la fois les pères et les fils de leurs œuvres. On avait cherché dans les plus brillants concours des dernières années, dans celui de la peste de Barcelone, par exemple, non pas la pièce de M. Alletz, qui remporta le prix, mais celles de M. Pichald et de M^lle^ Delphine Gay, qui le méritèrent ; dans celui de l'enseignement mutuel, non pas les lignes couronnées de M. Saintine, mais les vers *incouronnés* de M. Victor Hugo ; on s'était rendu en tumulte dans la salle des séances publiques, et l'Académie s'était constituée en permanence. Chacun en dehors se demandait en vain les motifs de tout ce remue-ménage, et moi profane, usant des privilèges de la sorcellerie, je me glisse dans l'enceinte et je me cache parmi les enfants d'Apollon, comme Satan, selon l'écriture, se mêle de temps à autre à la porte des anges du seigneur.
>
> On avait pris place ; un fauteuil était vacant....

Du récit parodique et bouffon qui suit, il ressort que l'Académie a conclu alliance avec la Société des Bonnes-Lettres pour tenter de mettre à la raison la jeune armée romantique. Mais l'entreprise a fait

long feu, et devant cet échec, les deux alliées ont inauguré une autre tactique : « Sa Majesté très classique l'Académie sentit la nécessité d'appeler à son aide les charmes des Naïades pour adoucir la violence de Bacchus (autrement dit de mettre de l'eau dans son vin) et le créateur du genre *mély-janique*, comme qui dirait du genre neutre, fut chargé d'aller porter des paroles insidieuses à la *Muse française*, qui toute bouillante de courroux, ressemblait alors à Jeanne d'Arc au fort de la mêlée, ou à la Pallas de Velletri. » On vit alors, poursuit le Sorcier, « *Oreste* s'aboucher avec *Clytemnestre* ». Après l'entrevue « Saul, Antiochus-le-Machabéen, Han d'Islande, tous brigands déterminés comme on voit, suivent l'ambassadeur ennemi près de ses commettants, ayant même rencontré en chemin, pour renfort de bonne campagnie, Lothario-Jean Sbogar, qui déroutant la police de Paris, comme celle de Venise, venait de déjeuner incognito aux Variétés. » Ayant ainsi désigné Soumet, Guiraud, Hugo et Nodier, le Sorcier les montre en butte aux avances de tous « les prétendus bonshommes chez lesquels ils avaient eu le malheur de chanter quelquefois, tandis que tout le monde n'y faisait que parler ». On reconnaît là Roger, Lacretelle et les autres dignitaires de la Société des Bonnes Lettres. Ceux-ci déclarent donc à nos brigands que l'Académie n'a pas de plus cher vœu que de les accueillir en son sein. Dans cette campagne de séduction, les *bonshommes* ne font « point de quartier, même pour un pauvre petit *jeune moraliste* qui faisait ses observations morales à la suite des bandits et qui demande grâce vainement en faveur de son âge ». Il s'agit là d'Émile Deschamps qui, sous cette signature, publie chaque mois dans *La Muse* des réflexions souvent piquantes sur les mœurs du jour. Le Sorcier conte ensuite qu'il est question de fonder un nouveau périodique intitulé *La Semaine* auquel collaboreraient les romantiques assagis. Au passage, on lit une vive attaque contre « le solitaire du Mont Sauvage » (c'est-à-dire le vicomte d'Arlincourt) dont trois jours avant, dans un bref article signé E (Émile Deschamps ?) *L'Oriflamme* a parlé avec ferveur et qui a eu « le tort de prendre au sérieux de petites politesses sans conséquence ». Han d'Islande repousse ses avances : « Va te promener... aux *Débats* que tu louas jadis pour te louer. » Et tous les romantiques de s'écrier en chœur : « Il n'est pas des nôtres, Messieurs, c'est un renégat, un classique déguisé. » En fin de compte, d'Arlincourt est admis : « Il se jette à corps perdu dans les bras de la *Semaine*... tandis que nos amis qu'elle tenait par une jambe font un effort violent, et sans pouvoir se dégager, reportent l'autre loin de là, dans le repaire de la *Muse française* de façon qu'ils restent écartelés d'une terrible manière et qu'ils ne savent plus sur quel pied danser. »

Il y a dans ce curieux article une suite d'allusions qui laissent évidemment prévoir et craindre la candidature académique de Soumet, pour l'heure grand homme de *La Muse*, mais bientôt transfuge du romantisme. De fait, dès le numéro de mars de *La Muse*, Soumet va

déclarer : « Nous avons toujours profondément ignoré ce qu'on entendait par l'expression de *genre romantique.* » Et il forme des vœux pour que cesse la « guerre extravagante » qui oppose les écrivains français. Quelques mois plus tard, Soumet, candidat à l'Académie, saborde *La Muse*, de concert avec Deschamps et Resseguier, malgré l'opposition de Guiraud et d'Hugo. Soumet sera élu le 29 juillet et reçu le 25 novembre suivant par le très classique Auger. Il est désormais perdu pour la cause romantique.

L'article du Vieux Sorcier avait donc pour but de mettre en garde ses amis romantiques et singulièrement Soumet contre les avances de l'adversaire. On veut prouver, dit-il, que « toute grandeur vient de l'Académie ». Mais, ajoute-t-il, « Saül près du géant de la montagne bleue, paraîtra plus petit que David près de Goliath ». On comprend dès lors, le sens des quatre vers de La Fontaine qu'il a mis en épigraphe à ce second Sabbat :

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle
Ne vous pressez donc nullement
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez m'en
Que le chien de Jean de Nivelle.

L'Oriflamme, elle, a échappé aux séductions des sirènes classiques « et moi, dit le Sorcier, qui ne rêve que plaies et bosses, je l'engage très fort à continuer la guerre pour son propre compte, et je me charge volontiers de rédiger les bulletins à condition que les affaires seront chaudes ». Jusqu'alors on pouvait identifier les positions de *La Muse* et celles de *L'Oriflamme.* Il semble désormais qu'on ne puisse le faire sans réserves. Tandis que la revue, sous l'inspiration de Soumet, de Deschamps, de Resseguier, semble glisser vers ce juste milieu dont Mély-Janin dans *La Quotidienne* se fait le porte-parole, *L'Oriflamme*, par la plume railleuse de son Vieux Sorcier, manifeste un romantisme agressif, hostile à tout compromis. Ce n'est pas par hasard s'il cite plusieurs fois, et avec une visible complaisance, non point les *Odes*, d'Hugo et le *Trilby* de Nodier, mais *Han d'Islande* et *Jean Sbogar*, qui sont précisément les œuvres les plus propres à courroucer l'adversaire. Il est intéressant de noter cette divergence entre le journal et la revue qui gardent par ailleurs tant de sympathies communes. Ainsi voit-on que *L'Oriflamme* n'est pas toute *La Muse*, mais qu'elle en constitue en ces premiers mois de 1824 l'aile extrême et intransigeante.

Avec le Troisième Sabbat qui a pour titre : « Le Bal des Victimes », le Sorcier délaisse à demi la littérature pour la politique. A demi seulement, car revenant à son propos du samedi précédent, il commence par cette mise au point plaisante : « Parce que j'ai choisi pour débouché de mes impertinences le journal des romantiques, on prétend que j'ai écrit mon dernier sabbat contre les classiques, et on ne s'aperçoit pas qu'on me fait bien meilleur que je ne suis : je l'ai écrit contre les uns et contre les autres. Si je n'y prends garde, on fera bientôt de moi, par

la même raison, un royaliste forcené, moi qui suis tout à fait un homme de *moyenne* opinion en toutes choses, aussi bien que de moyenne vertu. »

Après quelques railleries contre sa vieille ennemie l'*Étoile*, le Sorcier s'attache enfin à commenter l'épigraphe de son sabbat, empruntée à *Marie-Jobard*, une parodie de *Marie Stuart* : « Et qui doit s'amuser, si ce n'est le malheur ? » C'est ainsi qu'il a toujours trouvé très fâcheux « qu'on prétendit empêcher tous nos jeunes poètes élégiaco-romantiques de chausser des bas à jour et de courir les bals cinq à six fois par semaine sous le frivole prétexte qu'ils sont tous à moitié morts d'amour et de douleur ». Pourtant ce n'est ni la folie des romantiques ni l'imbécillité des classiques qui lui sert aujourd'hui de cible, c'est la grande peur des libéraux. Aussi invite-t-il ces nouvelles victimes à danser elles aussi pour oublier leur malheur : « Je cherche autour de moi quelles sont les victimes de l'époque actuelle ; c'est un titre, hélas, qui revient de droit aux libéraux ; ils sont bien malheureux, chacun le sait, et ils n'ont pas l'esprit de s'amuser de leur malheur. Amusez-vous, donc, trémoussez-vous donc, mes enfants ! Ce temps de joie et de folie vous trouve immobiles et taciturnes ; songez donc que vous avez été battus à Cadix comme dans les Abruzzes, que vous allez l'être encore aux élections ; ... songez que la terreur de 1815 va renaître tout à fait avec la chambre introuvable, songez que le Carnaval est bien avancé, et pour Dieu, c'est bien le cas ou jamais, dépêchez-vous de vous réjouir (...) Vous tous en dansant la *Tancrède* ou la *Neige*, vous rêverez de la Carmagnole. » Le romantique ici cède la parole au royaliste ultra, tout joyeux des déconvenues du parti libéral, et bon prophète lorsqu'il annonce le retour de la Chambre introuvable : des élections de mars 1824 va sortir en effet la Chambre retrouvée...

On revient à la littérature avec le Quatrième Sabbat intitulé *Le Sanhédrin des Romantiques*. Afin sans doute de prouver sa liberté d'esprit, et peut être aussi pour donner une amicale leçon à ses jeunes amis, le Sorcier, délaissant les classiques, traite avec une aimable ironie des travers et des tics de la nouvelle école. Et le portrait qu'il nous donne ainsi des poètes du premier Cénacle, si fort attachés à la religion et à la royauté, semble préfigurer celui des Jeune-France de 1829, ralliés au libéralisme, voire des Bousingos républicains de 1830. En même temps qu'il raille la mélancolie affectée des jeunes poètes et qu'il invite le lecteur à ne pas prendre à la lettre leurs déclarations, le Sorcier esquisse un croquis des nouvelles mœurs littéraires, assez différentes des mœurs de la bonne société. En 1824, la bohème romantique est déjà née. Voici donc à l'usage du philistin, mais du philistin bienveillant, le portrait des nouveaux poètes :

> Le romantique, mâle ou femelle, est, je crois, celui de tous les animaux féroces qui a les mœurs les plus douces. En général, sa physionomie est loin de déceler cette cruauté qui se trahit quelquefois dans son rugissement. Il est essentiellement paresseux ; c'est un des signes les plus distinctifs de l'espèce. Il n'est pas rare de le trouver à deux heures de l'après-midi couché

dans son lit, avec un grand portefeuille en cuir de Russie ou telle autre matière, contenant ses propres ouvrages qu'il relit depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Il aime à savourer longuement cette volupté du demi-sommeil, si bien décrite par l'auteur (romantique lui-même) *du voyage autour de ma chambre*. Quand il a passé un peu plus de la moitié de son temps à dormir, s'il s'avise de faire quelque chose, c'est justement le contraire de ce qu'il devait et voulait faire. Une promesse de sa part, ne doit pas être considérée comme nulle ; c'est une certitude qu'il y manquera. C'est, comme le chat, une sorte de tigre fait pour la vie sociale ; comme le chat, il aime ses aises ; il est gourmand et surtout friand ; comme le chat enfin, il excelle à faire patte de velours au moment même où il vous égratigne.

[...] C'est eux que vous rencontrez la nuit, à heure indue, groupés sous un réverbère, tantôt murmurant à voix basse comme des conspirateurs, tantôt vociférant, riant et gesticulant de manière à faire mettre les voisins aux fenêtres.... Quant au gouvernement de leur république, c'est une anarchie complète : on assure qu'ils vivaient autrefois sous la présidence d'un vieux *scolastique* qui les avait réchauffés dans son sein, pareil à une poule qui a couvé de petits canards, mais les petits canards sont allés à l'eau, et le pauvre président glousse tristement sur le bord, d'un air qui veut dire : *comment nage-t-on* ?

Une dame de ma connaissance désirait vivement qu'on lui présentât un romantique fameux par ses douleurs, mais quand elle sut qu'il comptait venir chez elle avec des bas de soie, un jabot, et même une épingle à sa cravatte, elle refusa tout à coup de le voir, de peur, disait-elle, de se gâter son illusion. Si je ne craignais de gâter l'illusion de quelques bonnes gens qui prennent au sérieux les serments et les larmes, les amours et les fureurs qui abondent dans les productions de la jeune littérature, je soulèverais le voile tout entier ; je leur montrerais à fond comment on élucubre l'émotion, comment on apporte au foyer commun son fonds particulier de crime et de mélancolie, et comment de cinq ou six petits chagrins assez supportables, on voit éclore tout à coup un épouvantable désespoir que chacun ne manque pas de protéger dans le monde, vu sa petite part de paternité.

Et le vieux Sorcier de conclure : « ... Soyons justes ; les romantiques ne sont pas aussi malheureux qu'ils le disent ; mais est-il possible qu'ils aient échappé entièrement à toutes les mésaventures si communes dans ce monde ? Dans ce monde que les scolastiques eux-mêmes sont convenus d'appeler une *vallée de larmes* ! ». Il est possible, suggère ainsi le Sorcier, que la mélancolie romantique soit une conséquence des bouleversements politiques et moraux qui se sont produits depuis trente ans. Par là, semble-t-il, faire siens le mot de Bonald sur « la littérature expression de la société » et les commentaires mêmes qu'en a donnés Charles Nodier en écrivant que la Société issue de la révolution implique une littérature nouvelle. Seul pourrait être classique, selon Nodier, celui qui souhaite un retour complet au système politique et social illustré par Louis XIV ce qui, sous la Restauration, n'est le cas ni des libéraux ni de la plupart des royalistes [1]. Les

1. Cf. art. de Nodier dans *Quotidienne* du 19 mars 1823 : « La France littéraire, telle que je la comprends, jusqu'à la Révolution, était exclusivement classique et ne pouvait pas être autre chose, parce qu'il n'est pas de la nature des peuples gouvernés par des systèmes fixes et des lois héréditaires de porter, si je puis m'exprimer ainsi, des inspirations originales et une littérature indépendante.... Maintenant, la société émancipée de toutes les servitudes s'épouvante des devoirs qui

propos moqueurs du Vieux Sorcier semblent bien l'écho indirect de ces réflexions.

Le cinquième Sabbat s'intitule de façon fort prometteuse « Ce qu'il y a des plus intéressant au monde. » On dirait pour un peu que notre Sorcier pratique l'*alternance* chère à Montherlant. Peut-être lui a-t-on reproché quelque sévérité pour ses jeunes amis. Si, répond-il, il s'est plu à railler la littérature romantique, c'est parce qu'elle est intéressante : « On ne peut nier que les romantiques ne possèdent aujourd'hui le secret exclusif d'émouvoir l'intérêt, et qu'ils n'aient sous ce frivole prétexte accaparé tous les lecteurs au grand détriment de mes vieux amis les scolastiques, auxquels pour les consoler, je consacrerai peut être bientôt une séance, en examinant s'ils sont réellement imbécilles, ou s'il font seulement semblant de l'être, pour le bon exemple et l'intérêt des lettres. » Mais aujourd'hui on ne parlera pas plus avant de littérature, quelqu'en soit l'intérêt. Car « ce qu'il y a de plus intéressant au monde, le Sorcier nous l'affirme, c'est tout simplement une jolie femme [...] Devine qui pourra pourquoi une enfant de quinze ans qui ne me sera jamais de rien, heureusement pour elle, m'intéresse plus que Caton l'ancien, plus que le sacristain de ma paroisse... » Quoi de plus touchant demande encore le Sorcier qu'une jolie fille qui se marie et qui verse des larmes ? « L'intérêt est porté à son comble. Voulez-vous voir le ridicule ? Regardez le monstre, le tyran, le marié. »

Le samedi 13 mars, la place habituelle du Vieux Sorcier est occupée par un article de Saint-Valry, louant avec toute l'ardeur d'une admiration très affectueuse les *Nouvelles Odes* de Hugo : bon prophète, Saint-Valry conclut : « Il est probable que lorsqu'à vingt et un ans on a publié deux volumes d'odes comme celles de M. Victor Hugo, on est appelé à de hautes destinées littéraires... » Ami modeste et fidèle, Saint-Valry ajoute : « En relisant ses odes, je jouirai d'avance de son brillant avenir, et de la gloire d'un ami qui nous est souvent bien plus chère que notre propre gloire. » Le lendemain dimanche, le Vieux Sorcier reprend la plume et commence par s'excuser de son absence de la veille. J'ai dû céder la place, dit-il, « à un mien confrère magicien, nommé Victor Hugo, sous prétexte qu'il est enchanteur et que je ne suis que sorcier ». Il enchaîne par des plaisanteries sur les femmes et le mariage : « Le Mariage vient de l'amour comme le vinaigre vient du vin, a dit Lord Byron. » Puis, pour montrer quel rôle le hasard (et le désœuvrement) jouent dans la plupart des liaisons, le Sorcier brosse avec beaucoup d'esprit cette « scène de la vie parisienne. » :

ont contribué à sa gloire et je m'étonne que des libéraux de beaucoup d'esprit croient être conséquents en restant attachés à des théoriques classiques, théories qui ne seront mises en pratique par personne avant qu'il soit un siècle si la société actuelle conserve ses acquisitions.... Quant aux royalistes romantiques, je les trouve fort conséquents, parce que je suppose qu'ils aiment la liberté qui se concilie fort bien avec un gouvernement monarchique appuyé sur les intérêts nationaux, et qui ne se concilie peut-être qu'avec lui. »

Un homme sort de chez lui à neuf heures du soir ; il doit aller à un grand bal où l'on ne peut décemment arriver qu'à dix ; il a donc une heure à dépenser, et il se décide à la passer dans une maison où il est à peu près sûr de trouver quelques personnes et d'apprendre quelques nouvelles. On l'annonce ; la maîtresse est seule : cette double circonstance fait qu'ils se reconnaissent mutuellement, car ils ne s'étaient presque jamais vus, et encore moins regardés. On entame cinq ou six sujets de conversation qu'on ne peut soutenir ; que faire ? Une heure est très longue ; le monsieur ne veut pas qu'on dise qu'il vient ennuyer les gens à domicile ; il sent que son rôle est de faire les premiers frais ; il se jette à corps perdu dans les méprisables théories de l'amour (quand je dis l'amour, j'entends ce sentiment chaste et pur tel qu'une femme comme il faut peut l'inspirer, et un homme bien élevé le ressentir). La dame cependant réprouve un peu les sentiments exprimés d'une manière générale ; sans qu'elle s'en doute, cette résistance anticipée doit nécessairement appeler l'attaque ; le monsieur est obligé de justifier ses arguments, et il le fait avec tant de chaleur qu'il semble plaider sa propre cause. Quand il s'en aperçoit, la dame l'a déjà remarqué depuis longtemps ; tous deux sont fort embarrassés, fort troublés, fort émus. Ce n'est pas qu'ils se plaisent beaucoup l'un à l'autre ; mais ils ont fait chacun des phrases à perte de vue, et on tient toujours à ses phrases. Un homme surtout ne peut pas reculer ; la malice féminine en pareil cas ne manque jamais de harceler l'ennemi qui fuit ; il est moins périlleux d'aller en avant que de se laisser battre par ses propres armes. Il cherche tous les moyens de sortir de ce labyrinthe ; il se défend tant qu'il peut ; mais il ne peut gagner que quelques minutes ; il jette un coup d'œil sur la pendule, encore un quart d'heure ! Il prend son parti de bonne grâce, il risque la déclaration. On rougit, on se trouble, on se récrie [...]. Notre amant impromptu s'excuse sur la violence de sa passion qui l'a entraîné ; au milieu de sa justification, l'heure sonne, et il s'enfuit très vite, laissant à la belle les honneurs de la victoire, et le champ libre pour la réflexion.

Elle réfléchit donc, et le lendemain matin notre homme reçoit un petit billet parfumé, qui lui défend d'abord de se présenter chez elle parce qu'elle est fort en colère, et qui le conjure ensuite de s'abstenir parce qu'il n'a déjà que trop troublé son repos. Le pauvre diable est piqué d'honneur [...] et forcé à relever le gant, etc. Voilà ce qu'on appelle de l'amour ; et le bon de l'histoire c'est qu'il en résulte assez ordinairement ce qu'on appelle du bonheur ! Les illusions font le charme de la vie ; malheur à celui qui oserait la flétrir.

La vie est comme le bal de l'Opéra, où le plaisir est de se faire intriguer, de reconnaître si l'on peut les masques qui nous intriguent, mais non pas de les démasquer.

Enfin le lundi 15 mars, dans le dernier numéro de *L'Oriflamme*, paraît le septième et dernier sabbat intitulé pour la circonstance « L'Enterrement de la Synagogue ». Après une ultime moquerie contre *L'Étoile* et le *Constitutionnel*, le vieux Sorcier adresse aux lecteurs ses adieux, puis leur fait part de ses projets en ces termes fort sibyllins : « J'ai tellement horreur de la paix qu'en déposant les armes d'un côté, je les reprends de l'autre. J'abdique la sorcellerie, mais pour entrer dans l'état militaire. » Et de citer quelques refrains de soldats ; celui-ci qui date d'Henri IV :

J'aimons les filles
Et j'aimons le bon vin.

Et celui-là, plus gaillard encore :

En revenant de Lyon
Nous étions trois bons garçons...
... Sans dessus dessous, sans devant derrière...

Puis de façon non moins sibylline, le vieux Sorcier ajoute :

Étant décidé pour l'infanterie, la légèreté de ma tête et de ma bourse marquent ma place dans les rangs de l'infanterie légère ; et quant au numéro du régiment, le nombre sacré de la cabale, le nombre sept que j'aime tant pourrait bien obtenir la préférence. Il ne peut y avoir de sabbat plus beau qu'une bataille ou plus joli qu'un repos de corps.

C'est par cette énigme goguenarde que se clôt la série des sept sabbats. Et le vieux Sorcier disparaît, tout enveloppé de mystère.

Ce mystère, pouvons-nous le percer ?

Quelques indices m'avaient incliné d'abord à attribuer ces sabbats à la plume spirituelle d'Émile Deschamps, l'un des principaux animateurs de *La Muse* et, semble-t-il, son directeur véritable. Deschamps, écrira Mme Ancelot, était « la gaîté et l'esprit en personne ». Et Jules Marsan dira qu'il apportait jusque dans la polémique une finesse aimable et souriante. Or Deschamps tient dans *La Muse* une chronique des mœurs qu'il signe « le jeune moraliste ». Par jeu, pour offrir au public deux masques fort différents et somme toute antithétiques, il aurait pu être tenté d'opposer vieillesse à jeunesse, et l'immoralité du sorcier aux nobles soucis du moraliste. Certains tableaux de mœurs, comme le récit de la visite mondaine et bientôt amoureuse, qu'on lit dans le Sixième Sabbat, ne sont pas sans quelque parenté, par le thème et par le ton, avec les chroniques de Deschamps dans *La Muse*. Une incidente du Vieux Sorcier dans son deuxième sabbat paraît d'abord propre à confirmer l'hypothèse Deschamps. A propos du vicomte d'Arlincourt, le Sorcier s'attribue un tout récent article de *L'Oriflamme* dont le poète a pris les éloges pour argent comptant et qui a fait supposer à *L'Étoile* que l'auteur de *La Caroléide*, loué pour un ouvrage non encore sorti de chez l'éditeur, devait être attaché à la rédaction de *L'Oriflamme*. Or cet article, paru le 12 février, était signé E, signature possible d'Émile Deschamps. Le mystère est-il donc résolu ? A la réflexion, on doute qu'il faille prêter foi à l'affirmation du Vieux Sorcier. D'abord parce que ce virtuose de l'antiphrase n'en est pas à un mensonge près : cela fait partie de son rôle. Ensuite, on voit mal pourquoi la même plume aurait loué d'Arlincourt le 12 et l'aurait pris à partie le surlendemain. Enfin, et cette raison emporte toutes les autres, cette suite d'articles exprime, on l'a vu, un romantisme intransigeant, hostile à tout compromis avec le parti adverse même si le prix en est un fauteuil à l'Académie. Cette position ne saurait être le fait d'Émile Deschamps, esprit modéré qui suivra bientôt Soumet dans son évolution vers une sorte de Tiers-Parti littéraire, et ira même jusqu'à saborder *La Muse* pour qu'elle

ne gêne point la campagne académique de l'auteur de *Clytemnestre.*

N'en doutons pas, c'est dans la fraction radicale du jeune romantisme qu'il faut chercher le vieux Sorcier. Un premier nom s'offre à nous : celui d'Adolphe de Saint-Valry. Celui-ci est à la fois l'un des rédacteurs les plus assidus de *La Muse* et le principal animateur de *L'Oriflamme* où il rédige même à l'occasion les éditoriaux politiques de la première page. Il est capable d'écrire une prose élégante et robuste et c'est à lui qu'on doit, dans le dernier numéro de *La Muse*, la page assez fameuse qui déplore la disgrâce de Chateaubriand et assure le grand écrivain de la fidélité des jeunes poètes. On sait d'ailleurs quels sont ses liens étroits avec Victor Hugo et on pourrait expliquer par là les fréquentes et chaleureuses allusions que le Vieux Sorcier fait à l'auteur des *Odes* et de *Han d'Islande.* Il est à noter d'ailleurs que le samedi où le Sabbat ne parut pas, la place était prise par un article sur les *Nouvelles Odes* signé justement Saint-Valry. Et quand le lendemain le Vieux Sorcier reparut, il expliqua son absence de la veille, non par la présence de Saint-Valry, mais par celle d'Hugo, trait de modestie naturel si la présente hypothèse est la bonne. Enfin, puisqu'en pareille matière on doit tenir compte des moindres indices, notons que les initiales du Vieux Sorcier sont à l'envers de celles de Saint-Valry, que le nombre 7 cité avec insistance dans le dernier Sabbat est celui des lettres qui composent le prénom d'Adolphe, enfin que les allusions militaires du Sorcier au moment de ses adieux sont assez naturelles sous la plume d'un poète qui a pour père un soldat de l'Empire. Il est vrai que pour les mêmes raisons on pourrait avancer une hypothèse différente, celle de Gaspard de Pons, autre admirateur de Victor Hugo. Lui aussi possède un prénom de sept lettres. Et plus encore que Saint-Valry il peut en connaisseur parler des choses de l'armée et citer des chansons de soldat : camarade de régiment d'Alfred de Vigny, il a participé à la guerre d'Espagne et fait le coup de feu en Galice.

A cette hypothèse comme à la précédente les principales objections qu'on puisse faire tiennent à la manière du Vieux Sorcier, à cette évidente maîtrise du style qui paraît excéder le juvénile talent d'un Saint-Valry ou d'un Gaspard de Pons, à ce ton expérimenté, et, dirait-on, blasé qui ne saurait guère être le leur, enfin à ces citations fréquentes d'écrivains de jadis qui ne devaient pas être très familiers à la jeunesse romantique.

J'ai nommé deux admirateurs d'Hugo. Mais pourquoi ne pas nommer Hugo lui-même ? Plusieurs des objections précédentes perdraient alors de leur force. Cette hypothèse dut être avancée par plus d'un lecteur. Elle aurait même, s'il l'on en croit Hugo, trouvé place dans les colonnes de *L'Étoile.* On lit en effet dans *L'Oriflamme* du lundi 16 février, page 3, les deux lettres que voici, adressées par Victor Hugo :

A M. le Rédacteur de *L'Oriflamme.*

Monsieur,

Il paraît que l'*Étoile* me fait l'honneur de m'attribuer le spirituel article de votre *Vieux Sorcier*, qui sans doute pour montrer combien l'on doit peu croire à ses malices a eu soin d'y mêler mon éloge. Je garde assez volontiers le silence sur les allégations des journaux, mais une imputation aussi grave que celle de m'être loué moi-même a dû vaincre ma répugnance à m'occuper de moi, et j'ai donc adressé à l'*Étoile* la lettre suivante, qu'elle s'empressera sans doute d'insérer et que je vous prie de publier.

J'ai l'honneur, etc.

VICTOR M. HUGO.

Paris, ce 15 février 1824.

A M. le Rédacteur de l'*Étoile.*

Monsieur,

On m'annonce que votre numéro d'hier soir me désigne comme l'auteur d'un article de l'*Oriflamme* dans lequel je suis loué. Je ne doute pas que vous ne vous hâtiez d'expliquer votre pensée, et de déclarer que jamais vous n'avez pu songer un seul moment à établir une semblable supposition.

J'attends de la justice que vous vous devez à vous-même la publication de cette lettre dans votre feuille de ce soir.

VICTOR M. HUGO.

Ce 15 février 1824.

Cette rectification, on la cherche en vain dans *L'Étoile* du 15 février, et on ne la trouve pas davantage dans les numéros suivants. A vrai dire, *L'Étoile* avait un excellent argument pour ne pas la publier. Elle pouvait soutenir, avec toute apparence de raison, que dans l'article incriminé elle n'avait nullement voulu désigner Hugo. Elle avait en effet écrit ce que voici :

> Le même sorcier romantique affecte de comparer et de mettre sur la même ligne *Saül* et *Jean Sbogard*, les *Macchabées* et *Han d'Islande* ; nous lui croyons bien des raisons pour agir ainsi ; mais s'il est sorcier, il devrait savoir que personne ne s'y trompe ; chacun sait en effet qu'il y a entre *Saül* et *Jean Sbogard* le même intervalle qu'entre les *Macchabées* et *Han d'Islande*, c'est-à-dire la distance qui sépare ce qui est beau de ce qui est ridicule.

De fait, il n'est nulle part affirmé dans ce texte qu'Hugo soit l'auteur des sabbats. Et si Hugo disait : « Vous incriminez l'auteur d'*Han d'Islande* », *L'Étoile* pourrait répondre : « J'ai nommé aussi — et d'abord — l'auteur de *Jean Sbogard* ».

Hugo, en se récusant, a désigné Nodier.

Faut-il donc conclure que Nodier, non content d'avoir donné à *L'Oriflamme* la série d'articles analysés plus haut, a encore rédigé pour elle les sept sabbats du Vieux Sorcier ? Le fait est que, mis en cause par la lettre d'Hugo et par le silence de *L'Étoile* (laquelle se garda aussi bien de démentir que de confirmer), Nodier ne répondit rien. Il n'aurait sûrement pas agi de la sorte si ce silence avait dû frustrer Saint-Valry, Gaspard de Pons ou tel autre de l'honneur et du péril d'avoir écrit ces articles explosifs. Si en revanche Nodier et le Vieux Sorcier ne font qu'un, on peut penser qu'Hugo en écrivant sa lettre et *L'Oriflamme* en la publiant n'ont eu d'autre but que de

révéler discrètement cette identité. *L'Oriflamme* avait tout intérêt à faire savoir de quelle collaboration brillante elle s'honorait. Et Hugo était sûr de ne pas déplaire à son ami en soulevant le voile de son anonymat. D'autant que notre Sorcier, s'il pouvait louer ses confrères en romantisme, ne pouvait décemment se louer lui-même. Dans l'article incriminé on trouve bien l'éloge d'Hugo ; non celui de Nodier. Et c'est une raison supplémentaire pour lui attribuer ces Sabbats.

Mais il y a encore d'autres raisons. Et d'abord la signature même de ces articles et leur titre. Nodier, grand amateur de légendes médiévales, s'est souvent complu aux histoires de sorcellerie, mais en cette période de sa vie plus encore qu'à toute autre. En 1821, il a publié *Smarra ou les démons de la nuit*, récit plein de démons et de sorcières. L'année suivante, il groupait dans *Infernalia* trente-quatre contes et nouvelles où sont mis en scène esprits infernaux, vampires et amateurs de sabbats. A vrai dire, Nodier n'a avoué ce recueil qu'à demi et n'a pas manqué de railler la mode à laquelle il avait sacrifié. Mais dans le titre et la signature, non moins que dans le corps de ces articles, il est aisé de deviner quelque ironie envers soi-même et ses propres manies : la sorcellerie qui visait naguère à faire peur ne vise ici qu'à faire sourire. Le nom de Nodier reste pourtant si bien attaché aux histoires de sorciers que c'est à lui et à nul autre qu'Hugo, en 1825, dédiera sa *Ronde du Sabbat*, dans les *Odes et Ballades*. Il est permis de penser que cette dédicace était une amicale allusion aux articles de *L'Oriflamme*...

D'autre part, en signant le Vieux Sorcier, l'auteur des sept Sabbats s'attribue un âge qui le distingue de l'ensemble des autres rédacteurs du journal. Tel est précisément le cas de Nodier qui, à quarante-quatre ans, est de loin l'aîné de l'école romantique et qui se plaît à tenir à l'égard des jeunes poètes un rôle d'initiateur amical, de parrain bienveillant. On sait d'ailleurs que Nodier, dont la santé délicate avait encore été affaiblie par certains excès, prit très tôt l'habitude de parler de sa jeunesse au passé, donnant à tous l'impression d'un sage souriant, riche d'expériences et de souvenirs. Le bonhomme Nodier, mais un bonhomme ironique et plein de verve, pouvait fort bien, en ajoutant quelques grimaces à son visage malicieux, jouer au naturel un jour sur sept le personnage d'un vieux sorcier railleur et médisant.

Il faut noter encore que ces semaines de février-mars 1824 pendant lesquelles l'auteur des Sabbats manifeste contre les classiques une hostilité si vive coïncident de façon précise avec une période de romantisme agressif chez Nodier. Parlant du numéro d'avril de *La Muse Française*, qui publiait des déclarations conciliatrices de Guiraud, M. René Bray note qu'il « contenait aussi une plus fière profession de foi, celle de Charles Nodier »[1]. Et M. René Bray d'ajouter : « Chose curieuse, c'était l'ondoyant Nodier qui montrait alors le plus

1. Cf. René Bray, *Chronologie du romantisme (1804-1830)*, Paris, 1932 (p. 102-103).

de conviction et d'énergie. Il dénonçait l'alliance scandaleuse des classiques libéraux et des classiques monarchistes et avertissait les monarchistes, ses amis politiques, du danger qu'ils couraient à donner la main à de tels alliés. Il revendiquait sans ambages la qualité de romantique. Pour finir, il protestait avec violence contre la récente mise « à l'index » des romantiques par les journaux chrétiens ». Publié quinze jours ou trois semaines plus tard, cet article de *La Muse* est par sa composition exactement contemporain des derniers Sabbats. La manière peut changer. L'inspiration reste la même. Et aussi cette « énergie » qui jette Nodier contre ceux de ses amis politiques qui sont devenus ses ennemis littéraires, les royalistes cléricaux et classiques du *Drapeau Blanc*, du *Mémorial*, de *L'Étoile*.

La maîtrise du style et l'agrément du ton ne sont pas les moindres arguments qu'on puisse invoquer pour attribuer ces Sabbats à Nodier. L'art du conteur s'y manifeste par cette façon preste et enjouée de transformer en récits pittoresques une controverse littéraire. Leur auteur est assez sûr de sa plume pour se permettre un apparent débraillé et donner libre cours à ce goût des parenthèses et des digressions qui sont l'innocente manie du bavard et nonchalant Nodier. De Nodier encore ces réflexions malicieuses et indulgentes sur le train du monde, ces compliments facétieux adressés au beau sexe, qui est, dit-il, la chose la plus intéressante au monde, ces maximes souriantes et désabusées sur les jeux du hasard et de l'amour, proches parents de celles qu'il égrenne dans ses *Romans* et ses *Souvenirs de Jeunesse*... C'est encore au bibliophile Nodier, à l'éditeur de la Fontaine et de la *Satyre Menippée*, au prospecteur érudit de la littérature des siècles passés que l'on doit cette farcissure d'épigraphes et de citations où Marot répond au Fabuliste, Collé à Rousseau, et Gouffé à je ne sais quelle parodie de *Marie Stuart*. Que le Vieux Sorcier se plaise à nommer les chansonniers du XVIII^e^ siècle comme à citer quelques refrains du vieux temps, voilà qui n'étonne pas quand on le sait l'ami de Martainville et de Desaugiers et amateur plus qu'eux encore de noëls provinciaux, de complaintes rustiques et de chansons populaires. Mais que le Vieux Sorcier dès son premier Sabbat vienne à citer Cazotte, voilà qui vaut une claire signature. On connaît les pages que Nodier consacre dans les *Contes de la veillée* au souvenir de M. Cazotte. Il y a mieux qu'une affinité entre l'auteur de *Trilby* et celui du *Diable amoureux*. Une étroite parenté lie les deux conteurs, petits cousins l'un et l'autre de La Fontaine et de Perrault, pareillement épris de chimères et de rêves, amis des fées et amis du roi, celui-ci brandissant l'oriflamme de sa foi bourbonienne, cet autre conspirant pour le salut de son prince et mourant sur la guillotine. Le bon chrétien qu'était Cazotte aimait trop les diables pour ne pas savourer cette rumeur de sorcellerie où s'enchante Nodier et pour ne pas trouver agréable le salut que lui adresse en clignant de l'œil un vieux sorcier complice.

Restent les allusions mystérieuses du dernier Sabbat.

Elles n'apportent certes pas un argument décisif en faveur de Nodier. Elles peuvent pourtant s'appliquer à lui mieux qu'à d'autres. Le chiffre 7 pouvait désigner Adolphe de Saint-Valry ou Gaspard de Pons. Mais il y a sept lettres aussi dans le prénom de Charles Nodier, et sept encore dans le prénom de Désirée Charve sa femme. Ce chiffre faste se retrouve en outre dans les sept lettres de l'Arsenal, dont Nodier vient d'être nommé bibliothécaire. N'est-ce pas encore l'Arsenal que désignent les allusions militaires du Sabbat, l'Arsenal, jadis entrepôt guerrier, et qui demain ne sera qu'en apparence le refuge pacifique de l'étude, puisque Nodier fera de son salon le quartier général de l'armée romantique [1] ?

Enfin s'il fallait un dernier argument, je citerais cette lettre que Charles Nodier écrivait alors à M. Dusillet, maire de Dôle. Datée de Gisors le 3 mars 1824, elle est contemporaine des Sabbats, et, s'il n'est point question de ceux-ci, on y retrouve pourtant leur ton et leur esprit. Voici cette lettre : « Vous connaissez *La Muse Française* ? C'est le grimoire des romantiques et le dépôt universel de toutes les nébuleuses subtilités de Lamartine, de Soumet, de Guiraud, de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny et autres délicieux talents que Lacretelle croit *Iroquois* ou *Topinambous*. Si vous avez dans vos broutilles quelques petits fragments de littérature *topinamboue*, ils seront bien accueillis de notre Sanhédrin sauvage ; je suis fondé de pouvoir pour vous le demander [2]. » Ce mélange de sympathie, d'admiration et d'ironie que Nodier manifeste ici pour les jeunes romantiques, voilà bien les sentiments qu'exprimait le Vieux Sorcier. Les termes étaient voisins, parfois même semblables. L'un et l'autre qualifient volontiers le romantisme de *sauvage*. L'un et l'autre, fait plus curieux, parlent à six jours d'intervalle du *Sanhédrin* romantique. On vient de lire le mot dans cette lettre du 6 mars et l'on se rappelle que l'expression sert de titre au quatrième Sabbat paru le 28 février. Il semble bien décidément qu'une même plume ait servi au Nodier de *La Muse française* et au Vieux Sorcier de *L'Oriflamme*.

***

La disparition de *L'Oriflamme* ne fit pas grand bruit. Sa brève carrière, le petit nombre de ses lecteurs, l'hostilité de la grande presse, les manœuvres du ministère, autant de raisons qui firent sa mort obscure et plongèrent son souvenir dans l'oubli.

Cet oubli dura plus d'un siècle. Était-il mérité ? La sympathie de

1. Quant aux chansons des fantassins et aux joyeux repas de corps, ces images ne sont-elles pas inspirées par l'atmosphère militaire dans laquelle Nodier se plonge volontiers depuis qu'il est l'ami du baron Taylor et d'Adolphe Cailleux, l'un aide de camp du général d'Orsay, l'autre aide de camp du général Lauriston ? (C'est en leur compagnie qu'eut lieu cette fugue en Normandie qui inaugure *Les Voyages pittoresques dans l'Ancienne France*, puis ce voyage outre-Manche d'où Nodier rapporta sa *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Écosse*.)

2. Publiée dans le *Bulletin du Bibliophile* (juillet-août 1853).

Victor Hugo et la collaboration de Charles Nodier étaient déjà des titres à mieux augurer de la postérité. Ajoutons-y les articles de Saint Valry, de Guiraud et de leurs amis. A son modeste rang, *L'Oriflamme* a pris part à la bataille où s'illustra *La Muse Française*. Son trépas sans gloire trois mois avant la mort retentissante de la revue contribue à nous révéler les faiblesses du premier romantisme. Si pourtant l'on n'oublie pas que les causes de sa mort furent d'abord politiques, il est permis de rêver à la place qu'eût tenue dans l'horizon intellectuel de la Restauration une *Oriflamme* poursuivant sa carrière et continuant d'unir dans une même ferveur la cause royaliste et la cause romantique. Peut-être eût-elle retardé la dislocation du premier Cénacle et freiné l'évolution libérale de Hugo, peut-être eût-elle, selon son vœu, réconcilié avec la tradition politique une grande part de ceux que tentait la révolution littéraire...

Ces hypothèses, accordons-le, sont assez vaines. Qu'il nous suffise d'avoir pour quelques heures déployé *L'Oriflamme* et fait flotter au vent de l'histoire littéraire ses romantiques couleurs. Souhaitons qu'on n'oublie plus, en parlant des combats du premier Cénacle, le jeune quotidien qui, dans le sillage aimable de *La Muse Française*, prend figure de page insolent, de frère cadet batailleur, qui ne rêve que plaies et bosses, et fait joyeusement le scandale des gens graves.

MICHEL VIVIER.

La genèse d'un mythe

ESSAI SUR LES SOURCES DU " SATYRE " DE VICTOR HUGO

Le Satyre de Hugo est, sans conteste, un avatar du Silène de la VI^e^ églogue. Mais, dans le poème latin, rien n'évoque l'idée d'une révolte contre Jupiter. Les dieux de l'Olympe prennent plaisir à entendre le chant de Silène, puisqu'ils voient à regret venir le soir qui l'interrompt :

Et invito processit Vesper Olympo.

Hugo n'a donc pas seulement démesurément agrandi le personnage de Virgile, il lui a aussi donné une signification étrangère à l'esprit de l'églogue. Le règne de Jupiter, dans le *Satyre* représente toutes les oppressions qui pèsent sur l'humanité, celles des éléments et celles des tyrans. Dressé contre le maître de l'Olympe, le Satyre évoque les souffrances de l'homme, annonce la révolte sainte et l'émancipation, et, une fois les dieux détrônés, le règne de l'amour et de l'harmonie. Il ne prophétise pas seulement, il accomplit, puisque la métamorphose finale montre les êtres de la nature réconciliés en son corps colossal et qu'il courbe à ses genoux Jupiter humilié.

C'est le *Prométhée* de Shelley, qui, si l'on en croit Paul Berret, aurait suggéré à Hugo le symbolisme mythologique par lequel il figure la grande idée romantique du progrès et de l'affranchissement humain. Dans le poème anglais, comme dans celui de Hugo, Jupiter est détrôné ; avec sa chute, se clôt l'ère de l'oppression et s'ouvre celle de l'amour et de l'harmonie, le libérateur de l'humanité étant le propre fils de l'oppresseur, Demogorgon qui, nous dit Berret, personnifie la nature et le progrès. Hugo aurait donc, par une sorte de contamination, fondu le Silène virgilien et le Demogorgon de Shelley. A Silène, le Satyre devrait son rôle de chanteur inspiré, de poète cosmogonique, à Demogorgon, l'esprit de révolte qui l'anime et sa mission d'émancipateur. Nous ne prétendons pas nier l'influence de Shelley, mais souvent plus d'un ouvrier contribue à l'élaboration d'un grand symbole, et nous

voudrions montrer qu'un écrivain français de l'époque romantique, Ballanche, a peut-être une part dans l'élaboration de celui qui nous occupe. Il se pourrait, nous semble-t-il, que ses *Essais de Palingénésie sociale* eussent suggéré au poète de la *Légende des siècles* la métamorphose du Silène virgilien et préparé la genèse d'un mythe du progrès à partir de la VIe Églogue. Non seulement, en effet, Ballanche évoque à plusieurs reprises une antique tradition, suivant laquelle Jupiter devait être un jour détrôné, comme l'avaient été Uranus et Saturne, et détrôné par Bacchus plus proche parent du Satyre que le Demogorgon de Shelley, non seulement il voit là comme un pressentiment et une prophétie du triomphe de la plèbe sur ses oppresseurs, mais encore il met cette croyance en relation avec la VIe Églogue de Virgile.

I

De la VIe Églogue au « Satyre » en passant par Ballanche.

De 1827 à 1829, Ballanche publie ses *Essais de Palingénésie sociale* qui comprennent les *Prolégomènes* et l'épopée en prose d'*Orphée*. L'inspiration générale de ces ouvrages confus est la foi dans l'émancipation progressive de l'humanité. L'histoire nous offre, selon Ballanche, le spectacle d'un incessant combat entre le « principe stationnaire » et le « principe progressif ». La dignité et la responsabilité personnelles ne sont pas données aux hommes : c'est une loi de leur condition qu'ils les conquièrent au prix de l'épreuve et de la lutte. Dans les sociétés antiques, jusqu'à l'ère chrétienne, il appartint à la plèbe de défendre contre les patriciens et de faire triompher la cause de l'humanité :

> L'évolution plébéienne est l'évolution de l'humanité elle-même.
> (*Prolégomènes*, p. 327 [1].)

ou encore :

> Le plébéianisme... est l'humanité évolutive, l'humanité se faisant elle-même,... la véritable tige de l'humanité.
> (*Prolégomènes*, p. 137.)

La plèbe représente le principe progressif :

> La condition de l'Europe était d'être livrée à la lutte de deux principes, le principe stationnaire et le principe progressif : le premier qui est l'Orient représenté par les patriciens, le second qui est l'Occident représenté par les plébéiens.
> (*Orphée*, p. 400.)

1. Toutes nos citations des *Essais de Palingénésie* sont empruntées à l'édition des *Œuvres complètes* de Ballanche, parue en 1830 (Paris, Barbezat). Les *Essais de Palingénésie* forment les volumes III et IV, vol. III, *Essais de Palingénésie Sociale*, tome premier, *Prolégomènes*, vol. IV, tome deuxième, *Orphée*.

Dans la plèbe seule réside le génie de l'invention :

Le plébéianisme, pour le redire en passant, est tellement la tige même de l'humanité, que les lettres et les arts, honneur et gloire de l'humanité, sont des productions plébéiennes.

(*Prolégomènes*, p. 235.)

Ainsi la libération de la plèbe et l'œuvre civilisatrice sont étroitement liées. Sur la structure des sociétés antiques, sur le conflit essentiel qui les caractérise, Ballache prétend trouver des enseignements dans les mythes. Disciple de Vico, il les interprète symboliquement et découvre dans les hiérarchies divines un reflet des hiérarchies humaines, dans l'histoire des dieux une image de l'histoire des hommes :

les violences dans le ciel — écrit-il, par exemple — sont l'emblème des violences sur la terre.

Les divinités de la fable sont « la personnification des principes » qui dirigent les destinées humaines et, quand le principe change, la « personnification aussi doit changer » (*Prolégomènes*, p. 67). Jupiter est le « dieu des patriciens » (*Orphée*, p. 473). Son avènement dans l'Olympe figure mythiquement l'instauration des patriciats. Mais son règne ne sera pas éternel :

Saturne avait détrôné Uranus, Jupiter détrône Saturne, il devait être à son tour détrôné par Bacchus.

(*Prolégomènes*, p. 67.)

Or

les destinées divines président les destinées humaines.

(*Ibid.*)

Bacchus renversant Jupiter, c'est la plèbe triomphant des patriciens. Bacchus est « le dieu plébéien par excellence » (*Prolégomènes*, p. 234), le « dieu inconnu de l'émancipation plébéienne » (*Orphée*, p. 136). Thamyris, le poète aveugle, a entendu « les dépositaires des sciences secrètes » annoncer :

qu'un jour Jupiter (serait) détrôné par Bacchus, chef et roi futur de cette nouvelle race humaine dominée aujourd'hui par les patriciats....

(*Orphée*, p. 91.)

Orphée mourant prophétise :

Que ma lyre dise le cruel enfantement de Sémélé.... Le dieu qui doit conduire les plébéiens dans la carrière de l'initiation a échappé au châtiment qui a dévoré sa mère malheureuse. Saturne, dieu des Titans, fut détrôné ; Jupiter, dieu des patriciens, sera détrôné à son tour. Il est né celui qui doit renverser l'empire de Jupiter.

(*Orphée*, p. 473.)

D'un bout à l'autre des *Essais de Palingénésie*, le thème revient avec insistance. Alexandre Erdan, rendant compte dans sa *France mistique* de l'œuvre de Ballanche, le relève comme caractéristique :

[Ballanche] — nous dit-il — admet positivement que comme au déclin du politéisme, le dieu plébéien Bacchus tendait à détrôner le dieu aristocratique Jupiter, pareillement un idéal moderne tend à remplacer l'idéal du Moyen Age [1].

Ainsi donc, dans le mythe qu'évoque Ballanche, comme dans le drame auquel Hugo a donné pour théâtre la « cime vermeille » de l'Olympe, un dieu représente les forces d'oppression, et un autre la volonté de secouer le joug. De part et d'autre, le grand combat de l'homme pour sa libération se résume, par un raccourci saisissant, en un conflit d'êtres fabuleux. Pour situer *le Satyre* dans la *Légende*, Hugo a fait précéder le titre proprement dit de la rubrique « Seizième Siècle — Renaissance — Paganisme ». Il ne s'est arrêté à cette formule qu'après quelques tâtonnements : il avait écrit d'abord : « Seizième siècle. Le mythe — ou — le monde — ou le poème — païen retrouvé » [2]. Voilà qui montre une ambition, analogue à celle de Ballanche, de révéler le véritable esprit, la signification symbolique du mythe.

Mais Hugo — il faut y revenir — au lieu de choisir un des grands révoltés de la fable, un Titan, un Prométhée, a travesti le Silène virgilien, pour lui faire jouer, contre l'intention du poète latin, le rôle d'adversaire de Jupiter.

Or Ballanche avait déjà associé à la VI^e^ Églogue le thème de la révolte contre le maître de l'Olympe. On lit dans les *Essais* :

> Je dirai aussi toujours par la force des déductions ce qu'est dans une telle hypothèse le règne de Bacchus qui devait succéder à celui de Jupiter, règne toujours vainement annoncé de siècle en siècle parmi les nations de la gentilité : l'églogue de Virgile où Silène représente un personnage cosmogonique n'est pas le seul témoignage de cette antique tradition. Bacchus devant un jour détrôner Jupiter sera pour nous le plébéianisme devant détrôner un patriciat qui ne renaîtra plus.
>
> (*Prolégomènes*, p. 137-138.)

Et plus loin dans le même ouvrage — car Ballanche n'a pas peur des redites :

> A son tour suivant la remarque faite plus haut, le vieux Jupiter devait être un jour détrôné par le jeune Bacchus, le dieu plébéïen par excellence.... Virgile faisant de Silène, instituteur de Bacchus, un personnage cosmogonique, était à son insu l'organe d'une croyance dont nous avons déjà parlé, et dont la tradition qui ne fut jamais interrompue, reprenait quelque chose de son énergie.
>
> (*Ibid.*, p. 234-235.) .

On peut trouver la suggestion assez mince ; il ne faut pas oublier toutefois que Hugo avait une prédilection pour la VI^e^ Églogue, comme

1. Alexandre Erdan, *La France mistique*, Paris, Coulon-Pineau, s. d. [1854], t. I, p. 497. Erdan use d'une orthographe « rectifiée ».
2. *Légende des Siècles*, éd. critique de Paul Berret, Paris, Hachette, 1925, t. II, p. 563.

le montrent les nombreux emprunts qu'il lui a faits [1] ; la moindre allusion à cette pièce devait retenir son attention.

La pensée de Ballanche reste d'ailleurs obscure. « Personnage cosmogonique », le Silène de l'églogue, nous dit-il, sans doute parce que « l'instituteur de Bacchus » semble par quelque communication mystérieuse être entré dans le secret de la force créatrice. Silène et son élève participent, pourrait-on dire, à cet élan vital qui, après avoir engendré le monde, continue à se manifester dans « l'humanité évolutive ». Bacchus, dans *Orphée*, est défini à la fois comme « le principe actif de l'univers » et « le dieu de l'émancipation plébéienne » :

> On vous a dit sans doute qu'Orphée avait apporté dans cette contrée le culte de Bacchus, c'est-à-dire le culte du principe actif de l'univers, comme Cérès en est le culte passif. Bacchus est le dieu de l'émancipation plébéienne, dans ses courses civilisatrices, il allait promettant à tous l'isopolitie et l'isonomie.
>
> (*Essais de Palingénésie*, t. II, *Orphée*, p. 228.)

Quelles que fussent les intentions profondes de Ballanche — sa pensée, nous le verrons, garde toujours une couleur chrétienne étrangère à Hugo — de telles formules ont pu déterminer dans la pensée de Hugo le travail qui de Silène aboutit au prodigieux Satyre. « Personnage cosmogonique », ne l'est-il pas cet être obscur, camus, difforme dont les paroles semblent puisées à la source de toute vie, dans le chaos et dans les profondeurs secrètes de la terre ? Quant à l'expression de « principe actif de l'univers », ne convient-elle pas à celui qui finalement s'identifie avec la nature créatrice ?

Voilà donc ce qui nous a conduit à présumer que l'œuvre de Ballanche pouvait être une des sources du Satyre. Est-il possible de donner à notre hypothèse une plus grande consistance ? Deux questions se posent ici. L'œuvre de Hugo, en dehors du *Satyre*, porte-t-elle trace d'une influence de Ballanche ? Et, d'autre part, une étude de détail révèle-t-elle certaines concordances de pensée et d'expression entre le *Satyre* lui-même et l'œuvre du philosophe lyonnais ?

II

De Ballanche a la « Légende des Siècles » par la « Pente de la Rêverie ».

Des souvenirs de Ballanche, d'abord, nous croyons en avoir relevé d'incontestables dans une pièce des *Feuilles d'Automne*, la *Pente de la Rêverie*. Or ce poème, si nous en suivons le destin dans l'œuvre de Hugo, nous conduit non pas directement au *Satyre* sans doute, mais, si l'on peut dire, à une zone dont dépend le *Satyre*. La pièce que

1. Voir P. Berret, *La Philosophie de Victor Hugo en 1854-1859, et deux mythes de la « Légende des Siècles »*, Paris, Paulin, 1910, p. 74.

Hugo voulait faire figurer en tête de la première *Légende*, et qui ne parut qu'en tête de la seconde, la *Vision d'où est sorti ce livre*, reprend en effet le thème général de la *Pente de la Rêverie*, en reproduit même tels détails d'expression, et cette *Vision*, nous dit Berret,

a été écrite au moment où Hugo songeait à expliquer son œuvre à peu près achevée, où il composait dans ce dessein les mythes du *Satyre* et de *Pleine Mer*, *Plein ciel* [1].

L'éditeur de la *Légende* ajoute que la *Vision* « eût pu devenir le prologue de la *Légende* de 1859 », qu'elle « eût été en parfaite harmonie avec le *Satyre* qui en constitue le centre, et *Pleine Mer*, *Plein Ciel* qui en est la conclusion ». Ainsi la *Vision d'où est sortie ce livre* se relie par-dessus vingt-neuf années à la *Pente de la Rêverie*, et le *Satyre* s'apparente à la *Vision* non pas seulement par la date de la composition, mais aussi par la communauté d'inspiration. Le *Satyre*, nous dit encore Berret, a été « conçu et achevé en mars 1859 » [2]. Le manuscrit de la *Vision* qui compte sept feuillets, porte sur le dernier la date du 26 avril 1859 [3]. Les deux œuvres sont donc sensiblement contemporaines. Hugo a dû les porter en même temps dans son esprit. Si l'on peut établir que la *Pente de la Rêverie* est inspirée de Ballanche, et par là que Hugo, en composant la *Vision*, a repris contact, au moins à travers son propre poème, avec son inspirateur de jadis, on aura rendu plus vraisemblable l'influence des *Essais de Palingénésie* sur le *Satyre*.

Rappelons le sujet de la pièce des *Feuilles d'Automne* [4]. Un jour de mai 1830, le poète s'abandonne à la rêverie. En une sorte d'hallucination, il croit voir auprès de lui la troupe fidèle de ses amis, de tous ceux qui viennent chaque soir, et aussi des absents « qui font de longs voyages » (p. 363). Puis aux vivants se joignent ceux qui ne sont plus. Bientôt ces visages connus se perdent dans une foule innombrable. La rêverie se mue en une vision cosmique et historique qui s'étend dans l'espace à la terre tout entière et dans le temps au plus lointain passé : le poète voit surgir

> A côté des cités vivantes des deux mondes
> D'autres villes aux fronts étranges, inouïs,
> Sépulcres ruinés des temps évanouis.
>
> (P. 364.)

Le cortège des « races mortes » s'ébranle. Tout est contemporain sous le regard de l'esprit. Enfin les formes distinctes s'effacent. Il ne reste plus dans l'âme du poète que l'intuition de la double immensité de l'espace et du temps, semblable à un Océan aux « flots noirs et pressés » (p. 366).

1. *La Légende des Siècles*, éd. Berret, t. III, p. 4.
2. *Op. cit.*, t. II, p. 561.
3. *Op. cit.*, t. III, p. 3.
4. Nous renvoyons à l'édition des *Œuvres complètes. Ne varietur*, Paris, Hetzel, Quentin, s. d.

Pour peu qu'on ait feuilleté les *Essais de Palingénésie*, un vers de l'étrange poème des *Feuilles d'Automne* fait immédiatement songer à Ballanche. Parmi les voix du passé auxquelles il prête l'oreille, Hugo entend

Le pélage d'Orphée et l'étrusque d'Évandre.

(P. 365.)

Orphée et Évandre, le fabuleux poète thrace et le vieux roi du Latium, n'ont jamais été, que nous sachions, associés par les anciens, mais Ballanche avait réuni leurs deux figures légendaires dans son *Orphée*, où Thamyris le poète aveugle, le missionnaire des prêtres d'Égypte auprès d'Évandre, conte longuement à son hôte l'histoire d'Orphée. « Le pélage d'Orphée » : chez Ballanche, le poète thrace est le civilisateur des antiques Pélages. Mieux encore, c'est lui qui baptise du nom de Pélages, les habitants de Samothrace auxquels il a apporté les rudiments de la civilisation :

Aux hommes épars, qui errent sur la surface de cette île, sans demeure et sans loi, il faut, dit Orphée, un nom collectif qui les fasse être un peuple.... Qu'ils soient dès à présent les Pélasges ! race puissante et civilisatrice, dont l'unité forte et typique se transmettra bientôt à des nations nombreuses toutes semblables entre elles.

(*Orphée*, p. 170-171.)

Quant au rapport entre Évandre et les Étrusques, on pourrait dire qu'il est l'inverse de celui que Ballanche établit entre Orphée et les Pélages : Orphée est l'initiateur des Pélages, l'Étrurie est l'initiatrice d'Évandre.

Sans doute, a écrit Ballanche, l'Étrurie religieuse fut à la péninsule italique ce que fut l'Égypte au monde de la gentilité.

(*Prolégomènes*, p. 162.)

Évandre apprend des Étrusques l'art de la divination :

Ensemble [Évandre et Thamyris] apprirent les secrets de l'haruspicine par laquelle l'âme de la victime est interrogée ; car pour les Étrusques, la palpitation était l'âme même des animaux....

(*Orphée*, p. 78.)

Il faut songer que les *Essais de Palingénésie* étaient encore tout récents lorsque furent composées les *Feuilles d'Automne*, que Ballanche avait donné, en 1830, une édition de ses œuvres complètes, et, quand Hugo n'aurait pas spontanément prêté attention à ses livres, Sainte-Beuve, qui portait à Ballanche le plus vif intérêt, se serait chargé de les signaler au poète, alors son ami intime [1].

Pour l'étude d'une influence, tel détail, qui semble en lui-même peu significatif, lié en faisceau avec d'autres, prend force probante. Il nous semble donc légitime d'invoquer encore deux passages de la

1. Nodier a pu lui aussi servir de lien entre Ballanche et Hugo.

Pente de la Rêverie. Le poète voit revivre les villes mortes ensevelies sous les cités

Où les vivants encore bruissent agités.

Il cite l'exemple de Rome :

Et des siècles passés jusqu'à l'âge où nous sommes
Je pus compter ainsi trois étages de Rome.

(P. 364.)

Le nombre *trois* surprend d'abord : il s'éclaire si l'on suppose que Hugo avait présent à l'esprit un passage qui figure dans un ouvrage de Ballanche antérieur aux *Essais de Palingénésie*, l'*Essai sur les Institutions* paru en 1818, et réédité dans les œuvres complètes de 1830 :

Ce n'était point sans un profond sentiment de tristesse que je parcourais cette Rome déserte exilée du monde où elle régna si longtemps. Elle était alors veuve du chef auguste de la Religion, ainsi qu'elle avait été veuve du peuple-roi, qui lui-même avait succédé aux peuples agrestes du vieux Latium [1].

Voilà les trois Romes ou du moins les trois âges de civilisation qui se sont succédé sur le site romain, peuples agrestes du Latium, peuple-roi, Rome chrétienne.

Quant au mot « étages », il peut avoir été suggéré à Hugo par une comparaison géologique de Ballanche, qui poursuit en ces termes :

Comme de savants géologues trouvant dans leurs productions fossiles et dans les différentes couches de la terre plusieurs âges de la nature, je trouvais plusieurs âges de civilisation dans les ruines de Rome. (*Loc. cit.*)

« Étages » vient si naturellement à l'esprit pour désigner les couches de terrains superposées qu'il s'est imposé aux géologues et appartient aujourd'hui au langage technique de leur science. Hugo aurait donc condensé en ces deux vers et en une saisissante formule tout un passage de l'*Essai sur les Institutions.*

Autre détail. Ballanche dans les *Essais de Palingénésie* compare à plusieurs reprises les cités primitives à des ruches. L'image se retrouve dans la *Pente de la Rêverie* :

Ces villes du passé muettes et fermées
Sans fumée à leur toit, sans rumeurs dans leurs seins,
Se taisaient, et semblaient des ruches sans essaims.

(P. 364.)

Banalité, dira-t-on, qu'est-il besoin de supposer ici un souvenir de Ballanche ? Cependant, d'ordinaire, ce sont les rumeurs d'une cité, l'affairement de ses habitants, qui font penser à la ruche. Il n'en va pas ainsi chez Hugo puisqu'il évoque des villes mortes. La comparaison est donc plus originale qu'il ne semblait d'abord : seules la jus-

1. *Essai sur les Institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles*, Paris, Didot, 1818, p. 75.

tifient l'ordonnance de la cité, sa structure. Voilà justement le sens de l'image chez Ballanche. Une sorte d'instinct analogue à celui des abeilles a guidé les constructeurs des villes primitives ; la forme de la ville, son plan, son dessin en sont la visible expression :

Ensuite un autre instinct analogue à celui qui dirige l'abeille dans la construction de sa ruche préside partout à l'établissement des villes primitives ; la forme même des villes primitives fut comme un hiéroglyphe, une sorte de mythe plastique de l'institution sociale.

(*Prolégomènes*, p. 107.)

Ou encore :

Ne dirait-on pas qu'une seule pensée préside à la formation de la ruche ? Les cités primitives ressemblent sous ce rapport à une ruche : tout y est prescrit fatalement.

(*Essais de Palingénésie*, t. II,
Première addition aux Prolégomènes, p. 41.)

Tous les textes cités jusqu'ici pouvaient être aisément connus de Hugo quand il composa son poème : il nous faut à présent faire état d'un ouvrage de Ballanche paru en 1831, c'est-à-dire l'année même de la publication des *Feuilles d'Automne*, et par conséquent postérieur à la date qui figure au bas de la *Pente de la Rêverie*, mai 1830. Nous voulons parler de la *Vision d'Hébal, chef d'un clan écossais, Épisode tiré de la Ville des Expiations* (Paris, Didot, 1831). Entre ce livre et la *Pente de la Rêverie*, quelles frappantes analogies ! Hébal est doué d'une sorte de seconde vue :

Plus d'une fois il eut de ces allucinations [*sic*] qui restituent un instant la forme et l'existence à des personnes dont on pleure la mort ou à celles dont on regrette l'absence.

(*Vision d'Hébal*, p. 7 et 8.)

La rêverie de Hugo commence par une hallucination de ce genre :

Alors, dans mon esprit, je vis autour de moi
Mes amis...
Ils étaient bien là tous, je voyais leurs visages,
Tous, même les absents qui font de longs voyages,
Puis tous ceux qui sont morts vinrent après ceux-ci
Avec l'air qu'ils avaient quand ils vivaient aussi.

(P. 363.)

Un jour de la fin de l'été, tandis que le crépuscule du soir étend « son voile de silence, de recueillement, de longue rêverie, sur la nature », Hébal rêve ou médite vaguement :

L'aspect de la campagne doucement éclairée par la dernière lueur du jour flottait devant ses yeux comme un songe qui commence.

(*Vision*, p. 17.)

Hugo aussi a sous les yeux un spectacle paisible : de sa fenêtre, il regarde « les arbres et les fleurs », le soleil « qui se joue sur la pelouse

verte », mais, comme celui d'Hébal, son regard ne s'attache à aucun objet précis :

> Tout flottait à mes yeux dans la riche lumière
> De cet astre de mai dont le rayon charmant
> Au bout de tout brin d'herbe allume un diamant.
>
> (P. 362.)

Brusquement Hébal perd tout contact avec le réel :

> Hébal ne s'endort point, mais le monde extérieur semble disparaître pour lui : sa pensée dégagée de tout ce qui pouvait contraindre ou marquer son essor, ne trouve plus de limite ni dans le temps ni dans l'espace. (*Vision*, p. 18.)

Hugo fait aussi l'expérience des surprises de la rêverie :

> Car la pensée est sombre ! Une pente insensible
> Va du monde réel à la sphère invisible.
>
> (P. 361.)

Hébal en quelques secondes revoit toute l'histoire de l'univers, de la création jusqu'au jugement dernier :

> La grande épopée se déroule devant son esprit... : il la contempla d'une vue qui embrassa tout à la fois les temps, les lieux, les hommes et les choses.... (*Vision*, p. 20.)

Non moins étendue dans l'espace et dans le temps la vision de Hugo :

> Ainsi j'embrassais tout et la terre, et Cybèle ;
> La face antique auprès de la face nouvelle ;
> Le passé, le présent ; les vivants et les morts ;
> Le genre humain complet comme au jour du remords.
>
> (P. 365.)

Des voix s'élèvent et parviennent sans confusion au contemplateur :

> Hébal [...] entendait tous les discours en même temps.
>
> (*Vision*, p. 91.)

On lit dans le poème des *Feuilles d'Automne* :

> Tout parlait à la fois, tout se faisait comprendre.
>
> (P. 365.)

« Son étrange contemplation » achevée, Hébal « éprouva une grande fatigue. Il n'eut que le temps de raconter ce qui venait de lui arriver, et que nul autour de lui n'avait soupçonné.... Et il rendit le dernier soupir en prononçant le mot éternité. » (*Vision*, p. 112-113.)

Ce seul mot résume non seulement l'aventure intérieure qu'il vient de vivre, mais aussi les méditations de toute sa vie sur le temps et l'espace : la pensée d'Hébal, en ses heures d'exaltation, « concevait des notions du temps et de l'espace qu'en ces moments seuls elle pouvait concevoir » (*Vision*, p. 9) ; elle comprenait que « tout est contemporain pour celui qui conçoit la notion de l'éternité » (p. 12).

Éternité est aussi le dernier mot de Hugo : sur lui s'achève le poème : c'est l'éternité que son esprit a trouvée en sondant le double mystère du temps et de l'espace :

> Oh ! cette double mer du temps et de l'espace
> [.....]
> Je voulais la sonder [...]
> Mon esprit plongea donc sous ce flot inconnu,
> [.....]
> Soudain il s'en revint avec un cri terrible,
> Ébloui, haletant, stupide, épouvanté,
> Car il avait au fond trouvé l'éternité.
>
> (P. 366.)

Assurément la vision d'Hébal et celle de Hugo ne sont pas identiques. L'une est un résumé d'histoire universelle ; l'autre, plus globale et confuse, est aussi pour le lecteur plus suggestive. Ballanche n'a guère réussi à donner le sentiment de l'instantané et du total. Hugo, s'il a renoncé à distinguer comme Ballanche les différentes périodes de l'histoire, a su rendre sensibles par d'admirables images l'épaisseur, la densité de la foule innombrable des hommes ressuscités en sa pensée. Les ressemblances entre les deux œuvres sont pourtant éclatantes dans l'intention générale comme dans l'expression, et il est bien difficile de les regarder comme fortuites. Comment les expliquer ?

Si l'on en croit Sainte-Beuve, qui est fort bien renseigné sur les œuvres de Ballanche, la *Vision d'Hébal* aurait été composée dès 1829 : « M. Ballanche concevait, dès 1824, la *Vision d'Hébal* qu'il écrivit en 1829 » [1].

Hugo aurait-il eu connaissance du manuscrit ? Ballanche ne faisait pas mystère de ses œuvres inédites. En juillet 1830, à Dieppe, où il avait accompagné Mme Récamier, il donnait lecture de la *Vision d'Hébal* à ses intimes, et il avait choisi un cadre impressionnant, le cimetière de la ville [2].

On peut supposer une lecture antérieure à laquelle Hugo aurait assisté. Il est possible aussi que Hugo ait donné à la *Pente de la Rêverie* une date postiche, que le poème ait été composé seulement après la publication de la *Vision d'Hébal* dans le courant de l'année 1831 [3]. On est réduit sur ce point aux hypothèses.

Autour de 1830, la philosophie de l'histoire régnait en souveraine : Quinet venait de traduire Herder, Michelet d'adapter Vico ; les esprits interrogeaient avidemment les siècles révolus pour leur arracher le secret de l'avenir ; à l'exemple de Creuzer, à l'instigation d'Eckstein, on scrutait le langage mystérieux des mythes. Suivant le mot de Quinet, la « personnalité » de plus d'un penseur tendait à s'absorber « dans

1. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*. Paris, Didier, 1847, p. 326.
2. Voir Rastoul, Introduction à la *Ville des Expiations*, Paris, Les Belles Lettres, Bibliothèque Romantique, p. XLIX.
3. *Les Feuilles d'Automne* ont paru tout à la fin de l'année 1831, dans les premiers jours de décembre.

la conscience universelle du genre humain » [1]. La *Vision d'Hébal* et la *Pente de la Rêverie* sont deux expressions de ces tendances. Il n'est pas étonnant que la composition de la *Légende des Siècles* ait ramené Hugo à ces années d'effervescence historique et qu'il ait exhumé des *Feuilles d'Automne*, la *Pente de la Rêverie* pour en faire la *Vision d'où est sorti ce livre* [2]. On a déjà signalé ce qui d'un poème a passé dans l'autre. Nous n'y reviendrons pas. Mais nous voudrions relever quelques indices qui donnent à penser qu'en 1859, lorsqu'il refondait son œuvre d'antan, Hugo était sous l'influence d'une lecture récente de Ballanche. Au début de sa « Vision », sur le « mur des siècles » qui lui est apparu en rêve, Hugo voit palpiter

> Tout l'homme avec le souffle inconnu qui le mène
> Eve ondoyante, Adam flottant, un et divers.
>
> (Vers 24-25.)

« Adam »... un et divers : Adam représente ici évidemment non pas le premier homme, mais l'ensemble des hommes, le genre humain. Or Ballanche avait écrit dans la *Vision d'Hébal* :

> Lui-même, d'après une série de faits, dont il avait le sentiment profond, la conviction sympathique composait l'histoire du genre humain, *un et divers* [3], évolutif et identique.
>
> (P. 16.)

Ces expressions recouvrent sans doute une doctrine obscure à laquelle les *Essais de Palingénésie* font plusieurs allusions. Elle a sa source dans l'interprétation que Fabre d'Olivet avait donnée de la Genèse. La division de l'humanité en individus distincts est une conséquence de la chute. Adam n'était pas un individu, mais « l'homme universel ». Après la faute, il a été « dispersé par la génération » (*Orphée*, p. 436). Sa « division est marquée dans la Bible » (*Ibid.*, p. 522). Depuis lors, il fait « effort pour se reconstruire » (*Ibid.*, p. 528). « Ne perdons jamais de vue, est-il écrit dans les *Prolégomènes*, la pensée de l'homme universel, de l'homme général et la pensée de cet homme divisé en individus distincts » (*Prolégomènes*, p. 314).

L'humanité successive et multiple n'est donc pas la descendance, mais le démembrement de l'immortel Adam, et elle garde toujours, dans sa diversité, une unité essentielle :

> Ce qui subsiste après la déchéance, c'est la volonté libre s'exerçant dans la variété, avant d'arriver à l'unité ; c'est la puissance du retour à l'unité par l'expiation.
>
> (*Vision d'Hébal*, p. 86 [4].)

1. *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'Humanité* par Herder, traduit par Quinet, Paris, Levrault, 1827, Introduction, p. 59.
2. La *Vision d'où est sorti ce livre* qui ne fut publiée que dans la seconde série de la *Légende* (1877) figure au tome III de l'édition Berret.
3. C'est nous qui soulignons.
4. Pierre Leroux s'est fait, dans son livre *De l'Humanité*, l'écho de cette conception (Perrotin, 1840, t. II, l. VI, ch. VII, p. 505 et suiv.).

Au cours de sa vision, Hugo discerne peu à peu toute l'histoire humaine. Il voit :

> Tout le prodige humain, noir, vague, illimité,
> La liberté brisant l'immuabilité.
>
> (Vers 93-94.)

Plutôt qu' « immuabilité », on attendrait « servitude », « oppression », ou quelque synonyme. Peut-être est-il permis de songer ici à l'un des thèmes majeurs de la pensée de Ballanche, celui du conflit entre « le principe stationnaire » et « le principe progressif ». Le premier cherche à figer les sociétés, à éterniser leurs divisions en castes, mais l'humanité n'est pas faite pour le repos. On lit, par exemple, dans *Orphée* :

> C'est dans la lutte de l'immobilité et du mouvement, du principe stationnaire et du principe progressif, de la fatalité et de la volonté... que les empires s'élèvent et succombent.
>
> (*Orphée*, p. 491.)

Mais voici que le poète entend deux fracas profonds venant du ciel :

> [...] Du côté de l'aurore
> L'esprit de l'Orestie, avec un fauve bruit,
> Passait ; en même temps, du côté de la nuit,
> Noir génie effaré fuyant dans une éclipse
> Formidable venait l'immense Apocalypse
> [.....]
> Ils passèrent. Ce fut un ébranlement sombre.
> Et le premier esprit cria : Fatalité !
> Le second cria : Dieu ! L'obscure éternité
> Répéta ces deux cris dans ses échos funèbres.
>
> (Vers 156-167.)

Le « côté de l'aurore » symbolise les origines de l'humanité, le « côté de la nuit » le terme vers lequel elle marche. Au mythe d'avant l'histoire répond le mythe de la fin des temps ; à la Fable, l'Apocalypse. Cette correspondance était déjà dans Ballanche, illustrée d'une image où l'on peut reconnaître comme un premier et pâle dessin de la saisissante métaphore de Hugo. On lit dans les *Essais de Palingénésie* :

> Lorsqu'en reculant toujours dans le passé nous arrivons jusqu'à la région du dogme et du mythe, et qu'ensuite nous portons nos regards vers l'avenir, il faut que l'analogie nous offre encore le dogme et mythe [...]. Aussi, enfin, pour le commencement des temps, les théogonies et les cosmogonies, pour la fin des temps, les prophéties apocalyptiques....
>
> (*Prolégomènes*, p. 72.)

Voilà pour l'idée ; voici maintenant pour l'image :

> Le genre humain veut voir dans les deux horizons à la fois, les deux horizons les plus reculés de l'origine et de la fin : il sait que les véritables bornes ne sont ni là, ni là ; il sait que son lieu est l'éternité.
>
> (*Ibid.*)

Le thème est repris dans la *Vision d'Hébal*, avec l'esquisse d'une personnification, l'indication d'un mouvement, ce qui nous rapproche de Hugo. Aux yeux du voyant

le dogme et le mythe parurent au commencement et à la fin, et les premiers et les derniers âges du monde s'enfuyaient dans un horizon également obscur.
(*Vision d'Hébal*, p. 20.)

Chez Hugo, l'esprit de l'*Orestie* s'exprime dans le cri de « Fatalité », l'esprit de l'*Apocalypse* dans le mot « Dieu » : or l'opposition du Destin et de la Providence est constante chez Ballanche. Le Destin a régné sur le monde antique, la Providence lui a succédé :

Le Destin est devenu successivement la Providence, comme la solidarité est devenue la charité.
(*Prolégomènes*, p. 228.)

Et dans *Orphée* :

Quelle étendue dans la prérogative humaine, puisqu'il lui est donné de tuer le destin des temps passés et de lui infliger la Providence.
(*Orphée*, p. 518.)

Sous le souffle des deux esprits, Hugo voit l'édifice des siècles se disloquer et s'effondrer : il n'en reste que décombres. Sans doute le poète a-t-il voulu exprimer par là les destructions, qui sont la nécessaire condition du progrès, ou, comme dirait Ballanche, des « palingénésies » successives de l'humanité.

Seulement l'avenir continuait d'éclore
Sur ces vestiges noirs qu'un pâle orient dore.
(Vers 203-204.)

La *Légende des Siècles* ne traduira qu'une vision de ruines

C'est l'épopée humaine âpre, immense, écroulée.
(Vers 240.)

Notons que Ballanche avait appliqué le mot d'épopée à l'histoire universelle embrassée par le regard de l'esprit :

C'est ainsi, dit-il d'Hébal, que la grande épopée se déroula devant son esprit.
(*Hébal*, p. 21.)

Un peu plus loin, il parle du « déplissement de la grande épopée » (*Ibid*).

Tous les rapprochements que nous venons de faire ne sont pas également convaincants. Certains peuvent paraître arbitraires ou forcés. Il nous paraît néanmoins hors de doute que la *Pente de la Rêverie* a été écrite sous l'influence de Ballanche ; il est moins sûr mais vraisemblable que pour composer la *Vision d'où est sorti ce livre*, Hugo ne s'est pas reporté seulement à son poème des *Feuilles d'Automne*, mais directement à l'œuvre de Ballanche.

III

La cosmogonie du « Satyre ».

Après ce long détour, revenons au *Satyre*. Dans le chant que les dieux ont exigé de lui, se déroule, avec la gravité religieuse d'un hymne sacré, l'histoire de la nature et celle de l'homme. Elle est particulièrement intéressante pour notre étude, parce que l'œuvre de Ballanche offre, plus ou moins épars, les éléments d'une genèse. Essayons un parallèle.

Hugo s'est librement inspiré des mythes cosmogoniques de l'antiquité païenne. A l'origine le chaos :

> Salut ! Chaos ! Gloire à la terre !
> Le chaos est un dieu, son geste est l'élément....
> (*Satyre*, v. 396-397.)

puis la terre, l'universelle matrice d'où naît toute vie. Hugo avait songé, puis a renoncé, sans doute pour éviter le mélange des couleurs, à moderniser cette cosmogonie traditionnelle par quelques emprunts à la science de Cuvier :

> Alors il dit l'abîme et ses commencements
> Le monde primitif, ses effrois, ses mystères,
> Ses vivants, éléphants, licornes, mégathères,
> Tapirs, rhinocéros, mammons, croassements
> Du batrax accroupi dans les bourbiers fumants,
> Vol du ptérodactyle et pas du mastodonte.
> (Vers retranchés du *Satyre*, *Légende*, Éd. Berret, t. II, p. 563.)

Ballanche proclame que « nous approchons du temps où l'identité des cosmogonies sera prouvée » (*Prolégomènes*, p. 41). Aussi puise-t-il à la fois dans les traditions de l'antiquité et dans la Bible dont il affirme l'accord avec la science de son temps. S'inspirant de Cuvier, il déclare que « l'étude des monuments géologiques nous montre une succession d'êtres animés, qui ont été entièrement détruits » (*Prolégomènes*, p. 39).

Dans *Orphée*, il évoque l'ordre cosmique naissant du chaos, un peu comme le Silène de Virgile, mais comme un Silène qui aurait connu la loi de la gravitation universelle :

> Les éléments sortaient du chaos avec leurs lois primitives et leurs propriétés, et ces lois gouvernent les atomes et les sphères célestes ; et les sphères célestes agissent les unes sur les autres comme les atomes s'attirent et se repoussent.
> (*Orphée*, p. 435.)

Engendrée du chaos, la terre en conserve dans ses flancs l'inépuisable fécondité : Ballanche rajeunit le mythe immémorial de la terre mère :

> [Le] déchirement des entrailles maternelles pour produire un être, cet enfant suspendu aux mamelles qui lui offrent la première nourriture... toutes ces choses ne seraient-elles pas l'emblème de l'incubation cosmogo-

nique ? La conception, la gestation, l'enfantement ne seraient-elles point de vivants emblèmes ? Le globe que nous habitons, en sortant du chaos par la vertu insondable de la parole ordonnatrice, était doué d'une vie universelle ; et cette vie universelle, sans cesser d'être la grande vie de tout ce qui vit, va formant toujours, par un développement continu des vies individuelles, qui, elles-mêmes, deviennent des vies universelles produisant à leur tour des races, des familles.

(*Orphée*, p. 443-444.)

La terre enfante ; elle accouche, dira plus fortement Hugo :

Mais qu'importe à la terre ? Au chaos contiguë,
Elle fait son travail d'accouchement sans fin,
Elle a pour nourrisson l'universelle faim.

(*Satyre*, v. 332-334.)

« Contiguité du chaos », dit Hugo : selon Ballanche, « la terre sort du chaos par la vertu de la parole ordonnatrice ». « Gestation et enfantement », sont, pour Ballanche, « de vivants emblèmes », des emblèmes de la formation des vies individuelles par la vie universelle que la terre recèle : « Travail d'accouchement », dit le poète, et il ajoute : « sans fin », qui répond à l'adverbe « toujours » et à l'adjectif « continu » de Ballanche.

La terre se peuple. Les animaux précédent l'homme :

Le chaos est l'époux lascif de l'infini.
Avant le Verbe, il a rugi, sifflé, henni ;
Les animaux, aînés de tout, sont les ébauches
De sa fécondité comme de ses débauches.
[.....]
Toute la force obscure et vague de la terre
Est dans la brute, larve auguste et solitaire.

(*Satyre*, v. 405-412.)

Ballanche, dans *Orphée*, avait opposé l'homme qui est « apparu avec la faculté de vouloir immédiatement se détacher de la vie universelle pour vivre de sa vie propre » aux animaux, « privés de cette faculté ». Il concluait de cette opposition que « les animaux ont dû exister avant l'homme » et qu' « ils sont restés d'une organisation antérieure pour être les signes et les témoins de la vie universelle » (*Orphée*, p. 444).

Encore ici la pensée de Ballanche et celle de Hugo se correspondent assez exactement : les animaux « ont dû exister avant l'homme », dit l'un, et l'autre : « Ils sont les aînés de tout ». Suivant le premier, ils ne sont pas doués de la faculté « de se détacher de la vie universelle », c'est-à-dire de la grande force qui, jaillie des profondeurs de la terre, se manifeste sans cesse par des existences nouvelles ; animés directement par elle, ils en restent les « signes et les témoins » : en d'autres termes, ils adhèrent étroitement à la vie cosmique. Cette intimité de l'animal avec la nature, Hugo l'exprime magnifiquement : « La brute » porte en elle « toute la force obscure et vague de la terre », et il ajoute :

La Sibylle au front gris le sait, et les devins
Le savent, ces rôdeurs des sauvages ravins.
(*Satyre*, v. 413-414.)

Ballanche avait rappelé que les devins de l'antiquité interrogeaient à travers l'animal l'âme universelle :

Ensemble, ils [Thamyris et Évandre] apprirent les secrets de l'haruspicine, par laquelle l'âme de la victime est interrogée ; car, pour les Étrusques, la palpitation était l'âme des même animaux ; et cette âme, qui réside dans la palpitation, ils la croyaient en contact avec l'âme universelle.
(*Orphée*, p. 78.)

Mais l'animal a une autre signification : il annonce aussi un mode d'existence supérieur au sien, il est comme un premier essai, une tentative encore imparfaite de la force créatrice.

Chacun des animaux, avait écrit Ballanche, semble contenir une ébauche de l'homme dans ses organes extérieurs comme leurs instincts divers semblent être une ébauche de notre intelligence et de nos sentiments.
(*Orphée*, p. 358.)

Il faut souligner que Hugo use également du mot « ébauche » :

Les animaux, aînés de tout, sont les ébauches
De sa fécondité [...]

A l'homme enfin de paraître sur la terre :

Et maintenant, ô dieux ! écoutez ce mot : l'âme.
(*Satyre*, v. 423.)

L'âme sort du chaos, s'en détache, vit de sa vie propre ; elle n'est plus mêlée au monde, fondue en lui ; avec elle un principe nouveau se manifeste dans l'univers :

Quelqu'un parle. C'est l'Ame. Elle sort du chaos
[.....]
L'Etre est d'abord moitié brute et moitié forêt ;
Mais l'Air veut devenir l'Esprit, l'homme apparaît.
(*Satyre*, v. 425-440.)

Ainsi, selon Ballanche, nous l'avons vu, l'essence humaine

est apparue avec la faculté de vouloir immédiatement se détacher de la vie universelle pour vivre de sa vie propre.
(*Orphée*, p. 444.)

Surgi le dernier sur la terre, l'homme donne à la création son sens :

Il est — lit-on dans les *Prolégomènes* — le dernier terme du progrès de l'organisation, le centre, le sommet, le but de la création sur cette terre.
(*Prolégomènes*, p. 42.)

Toute « peuplée » qu'elle fût, la terre était

solitaire à l'époque où aucun des êtres qui l'habitaient ne levait les yeux vers le ciel..., et l'homme vint pour prendre possession des solitudes enchantées de la terre.
(*Orphée*, p. 435.)

Si l'homme « a été placé debout sur la terre », ce n'est pas

seulement pour faire fuir les animaux devant lui, pour essarter péniblement les vastes forêts, c'est pour qu'il y eût une intelligence qui comprît ces merveilles.

(*Orphée*, p. 224.)

La *Vision d'Hébal* évoque

celui qui sera le spectateur et le roi, celui qui saura aimer et adorer la face tournée vers le ciel.

(*Vision d'Héabl*, p. 29.)

Hugo aussi attribue à l'homme un rôle privilégié dans la nature : il est « le chiffre élu, tête auguste du nombre » [1] :

Qu'est la création sans cette initiale ?
Seul sur la terre, il a la lueur faciale ;
Seul il parle ; et sans lui tout est décapité.

(*Satyre*, v. 531-533.)

Mais l'homme a trahi sa vocation, il a péché, il est tombé. Dans la philosophie de Ballanche, la chute joue un rôle capital. Ce dogme, dont il trouve un écho « dans les doctrines mystiques unies à toutes les traditions », peut seul, d'après lui, donner la clef des destinées de l'homme. Chez Hugo, les allusions à la faute de l'homme et à sa chute restent mystérieuses. En quoi consista le péché ? Pourquoi et par qui l'homme fut-il puni ? Le poète ne l'explique pas. Réservons pour l'instant ce problème : nous examinerons plus loin les différences capitales entre la pensée de Ballanche et celle de Hugo. Quel que soit, chez l'un et chez l'autre, le sens donné à la chute, tous deux en conçoivent de même manière les conséquences : c'est d'abord la dualité de l'homme qui fait de lui une énigme :

L'homme ? Qu'est-ce que c'est que ce sphinx ? Il commence
En sagesse, ô mystère ! et finit en démence.
O ciel qu'il a quitté, rends-lui son âge d'or !

(*Satyre*, v. 431-433.)

Ballanche avait dit que nous « devons toujours travailler à deviner la grande énigme de nous-mêmes, qui est l'énigme de l'univers » (*Prolégomènes*, P. 76).

L'âme déchue ne parvient pas à l'autonomie totale pour laquelle elle était faite d'abord ; elle reste à demi-engagée dans la nature, dans le chaos :

L'homme ébauché ne sort qu'à demi du chaos
Et jusqu'à la ceinture il plonge dans la brute.

(*Satyre*, v. 554-555.)

1. Peut-être faut-il chercher l'origine de cette formule dans la Kabbale ou dans l'Illuminisme. On lit chez le « Philosophe inconnu » : « L'homme est né pour être le chiffre universel, le signe vivant et le tableau réel d'un Etre infini ». (Louis Cl. de Saint-Martin, *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*. Éd. du Griffon d'or, Paris, 1944, p. 43.)

Il est vrai que le mot chiffre n'a pas chez Saint-Martin le même sens que chez Hugo. Mais il n'est pas interdit de songer à une sorte de jeu de mots du poète.

Pour Ballanche,

notre évolution est loin d'être pleinement accomplie, nous ne sommes pas entièrement dégagés du tout panthéistique.

(*Prolégomènes*, p. 76.)

Et dans *Orphée* (p. 444) :

Il faut savoir qu'une partie de la race humaine n'a pu parvenir à se dégager de la vie universelle et qu'une autre a conquis la conscience ; les statues à gaines [1] et les statues qui ont les pieds et les mains libres sont des emblèmes de ces deux modes d'existence.

L'homme, après la chute, connaît une double oppression, celle de la nature et celle de son semblable. La matière qu'il devrait gouverner pèse sur lui de tout le poids de l'implacable nécessité :

Et la Matière, hélas ! devient Fatalité,

dit le *Satyre* (vers 569). Ballanche avait peint « la lutte de la volonté humaine contre la fatalité des choses » (*Orphée*, p. 423) ; il s'était demandé comment « une intelligence libre était passée sous l'empire lamentable de la fatalité des choses » (*Orphée*, p. 472).

Les éléments conspirent contre l'homme :

Toutes les surdités s'entendent contre lui ;
Le sol l'alourdit, l'air l'enfièvre, l'eau l'isole.

(*Satyre*, v. 558-559.)

Notons chez Ballanche une énumération et une image à peu près semblables :

Sitôt que l'homme, à peine sorti de la pensée de Dieu, a voulu visiter l'empire qui lui a été donné, sitôt qu'il a voulu faire pénétrer la lumière du jour dans une forêt, asile de l'antique obscurité, tous les génies de l'air, du sol, de l'eau, des éléments se sont conjurés pour résister à l'audace de l'homme naissant.

(*Orphée*, p. 224.)

Après le grand anathème, l'humanité est vouée à l'inégalité et à l'oppression. Ballanche, nous l'avons déjà indiqué, voit dans la division de la société en deux castes, la patricienne et la plébéienne, le fait dominant de l'histoire jusqu'à l'achèvement du christianisme. Il a décrit plus d'une fois ce partage de la cité antique [2].

Dans le *Satyre*, nous chercherions en vain les mots de patriciens et de plébéiens. Cependant certains détails, dans le tableau que fait le poète de l'humanité opprimée, s'éclairent, prennent une signification plus précise, si on admet qu'en le traçant, Hugo songeait à la condition plébéienne.

1. Notons qu'A. de Vigny semble s'être souvenu des « statues à gaines » de Ballanche quand il écrit dans la *Maison du Berger* :

La Barbarie encore tient nos pieds dans sa gaine
Le Marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne
Et tout homme énergique au Dieu Terme est pareil.

2. Voir pour cette description les *Prolégomènes*, en particulier p. 191-193.

Relevons d'abord une allusion à la rigueur des vieilles législations aristocratiques :

> Dracon donne la main à Busiris, la Mort
> Se fait code, et se met aux ordres du plus fort,
> Et le dernier soupir libre et divin s'exhale
> Sous la difformité de la loi colossale.
>
> (*Satyre*, v. 489-492.)

Mais surtout écoutons Hugo décrire la déchéance de l'homme :

> Il déchoit ; plus de femme, il n'a qu'une femelle ;
> Plus d'enfants, des petits ; l'amour qui le séduit
> Est fils de l'Indigence et de l'Air de la nuit.
>
> (*Satyre*, v. 524-526.)

Le plébéien [1] ne peut avoir ni femme ni enfants, puisqu'étant considéré comme un « profane », il est « exclu du mariage » (Ballanche, *Prolégomènes*, p. 38). Cette exclusion est un signe de misère et d'abrutissement.

> Il vous serait impossible de comprendre, roi pasteur, dit Thamyris à Orphée, l'état de misère et d'abrutissement où serait plongée l'espèce humaine, si elle n'était point soumise au joug salutaire de la religion et des lois.... Non seulement on ne contracterait point de saints mariages, mais même l'amour éphémère des sexes serait fort rare et ne serait dû qu'à des rencontres fortuites. Telle n'est point la condition naturelle de l'homme ; si quelquefois il est descendu à cet état de dégradation, c'est toujours par la suite d'une catastrophe qui a fait périr ses institutions primitives.
>
> (*Orphée*, p. 168-169.)

Par la conquête du mariage, le plébéien s'élève à la dignité humaine :

> L'antique marque de réprobation, attachée à la reproduction de l'homme, avait été effacée, pour le patricien primitif, par la sainteté du nœud conjugal ; le plébéien primitif ne pouvait pas continuer à se perpétuer sous le poids de l'anathème originel, il devait à son tour s'approprier la dignité humaine.
>
> (*Prolégomènes*, p. 193.)

Et encore :

> Le passage du mariage vague au mariage religieux et légal est le passage de l'état brute à l'état humain, de l'état accidentel à l'état stable, de l'état passager à l'état perpétuel.
>
> (*Orphée*, p. 113.)

Union éphémère, rencontres fortuites, mariage vague, voilà des formules qui concordent assez bien avec les vers de Hugo.

Aux opprimés, dit le poète, on ôte jusqu'à la parole :

> Les rois, après l'avoir fait taire, l'abrutissent,
> Si bien que le bâillon est maintenant un mors.
>
> (*Satyre*, v. 528-529.)

1. Il n'est pas sans intérêt de citer ici quelques lignes du *Passé et de l'Avenir des Peuples* (1841) où Lamennais décrit la condition plébéienne : « Il cultivait le sol, exerçait les métiers, exclu du reste de la Religion de ses maîtres, sans mariage, sans famille, vivant d'une vie de travail et de misère *avec sa femelle et ses petits.* » (P. 227 de l'éd. de 1866, Paris, Lévy.)

Il n'est peut être pas interdit de songer, à propos de ce vers, au « mutisme » auquel, selon Ballanche, était condamné le plébéien, car, dit-il, la langue des patriciens était « exclusive et ésotérique ». Le plébéien avait un langage, mais il était privé de la parole.

> Le mutisme, au reste, n'est pas la privation de tout langage, c'est la privation de la parole traditionnelle, de la parole ayant puissance de produire des effets civils et religieux, de la parole formant un destin.
>
> (*Orphée*, p. 64.)

Enfin, un détail du vocabulaire de Hugo pourrait s'expliquer par un souvenir de Ballanche. Aux oppresseurs que jusque-là il a appelés rois ou tyrans, le poète donne à un moment le nom de héros.

> Ainsi que le héros, l'aquilon le soufflette.
>
> (*Satyre*, v. 563.)

Hugo n'emploie pas assurément le mot avec une valeur laudative. Le contexte, le ton général du poème rendent, d'autre part, l'ironie peu vraisemblable. Si l'on se réfère à l'œuvre de Ballanche, on voit que le nom de héros est un de ceux qui ont successivement désigné les membres de la caste privilégiée :

> Homme, héros, praticien sont des noms exclusifs, donnés à ceux qui sont déjà pourvus des facultés et des prérogatives humaines, pour les distinguer de ceux qui ne les ont pas encore.
>
> (*Prolégomènes*, p. 138-139 [1].)

Et, ne l'oublions pas, pour Ballanche, les véritables représentants de l'humanité ne sont pas ces privilégiés, mais ceux qui luttent pour leur affranchissement. C'est bien aussi en ce sens que Hugo oppose le héros à l'homme.

Ainsi Ballanche et Hugo nous conduisent du chaos jusqu'à l'homme déchu par les mêmes étapes ou peu s'en faut. Leurs formules sont souvent proches parentes. On pourrait nous reprocher d'avoir, au cours de ce parallèle, donné à la pensée de Ballanche une solidité, une cohérence qu'elle n'a pas en réalité, d'avoir rapproché et ordonné des textes disséminés dans les *Essais de Palingénésie*. Nous répondrions que nous avons puisé une bonne part de nos citations au Livre VIII d'*Orphée*, où les différents thèmes de la pensée cosmogonique de l'auteur sont groupés et résumés avec une suffisante netteté.

D'ailleurs, si Ballanche ne se plie pas en général à la discipline d'une composition systématique, ses idées maîtresses reparaissent si souvent et avec une telle insistance qu'elles s'imposent et finissent par former un système dans l'esprit du lecteur.

L'une d'entre elles, avons-nous dit, est celle de la chute. Elle a sa place aussi dans le poème de Hugo. Le moment est venu d'y insister.

1. Ballanche adopte ici le vocabulaire de Vico. Cette terminologie lui est habituelle.

IV

La Chute et la Révolte Sainte.

Paul Berret veut que « l'inspiration du *Satyre*... procède de l'orgueil scientifique et confiant des encyclopédistes et des Saints-Simoniens » [1]. Dans le *Satyre*, il ne voit qu' « un disciple des encyclopédistes du XVIIIe et du XIXe siècles ». C'est oublier les vers qui évoquent une faute originelle de l'homme :

> Il chanta l'homme. Il dit cette aventure sombre :
> L'homme, le chiffre élu, tête auguste du nombre,
> Effacé par sa faute, et, désastreux reflux,
> Retombé dans la nuit de ce qu'on ne voit plus....
> (*Satyre*, v. 463-466.)

Les encyclopédistes, les saints-simoniens, la plupart des philosophes du progrès rejettent le mythe d'un âge d'or, d'un Éden d'où l'homme aurait été banni par sa faute. Ils tiennent que l'homme est parti de la barbarie pour s'élever à la civilisation.

> L'école saint-simonienne — a écrit Sainte-Beuve — partit toujours de ce que M. Ballanche appelle l'erreur du dix-huitième siècle... elle persista à voir le commencement de la société dans le sauvagisme [2].

Alléguera-t-on que l'âge d'or et la chute, comme Jupiter et le Satyre lui-même, ne sont pour Hugo que représentation mythique ? Mais si ce mythe avait été en contradiction avec l'inspiration essentielle du poème, pourquoi l'aurait-il fait intervenir ? Il faut bien admettre qu'il correspond à une conviction profonde de son esprit. On trouverait dans son œuvre d'autres allusions à une « première faute » [3]. L'intérêt propre du *Satyre* est dans l'union de deux thèmes considérés souvent comme antinomiques, celui de la chute et celui du progrès. Voilà qui apparente le poème à Ballanche plutôt qu'au saint-simonisme, car semblable conciliation avait été tentée par le philosophe des « palingénésies sociales » : ce fut, quand ses livres parurent, une de ses principales originalités et, par la suite, une des raisons de son influence.

L'homme est un être déchu, mais le pouvoir lui a été laissé de se relever de sa déchéance, de réparer les conséquences de sa faute, et, par là, d'atteindre peut-être une grandeur supérieure à celle qui lui avait été donnée d'abord. Soumis depuis la chute à la domination des éléments, il est appelé « à lutter contre les forces de la nature, à les dompter, à les vaincre » (*Prolégomènes*, p. 12).

A travers toute son œuvre, Ballanche dit sa foi dans la victoire de

1. P. Berret, *La philosophie de V. Hugo en 1854-1859, et deux mythes de la Légende*, p. 79.
2. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, Paris, Didier, 1847, p. 329.
3. Cf. *Contemplations*, « Ce que dit la Bouche d'Ombre » :

> [...] Or la première faute
> Fut le premier poids.

l'homme sur la matière : « L'homme, après avoir subi les influences des éléments, fera-t-il subir aux éléments sa propre influence ? » demande, dans *Orphée* (p. 432), un sage des Pyramides. La réponse était déjà contenue dans un fragment du livre de Tot cité un peu plus haut :

> La vie à ses divers degrés, l'intelligence finiront par conséquent toute la matière en la domptant ou même en l'informant.
>
> (*Orphée*, p. 418.)

Un enseignement analogue se dégage du mythe de Prométhée que les prêtres d'Égypte proposent au néophyte :

> Que les dieux, dit le Titan, laissent à la nature le pouvoir de résister à l'homme ; moi je lègue à l'homme la puissance de dompter l'aveugle nature.
>
> (*Orphée*, p. 384.)

C'est la même lutte et la même victoire que décrit Hugo dans le *Satyre* :

> Oui, peut-être on verra l'homme devenir loi
> Terrasser l'élément sous lui, saisir et tordre
> Cette anarchie au point d'en faire jaillir l'ordre,
> Le saint ordre de paix, d'amour et d'unité.
>
> (*Satyre*, v. 590-593.)

Prophétiquement, le Satyre évoque les futures conquêtes de l'homme, l' « étrange monture » qu'il se construira, « l'hydre d'airain, de foudre et de fumée », c'est-à-dire la machine à vapeur.

Dans les *Essais de Palingénésie*, Ballanche ne fait pas expressément mention des machines. Il s'y intéressait fort cependant, et il les a célébrées en 1842, dans son Discours de réception à l'Académie :

> N'êtes-vous pas frappés, Messieurs, de ce prodige, le temps et l'espace disparaissant sous les pas de l'homme, et l'homme accomplissant l'œuvre d'explorer la terre, son domaine, avec une rapidité que jusqu'à présent il avait été loin de soupçonner ? Cette seule conquête sur le temps et l'espace ne semble-t-elle pas annoncer que l'homme vient d'acquérir un pouvoir plus grand sur la nature, que l'espèce humaine gravite vers l'unité qui fut son point de départ [1] ?

Le progrès a pour terme une véritable transfiguration de l'être humain :

> [...] On verra tout à coup, ô prodige !
> Ce ver de terre ouvrir ses ailes dans les cieux.
>
> (*Satyre*, v. 620-621.)

Le Satyre appelle l'homme à accomplir son destin par le développement des virtualités qu'il porte en lui :

> Transfigure-toi ! Va ! Sois de plus en plus l'âme,
> Esclave, grain d'un roi, démon, larve d'un dieu.
>
> (*Satyre*, v. 632-633.)

1. Discours de Réception à l'Académie, 28 avril 1842, dans *Tableau littéraire du XVIII^e siècle*, par M. de Barante, 8^e édition, Paris, Didier, 1860, p. 269-270.

L'image d'une métamorphose est aussi dans Ballanche :

La chrysalide, qui fut une chenille rampante, devient l'éclatant papillon qui se joue avec tant de grâce dans le vague des airs... mais cette métamorphose, emblème si prodigué par l'auteur de la vie universelle, est toute organique ; elle s'opère sans que la chenille ait besoin d'y consentir. Il n'en est point ainsi de la chrysalide humaine, il faut qu'elle se donne à elle-même les ailes brillantes sur lesquelles elle doit s'élever de région en région.

(*Prolégomènes*, p. 125.)

Le progrès s'accomplit par la lutte et dans la souffrance. Les deux écrivains ne peuvent que s'accorder sur cette évidence, mais ils divergent dans son interprétation. Pour Ballanche, penseur chrétien, l'homme expie :

L'état primitif de l'homme ne peut pas être seulement la faculté de se développer, car nous nous retrouverons engagés dans une suite de problèmes insolubles.

Où serait la raison du développement par les calamités générales et par les souffrances individuelles ? En un mot où serait la raison de l'épreuve sous la forme d'une expiation douloureuse ?

(*Prolégomènes*, p. 74.)

Une forme entre toutes douloureuse de l'expiation est « cette loi terrible des destinées humaines qui fonde la vie sur la mort » (*Orphée*, p. 89). Toute initiation a pour rançon la mort de l'initiateur : « Le prêtre de la Diane farouche ne peut être remplacé que par son propre meurtrier » (*ibid.*).

Ainsi était comme préfiguré le sacrifice du Christ. Si le genre humain, en effet, est appelé à lutter pour son affranchissement, il ne peut l'accomplir par ses seules forces, le mériter par ses seules souffrances. L'homme devait être racheté et, selon Ballanche, la Rédemption n'a pas seulement des effets surnaturels, mais porte aussi des conséquences dans l'ordre social : l'avènement du christianisme marque le terme de la dure loi des castes, qui régissait la cité antique :

Le christianisme est la religion éminemment plébéienne, la vraie religion de l'humanité.

(*Prolégomènes*, p. 140.)

Le mythe dont nous parlions en commençant, celui d'un Bacchus libérateur de la plèbe traduit ainsi le pressentiment confus de la grande révolution chrétienne. Ballanche y voit l'annonce de

la pleine émancipation de l'homme, toujours attendue et jamais arrivée, parce que cette promesse, si longtemps ignorée dans le monde, n'avait été conservée dans sa pureté de dogme que chez un peuple, et ce peuple, prophète par toutes ses annales, était le dépositaire ignoré des destinées futures du genre humain.

(*Prolégomènes*, p. 138.)

A peine est-il besoin de dire que les idées d'expiation et de rédemption sont absentes du *Satyre* de Hugo. Nous ne croyons pas cependant

que notre hypothèse en soit infirmée. On peut fort bien admettre que le poète ait tiré à lui les expressions de Ballanche, qu'il les ait entendues dans un esprit qui n'était pas celui de l'auteur. La doctrine de Ballanche a deux aspects, celui du combat de l'homme contre les forces hostiles et celui de la Rédemption ; il lui arrive d'éclairer le premier et de laisser l'autre dans l'ombre, lorsqu'il dit, par exemple, que « le plébéianisme est l'humanité *se faisant elle-même* » (*Prolégomènes*, p. 137). De telles formules vont dans le sens de Hugo.

Le Satyre célèbre la révolte de l'homme :

> Misérable homme, fait pour la révolte sainte [...]
> (*Satyre*, v. 584.)

Voilà qui exclut toute idée d'un châtiment mérité, d'une expiation. Mais comment le poète accorde-t-il cette sanctification de la révolte avec la chute qu'il avait d'abord évoquée ?

Sa pensée, croyons-nous, paraîtra plus intelligible si on la rapproche des écrivains de l'époque romantique, qui, au lieu de déplorer la faute originelle, l'exaltent, qui présentent la condamnation de l'homme comme une épreuve féconde et une condition de sa grandeur. « Que l'homme soit malheureux, mais qu'il soit grand ! », avait dit déjà Ballanche (*Orphée*, p. 382).

C'est une première suggestion. Lamartine, dans l'obligation du travail faite à l'homme après la chute, voit un « aiguillon » salutaire [1]. Un poète aujourd'hui bien oublié, disciple direct de Ballanche, Victor de Laprade, est allé beaucoup plus loin encore dans ce sens.

On n'a jamais, à ma connaissance, rapproché sa *Psyché* du *Satyre*. Il est vrai que Laprade fait à côté de Hugo fort pâle figure, mais un grand poète prend son bien où il le trouve, même chez des auteurs secondaires ou médiocres. Parue pour la première fois en 1841 [2], *Psyché* a été rééditée en 1857 [3]. Dans la nouvelle édition, chacun des chants du poème est précédé d'un sommaire où l'on reconnaît la pensée et le vocabulaire des *Essais de Palingénésie*. Ainsi Laprade donnait à la pensée de son maître un regain d'actualité, dans le temps même où Hugo méditait et composait la *Légende*. Mais Hugo connaissait-il *Psyché* ? La conception du *Satyre* n'est pas sans analogie avec celle du poème de Laprade, qui conte, dans le cadre d'un mythe emprunté à l'antiquité, la chute et le relèvement de l'homme :

> On a supposé, non sans vraisemblance, écrit Laprade dans la préface de 1857, que cette fable faisait partie de quelques-uns des mystères où les grandes vérités cosmogoniques et morales étaient transmises aux initiés à travers des représentations allégoriques... ou bien... c'est un écho des traditions primitives sur la chute de l'homme, conservé dans les sanctuaires d'initiation... ou bien c'est un fruit plus récent, germé sur le sol de la Grèce [4].

1. *Jocelyn*, Épisode des Laboureurs.
2. *Psyché*, Poème par Victor de Laprade, Paris, J. Labitte, 1841.
3. Victor de Laprade, Psyché, Paris, Michel Lévy, 1857.
4. *Psyché*, édition de 1857, Préface, p. 9.

Psyché, en punition de sa curiosité, est séparée de son époux divin ; elle connaît, dès lors, une vie errante et misérable. Ses aventures symbolisent les tribulations de l'humanité contrainte, après la chute, de lutter contre la nature et de chercher à travers d'imparfaites représentations le vrai Dieu qu'elle a perdu. Bannie d'un séjour de délices, Psyché subit l'hostilité des éléments :

A ses mille besoins la nature est hostile ;
Sa vie est avec tout une lutte inutile,
Et le jeune univers contre elle révolté
Fait sentir à son tour son âpre royauté [1].

(*Psyché*, 1857, p. 80.)

Telle est aussi, dans le *Satyre*, la condition de l'homme après l'âge d'or. Au cours de ses existences successives, Psyché vit toutes les phases de la civilisation. Des sanctuaires d'Égypte, elle passe en Grèce où elle s'initie à la musique et à la poésie. Elle improvise sur sa lyre :

Elle dit les climats, les lois, les mœurs, les dieux,
Les secrètes vertus des races et des lieux,
Les terres d'Orient, l'Inde à Bacchus soumise,
L'Atlantide lointaine aux pilotes promise,
Les navires cherchant les jardins d'Hespérus,
Des vieilles nations les berceaux parcourus,
Babylone, Memphis de mystère entourées
Et du fleuve Egyptus les sources ignorées ;
Et les dieux recherchant de terrestres amours ;
Et d'un bonheur passé la merveilleuse histoire
Dont chaque peuple encore a gardé la mémoire,
[.....]
Les agresseurs du ciel que le tonnerre écrase,
Et l'inventeur du feu puni sur le Caucase,
Mais dans l'Olympe un jour le titan entrera ;
Ta chaîne, ô Prométhée, à la fin se rompra [...]

(*Psyché*, p. 110.)

Écoutons maintenant le Satyre :

Il chanta l'homme. Il dit cette aventure sombre :
L'homme, le chiffre élu, tête auguste du nombre,
Effacé par sa faute, et, désastreux reflux,
Retombé dans la nuit de ce qu'on ne voit plus ;

1. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher la description de la nature primitive dans *Psyché* et dans le *Sacre de la Femme* de Hugo :

Psyché (éd. cit., p. 91) :

Toute sève y jaillit d'après ses seules lois,
Dans les nids monstrueux, fourmillant dans les bois.
Aux rameaux bourgeonnants que nul maître ne plie,
La vie à flots pressés, abonde et multiplie.
Au fond d'un lit marqué nul flot n'est contenu.

Sacre de la Femme (v. 88-93) :

On sentait sourdre, et vivre, et végéter déjà
Tous les arbres futurs, pins, érables, yeuses,
Dans les verdissements de feuilles monstrueuses ;
Une sorte de vie excessive gonflait
La mamelle du monde au mystérieux lait ;
Tout semblait presque hors de la mesure éclore.

Il dit les premiers temps, le bonheur, l'Atlantide ;
Comment le parfum pur devint miasme fétide,
Comment l'hymne expira sous le clair firmament,
Comment la liberté devint joug, et comment
Le silence se fit sur la terre domptée ;
Il ne prononça pas le nom de Prométhée,
Mais il avait dans l'œil l'éclair du feu volé.
(*Satyre*, v. 463-473.)

On reconnaît dans les deux textes la manière de la VI^e Églogue. Comme Virgile le chant de Silène, Laprade et Hugo résument au style indirect l'un le chant de Psyché, l'autre celui du Satyre. Mais les deux poètes modernes insistent sur des thèmes tout juste effleurés dans l'églogue. Silène évoque à peine la tradition de l'âge d'or ; s'il fait allusion à Prométhée et à son châtiment, c'est sans apologie de la révolte. Psyché et le Satyre s'attardent à rappeler le « bonheur » primitif de l'humanité. Tous deux admirent l'une ouvertement, l'autre secrètement la rébellion prométhéenne. Tous deux enfin nomment l'Atlantide : quand les deux fragments sont si proches l'un de l'autre par la forme et le contenu, peut-on tenir pour un pur effet du hasard que le nom du fabuleux continent figure dans l'un et dans l'autre ?

L'Atlantide est, pour Hugo, le Paradis perdu, pour Laprade, la terre merveilleuse que les navigateurs de l'antiquité cherchaient à atteindre dans leurs longs voyages. Ces deux significations ne sont pas inconciliables : les deux poètes sans doute assimilent plus ou moins confusément le mirage de l'Atlantide et la réminiscence du Paradis. Ces concordances nous permettent de penser qu'en interprétant librement le chant de Silène, Laprade a fourni à Hugo quelques suggestions.

Au terme d'un long combat, Psyché triomphe de la nature et la soumet à sa volonté :

Quand je veux parcourir mon empire sans bornes
Les grands chevaux marins, les tritons, les licornes,
Les monstres écailleux, hôtes des grandes eaux,
Vite comme un regard entraînent mes vaisseaux.
Les aigles, les griffons me portent dans les nues
Cueillir les rares fleurs des cimes inconnues ;
Et l'épaisseur des bois s'ouvre devant mes chars
Traînés par des lions et par des léopards.
Ma sagesse a conquis la royauté des êtres,
Et mes désirs partout se promènent en maîtres.
Tout objet qu'ici bas ont aperçu mes yeux
Vient s'offrir à ma main quand j'ai dit : je le veux.
(*Psyché*, p. 122.)

Les monstres fabuleux, les fauves qui, devenus les dociles serviteurs de Psyché, la transportent avec la rapidité du regard à travers les terres, les eaux et les airs, représentent les machines dont le XIX^e

1. *Satyre*, v. 599-621.

siècle pressentait le prodigieux avenir. Hugo a choisi un procédé analogue pour exprimer, sans disparate, les inventions modernes dans un poème mythologique : locomotive, steamer, navire aérien, discernés dans l'avenir par le regard prophétique du Satyre prennent figure de bêtes monstrueuses, hydre ou dragon [1].

Chute, soumission de l'être déchu aux éléments, lutte victorieuse, telles sont pour Laprade comme pour Hugo les étapes de l'évolution humaine. Arrivons maintenant à l'exaltation de la faute originelle. Au livre III du poème de Laprade, les Grâces implorent Jupiter pour qu'en récompense de ses travaux Psyché soit réunie à l'époux :

> A son nocturne hymen, si, bornant ses désirs,
> Avec son ignorance acceptant ses plaisirs,
> Elle eût de l'âge d'or gardé la paix oisive,
> Son âme aurait manqué le but où tout arrive,
> Mais elle a, franchissant chaque jour un degré,
> Suivi de tes desseins le mouvement sacré,
> Et fait sa part ainsi dans l'œuvre créatrice.
>
> (*Psyché*, p. 14.)

Psyché ne pouvait accomplir pleinement son destin qu'en rejetant le bonheur stérile de l'âge d'or : il fallait qu'elle désobéît, qu'elle assumât la souffrance et la lutte. La prière des Grâces est exaucée. Psyché, admise dans l'Olympe, célèbre à son tour sa cusiosité qui lui a ouvert l'accès au plus haut des bonheurs :

> J'ai bien maudit ma lampe et la clarté nouvelle
> Car en moi la douleur s'introduisit par elle.
> L'heure où je l'allumai reçut un nom fatal ;
> La science passa pour la mère du mal,
> Et de l'orgueil sacré la terre fit un crime,
> Mais, pour le ciel conquis, pour notre amour sublime
> Pour le flot de splendeur qui m'inonde aujourd'hui,
> Je bénis cet orgueil, car tout est né de lui.
>
> (*Psyché*, p. 157.)

« Orgueil sacré », nous sommes bien près de la « révolte sainte » de Hugo. Un texte contemporain de la première édition de Psyché nous en rapproche encore davantage : il est de l'abbé Constant et figure dans ses *Doctrines religieuses et sociales* (Paris, Le Gallois, 1841). M. Auguste Viatte a révélé que Hugo connaissait ce singulier écrivain et avait sans doute tiré quelque parti de son fatras [1]. Selon l'abbé Constant, la loi fut imposée à l'homme pour qu'il la violât :

> Le serpent avait raison de dire à l'homme dans la fable biblique : « Si vous mangez du fruit de cet arbre, vous serez dieu ! » Quel est l'obstacle à la liberté ? C'est la crainte. Or, puisque l'homme se divinise par le progrès, il a dû rencontrer des obstacles à vaincre, afin que l'élection en lui fût mieux sentie et l'amour plus vivant et plus actif par le combat et la victoire. La crainte lui a donc imposé une loi que l'amour l'invitait à violer. C'est en triomphant

1. A. Viatte, *Victor Hugo et les illuminés de son temps*. Les Éditions de l'Arbre, Montréal, s. d. Voir notamment p. 91 et suiv.

de la crainte qu'il devient libre, c'est en échappant aux entraves de la loi que, d'enfant et d'esclave qu'il était, il devient homme et se fait dieu.
(*Doctrines sociales et religieuses*, p. 16.)

Mais l'obstacle de la crainte n'a pas été vaincu une fois pour toutes, il se renouvelle sans cesse, et l'homme doit toujours en triompher :

L'humanité grandit dans l'épreuve, et de nouvelles lois, à mesure qu'elle se développe, viennent tenter ses facultés nouvelles et combattre par la crainte, afin que l'homme en triomphe par l'amour. Toute loi est compressive, et tout amour est expansif. Aussi l'amour brise toutes les lois : Dieu s'incarne dans les rebelles. Moïse désobéit à Pharaon, le Christ brise la loi de Moïse, Luther élargit la loi du Christ, et les hommes avancés de notre siècle achèvent le travail de Luther. C'est ainsi que l'homme devient fort dans la lutte et qu'il triomphe de la mort et de l'enfer en bravant leurs vaines menaces par l'élan instinctif de son amour et de son généreux orgueil.
(*Op. cit.*, p. 17-18.)

« Dieu s'incarne dans les rebelles », dit l'abbé Constant, « révolte sainte », dit Hugo, ou plus explicitement dans *Plein Ciel* (v. 36) :

C'est la grande révolte obéïssante à Dieu.

Hugo n'est pas le seul écrivain romantique, qui, en conservant le mythe de l'Eden et de la chute, ait célébré l'audace prométhéenne de l'humanité. Nous ne chercherons pas, dans le cadre restreint de cette étude, à élucider pleinement sa pensée : nous avons voulu seulement la situer avec quelque précision. Il ne suffit pas, croyons-nous, pour expliquer la genèse du *Satyre* de rattacher le poème au saint-simonisme et au fouriérisme. Il faut admettre au moins que ces influences se sont combinées avec un courant issu d'une libre interprétation des dogmes bibliques de la chute et de la réhabilitation. De ce courant, la pensée de Hugo telle qu'elle s'offre à nous dans le *Satyre* représenterait le dernier aboutissement.

Ballanche, tout en faisant sa part au génie conquérant de l'humanité, maintenait la nécessité de l'expiation et de la rédemption. Chez Laprade, les notions de sacrifice et de souffrance rédemptrice tendent à passer au second plan. Dans le *Satyre*, la pensée n'a plus de résonance chrétienne.

En tenant compte de cette transformation, il est peut être possible de trouver des antécédents à certains thèmes de la dernière partie du poème.

Le Satyre annonce la fin de l'Olympe :

Sous le poids hideux qui l'étouffait,
Le réel renaîtra, dompteur du mal immonde.
(*Satyre*, v. 642-643.)

Si l'on en juge par la suite, le réel, dans la pensée du poète s'oppose à ces vaines approximations, à ces trompeuses apparences que sont les dieux créés par l'homme :

Je suis témoin que tout disparaît. Quelqu'un est.
Mais celui-là, jamais l'homme ne le connaît.

L'humanité suppose, ébauche, essaye, approche ;
Elle façonne un marbre, elle taille une roche,
Et fait une statue, et dit : Ce sera lui.
L'homme reste devant cette pierre ébloui ;
Et tous les à peu près, quels qu'ils soient, ont des prêtres.
(*Satyre*, v. 665-671.)

Les hommes défigurent l'être, le limitent indûment ; d'où naît le mal :

Monde, tout le mal vient de la forme des dieux [1].
(*Satyre*, v. 713.)

Dans l'hymne final du poème de Laprade, Psyché chante le réel reconquis, les apparences dissipées, le mal évanoui :

Et vous, voiles, tombes, songes, vapeurs, chimères,
Pâles ombres de l'être, ô formes éphémères !
O voiles de l'époux ! L'âme a pu vous percer.
Sur son sein qu'à loisir elle peut embrasser,
Elle voit désormais l'éternelle substance,
Et l'amour la nourrit sans fin de son essence ;
Elle touche au réel. Apparences, tombez.
(*Psyché*, p. 157.)

Ces chimères, ces voiles, ces apparences, ce sont les représentations imparfaites de la divinité, que l'homme a forgées au cours des âges ; car, selon Laprade,

l'homme étant un être successif la révélation de la vérité religieuse est aussi successive.... L'humanité est obligée de traverser plusieurs religions....
(*Psyché*, Argument du Livre II, p. 76.)

L'auteur de *Psyché* était sur ce point en parfait accord avec son maître Ballanche qui a écrit :

L'insondable unité de Dieu a besoin d'être dispersée et détaillée pour être saisie.... Par la pensée humaine, Dieu est dispersé dans ses attributs, parce que la pensée humaine est condamnée à être successive.
(*Prolégomènes*, p. 113.)

Le mal enfin est, pour Laprade, cette part de nuit que laisse subsister l'imperfection de notre connaissance.

Meurs donc ! Mais, ô Douleur ! simple absence de l'être
Tu n'as pas à mourir, ô Mal ! pour disparaître.
Qu'es-tu ? Vide et néant, ombre sans fixité
Des choses que le jour frappait d'un seul côté.
(*Psyché*, p. 166.)

Le parallèle que nous venons d'établir ne doit pas abuser : la pensée de Hugo se distingue capitalement de celle de Ballanche ou de Laprade. Ceux-ci admettent une révélation qui met un terme aux tâtonnements de l'humanité, ils croient en l'union mystique de l'âme avec son créa-

1. Il faut évidemment rapprocher et comprendre l'un par l'autre les deux vers :

Le réel renaîtra dompteur du mal immonde

et

Monde, tout le mal vient de la forme des dieux.

teur. Hugo ne conçoit de révélation du divin, de communication avec lui que par la nature et en elle, une fois écartés les dogmes menteurs.

> Place au fourmillement éternel des cieux noirs,
> Des cieux bleus, des midis, des aurores, des soirs !
> [.....]
> Liberté, vie et foi sur le dogme détruit.
> (*Satyre*, v. 717-718 et 722.)

Faut-il parler de panthéisme ? La pensée de Hugo reste obscure, enveloppée, ses expressions ambiguës. « Quelqu'un est », dit le Satyre : il semble affirmer par là l'existence d'un Dieu personnel, seul éternellement subsistant. Précédemment le poète avait employé le mot « création » :

> Qu'est la création, sans cette initiale ?
> (*Satyre*, v. 531.)

C'est là une notion qui paraît inconciliable avec une conception panthéistique. Et pourtant le Satyre, qui, devenu la nature même, englobe en lui la totalité des êtres, se substitue à Jupiter comme le seul vrai Dieu :

> Place à Tout ! Je suis Pan ! Jupiter à genoux !
> (*Satyre*, v. 726.)

Maintenant plus de créateur distinct du monde, plus de Dieu transcendant, mais un esprit immanent, une âme infuse dans l'univers :

> Place au rayonnement de l'âme universelle !
> (*Satyre*, v. 720.)

Il est probable que le poète quand il composait le *Satyre*, n'avait pas pleinement élucidé sa propre pensée. L'hésitation entre le panthéisme et la croyance en un Dieu personnel n'est pas exceptionnelle à l'époque romantique. Un Ballanche, un Laprade eux-mêmes, tout chrétiens qu'ils soient d'intention n'évitent pas, dans les termes au moins, une certaine équivoque. On les dirait parfois tentés d'absorber la création dans le créateur. Ne trouve-t-on pas chez Ballanche comme chez Hugo l'expression d'âme universelle ? [1]

La tendance dont nous parlons est surtout sensible lorsque Ballanche et son disciple cherchent à peindre le rétablissement de l'harmonie cosmique. Car elle a son correspondant dans *Orphée* et dans *Psyché*, la radieuse vision sur laquelle s'achève le *Satyre*, d'un cosmos sans discorde et sans frontière, enfin rendu à l'unité.

> Amour, tout s'entendra, tout étant l'harmonie.
> (*Satyre*, v. 724.)

1. *Orphée*, p. 78 et 141.

Chez Ballanche, Orphée, près de mourir, prophétise :

Le monde détraqué par une intelligence déchue recouvrera son harmonie primitive par cette même intelligence régénérée.

(*Orphée*, p. 473.)

L'homme et le monde sont solidaires : la chute avait retenti dans l'univers entier, entraînant division, discorde et lutte, mais ce désordre sera réparé en même temps que la faute sera effacée. Thamyris, témoin de la mort d'Orphée, sent dans la nature entière comme un pressentiment de la régénération et de la réconciliation universelles :

La nature entière me paraissait éprouver quelque chose de ce que j'éprouvais moi-même. Il me semblait que j'étais confondu et abymé dans le sentiment d'une existence universelle, dont je faisait partie. C'était comme un frémissement d'attente, comme une participation indicible à je ne sais quelle transformation qui s'opérait partout en ce moment. Les oiseaux du ciel, les animaux de la terre, les arbres des forêts, les herbes des champs, les météores légers de l'air, tout s'animait à mes yeux d'une même pensée, la pensée d'une immense régénération, d'une vaste palingénésie. Toute la chaîne de l'organisation, depuis la pierre brute jusqu'à la plus haute intelligence, était remuée à la fois ; et je me sentais entraîné par cette impulsion irrésistible.

(*Orphée*, p. 474-475.)

Laprade a été plus explicite et plus hardi. Pysché, réunie à Éros, est devenue mère de Volupté : l'hymne final du poème célèbre cette naissance sur un ton de lyrique exaltation. Un motif domine ce chant de triomphe, c'est celui de l'harmonie :

Volupté, volupté, doux fruit de l'harmonie.

(*Psyché*, p. 164.)

ou encore :

Règne, ô fille d'amour ! sur le chaos dompté
Règne dans l'harmonie, ô sainte Volupté !

(*Ibid.*, p. 166.)

Les « dieux exilés », les esprits des éléments rentrent dans l'Olympe :

Esprits des éléments, loin du foyer bannis,
Chantez, ô dieux ! chantez, vos travaux sont finis !
Esprits du feu, de l'air, de la terre et des fleuves,
Serfs ou tyrans de l'homme, instruments des épreuves,
Par qui l'âme a senti, souffert, lutté, vaincu,
Venez ! assez de jours la Discorde a vécu.

(*Ibid.*, p. 164.)

Plus d'exclusion désormais, plus de distinction, plus de barrière. L'Olympe s'étend à l'infini pour embrasser toute existence, pour accueillir tous les êtres :

O vaste Olympe ! étends les plaines sans limites,
Puisque l'amour brisa la barrière interdite.
Tout un peuple t'arrive ; oh ! pour le recevoir
Grandis, sois infini comme était son espoir !

Ouvre à tous les vivants ta voûte heureuse et sainte,
Rien ne doit exister par delà ton enceinte.
[.....
Pour l'éternel palais de l'être universel
Il n'est plus qu'un seul monde, et ce monde est le Ciel.
(*Ibid.*, p. 165-166).

Hugo écrira :

L'avenir tel que les cieux le font,
C'est l'élargissement dans l'infini sans fond,
C'est l'esprit pénétrant de toutes parts la chose !
[.....]
Les clartés, les éthers ne sont pas des royaumes.
(*Satyre*, v. 709-711 et 716.)

On assiste chez Hugo, comme chez Ballanche et Laprade, à une véritable transformation de la nature. A « l'existence universelle » d'*Orphée*, à l'Etre universel de *Psyché* répond le Pan du *Satyre*. Il faut, bien entendu, rappeler les réserves déjà formulées : le mysticisme de Ballanche et de Laprade, qui font participer la nature à l'influence rédemptrice et au salut, est totalement étranger à Hugo. Le poète du *Satyre* transpose le grand rêve d'unité et de pacification de ses prédécesseurs d'un plan mystique sur un plan naturaliste.

Mais considérons l'image dans laquelle Hugo exprime ce rêve. Pour l'extraordinaire métamorphose du Satyre, son imagination n'aurait-elle pas trouvé une suggestion dans la poésie pourtant timide et sage de Laprade. Nous ne songeons plus maintenant à *Psyché*, mais à une pièce intitulée *Eleusis*. Publiée dans la *Revue de Paris*, en 1839, elle fut recueillie par la suite dans les *Odes et Poèmes* qui parurent pour la première fois, en 1843, et furent réédités en 1857, dans le même volume que *Psyché*. Le sanctuaire d'Eleusis recèle un globe merveilleux qu'éclaire une flamme intérieure et où sont représentés les dieux du paganisme ; parmi eux figure Pan :

Enfin du haut d'un mont, sous les pins et les chênes,
Pan, le riche berger, surveille ses domaines.
Les nymphes près de lui sont assises en rond,
Deux rameaux verdoyants jaillissent de son front ;
Sa main tient le syrinx appliqué sur la lèvre,
Et le gazon en fleurs couvre ses pieds de chèvre.
Son visage reluit ; mille étoiles en feu
Argentent comme un ciel sa poitrine : le dieu
Mêle ainsi dans son corps, peint suivant le vieux rite,
Ce qui vit ou végète avec ce qui gravite.
(*Eleusis*, p. 196-197.)

Un détail appelle l'attention : les étoiles sur la poitrine du dieu. Chez Hugo aussi, la poitrine de Pan est constellée :

Sa poitrine terrible était pleine d'étoiles.
(*Satyre*, v. 708.)

Est-ce simple rencontre ? Faut-il admettre que les deux poètes peignent d'après le même modèle, texte ou représentation figurée ?

Nous n'avons rien trouvé qui autorise cette hypothèse. Mais supposons que le regard de Hugo, en parcourant le recueil de Laprade, soit tombé sur ce passage. Son imagination s'en empare. La figure, assez pauvrement dessinée par l'auteur d'*Eleusis*, se détache de la surface où elle est peinte, prend consistance, s'anime, s'agrandit sans mesure : Pan est en train de naître. Hugo a le don de rendre la vie aux signes figés, de voir dans les symboles des choses et des êtres. Que l'on se rappelle les armoiries impériales dans *Ruy Blas*, ou, dans les *Châtiments*, les abeilles vengeresses. Le Pan de Laprade mêle dans son corps

> Ce qui vit ou végète avec ce qui gravite.

Il n'est pas impossible que ces quelques mots incolores aient suscité la formidable vision de Hugo, chevelure devenue forêt, hanches d'où ruissellent des ondes, flancs où palpitent des campagnes. Ajoutons que dans *Eleusis* le dieu Pan gouverne les êtres et fait régner l'accord parmi les éléments :

> Lui qui fait obéir cet empire à sa flûte
> Des éléments discords apaise ainsi la lutte,
>
> (*Eleusis*, p. 197.)

et rappelons-nous que le Satyre, après sa métamorphose, proclame l'avènement de l'harmonie et l'entente universelle. Mais ce n'est plus la flûte enmprutée à Mercure qu'il a entre les mains, c'est la lyre prêtée par Apollon et « devenue en la touchant géante ». A cette lyre, Hugo avait d'abord donné neuf cordes :

> Les ouragans étaient dans les neuf cordes pris.

Puis il a corrigé :

> Les ouragans étaient dans les sept cordes pris.

Paul Berret a noté cette légère variante [1]. La version primitive s'explique fort bien, si Hugo était vraiment, comme nous le croyons, sous l'influence de Ballanche quand il composait le *Satyre* : la lyre d'Orphée a neuf cordes et Ballanche insiste sur ce nombre auquel il attribue une valeur symbolique :

> Les sept cordes primitives sont pour les hymnes de la reconnaissance envers les dieux immortels ; deux cordes ajoutées sont pour les lois des sociétés humaines, lois qui doivent être consonnantes aux accords des sphères célestes. Que toutes soient ébranlées à la fois.
>
> (*Orphée*, p. 131.)

Petit indice, si l'on veut, mais qui peut cependant contribuer à la vérification de notre hypothèse.

Résumons à présent les concordances et les convergences que nous avons constatées au cours de cette longue étude. Sur le chemin qui

1. *Légende des Siècles*, t. II, p. 618.

va de la *VI*e *Églogue* au *Satyre*, nous avons rencontré Ballanche. Dans une pièce à peu près contemporaine du *Satyre*, la *Vision d'où est sorti ce livre*, nous avons retrouvé son influence, qu'elle se soit exercée à travers un poème des *Feuilles d'Automne*, la *Pente de la Rêverie*, ou plus directement. Nous avons noté de surcroît que Victor Hugo avait pu reconnaître l'esprit des *Essais de Palingénésie* dans l'œuvre de Laprade, rééditée en 1857. Du chaos primitif jusqu'à l'harmonie finale, nous avons suivi l'histoire du monde et de l'humanité, telle que l'ont retracée Ballanche et Laprade d'un côté, le poète de la *Légende* de l'autre. Après avoir établi un parallèle rigoureux entre la cosmogonie de Ballanche et celle de Hugo, nous avons vu de part et d'autre se succéder les mêmes phases, la chute de l'homme, sa lutte contre les éléments, son triomphe, la fin de toute discorde et le règne de l'unité.

Chemin faisant, nous avons noté plusieurs ressemblances d'expression, et maint détail nous a paru s'éclairer, de la peinture de l'homme déchu jusqu'aux neuf cordes de la lyre.

V

Compléments.

Si nous avons voulu attirer l'attention sur des sources jusqu'à présent négligées, nous ne prétendons pas que ce soient les seules. Nous croyons, au contraire, que plusieurs influences se croisent dans le poème. Quelques sondages donneront une idée de cette complexité. Voici d'abord un passage d'interprétation difficile dont la clef se trouve peut-être dans l'œuvre de Pierre Leroux. Après avoir exalté la révolte sainte, le Satyre invite l'homme à accepter pourtant une dépendance :

> Homme, un orbite d'astre est un anneau de chaîne,
> Mais cette chaîne-là, c'est la chaîne sereine,
> C'est la chaîne d'azur, c'est la chaîne du ciel ;
> Celle-là, tu t'y dois rattacher, ô mortel,
> Afin — car un esprit se meut comme une sphère —
> De faire aussi ton cercle autour de la lumière !
> Entre dans le grand chœur ! Va, franchis ce degré,
> Quitte le joug infâme et prends le joug sacré !
>
> (*Satyre*, v. 623-630.)

Les planètes sont attirées non seulement par le soleil, mais aussi les unes par les autres : c'est l'image de la loi à laquelle les esprits sont soumis, ils gravitent autour de l'astre central, la vérité, et, dans ce mouvement, sont étroitement solidaires les uns des autres. Pierre Leroux, dont on sait les attaches avec Victor Hugo, s'était servi d'une comparaison analogue. Une idée est chère entre toutes à l'ancien

Saint-Simonien, celle de la liaison nécessaire entre les esprits : nul ne peut se flatter de penser seul :

Les esprits forment une chaîne indéfinie dont chaque génération et chaque homme en particulier n'est qu'un anneau [1].

Si les penseurs sont divisés en écoles ou en sectes rivales, c'est parce qu'ils ne veulent pas reconnaître leur mutuelle dépendance :

Les astres ne pèsent-ils pas les uns sur les autres, et n'est-ce pas de leur mutuelle action que résulte l'harmonie céleste ?

Or sur la terre règne

non pas l'équilibre résultant d'une mutuelle action, d'une influence réciproque pareille à celle des astres, mais la guerre.

Ces conflits doivent-ils être éternels ?

Ne pourrons-nous donc jamais transformer cette guerre en paix par la conquête de cette vérité, que les esprits sont nécessaires les uns aux autres, qu'ils pèsent, comme les astres, les uns sur les autres, mais que de là doit résulter l'harmonie et non la guerre ?

(*Op. cit.*, p. 42-43.)

Un autre livre de Leroux, *De l'Humanité*, offre, dès l'introduction une image de même nature :

Nous gravitons vers Dieu, attirés à lui, qui est la souveraine Beauté, par l'instinct de notre nature aimante et raisonnable. Mais de même que les corps placés à la surface de la terre ne gravitent vers le soleil que tous ensemble, et que l'attraction de la terre n'est pour ainsi dire que le centre de leur mutuelle attraction, de même nous gravitons spirituellement vers Dieu par l'intermédiaire de l'humanité [2].

Il semble donc bien que Hugo ait combiné deux images de Leroux, celle de la chaîne, en jouant sur les deux sens symboliques auxquels elle prête, et celle de l'attraction.

Après la solidarité des esprits, la communion dans la famille. Hugo, on s'en souvient, avait écrit, peignant l'avilissement de l'homme :

> Il déchoit, plus de femme, il n'a qu'une femelle ;
> Plus d'enfants, des petits....
>
> (*Satyre*, v. 524-525.)

Aux unions de rencontre, aux couples de hasard, le poète a voulu opposer la famille triple et une, véritable être collectif. En ce groupe indissoluble, et non dans l'individu, réside le caractère humain. Le Satyre s'écrit :

> Deviens l'humanité, triple, homme, enfant et femme.
>
> (*Satyre*, v. 631.)

formule singulière, obscure à force d'être ramassée.

1. P. Leroux, *Réfutation de l'éclectisme*. Nouvelle édition, Paris, Gosselin, 1841, p. 4.
2. *De l'Humanité, de son principe, de son avenir*, Paris, Perrotin, 1840, t. I, p. 118.

Michelet avait écrit, en 1845, dans *Du Prêtre, de la Femme, de la Famille* :

> Homme, tu cherches Dieu, du ciel à l'abîme, mais il est à ton foyer. L'homme, la femme et l'enfant, l'unité des trois personnes, leur médiation mutuelle, voilà le mystère des mystères [1].

Hugo se serait-il inspiré de Michelet ? Il est plus vraisemblable que les deux écrivains ont eu une source commune. Un passage de la *Bible de l'Humanité* offre à ce sujet une précieuse indication. Michelet y fait état d'une des lois de Manou concernant le mariage : « La vraie formule du mariage que nulle société ne dépassera jamais dans l'avenir est trouvée et posée : « L'homme n'est homme qu'autant qu'il est triple, c'est-à-dire homme, femme, enfant. » En note, cette référence : « Manou trad. par Loiseleur, IX, 45 P. 322 » [2]. A vrai dire, Michelet a reforgé la traduction de Loiseleur. En voici le texte exact : « Celui-là est un homme parfait qui se compose de trois personnes réunies, savoir : sa femme, lui-même et son fils. [3] »

Le vers du *Satyre* si proche en son énergique brièveté de la formule de Michelet, n'aurait-il pas aussi son origine dans la loi de Manou, telle que l'avait traduite Loiseleur ?

Un passage des *Misérables* [4] prouve que Hugo connaissait le législateur hindou ; l'antique sagesse de Manou a pu paraître au poète, comme à beaucoup de ses contemporains, riche en enseignements éternels.

Ne conviendrait-il pas, d'autre part, de compter Lamennais parmi les inspirateurs de la philosophie du progrès qui anime le *Satyre* ? Le *Livre du Peuple*, paru en 1838, montre l'homme dictant ses ordres à la nature :

> Il dit à la terre : Fais germer cette plante en ton sein, et la plante y germe pour que son fruit le nourrisse.
>
> Il dit aux vents : Transportez-moi aux extrémités de la terre ; et les vents dociles le déposent au rivage désastré.
>
> Il dit à la vapeur : Fais l'œuvre de mes bras, prête-moi ta force si prodigieusement supérieure à la mienne ; et, pendant qu'il se repose, cette force aveugle opère avec une régularité merveilleuse ce que sa pensée a conçu [5].

Écoutons à présent le Satyre décrire la victoire humaine sur les éléments et l' « étrange monture » que l'homme un jour se construira :

> On le verra, vannant la braise dans son crible,
> Maître et palefrenier d'une bête terrible,
> Criant à toutes choses : « Obéis, germe, nais ! »

1. Michelet, *Du Prêtre, de la Femme, de la Famille*, Paris, Comptoir des imprimeries réunies, 1845, p. 331-332.
2. Michelet, *Bible de l'Humanité*, 3e édition, Paris, Chamerot, 1864, p. 42-43.
3. *Les Livres sacrés de l'Orient*, traduits ou revus et publiés par S. Pauthier, Paris, Didot, 1840. *Lois de Manou comprenant les institutions religieuses et civiles des Indiens*, traduites du sanscrit par A. Loiseleur-Deslonchamps, p. 422.
4. *Les Misérables*, 1re partie, livre I, ch. XIV.
5. Lamennais, *Le Livre du Peuple*, Paris, Pagnerre, 1838, p. 59.

Ajustant sur le bronze et l'acier un harnais
Fait de tous les secrets que l'étude procure,
Prenant aux mains du vent la grande bride obscure
Passer dans la lueur ainsi que les démons.

Un souvenir du texte de Lamennais pourrait expliquer la présence assez singulière de l'impératif : « Germe », dans un passage qui, ce détail mis à part, est tout entier consacré à la locomotive.

On a souvent constaté à l'époque romantique l'existence d'un rapport étroit entre les croyances des anciens peuples et leurs institutions : Lamennais écrivait, en 1841, dans *Du Passé et de l'Avenir du Peuple* :

Les destinées du genre humain, les destinées du peuple, durant le cours des siècles, ont dépendu de la manière dont on concevait les lois divines de la création et de la nature humaine, de la Religion enfin de laquelle émanait, avec la notion du devoir et du droit leur détermination théorique et pratique, et ultérieurement l'organisation de la société.

On se figure que le mal, tel qu'il apparaît dans l'histoire, dérive tout entier des passions ; il n'en est rien... Il est le résultat nécessaire des idées, des croyances reçues [1].

Le mal, résultat des croyances reçues ! Hugo ne dit pas autre chose dans le vers :

Monde, tout le mal vient de la forme des dieux.
(*Satyre*, v. 713.)

S'est-il souvenu du texte de Lamennais ? Il est impossible de l'affirmer. En tout cas, l'analogie de pensée est certaine.

Nous pourrions multiplier les rapprochements, et, par exemple, chercher dans la *Profession de foi du XIX^e siècle* d'Eugène Pelletan (1852), quelques traits de la cosmogonie du *Satyre*, rappeler que les fouriéristes rêvaient, comme Hugo, d'harmonie cosmique et humaine. Mais tous ceux que nous avons cités ou que nous pourrions citer encore ont baigné dans la même atmosphère, ou aux mêmes sources. Les idées circulent de l'un à l'autre, changeant de forme selon les esprits, mais toujours reconnaissables. Au fond le poème que nous avons étudié résume le travail qui s'est accompli de 1830 à 1850, exprime les préoccupations et les curiosités d'une génération, traduit ses rêves et ses espoirs. Les recherches d'un naturaliste comme Cuvier, celles des orientalistes anglais ou allemands, les spéculations des philosophes de l'histoire avaient ouvert d'immenses perspectives, creusé des gouffres que l'imagination romantique a tenté d'explorer. Le poème de Hugo est un raccourci de ces abîmes. Il condense la longue histoire du monde et celle de l'esprit humain, et toutes deux manifestent la

1. Lamennais, *Du Passé et de l'Avenir du Peuple*. Éd. de 1866, Paris, Michel Lévy, p. 197.

même force créatrice, le même élan vital. Pour reprendre les termes de Quinet dans son *Génie des Religions* :

> La création continue dans le sein de l'homme ; à la Genèse de la matière succède la Genèse de l'intelligence[1].

L'incessante quête du divin, les tentatives toujours recommencées pour inclure l'être infini dans une représentation finie, et les conséquences tragiques de ces échecs successifs ont été plus d'une fois décrites, avant que le Satyre peigne les hommes occupés à sculpter des idoles et vainement éblouis par leurs propre ouvrage. Bien rares les penseurs qui, après 1830, n'ont pas été touchés par l'esprit d'utopie, qui ne se sont pas laissés séduire au mirage d'une humanité affranchie par la science et l'industrie, et le *Satyre*, dans la mesure où il reprend ce thème, n'est que la magnifique orchestration d'un lieu commun. A ce rêve, on associe l'espoir d'une étroite communion entre les hommes, d'une intime solidarité entre les esprits, Hugo appelle les temps où la chaîne sereine, la chaîne d'azur, se substituera aux disciplines durement imposées.

Le *Satyre* est donc une des dernières expressions d'un grand mouvement de pensée, et l'une des plus éclatantes. A l'autre exprémité, à l'origine, dans les dernières années de la Restauration, on trouve la prédication saint-simonienne sans doute, mais aussi les *Essais de Palingénésie*. Ce livre obscur contient en puissance la plupart des grandes idées qui se sont épanouies après 1830. Chaos, si l'on veut, mais chaos d'une inépuisable fécondité. Hugo y a peut-être trouvé non seulement le germe du *Satyre*, mais plusieurs des motifs du poème. Si les mythes de l'antiquité ne sont pas absents de la poésie romantique, on le doit pour une bonne part à Ballanche qui scrute inlassablement le mystère des vieilles fables et s'efforce de leur arracher leur signification secrète. Dans le poème de Hugo, se manifeste une tendance à l'interprétation symbolique du mythe, dont le *Prométhée* de Quinet et la *Psyché* de Laprade avaient déjà donné des exemples. Or ces deux œuvres sont issues de Ballanche. A cette postérité mineure faut-il ajouter ce géant qu'est le *Satyre* ? Nous pensons que le problème méritait d'être posé.

Dans le poème ainsi éclairé se révèlent des profondeurs nouvelles, des lointains insoupçonnés. On discerne à travers lui le long travail de tant d'esprits qui ont médité sur les vieilles fables, les ont interprétées symboliquement et enrichies de significations parfois inattendues. Les mythes grecs sont d'une incomparable plasticité : ils ont prêté au cours des âges à toute sorte de spéculations mystiques, de jeux poétiques ou érudits, ils ont subi d'étranges métamorphoses. Le *Satyre* en est une, mais préparée par plusieurs autres. Hugo a recueilli, sans doute à travers Ballanche, l'héritage de plusieurs cultures dont chacune

1. Edgar Quinet, *Génie des Religions*. Deuxième édition, Paris, Chamerot, 1851, p. 3.

avait eu sa façon propre de se refléter au miroir magique du mythe. C'est d'abord d'une tradition de l'orphisme que Ballanche se faisait l'écho, lorsqu'il annonçait la chute de Jupiter et l'avènement de Bacchus. Le nouveau règne, suivant les orphiques, devait être marqué par un véritable renouveau cosmique, une palingénésie. Dionysos semble même avoir été identifié avec Phanès, le dieu des origines dont le retour devait entraîner le rétablissement de l'unité primitive [1]. Ainsi les destinées humaines, chez ces antiques sectateurs d'une obscure doctrine, étaient étroitement liées aux dynasties divines ; à travers la fable, une philosophie de l'histoire cherchait déjà à s'exprimer. Là commence la genèse du *Satyre*. Virgile y contribue à son tour. Disciple des alexandrins, le poète des églogues joue subtilement avec les vieilles croyances ; il se plaît à des créations composites ; inventeur d'harmonies inconnues, il imagine de prêter au rustique Silène la philosophie d'un Lucrèce. Des siècles passent, et voici qu'un penseur napolitain, Giambattista Vico, interroge les mythes : il ne les traite pas comme de savantes allégories, mais comme le langage rudimentaire d'une humanité qui, incapable d'abstraction, pensait par images, et il entend retrouver à travers eux, la métaphysique des anciens, leur jurisprudence, enfin le tableau de leur état social : dieux et héros figurent, selon Vico, les hommes qui successivement dominèrent sur leurs semblables. Dans l'œuvre de Ballanche se rencontrent et se conjuguent le mysticisme orphique, l'ingéniosité alexandrine de Virgile, la philosophie historique de Vico, non pas au titre de souvenirs érudits, mais à l'appui d'une conception des destinées humaines, tournée vers l'avenir et riche d'un grand espoir. Ballanche, comme les Orphiques, croit aux palingénésies, aux renouvellements périodiques des sociétés, mais éclairé par Vico et aussi par les expériences politiques d'un passé récent, il pense que l'humanité fait elle-même son histoire par l'éternelle lutte entre l'esprit de retardement et le principe actif toujours à l'œuvre dans la caste opprimée. Que l'on se reporte maintenant au *Satyre*. On y discerne un écho de l'espérance des Orphiques en la rénovation universelle qui devait suivre la chute de Zeus ; on y retrouve Virgile, puisque le Satyre, dieu rus-

1. Voir sur cette croyance le livre de Jeanmaire : *Dionysos, histoire du culte de Bacchus*, Paris, Payot, 1951, p. 408-416. Ballanche avait pu trouver des indications à ce sujet dans le livre du baron de Sainte-Croix : *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*. On y lit notamment : « Afin de justifier la religion vulgaire, ils imaginèrent de faire de Bacchus sous le nom de Phanès, le plus grand des dieux. D'après cette idée, ils annoncèrent que le règne de Jupiter devait cesser un jour, et qu'alors règnerait à sa place Bacchus [...]. Suivant eux, le sceptre de l'univers avait d'abord été entre les mains de Phanès, qui le remit à sa fille la Nuit ; ensuite régna Ouranos ou le Ciel. Saturne usurpa par violence la couronne de son père : son fils Jupiter, devenu le plus fort, la lui arracha à son tour. Après celui-ci, Bacchus sera le sixième souverain, c'est-à-dire, comme l'explique Fréret, que Phanès, sous le nom de Bacchus, viendra reprendre l'empire du monde, et qu'il en sera le dernier souverain comme il en a été le premier. » Sainte-Croix, *op. cit.*, seconde édition, revue et corrigée par M. le baron Silvestre de Sacy, Paris, chez Buire, 1817, t. II, p. 58.

tique, chante, comme Silène, une savante cosmogonie ; on y reconnaît Vico puisque le règne de Jupiter signifie la domination des rois et des héros sur l'humanité. Ballanche, dans cette genèse, n'a pas seulement joué le rôle d'un intermédiaire, il a, avant Hugo, allié l'apport du passé avec la mystique moderne du progrès [1]. Mais, après tant d'exégèses, si l'âme du mythe s'était enrichie, son corps, exsangue, exténué, n'était plus que le vêtement transparent d'une idée : Hugo accomplit ce prodige de lui rendre l'épaisseur, la densité de la chair. Le Satyre tient de la bête et du dieu ; il participe à la vie cosmique, et en devenant tous les êtres, il reste cependant un être.

Hugo conserve l'acquis d'antiques et riches cultures, mais, par une soudaine régression, il remonte en deçà des interprétations savantes, jusqu'à l'inspiration d'où les mythes d'abord jaillirent ; il s'abreuve à ces eaux premières. Homme du XIX^e^ siècle, il retrouve l'imagination à la fois concrète et grandiose du primitif : dans cette surprenante alliance réside le mystère du génie [2].

M. LARROUTIS.

1. Ne serait-ce pas en souvenir des « palingénésies » de Ballanche que Hugo a choisi le *Satyre* pour représenter la Renaissance dans la *Légende des Siècles* ? Palingénésie en effet signifie très exactement renaissance. Mais le mot, pour Ballanche, implique aussi les idées de régénération, de transfiguration, de métamorphose. Il désigne l'opération par laquelle un être, une société rejettent une forme vieillie et usée pour en dégager le principe éternel qui les constituent ou revêtir une forme neuve et mieux à leur taille. Le *Satyre* est un poème palingénésique en plusieurs sens et sur plusieurs plans. Il nous fait assister à la transfiguration du *Satyre* qui rejette sa figure grotesque, à celle de la nature qui se défait du masque imposé par les dieux. Il annonce enfin la palingénésie de l'homme, au moyen d'images familières à Ballanche, celles des métamorphoses de la graine ou de la larve :

> ... le gland qu'on appelle aujourd'hui
> Esclave, grain d'un roi, démon, larve d'un dieu.

2. On aura lu d'autre part sur le *Satyre* un important et récent article de M. André Vial dans la *Revue des Sciences Humaines* de juillet-septembre 1957, p. 299 sq. : « Un beau mythe de *la Légende des Siècles : le Satyre* ». (N. D. L. R.)

NOTES ET DOCUMENTS

CHAMPFLEURY, DURANTY ET CAMILLE LEMONNIER

(Lettres inédites)

Le romancier belge Camille Lemonnier (1844-1913) a eu des rapports fréquents et parfois étroits avec quelques-uns des principaux naturalistes français. M. Gustave Vanwelkenhuyzen les avait déjà relevés et éclairés dans son important mémoire sur *L'Influence du Naturalisme français en Belgique de 1875 à 1900* [1]. Il a, plus récemment, donné une précieuse édition des *Lettres inédites* que J.-K. Huysmans adressa à son confrère belge entre 1876 et 1893 [2].

Dès l'époque de ses débuts cependant, Lemonnier, toujours soucieux de gloire parisienne, n'avait pas manqué d'adresser ses œuvres aux écrivains qui menaient alors ce qu'on a pu appeler la *Bataille réaliste* [3], et notamment à Champfleury et à Duranty, dont la campagne littéraire avait trouvé en Belgique un certain écho [4].

C'est, semble-t-il, au printemps de 1875, qu'il entra en relations épistolaires avec Champfleury. A pareille date, l'auteur des *Bourgeois de Molinchart* avait quelque peu délaissé le récit pour une érudition parfois aventureuse : il poursuivait ses études sur l'histoire de la caricature, sur les faïences patriotiques de la Révolution et sur l'imagerie populaire. Elles allaient lui faire confier, comme on sait, la direction du Musée de la Manufacture de Sèvres. Un de ces volumes, l'*Histoire de la caricature sous la Révolution, l'Empire et la Restauration*, avait été longuement commenté dans la revue bruxelloise *l'Art universel* de 1874. Signé L. — sûrement Lemonnier — ce compte rendu, tout sympathique de ton, signalait les mérites de cette « histoire raisonnée », dont on soulignait tour à tour les « déductions originales », les « traits piquants » et les « idées personnelles » [5].

Champfleury, cependant, n'avait pas renoncé tout à fait à la fiction, et, au début de l'année suivante, il publiait, avec un certain succès, une nouvelle d'un humour assez appuyé, à la Paul de Kock : *Le Secret de M. Ladureau*, qui fait partie de ses *Contes de bonne humeur*. Lemon-

1. Bruxelles, 1930, in-8°.
2. J.-K. Huysmans, *Lettres inédites à Camille Lemonnier*, Genève et Paris, 1957 (Textes littéraires français).
3. Voir notamment l'intéressant ouvrage publié sous ce titre par Émile Bouvier (Paris, s. d. [1913]), ainsi que Pierre Martino, *Le Roman réaliste sous le Second Empire*, Paris, 1913.
4. Cf. Gustave Charlier, *Les Débuts du Réalisme en Belgique*, dans *De Montaigne à Verlaine, nouveaux problèmes d'histoire littéraire*, Bruxelles, 1956, p. 199 et suiv.
5. N° du 15 octobre 1874.

nier avait derechef, dans *l'Art universel* du 15 mars 1875, fait un chaud éloge de ce « livre d'allures et de conclusion rabelaisiennes ». Il se réjouissait d'y trouver une gaieté qu'il estimait « trop clairsemée dans le fatras philosophique du jour ». Car « tout ce mysticisme sensuel, qui fait une singulière casuistique, ne vaut pas une bonne histoire comique qui détendrait nos sombres esprits et nos fibres endolories ». Aussi félicitait-il le conteur de revenir, même en franchissant résolument « certaines limites », à la libre tradition de La Monnoye, de Grosley, de Caylus, de Nodier et de Balzac.

Même Lemonnier ne négligeait pas de rappeler en passant les *Souvenirs des Funambules* et « la veine féconde » qui « lui faisait trouver des inventions si amusantes pour Pierrot », ni surtout d'évoquer les qualités coutumières du romancier : « Nul n'excelle autant que lui à débrouiller les petits coins de province, et ce livre s'ajoute à tant d'autres où il se montre le plus fidèle des historiens et le plus implacable des observateurs » [1].

Champfleury, que la critique n'avait guère gâté, devait se sentir flatté de ces lignes cordiales, qui attestaient, chez son confrère bruxellois, une connaissance précise de divers aspects de son œuvre. Aussi y répondit-il par retour du courrier :

19 mars 75.

Votre article, mon cher confrère, m'est arrivé le même jour qu'une de ces nouvelles que les écrivains trouvent toujours agréable : l'épuisement de l'édition. J'en ai été d'autant plus surpris qu'à part quelques violences qui saluaient l'arrivée de M. Ladureau, j'étais bien loin de croire qu'à l'heure qu'il est, quinze cents personnes pussent s'occuper d'un conte.

Votre article, mon cher confrère, n'est pas perdu. Il m'aida d'ailleurs à constater qu'il est des coins où des aspirations semblables aux miennes ne demandent qu'à éclater.

Nous vivons à une singulière époque et vous mettez le doigt sur la plaie en signalant cette maladive et fausse pathologie qui nous enveloppe de toute part, dont le public écoute les leçons sans trop savoir s'il doit y croire.

Plus je vais, plus je m'aperçois que le mot *réalisme* avait sa raison d'être, même comme mot, les gens ayant besoin qu'on les avertisse que dans une usine il se brasse quelque chose de particulier.

Je regarde ce qu'a produit la littérature sous l'Empire, ce qu'elle produit aujourd'hui encore, et je vois des jeunes gens pleins de talent qui auront une peine extrême à se faire accepter et qui perdront le meilleur de leur esprit dans un journalisme sans conviction.

J'ai l'air de sommeiller parce que j'ai été détourné de ma voie, parce qu'il fallait vivre et recommencer, après vingt ans de luttes, d'autres luttes plus difficiles encore.

La séparation de l'Église avec l'État ne me paraît rien à côté de la séparation de la littérature avec le journalisme. Tout le feuilletonisme de portiers qui commence à un Ponson, continue par un Montépin et sera repris par d'autres gens de la même force, a noyé et englouti plus d'un jeune homme qui, à d'autres époques, eût dû se faire un nom.

Je ne suis pas seul à penser ainsi. Dentu, qui a l'esprit fin, ce chercheur, me le disait dernièrement encore en se demandant dans quel coin il pourrait bien rencontrer quelques talents nouveaux.

J'espère bien, mon cher confrère, vous voir prendre une des meilleures places dans cette pléiade dont la place est toute marquée. Nul plus que moi n'aspire à favoriser les efforts d'une génération nouvelle. Avez-vous remarqué avec quel intérêt les hommes mûrs suivent les exercices des jeunes gens ?

Pardonnez-moi tout ce décousu, je vous prie. J'ai l'esprit plein d'idées troublantes qui se traduiront à un moment donné par une Préface. Si ce

1. *L'Art universel*, nº du 15 mars 1875.

travail prend corps et s'applique à une œuvre qui sera lancée dans quelques mois, je vous l'offrirai pour votre publication, que je suis avec intérêt.

Croyez-moi, mon cher confrère, votre bien affectueux

CHAMPFLEURY.

La préface ainsi annoncée ne devait pas trouver place dans *L'Art universel*, lequel cessait de paraître le 15 juin suivant [1]. Mais Lemonnier allait diriger, à partir du 20 août de cette année, un autre hebdomadaire littéraire, *L'Actualité*, dans lequel il l'eût certes volontiers accueillie. Dès cet automne, il y insérait le compte rendu d'un autre ouvrage récent de Champfleury, *La Pasquette*. « C'est de l'idylle, notait-il, avec quelques profils grimaçants de petite ville : on sait combien l'auteur est maître en ces sortes de peintures. Il y a chez lui un mélange de raillerie émue, à la manière des humoristes anglais, et d'observations froides, à la manière des analystes français. Tout le livre est semé d'agrestes peintures, fraîches comme les études faites sur nature [2]. »

Cependant la préface promise ne venait toujours point et, sans doute à la suite d'un rappel de Bruxelles, Champfleury s'en excusait bientôt dans les termes que voici :

14 8bre 76.

Mon cher confrère,

Je m'efforce autant que possible d'être tout à tous, c'est vous dire combien il me sera agréable d'être tout à vous.

Je prépare justement une édition avec notice des œuvres choisies de Max Buchon (poésies, roman, érudition) ; il était pour ainsi dire étranger à Paris, ne sortant jamais de son Jura. Il n'en est pas de même de vous ; vous me paraissez déjà, depuis un certain nombre d'années, tout présenté au public ; si toutefois vous en jugiez autrement, je ne demande qu'à vous donner la main et à vous introduire dans le monde parisien qui, du reste, m'est peu familier. Mais j'aurai besoin de vos œuvres précédentes pour les lire consciencieusement.

N'êtes-vous pas un peu pressé ? Je ne sais où donner de la plume et je ne peux forcer ma nature à se plier à un travail trop prolongé. Mon Musée ne sera livré que le 15 9bre ; ensuite je pars en voyage pour un mois.

Voilà les seuls points qui peut-être vous contrarieront ; mais je suis vraiment débordé, et le peu que vous me demandez, et que je désire faire pour vous être agréable, doit être sérieux et étudié.

Je n'ai aucun lien qui paralyse la reproduction de mes œuvres. Vous pouvez faire de la partie de mon bagage qui vous conviendra tout ce qu'il vous plaira. Également pour les clichés, s'ils vous sont parvenus.

A vous bien cordialement,

CHAMPFLEURY.

Par retour du courrier, Lemonnier lui envoya — sans doute en tirage à part — son roman *Un Coin de Village* qui avait paru par tranches dans la *Revue de Belgique* de 1875. D'où ce bref accusé de réception :

17 8bre 76.

Mon cher confrère,

J'ai lu les deux tiers de votre roman et j'en suis enchanté.

Tout va très bien, sauf l'enseigne.

Je n'aime pas beaucoup le titre : *Un Coin de Village* ; je préférerais un titre plus simple, ou plus voyant.

Si vous me demandez une page d'introduction, elle sera aussitôt faite.

1. La revue *L'Art libre*, qui avait précédé *L'Art universel*, avait donné, dans son numéro du 1er juillet 1872, une étude de Champfleury : *De la fausse science et de la prétendue ignorance*. Mais il ne semble pas qu'à cette date Lemonnier fût déjà en rapports avec l'auteur.

2. *L'Actualité*, n° du 3 septembre 1876. Article signé *L.*

Vos aspirations sont claires et bonnes et je serais heureux de dire au public tout ce que je pense d'une telle œuvre.

A vous cordialement. Réponse, n'est-ce pas ?

CHAMPFLEURY.

A ces lignes obligeantes, Lemonnier dut répondre par l'envoi de ses autres œuvres, parmi lesquelles cette évocation vécue du champ de bataille de *Sedan* [1], qui reparaîtra, en 1881, sous le titre : *Les Charniers*, avec une préface enthousiaste de Léon Cladel. On s'explique fort bien que ces pages aient plu à Champfleury : « C'est, a-t-on justement noté, la première œuvre vraiment réaliste de Camille Lemonnier » [2]. Nulle trace, cependant, de la « page d'introduction » promise pour *Un Coin de Village*. Ce roman paraîtra en volume chez Lemerre, en 1879, dédié à Cladel, mais sans préface aucune.

Nouvelles excuses et nouvelles promesses de Champfleury en février suivant :

4 Févr. 77.

Mon cher confrère,

Excusez un homme qui a beaucoup souffert dans ces derniers temps et qui a dû malgré tout faire plier les inflammations et les névralgies devant les travaux du (*un mot illisible*), Monsieur qui n'admettra guère de retards.

Je vous remercie de la dédicace, de votre petit croquis et au premier jour de loisir je me mettrai à votre préface.

D'ici là croyez-moi votre dévoué confrère,

CHAMPFLEURY.

Il allait enfin, au prochain printemps, renoncer définitivement à écrire la préface depuis si longtemps promise :

MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES BEAUX-ARTS.

—

Manufacture nationale
de porcelaine.

Sèvres, le 22 avril 1877.

Mon cher confrère,

Ne vous est-il pas arrivé à diverses reprises d'être mis au pied d'un sujet qui se dressait tout à coup comme un mur et empêchait le passage ?

Le *Coin de village*, sur lequel je vous ai dit mon impression première alors que j'étais en train de le lire, s'est un peu présenté comme ce mur. Et cela pour diverses raisons.

Vous n'êtes pas un de ces écrivains qu'on doive présenter au public avec un compliment banal. Ce serait vous faire injure, et moi-même je ne voudrais pas me servir des banalités et du ron-ron d'un Janin préfacier.

Malade depuis six mois et ne donnant aux revues que quelques rares articles, j'ai longuement médité une véritable notice de votre œuvre, et je voulais l'introduire en France avec les précautions nécessaires que réclame un Gotthelf flamand, lorsque l'avalanche de romans immondes que vous connaissez et dont le couronnement a été posé ces temps derniers par un gandin appelé Monsieur de Goncourt, a ruiné mon plan.

Que dire à une nation qui approuve des curiosités si malsaines et se laisse conter que des vomissements d'ivrognes, des récriminations en jargon de ménagères ou de mauvais ouvriers constituent un frisson d'impressions nouvelles ?

Il m'eût été difficile de ne pas opposer votre œuvre honnête à ces immondices ; mais si je me crée personnellement des adversaires qui occupent une certaine place dans la presse, il ne vous eût pas été agréable, je le crains,

1. Bruxelles, s. d. [1871].
2. G. Vanwelkenhuyzen, Mémoire cité, p. 74.

d'être patronné par une sorte de Cassandre pronostiquant où conduisent de pareils excès.

Dans cette Préface, que j'ai retournée en divers sens dans mon esprit, je vous créais des rancunes au lieu des sympathies auxquelles vous avez droit.

Je n'ai donc pas voulu vous engager sur ce terrain avant de vous prévenir ; je le fais loyalement et sincèrement, suivant mon habitude. Vous entrerez, précédé d'un lutteur, dans un endroit où on ne craint pas les coups d'*Assommoir*. Si vous ne craignez pas de recevoir quelques horions, je prépare mes batteries.

En tout cas, le manuscrit sera à votre disposition non à Sèvres, mais à la *Gazette des Beaux-Arts*, pour plus de facilité.

Un mot, et croyez-moi votre tout dévoué

CHAMPFLEURY.

La perspective d'une préface qui serait une manière de brûlot contre les naturalistes ne dût pas autrement enchanter Lemonnier, lequel se sentait alors de plus en plus attiré vers les tendances littéraires en horreur à son correspondant [1]. Peut-être, du reste, ce dernier usait-il de ce prétexte pour revenir sur une promesse un peu imprudente. On serait du moins tenté de le croire quand on songe que l'âge et la maladie avaient dû accentuer encore, chez lui, cette difficulté à écrire signalée par Maurice Dreyfous, qui avait pu l'observer de près chez Dentu. « Jamais, remarque-t-il, je n'ai vu un homme prendre, reprendre, refaire, défaire, corriger, remanier sur les épreuves chacune de ses phrases comme le faisait Champfleury [2]. » Au point qu'il semblait avoir reçu des dieux le don « de ne pas écrire en prose »....

Quant à ses amers sarcasmes contre l'Edmond de Goncourt de *La Fille Elisa* et le Zola de *L'Assommoir*, ils n'étonneront pas davantage ceux qui savent quelle rancune tenace le champion vieilli du réalisme gardait à ces naturalistes qui pourtant, en un sens, poursuivaient son œuvre à lui. Commentant, par exemple, en 1880, dans son *Histoire de la Caricature sous la Réforme et la Ligue*, une vignette bien connue inspirée par *La Pucelle* de Voltaire, il n'hésitait pas à écrire rageusement : « Nous aurions bien besoin actuellement que cette Renommée reparût avec ses deux trompettes ; l'une sonnerait la gloire des maîtres qui nous ont précédés : Balzac, Hugo, Musset ; des gaz qu'il est prudent de ne pas qualifier, s'échappant des descriptions de *La Fille Elisa* et de *L'Assommoir*, éclateraient dans l'embouchure du bas et s'enfonceraient piteusement dans la fosse aux « documents humains », avec la gloire, la modestie, la délicatesse de langage et l'esthétique raffinée de « l'éminent » monsieur Zola [3]. »

Lemonnier lui adressa-t-il, en 1881, son nouveau roman, *Un Mâle*, qui demeure son œuvre maîtresse ? Tout porte à le croire, et Champfleury dut lui en dire son avis, puisque l'écrivain bruxellois note, dans sa *Vie belge* et répète dans ses *Souvenirs* [4], que le père du réalisme « n'admit point tant de lyrisme chez les gens des bois ». Mais cette réponse, si elle exista, ne semble pas avoir été conservée.

Selon toute apparence, la dernière missive de l'auteur français à notre compatriote eut pour occasion la publication de ses *Noëls flamands*, qui venaient de rassembler, chez l'éditeur parisien Savine, ses *Contes flamands et wallons*, ses *Histoires de gras et de maigres* et sa

1. Il se décida cependant à l'accepter, mais après avoir « longuement, froidement réfléchi », si, comme il semble, c'est bien à Champfleury qu'est adressée sa lettre du 1er mai 1877, analysée dans un catalogue Matarasso de 1936 (*Auteurs belges de langue française*, p. 19, n° 51).
2. Maurice Dreyfous, *Ce qu'il me reste à dire*, Paris, s. d., p. 242.
3. Ouvrage cité, p. 280.
4. C. Lemonnier, *Une vie d'écrivain, mes souvenirs*. Bruxelles, s. d. [1945], p. 142.

nouvelle *En Brabant*, et dont, on va le voir, son correspondant appréciait à la fois les « paysages » et les « mœurs flamandes » :

21 Août 1887.

Mon cher confrère,

Je n'ai pas oublié votre roman si idyllique et si flamand, que j'aurais été heureux d'introduire en France et de patronner ; mais les éditeurs décident parfois de notre avenir et Dentu — ou plutôt son lecteur — se montra insensible à ma recommandation.

Ce qui d'ailleurs ne vous a pas empêché de vous affirmer et de nous donner ces paysages, ces mœurs flamandes dans leur charme, leurs joyeusetés de Jean Steen, leur graisse à la Jordaens.

J'ai une très mince admiration pour les Flamands italianisés, même francisés ; vous me paraissez vouloir rester Brabançon, et je vous approuve.

Bien des filons sont à découvrir dans ce pays, et vous êtes de ces pionniers patients appelés à les mettre en lumière.

Merci pour *la Sainte Catherine*, au cadre de laquelle vous avez bien voulu attacher mon nom. C'est vraiment un récit très touchant, bien vu, bien observé, et, ce qui vaut mieux, plein de cœur.

Voilà la corde qui manque à ces naturalistes d'aujourd'hui, et que vous, Flamand, vous faites vibrer si délicatement.

Avec tous mes remerciements, toutes mes sympathies.

CHAMPFLEURY [1].

Il gardait donc le souvenir d'*Un Coin de Village*, et le regret de n'avoir pu, comme il dit, « patronner » ce premier roman de Lemonnier. Quant à *La Sainte Catherine au moulin*, c'était un des *Contes flamands et wallons* qui, dès 1873, lui avait été dédié : les demi-teintes attendries de cette courte nouvelle étaient pour plaire — et ont plu, en effet — à l'auteur du *Violon de faïence*.

Celui-ci eut en Duranty « un moment son meilleur disciple », a noté Jules Troubat [2]. Lui non plus n'était pas tout à fait un inconnu en Belgique : il y avait eu notamment, en la personne d'Émile Leclercq, un imitateur enthousiaste et un partisan décidé [3]. Lemonnier n'avait pas manqué de lui adresser, à lui aussi, un de ses premiers ouvrages. A preuve, ce billet :

Je vous remercie vivement, mon cher confrère, de votre aimable lettre et de votre étude sur Courbet. Vous êtes un esprit très-indépendant et très-vigoureux, et tout ce que j'ai lu de vous jusqu'ici me va beaucoup. Je suis donc très-content de voir que nous nous entendons (sauf en partie sur le cas de Stevens, très-remarquable d'ailleurs).

Mais que cette *Gazette* est donc dure, malgré tout, à nos idées ! Je n'y puis guère écrire, sans que cela soit entouré des protestations et récriminations de ce monde, si peu artiste au fond.

Bien à vous.

DURANTY.

Non daté, ce premier billet doit être de 1878 et répondre à l'envoi du volume de Lemonnier sur *Gustave Courbet et son œuvre* [4]. La *Gazette*

1. Cette lettre a été publiée en partie (jusqu'à « en lumière ») par Georges Rency dans son *Camille Lemonnier, 1844-1944* (Bruxelles, 1944, p. 223-224), où il imprime *tuteur* au lieu de *lecteur*.
2. *Études critiques*, Paris, 1902, p. 5.
3. Voir étude citée sur *Les débuts du réalisme en Belgique*.
4. Paris, Lemerre.

dont il s'agit est la *Gazette des Beaux-Arts*, où Duranty rendit compte de cet ouvrage dans le numéro du 27 juillet [1].

Quelques mois plus tard, il accusait aimablement réception à son confrère de ses *Contes flamands et wallons* [2], parmi lesquels il semble avoir apprécié surtout *Le Thé de ma tante Michel*. Son « dernier volume », qu'il lui adressait en cordial échange, était sans doute *Les Six Barons de Septfontaine*, parus cette année même chez Charpentier [3] :

15 7bre 78.

Mon cher Confrère,

J'ai attendu assez longtemps pour avoir un volume à vous envoyer en échange du vôtre.

Je suis enchanté de vos *Contes*, c'est plein de saveur, de franchise, de nette simplicité... et de gourmandise. Voilà une excellente façon de se raconter. Quelle vie et quelle vérité dans tout ce petit monde ! La tante Michel est une merveille, et tout le livre.

Il y a longtemps que je n'ai lu une chose qui m'ait fait autant de plaisir. Il faudrait éditer ces *Contes* à Paris. Vous devriez venir ici et y rester pendant quelques mois chaque année.

J'espère enfin que les circonstances nous mettront un jour ou l'autre en relations plus directes et plus *vis-à-vis*.

Je vous serre cordialement la main.

Duranty.

Malgré ce courtois souhait, il ne semble pas que les relations ébauchées de la sorte entre lui et Lemonnier soient allées plus loin. Aussi bien l'auteur du *Malheur d'Henriette Gérard* et de *La Cause du beau Guillaume* disparaissait-il prématurément au début d'août 1880, précédant ainsi dans la tombe son premier maître Champfleury, mort seulement neuf ans plus tard [4].

Gustave Charlier.

ÉMILE ZOLA ET LOUISE SOLARI

On ignore tout des amours enfantines d'Émile Zola. L'influence de ses amitiés (Baille, Cézanne...) nous semble beaucoup plus déterminante pour la formation de son caractère, et il n'y aurait guère lieu d'insister sur les vagues figures féminines qu'il a pu approcher à Aix pendant son adolescence, si un livre récent n'avait fait un sort particulier à l'une d'entre elles : Louise Solari, sœur de son camarade le sculpteur Philippe Solari. Dans sa biographie romancée, intelligente d'ailleurs et généralement bien informée, M. Armand Lanoux croit pouvoir, à certains indices, reconnaître en elle le grand amour de Zola (*Bonjour, Monsieur Zola*, p. 33-35, 107). Chaque point qu'il soulève sollicite la discussion. Nous versons au dossier ce document qui rend bien peu vraisemblable l'hypothèse de M. Lanoux : l'acte de décès de Louise Solari, retrouvé aux archives de l'État civil de la Mairie d'Aix. Le voici :

1. Il y avait donné aussi, cette même année, deux articles sur Daumier et trois sur *Les Écoles étrangères de peinture à l'Exposition universelle*. Voir la précieuse *Bibliographie* jointe par le Dr Maurice Parturier au *Duranty, étude biographique et critique* de Louis-Édouard Tabary (Paris, Belles-Lettres, 1954), nos 211, 214, 215, 219 et 220).
2. Paris, 1873.
3. *Bibliographie* citée, n° 205.
4. Conservés à Bruxelles au Musée Lemonnier, ces lettres et billets de Champfleury et de Duranty ont été transcrits à notre intention sur les originaux par notre excellent confrère Gustave Vanwelkenhuyzen, que nous remercions ici de son obligeance.

Louise Solari N°. 386 Année 1870

L'an mille huit cent soixante dix et le dix-neuf Mai à cinq heures du soir par devant Nous Aldonce de Philip, adjoint au Maire d'Aix, ont comparu sieurs Auguste Pardigon, fabriquant de chapeaux, âgé de trente-neuf ans, et Guillaume Esquier, perruquier, âgé de cinquante-six ans, domiciliés à Aix, non parents de la décédée, lesquels nous ont déclaré que Louise Solari, couturière, âgée de vingt-trois ans, six mois, native de cette ville d'Aix, y domiciliée, fille de Antoine Marius Solari, ancien cafetier, et de Émilie Marie Anne Pascal, sans profession, domiciliée à Paris, célibataire, était décédée ce matin à onze heures dans son domicile rue de Bourras, 35, ainsi que nous nous en sommes assuré en nous transportant auprès de la personne décédée, et, lecture faite du présent acte, avons signé avec les déclarants.

Vingt-trois ans six mois le 19 mai 1870. Zola quitta Aix en février 1858. Il avait dix-huit ans, la petite fille en avait tout juste douze....

Marcel Girard.

DEUX LETTRES INÉDITES DE ZOLA A HUYSMANS

La Bibliothèque Lénine, à Moscou, conserve quelques lettres de Zola à divers correspondants russes et français qui ne figurent pas dans l'édition Bernouard.

Nous publions ici les deux plus importantes. Elles ont été adressées à J.-K. Huysmans, en 1885 et 1887. D'après l'enveloppe qui les contient, elles ont été données par celui-ci à A. Ourousof.

Marcel Girard.

Médan, 13 novembre 85 [1]

Merci de votre bonne lettre, mon cher Huysmans. Elle tombe comme une amicale poignée de mains, au milieu du grand silence de lâcheté qui m'entoure, depuis que je me compromets, en ébranlant les bases de l'État [2]. Vous croyez que j'ai tué la censure. Ah ! mon ami, c'est elle qui me tuerait, si je n'avais la carcasse solide. Vous savez bien que la servitude et la sottise sont éternelles.

Le pis est que je me suis mis en retard. Hélas ! non, je ne touche pas à la fin de mon bouquin [3], j'en suis à peine à la moitié ! N'importe, la publication commencera dans le *Gil Blas* le 26 décembre, et il faudra que je mette les séances doubles. Ce qui fait, malheureusement, qu'on ne me verra guère cette année à Paris, où je ne passerai sans doute que le mois de mars.

Je sympathise avec votre écœurement de ce voyage autour de Paris [4]. Trop de fortifications, n'est-ce pas ? Mais vous allez nous donner là des pages très curieuses et très intenses, j'en suis sûr. Vous étiez l'homme de cette grande gueuse de ville, vue par ses marges. Et envoyez-moi tout ça, si c'est possible, n'est-ce pas ? Envoyez-moi vos *Croquis parisiens* [5] : j'ai besoin d'art dans mon trou.

Ma femme vous envoie son bon souvenir, et je vous serre affectueusement la main.

Émile Zola.

1. Cette lettre est une réponse immédiate à celle que Huysmans écrivit à Zola le 12 novembre (voir J.-K. Huysmans, *Lettres inédites à Émile Zola*, publiées et annotées par Pierre Lambert avec une introduction de Pierre Cogny, Droz, 1953, p. 115).
2. Il s'agit des difficultés qui opposèrent Zola et la censure à propos de la représentation de la pièce tiré de *Germinal*.
3. Allusion à son roman *L'Œuvre*.
4. Huysmans travaillait à un article sur la banlieue parisienne (*loc. cit.*, p. 118, note 3).
5. Les *Croquis parisiens* seront réédités par Vanier en mars 1886.

Médan, 29 Octobre 87. [1]

Mon Cher Huysmans,

Me voici enfin de retour à Médan, et vous n'imaginez pas au milieu de quelle aventure bête. Vous savez bien mon petit chien Fanfan [2], pour lequel nous avons une tendresse imbécile de vieux ménage sans enfant [3] ? Est-ce qu'il n'est pas devenu fou, à la suite d'une crise d'épilepsie ! Et nous voilà absolument désorbités, avec un chien fou sur les bras ! Depuis quinze jours, nous n'en vivons plus. D'abord, au lieu de nous contenter de traverser Paris, nous y avons séjourné pendant près de deux semaines. Et maintenant, nous voilà ici, avec notre vie troublée. Du reste, nous y resterons fort peu, nous rentrerons à Paris vers le 15 novembre, pour y passer l'hiver.

Et moi qui comptais vous voir en octobre ! Votre époque de congé doit être passée. Si vous êtes libre et si l'hiver ne vous effraye pas, venez, on vous attend. Autrement, à bientôt, à Paris.

Je n'ai rien fait depuis deux mois, j'ai mis une telle lenteur aux épreuves de « la Terre », que nous ne paraîtrons pas avant quinze jours. J'ai soif de repos et je crois bien que je ne vais pas me tuer au travail cet hiver.

Et vous ? Etes-vous content ? Les premiers froids ont-ils calmé un peu vos névralgies ? Voici des siècles qu'on ne s'est vu. Enfin, il y a des années de bien grand trouble. A bientôt, n'est-ce pas ? et affectueusement à vous de la part du ménage [4].

Émile Zola.

1. Réponse à une lettre de Huysmans remontant au 20 août environ (*loc. cit.*, p. 127). Huysmans y demandait : « Irez-vous à Médan en octobre ?... Si vous y étiez à ce temps, j'irai vous voir un peu, car je pense avoir alors deux ou trois jours de liberté ».

2. On connaît la sensibilité de Zola à l'égard des animaux (Cf. Dr. Le Blond-Zola, *É. Zola und die Tiere*, Berlin, 1933). « Le petit chien Fanfan » avait remplacé Bertrand, le terre-neuve qui, sous le nom de Mathieu, meurt dans les bras de son maître, à la fin de *La Joie de Vivre*.

3. Quelques mois plus tard, Zola rencontrera la jeune fille avec laquelle il allait fonder une famille. Comme d'autres indices le prouvent, cette liaison ne fut pas fortuite : elle répondait à un besoin fondamental de paternité.

4. Huysmans répondit à cette lettre le 31 octobre (*loc. cit.*, p. 131).

COMPTES RENDUS

Ernest-Robert Curtius, **La Littérature européenne et le moyen âge latin.** Traduit de l'allemand, par J. Bréjoux. Paris, Presses universitaires de France, 1956. Un vol. in-8° de xix-738 pages.

Publié d'abord en 1947, réédité en 1953, cet ouvrage a été traduit en anglais cette même année, puis en espagnol, en portugais, en italien, en français ; c'est dire l'audience qu'il a déjà conquise auprès d'un vaste public international. La traduction française est remarquable, disons-le tout de suite, de parfaite aisance et de précision ; le nom et l'autorité du traducteur eût suffi à nous garantir ces qualités.

Ce livre est à la fois un monument d'érudition et le testament méthodologique de l'auteur. Pour en comprendre la genèse, il faut remonter quinze ans avant sa première publication, se rappeler l'état d'esprit de E.-R. Curtius en 1932. Il a publié cette année-là son célèbre article : *L'esprit allemand en danger*, où il dénonçait la rupture de la jeune intellectualité allemande avec la tradition d'une civilisation européenne et même proprement germanique, ainsi que la déviation de la littérature vers une idéologie sociale ou politique. Il faut aussi se rappeler les exigences dès lors impérieuses de son enseignement, comment il défendait au bibliothécaire de l'Université de prêter aux étudiants les ouvrages de littérature contemporaine s'il n'avait pu s'assurer que ces jeunes gens connussent bien les classiques : interdiction d'emprunter les *Nourritures terrestres* si l'on ne connaissait pas à fond *Mithridate* ou *Sertorius*. Une légende s'est créée à ce sujet ; elle exagère peut-être les faits ; elle ne trahit pas l'orientation du maître. Non certes que ce savant, qui étudie ici la tradition gréco-romaine dans le moyen âge européen, méprisât les âges les plus récents de la littérature française ; on sait son amitié pour Gide ou Schlumberger ; on connaît ses remarquables essais sur Balzac, sur Proust ; il a fait plus que personne pour expliquer en profondeur aux étudiants allemands notre littérature contemporaine, Péguy et Claudel en particulier. Mais lorsqu'en 1932, il prit conscience de la rupture qui risquait de s'accomplir entre les tendances nouvelles de la littérature européenne et la tradition formelle de l'Antiquité, passant par-dessus les âges renaissants, classiques ou baroques, il vint reprendre contact avec le moyen âge littéraire, en tant que mainteneur de cette tradition, et, en particulier, tout naturellement, avec la littérature latine du moyen âge. Et ce furent, entre autres, ces trente-deux articles, parus dans les revues savantes les plus diverses de 1932 à 1950, qu'il indique comme « travaux préparatoires » à son nouvel ouvrage, tous axés sur le problème de la forme littéraire au moyen âge.

Bien déroutante, au premier aspect, l'architecture du volume : dix-huit chapitres dont le premier, sur *La littérature européenne*, peut être considéré, avec ses vues profondes et larges, comme une introduction et une prise de position, tandis que le dernier, *Épilogue*, qui débute par un *Regard en arrière*, dégage quelques idées suggérées par les faits étudiés. Entre les chapitres, peu de lien apparent, aucun effort visible d'organisation logique ou chronologique ; sans doute de *Littérature et culture* (au moyen âge, il va sans dire), à *La rhétorique*, puis à *La topique*, la courbe se dessine ; mais *La Déesse nature* (ch. VI) vient s'intercaler curieusement entre *La*

topique et *Les métaphores*, suivies logiquement de *Poésie et rhétorique*. Ce sont ensuite diverses matières de la littérature qui sont traitées avec *Héros et souverains*, *Le paysage idéal*, *Poésie et philosophie*, *Poésie et théologie*, *Les Muses*. A partir du chapitre XIV, prolongeant ses vues sur le moyen âge et retrouvant les problèmes que l'étude de cette époque avait permis de mieux isoler et de faire apparaître plus clairement, l'auteur étudie *Le classicisme* (et la formation du « canon » moderne), *Le maniérisme*, *Le symbolisme du livre*, *Dante*. L'aspect un peu chaotique de la composition s'explique par la genèse de l'ouvrage : utilisant et parfois introduisant directement des articles ou fragments d'articles déjà publiés sur des sujets très divers, l'auteur n'a pas voulu en apporter seulement les conclusions, ni les harmoniser en un système abstrait : il nous donne quantité de faits et de textes, se garde de les dépasser en une idéologie aventureuse, conserve à son érudition sa dispersion initiale, éclairant ainsi la masse énorme de la littérature latine européenne du moyen âge dans ses produits les plus variés, nous proposant enfin les textes les plus significatifs dans leur diversité.

A ces dix-huit chapitres s'ajoutent vingt-cinq *Excursus* (215 p. en tout), dont le plus important traite de *La science littéraire*, de Quintilien au XIII^e^ siècle (p. 536-572), mais où l'on trouve étudiés des sujets aussi différents que l'idée qu'on se faisait du poète (VII, VIII, IX, X, XII), *L'étymologie considérée comme forme de pensée*, *La théorie artistique de Calderon...*, *Montesquieu*, *Ovide et Virgile*, *Diderot et Horace*.

Le désordre apparent dans la succession des études, la variété des objets de recherche ne doit pas cependant nous masquer l'unité profonde de l'ouvrage, qui apparaît bientôt avec évidence. Réagissant contre une méthode scientifique qui a donné d'innombrables études savantes, mais qui finissait par ne plus considérer dans la littérature que l'apport idéologique ou sentimental, aboutissant bien souvent, surtout en Allemagne, à une construction métaphysique et esthétique, Curtius veut mettre en pleine lumière le côté essentiellement formel de la tradition humaniste qu'il veut maintenir ou ressusciter. Or la littérature latine du moyen âge offre un des cas les plus probants du maintien d'une tradition formelle après une rupture politique et sociale, et dans le désordre qui accompagne l'établissement d'un ordre nouveau. A de tels moments (comme, avec de moindres proportions, pendant et après la Révolution française) on voit avec évidence que la matière sociale et religieuse, humaine même et à plus forte raison politique, d'une littérature n'étant plus qu'un passé aboli, seule demeure sur les ruines d'une idéologie sans avenir et sans actualité, la masse des procédés formels. Et, mieux que pour la période 1790-1820, la rareté relative des modèles antiques conservés permet de suivre au moyen âge la filiation des procédés qui leur sont empruntés. A la méthode qu'il emploie — et qui n'est pas sans rapports avec celle des « formalistes » russes de la période 1923-1927, Curtius donne le nom — tout à fait justifié — de « phénoménologie » de la littérature, la distinguant par là de l'histoire littéraire (au sens étroit du mot sans doute, et telle qu'elle est couramment pratiquée chez nous), de la science de la littérature (elle-même si diversement pratiquée) et de la littérature comparée. On pense combien cette « phénoménologie » de la littérature réjouit le cœur du modeste auteur de *Tendances nouvelles en histoire littéraire* qui, dès 1930, appelait de ses vœux cette méthode, sans avoir d'ailleurs trouvé le nom qui lui convient. Cette « phénoménologie » est fondée, et l'auteur insiste sur ce point par réaction contre la pratique de beaucoup de savants allemands contemporains, sur la *philologie*. Mais ce terme peut prêter à confusion pour nous. Le traducteur s'est sans doute vu contraint de le garder, faute d'un terme français, ou d'une expression assez courte, qui pût lui correspondre dans notre langue ; mais nous devons entendre : étude précise des termes mêmes constituant le document écrit, ou, comme le dit Curtius dans son *Epilogue*, « analyse des textes ». Cette analyse peut seule déceler le procédé, l' « artifice », parfois produit de décadence, parfois (p. 481) germe de perfection et de résurrection littéraire : « Les artifices du langage de l'Antiquité finissante agirent souvent comme un stimulant et éveillèrent l'ambition artistique... Entre les mains d'un grand maître, cette technique artificielle ne fait que donner une plus grande force à l'expression. L'artifice passe dans l'art et s'absorbe en lui... » Cons-

tatant que « l'histoire littéraire n'accorde pas d'ordinaire une grande attention au système des formes », Curtius est amené à formuler cette grande vérité que « l'analyse des formes littéraires peut amener à des vues profondes sur l'histoire des idées », et que « l'esprit a pris vie à partir de la forme » (p. 482-484).

La dernière phrase de l'*Epilogue* justifie les lignes que nous consacrons à un ouvrage relatif à une période qui tient fort peu de place dans la *R. H. L. F.* : « Les enquêtes sur le moyen âge que nous offrons au lecteur forment un tout organique qui peut se suffire à lui-même. Mais nos considérations dépassent le moyen âge par leur méthode comme par leur objet. C'est ce que j'espère démontrer dans mes travaux à venir, *in questa tanto picciola vigilia de' nostri sensi ch' è del rimanente...* » On sait que le maître de Bonn est mort à soixante-dix ans, le 19 avril 1956 ; ce prolongement de son œuvre, cette utilisation de sa méthode, c'est à de jeunes chercheurs à les pratiquer, dans d'autres domaines.

Beaucoup de chapitres, ou de subdivisions de chapitres, font d'ailleurs éclater l'idée trop étroite que le titre de l'ouvrage pourrait faire induire de sa matière : le chapitre XIV étudie, par exemple, la notion de classicisme ; on y voit l'idée de « moderne » naître au XII^e^ siècle, le classement des auteurs anciens s'effectuer peu à peu jusqu'au XV^e^ siècle, et rester fort différent du nôtre jusqu'en plein XVII^e^ siècle (p. 320, le contenu de la *Bibliothèque* des Classiques de Huet et de ses vingt-deux volumes publiés entre 1674 et 1691), la constitution du « canon moderne » en Italie vers 1500 et son évolution de Boileau à Voltaire, à Schlegel, à Stendhal. Le chapitre XV sur *Le Maniérisme* constitue une base de l'étude de la préciosité formelle et de son arrière-plan latin. Le chapitre XVI se fonde sur les essais de Gœthe concernant la métaphore et le programme d'études qu'il propose à ce sujet (p. 369), pour étudier le « symbolisme du livre » dans la littérature latine du moyen âge, mais aussi aux XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, de Dante et Shakespeare à Voltaire. L'Excursus XXIV explique le sens des mots d'Ovide mis en exergue par Montesquieu à son *Esprit des Lois* ; l'Excursus XXV (p. 694-705) étudie l'unité du *Neveu de Rameau* et son sens en se fondant — après avoir largement analysé les interprétations des commentateurs français — sur les vers d'Horace mis en tête de cette *Satire seconde*, et de la *Satire première sur les caractères...* « Le sujet du livre, conclut l'auteur, amène nécessairement à élargir le problème, à envisager les rapports de la littérature européenne avec la latinité de toutes les époques... » et il ajoute que ces Excursus sur Montesquieu et Diderot montrent que « l'histoire de la littérature moderne court le risque de tomber dans l'erreur lorsqu'elle quitte le terrain de la culture humaniste ».

On ne saurait trop insister, en terminant un compte rendu aussi ridiculement incomplet, sur l'importance de l'ouvrage. Il remue quantité d'idées sur la méthode d'investigation scientifique de la littérature du passé. Certes de nombreux ouvrages ont, depuis trente ans, proposé des méthodes nouvelles. L'insuffisance de ces essais venait toujours de ce que leurs auteurs perdaient contact avec la réalité littéraire et construisaient des systèmes théoriques. La particularité de l'ouvrage de E.-R. Curtius est de dégager des indications de méthode d'une masse énorme de documentation précise, concrète, rigoureusement analysée à la lumière d'une érudition immense. La méthode est ici suggérée par la pratique même d'un historien et d'un « philologue » de tout premier ordre.

PHILIPPE VAN TIEGHEM.

ROBERT GARAPON. **La fantaisie verbale et le comique dans le théâtre français du moyen âge à la fin du XVII^e^ siècle.** Paris, A. Colin, 1957. Un vol. in-8° de 368 pages.

Il y a longtemps qu'en France [1] il n'avait paru un travail approfondi sur notre ancien théâtre comique. Avec l'audace de la jeunesse, M. Gara-

1. Un Suisse, G. Attinger, a publié un livre sur la Commedia dell'arte dans le théâtre français. Un Australien, I. Maxwell, a écrit sur la farce française.

pon en embrasse l'histoire depuis la fin du XII^e siècle jusqu'au début du XVIII^e. Mais il a limité son étude à un aspect spécial : la fantaisie verbale, qu'il a soin de distinguer du quiproquo, du calembour, du jeu de mots et de la parodie [1]. Il la définit comme un jeu gratuit, libéré du souci de signification. A première vue, ce domaine paraît étroit et d'importance secondaire ; mais, tout au cours de son livre, l'auteur démontre que la fantaisie verbale intéresse l'histoire de la langue et du style, celle des troupes et des auteurs, la sociologie et l'esthétique.

L'histoire que M. Garapon a tracée de la fantaisie verbale, en s'appuyant sur d'innombrables pièces de théâtre, étonnera le lecteur. En effet, on pouvait penser *a priori* qu'au cours des siècles la fantaisie verbale s'était d'abord développée, et qu'ensuite, les procédés étant devenus mécaniques et les effets étant usés, elle s'était étiolée. La réalité est bien plus complexe. M. Garapon place l'apogée de cette fantaisie entre 1450 et 1550, quand se multiplient farces, soties et monologues comiques. Mais la comédie de la Renaissance n'en use guère. En revanche, au début du XVII^e siècle, les farceurs célèbres en font un usage copieux ; puis Corneille (qui l'eût cru ?) lui donne droit de cité dans la comédie en cinq actes : *l'Illusion Comique* précède les comédies de Mareschal et de Desmarets de Saint-Sorlin. Entre 1640 et 1660, la fantaisie verbale occupe une grande place dans les comédies de Scarron, de Cyrano, de Thomas Corneille, etc. Puis les comédiens-auteurs contemporains de Molière en rehaussent leurs petites comédies. Enfin Molière utilise toutes les formes de la fantaisie verbale. Après lui, elle persiste dans les pièces françaises que jouaient, entre 1681 et 1697, les Comédiens italiens. Mais les comédies qu'on destine au Théâtre français ne lui accordent qu'une place minime : son rôle est terminé.

Avec un soin égal, M. Garapon étudie chaque période de cette histoire mal connue. Il découvre la fantaisie verbale déjà dans des énumérations de noms propres imaginaires qu'on rencontre dans la *Chanson de Roland.* Elle se diversifie dès nos plus anciennes pièces en langue vulgaire : le théâtre religieux de Bodel, de Rutebeuf, d'Adam de la Halle, et les monologues tels que le *Dit de l'Herberie*, dont la surabondance verbale, aux représentations des Théophiliens, ne manque pas de dérider le public. Déjà M. Garapon commence à appliquer la judicieuse classification qui lui servira pour le théâtre de Regnard comme pour les farces et les soties : jargons (latin correct ou estropié, latin francisé, langages professionnels, patois, langages étrangers, charabia), — propos incohérents, — répétitions de mots ou de phrases, — énumérations, boniments, accumulations d'injures. En ce domaine dramatique, il n'y a pas d'hiatus entre le XIII^e et le XV^e siècles.

Le chapitre II qui est consacré à « l'âge d'or » de la fantaisie verbale, est un des plus longs de l'ouvrage. Quiconque s'intéresse à notre théâtre médiéval en tirera profit. M. Garapon assigne à chaque genre dramatique sa place dans la représentation, et explique la fantaisie verbale des soties, des monologues et des farces par leur place respective. Il démonte le mécanisme de la fameuse sotie des *Menus propos*, et de *Messieurs de Mallepaye et de Baillevent.* Il replace le *Pathelin* dans l'ensemble de notre ancien théâtre comique. Bien entendu, il utilise aussi les parties bouffonnes de nos mystères : le comique élémentaire des gambades et hurlements des diables, des tirades incohérentes des démoniacles [2], des boniments des marchands, des pitreries du Fou, des sketches divers produisait la détente nécessaire. Quand M. Garapon mentionne les « sonorités redoutables » de tirades de fanfarons, je pense à telle invective de Lucifer contre ses diables : la majorité du public n'en comprenait pas le détail, mais l'entassement de consonnes fracassantes l'amusait. A bon droit, M. Garapon s'attarde, un instant, à deux œuvres non dramatiques : les coq-à-l'âne de Marot qu'il rattache à la littérature des *Menus Propos*, et les romans de Rabelais dont il précise les emprunts aux procédés de la fantaisie verbale. Il fait des remarques judicieuses sur

1. M. Garapon reconnaît qu'il n'existe pas de frontière infranchissable entre la fantaisie verbale et d'autres formes de comique (par exemple, pour le soldat fanfaron). Je ne vois pas de fantaisie verbale dans les stichomythies parallèles de *Mélite*, qui sont citées p. 153. Ces antithèses rigoureusement symétriques proviennent des tragédies à l'antique ; R. Garnier en avait donné des exemples notables.

2. Avant leur guérison miraculeuse par Jésus-Christ ou par un saint.

cet ancien théâtre comique ; comme pour l'œuvre de Rabelais, il demande qu'on y reconnaisse, à côté du réalisme, une large part de fantaisie.

La comédie que les Français de la Renaissance copient chez les Italiens, suit de tout autres principes ; la fantaisie verbale, sacrifiée au comique d'intrigue, se réduit à des tirades de capitans et à du jargon [1].

Pour le théâtre du XVII[e] siècle, M. Garapon se trouvait sur un terrain déjà défriché. Mais il éclaire d'une lumière nouvelle des œuvres connues. Il n'a pas de peine à retrouver la traditionnelle fantaisie verbale chez les farceurs de l'hôtel de Bourgogne et du Pont-Neuf. Il signale un nouvel avatar de la fatrasie : le galimatias [2]. Ce début du chapitre IV eût pu être plus étoffé : il fallait mentionner les publications et réimpressions de farces qui eurent lieu entre 1590 et 1620 et qui concouraient, avec les traditions orales des farceurs, à nourrir le courant de la fantaisie verbale. Ce nouvel essor de la farce, du monologue et même du sermon joyeux [3], coïncide avec le déclin de la tragédie et de la comédie régulières, dû à la grande crise de la fin du XVI[e] siècle. Dans les textes cités page 136, je reconnais, non la parodie du style galant ou fleuri, mais celle de l'image prolongée en allégorie : cette figure était cultivée aussi bien par les romanciers comme Nervèze que par les néo-pétrarquistes tels que Desportes. M. Garapon observe avec justesse que les fous qui pullulent à cette époque dans le théâtre en vers, évitent soigneusement l'incohérence fantaisiste des « dervés » de notre ancien théâtre religieux.

M. Garapon, qui vient de publier une importante édition de l'*Illusion Comique*, renouvelle nos jugements sur cette pièce. A la reprise de 1937 (qui fut, d'ailleurs, fort mal conçue), le public et les critiques goûtèrent médiocrement les énormes vantardises du Matamore ; Bellessort, critique de goût classique, le comparait à un Léviathan d'un autre âge. C'est qu'ils ignoraient le goût de nos auteurs baroques pour les caractères excessifs, les personnages outrés. Et ils n'avaient pas vu que Corneille, reprenant un fantoche traditionnel — avouons-le, il fait une étrange figure à côté d'un Clindor ou d'une Isabelle, — l'a rajeuni, lui a conféré une originalité, en lui attribuant la fantaisie verbale la plus riche et la plus débridée. L'étude stylistique, phonétique et rythmique de ses tirades (p. 161-172) est un des meilleurs passages de la thèse [4].

Quant à la comédie de 1640 à 1660 [5], M. Garapon montre clairement que Scarron, ses contemporains et ses imitateurs ajoutent à leurs modèles espagnols ou italiens une copieuse fantaisie verbale ; les grotesques, les rôles de Jodelet, les valets, la pratiquent abondamment. Les inventions de Scarron ne manquent pas de saveur, mais les procédés finissent par être appliqués mécaniquement. Cette fantaisie verbale à la Scarron se prolonge dans les petites pièces qui sont jouées au temps de Molière et dans les *Plaideurs*, dont M. Garapon nous propose une interprétation neuve et exacte.

L'étude de la fantaisie verbale dans le théâtre de Molière est riche en résultats. Tous les procédés que M. Garapon avait catalogués dans les chapitres précédents se retrouvent chez Molière, qui y ajoute la variation sur

1. Pour le jargon bourguignon des *Escolliers*, se rappeler que l'auteur, Fr. Perrin, était d'Autun. Le langage mi-vulgaire mi-latin des pédants de Larivey n'est pas une invention fantaisiste ; ce mélange se retrouve, par exemple, dans le *Scaligerana*.

2. Pages 145-148. Noter la place que ce genre littéraire (!) tient dans le *Cabinet satyrique* de 1618, à côté de coq-à-l'âne. L'allusion, p. 138, au borgne Lucas et à sa femme provient de la farce de Lucas le sergent borgne, écrite sur un thème très répandu.

3. Voir les publications de certains éditeurs rouennais (cf. mon article dans le *Bulletin Historique et Philologique*, année 1956).

4. A ceux qui seraient tentés de suivre à la lettre les théories de Maurice Grammont, je signale la sage remarque de la p. 165 ; les sonorités doivent leur valeur au sens des mots et de la phrase. Les *r* répétés et la finale *able* ne produisent aucun effet dans la requête de Dorante (v. 93-95), mais ils résonnent avec fracas dans ce vers du Matamore :

Regarde, j'ai quitté cette effroyable mine.

5. Deux vers du *Galimatias* de Deroziers sont inspirés par les deux premiers vers des *Larmes de S. Pierre* ; d'où la présence inattendue de Thésée.

un thème. L'auteur montre finement les buts que Molière assigne à la fantaisie verbale [1]. Mais, tout en la développant, il lui porte un coup dont elle ne se relèvera pas : ce n'est plus un jeu gratuit, chez lui elle sert à animer le mouvement de la scène et à éclairer le caractère d'un personnage : un parallèle entre deux passages apparentés, l'un de *Don Bertrand de Cigarral*, l'autre du *Malade Imaginaire*, est probant.

Aussi les successeurs de Molière, soucieux de mettre à la scène des « caractères », la négligeront, sauf quand ils écriront pour les Comédiens italiens [2]. Quand Brueys étire en cinq actes le sujet de la farce de *Pathelin*, il en supprime ou en exténue la fantaisie verbale.

Un tel sujet suscitait d'importants problèmes. Et d'abord, celui de la continuité. M. Garapon, qui lui a consacré des remarques dispersées, eût pu y revenir dans la conclusion. Pour le théâtre sérieux, je ne crois pas à celle que l'on a cru reconnaître entre le mystère et la tragédie humaniste ou classique [3]. Quant à la fantaisie verbale, il existe entre théâtre médiéval et théâtre moderne des ressemblances qui ne tirent pas à conséquence, mais aussi des filières, certaines ou probables. Des coïncidences ? Prenez la sotie rouennaise antipapiste de la *Mère de Ville* ; un personnage y fait cette ridicule entrée en scène :

> Je suis le garde, garde pot,
> Je suis le garde, garde épée,
> Je suis le garde bras, etc....

Aussitôt le lecteur se prend à fredonner l'entrée d'Achille dans une pièce du XIX^e^ siècle : « Je suis le bouillant Achille, bouillant Achille... ». Mais Offenbach n'avait certainement pas lu le manuscrit La Vallière....

Autre exemple ; Jean Michel a accumulé dans la bouche de Judas désespéré les noms étranges de monstres infernaux : Cachodemon, Galast, Malost, etc. Dans *Don Japhet d'Arménie*, Scarron accumule les noms rocailleux de villes et de personnages mexicains : Azatèque, Uriquis, Chicuchiquizèque [4]. Trois siècles plus tard, Claudel tirera prétexte du voyage de Christophe Colomb pour mettre en action des démons aztèques aux noms effroyables. Il n'a probablement pas lu *Don Japhet*. Il n'avait que faire de l'exemple de Scarron : sa joviale exubérance suffisait. De même, Boisrobert n'avait pas besoin de lire le *Privilège aux Bretons* (*circa* 1240) pour tirer de noms propres bretons, plus ou moins authentiques, un comique facile [5].

M. Garapon nous indique plusieurs filières. Dans les monologues joyeux, on passe aisément de *Watelet de tous métiers* à *Maître Hambrelin*, et de *Hambrelin* au *Varlet à tout faire* (p. 80 et 83). Les *Menus Propos* ont été plagiés (p. 61). Si Rabelais [6] a été influencé par le *Pathelin*, à son tour il sert de relais entre la farce de la fin du XV^e^ siècle et le théâtre comique du début du XVII^e^ : on reconnaît chez Tabarin des réminiscences de l'Ecolier limousin (p. 134). Une énumération militaire, dans le *Capitan Matamore* de Mareschal, peut avoir été inspirée par le prologue du *Tiers Livre* (p. 174). Que de fois, en lisant Bruscambille, on reconnaît du Rabelais !

Les auteurs des années 1660-1680 mériteraient une étude approfondie. Il y a d'abord l'influence de Scarron qui, en dépit de Boileau, se prolonge au delà de sa mort. Pour expliquer la tradition de la farce chez Molière, M. Garapon fait état de contacts oraux entre acteurs. D'accord ; mais il faut aussi tenir compte des souvenirs parisiens du petit Poquelin, et des voyages de l'Illustre Théâtre en province, où la farce avait gardé un public

1. Sur la valeur comique de la répétition chez Molière, je partage l'opinion de M. Garapon (p. 256). En outre, Molière connaissait trop bien son Rabelais pour n'avoir pas remarqué le comique irrésistible de certaines de ses répétitions ; celle de *Punition et vengeance divine* par Homenaz vaut le quadruple *le pauvre homme* de cet autre sot : Orgon.
2. P. 278, le mot Abdenago n'est pas plus imaginaire que celui de Virago. C'est le nom d'un des trois jeunes Hébreux dans la fournaise.
3. J'ai déjà justifié mon opinion, ici même, XLI, p. 286.
4. Cf. *La fantaisie verbale*, p. 191.
5. *Ibid.*, p. 22 et 191-192.
6. Je regrette l'absence d'un index des noms d'auteurs et de genres. Pour Rabelais, Scarron, galimatias, etc..., il eût rendu bien des services.

fidèle. Enfin, si les minutes notariales nous avaient conservé un inventaire *détaillé* de sa bibliothèque, la solution du problème serait facilitée.

Il est significatif qu'entre 1660 et 1680, la fantaisie verbale est cultivée surtout par des comédiens-auteurs : Molière, Chevalier, Poisson, Rosimond, Hauteroche, Brécourt, et Montfleury, fils lui-même de comédien : par eux se maintenait la tradition de la première moitié du XVII^e siècle.

M. Garapon se garde de séparer l'œuvre dramatique des hommes pour qui elle est écrite et de ceux par qui elle est jouée. Il voit l'origine du Matamore de Corneille dans la situation du théâtre du Marais en 1635. Si les auteurs s'adonnent plus à la fantaisie verbale dans les pièces destinées aux Comédiens italiens, c'est que ceux-ci conservaient quelque chose de la technique de la Commedia dell'arte.

Il est hasardeux d'imaginer les réactions et les goûts du public des siècles passés. Toutefois, M. Garapon a réussi, semble-t-il, à définir l'état d'esprit du spectateur médiéval. Celui-ci était heureux d'échapper, pour une fois, à la monotone vie quotidienne, il était disponible, prêt à rire bonnement et sans effort intellectuel. La fantaisie verbale lui procurait l'évasion désirée. Complétant le livre de Bergson, M. Garapon met en lumière un comique d'euphorie, qui a fleuri surtout entre 1450 et 1550.

Cette fantaisie verbale a besoin, pour s'épanouir, d'une langue encore malléable et en évolution. Quand on croit qu'elle se fixe et qu'elle atteint son point de perfection, la fantaisie verbale perd sa liberté de mouvement. Et à la fin du XVII^e siècle, ces entraves sont renforcées par les bienséances.

Comme on le voit, la fantaisie verbale, qui, dans l'échelle des valeurs dramatiques, occupe une place inférieure, offre matière aux réflexions les plus diverses [1]. C'est le mérite de M. Garapon d'avoir embrassé ce vaste sujet, d'en avoir noté tous les aspects et toutes les résonances, et d'avoir utilisé avec finesse [2] une documentation considérable. Enfin, on peut suivre l'auteur avec confiance, ce qui n'est pas si commun.

RAYMOND LEBÈGUE.

RAYMOND LEBÈGUE, **Malherbe et du Périer. Harangue pour le Prince de Joinville.** Texte et variantes, suivis d'une étude sur **Malherbe et l'Eloquence d'apparat.** Paris, Armand Colin, s. d. [1957]. Une plaquette in-4° de 50 pages.

Dans cette précieuse plaquette, M. Raymond Lebègue, membre de l'Institut, a réimprimé et complété un travail paru ici même, livraison d'octobre-décembre 1955, p. 433-468.

Ces pages érudites prennent rang dans une belle suite d'études d'une extrême précision où l'éminent historien du Préclassicisme a montré l'importance et l'intérêt des corrections apportées par les poètes du temps à leurs œuvres ou à celles de leurs confrères. Je rappellerai : *Ronsard au travail*, Lettres d'Humanité, XI, déc. 1952 ; *Deux poèmes de Bertaut*, Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, VII, 1945 ; *Malherbe correcteur de tragédie* [la *Sophonisbe* de Montchrestien], ici même, XLI, 1954. Malherbe trouvait grand plaisir à ce rôle de censeur conforme à sa vocation de Régent d'une école poétique très fermée.

Mais il s'agit ici d'une assez longue prose : la *Harangue faite au Parlement de Provence* le 24 octobre 1616 par le jeune avocat Scipion du Périer, fils d'un ami de Malherbe, *sur la présentation des lettres de survivances au gouvernement dudit pays, pour messire François de Lorraine, prince de Joinville*, un bambin de quatre ans. L'auteur avait sollicité les corrections de Malherbe, dont il devait finalement n'admettre qu'une partie. Le lecteur trouvera d'abord, p. 3-11, le texte de cette pièce, amendé à deux reprises par le poète, et pour laquelle on a conservé trois rédactions manuscrites, dont deux sont chargées à l'excès des corrections de celui-ci, et deux imprimés, — et,

1. Signalons encore, p. 337 et 341, l'attitude opposée des baroques et des burlesques à l'égard de la fantaisie verbale.

2. Et aussi avec bonne humeur ; voici une formule typique : « nous ne résistons pas au plaisir de citer le passage suivant ».

p. 12-23, pages de complément, il assistera cette fois au jeu complexe de ces corrections, surprenant ainsi « Le Régent au travail ».

Dans *Malherbe et l'Eloquence d'apparat*, M. R. Lebègue présente Scipion du Périer et tisse avec finesse l'histoire de cette demande de censure et ses rebondissements, p. 24-31. Il examine ensuite la rédaction primitive de Du Périer et les modifications apportées par le poète pour le fond et la disposition. Puis il en vient à la forme, p. 36-49, classant la masse des variantes offertes à sa sagacité sous une suite de rubriques qui épuisent la matière. Je signale : *les sons,... la syntaxe,... la propriété des termes, la précision, le renforcement,... la bourre, les répétitions de mots,... les comparaisons, les images et les métaphores, les antithèses, les traits et les concetti* et enfin *les périodes*, dont la recherche est longuement examinée. Chemin faisant, il dégage les raisons de ces si nombreuses corrections et il constitue ainsi sur exemples la *Rhétorique* de Malherbe.

Dans de sobres paragraphes de conclusion, M. R. Lebègue souligne l'intérêt unique de cette harangue, deux fois amendée par Malherbe et qui prend place, à côté des productions oratoires de son protecteur et ami Du Vair, parmi les premiers monuments de la prose française en ce début du XVII^e siècle, avant les premiers essais de Balzac. A la « doctrine grammaticale et stylistique de Malherbe, ce texte... apporte des confirmations et d'importants compléments. En outre, il nous permet d'établir des rapprochements entre sa poésie et sa prose. »

Il convient de savoir le plus grand gré au savant malherbien pour l'apport de ces pages précises et austères, où joue parfois un rayon d'humour discret. Mais l'austérité ne s'impose-t-elle pas lorsqu'il s'agit de Malherbe ? M. R. Lebègue avait déjà proposé une méthode féconde pour saisir chez les poètes du temps leur travail de revision du discours poétique dans le sens « de la clarté, de la fermeté, de la précision et bien entendu de la correction », selon la formule de M. Fromilhague. M. R. Lebègue nous montre sur preuves combien ces exigences de l'usage et de l'esprit modernes jouaient aussi pour la prose oratoire. Et il appelle de ses vœux le livre désiré sur « Malherbe prosateur ». Mais déjà son travail, d'une rigueur et d'une probité qui entraînent l'adhésion, établit solidement la gloire de « Malherbe créateur de la prose française ».

PIERRE COLOTTE.

LA VARENDE, **M. le duc de Saint-Simon et sa comédie humaine.** Paris, Hachette, 1955. Un vol. in-12 de 512 pages.

Remercions d'abord M. de la Varende de nous avoir donné sur Saint-Simon un livre d'une honnêteté truculente. Rien n'exaspère autant que de voir les choses faites à demi. Quand la critique mondaine vient disputer un grand écrivain à l'Université, elle croit devoir, elle aussi, fréquenter les bibliothèques et dépouiller les autographes ; incapable de dépister les sources et même d'y boire, elle se hâte de revenir à l'abreuvoir municipal, bornant son originalité à pavoiser ses cruches. M. de La Varende n'a lu que Saint-Simon ; quatre fois, il est vrai ; il le dit, le répète, le proclame ; Bossuet qui, pour sa part, avait lu quarante fois la Bible n'est pas plus nourri des Livres Saints que le gentilhomme normand du « petit duc ». Et il faut entendre le biographe envoyer au diable l'ingrate besogne de vérification, de comparaison, d'éclaircissement sur laquelle pâlissent tant de cuistres qui, acharnés à l'accessoire, négligent le principal. Voilà de la franchise et sympathique en somme. Boilisle et Chéruel admirés — tout de même — pour leur patience bénédictine, ne seront tancés que s'ils s'avisent de dénier à l'auteur des *Mémoires* les vertus politiques ; M. de La Varende n'ira pas patauger dans le marécage des rapprochements historiques, des identifications contestées, des énigmes insolubles. Seul, le galop convient aux Centaures, et l'on n'a pas écrit *Nez de Cuir* pour sombrer dans le notariat. Ainsi sommes-nous sûrs que M. de La Varende ne travaille pas par clercs interposés et que tout part, chez lui, de la même main. Au moins nous met-il à l'aise pour lui dire que si son livre d'humeur et de plein air n'a rien à voir avec l'histoire littéraire, une saine rebellion contre l'apparat critique vaut

infiniment mieux qu'une hésitation distinguée entre le roman et la vérité.

Si Saint-Simon nous était conté ! C'est tout à la fois Versailles et Paris avec une pointe jusqu'aux Espagnes. M. de La Varende fait le portrait du peintre et nous promène du Roi aux robins, mais surtout à la Cour. Chemin faisant, quelques dures vérités sont assénées au XVII^e siècle, partagé entre la paillardise et l'hypocrisie, revanche du gentilhomme campagnard sur les courtisans ; la merveille, c'est que, cumulant les enchantements, le petit duc et son exégète abolissent le temps. M. de La Varende nous guide à travers d'inextricables généalogies, avec un brio qui le rend plus lisible encore que son modèle ; c'est une étourdissante conversation entre le vivant et le mort interrogé à travers quelque guéridon de style. Dans le chapitre *Saint-Simon et la gaieté*, M. de La Varende part pour une étude ou plutôt un hymne à l'écrivain inimitable ; mais lui-même rivalise de trouvailles avec le modèle, perd son propos et continue son vrai travail qui est d'enluminer, s'il en reste, les parties seulement dessinées de l'immense fresque. Mais pourquoi M. de La Varende croit-il au génie politique du conseiller de la Régence ? Certes, accordons-lui qu'il n'a pas tort de pester contre ceux qui enlisent Saint-Simon dans le protocole ; mais enfin, un génie politique, qui n'existe que sur le papier, n'existe pas, et Dieu sait le nombre de liasses noircies par le « petit duc » ! La glorieuse ambassade d'Espagne qui avait pour fin un double mariage, — mais un seul réussit, — se termina curieusement pour l'ambassadeur ; la nouvelle infante remercia à sa manière, par un double renvoi et sans dire mot, l'auteur de son hyménée ; elle savait pourtant le français, étant fille du Régent. C'est la princesse qui rote, mais c'est l'ambassadeur qui digère.

Comme le duc de Saint-Simon, M. le comte de La Varende, a tenu longtemps son œuvre prisonnière du tiroir ; mais il l'a délivrée de son vivant, pour notre joie et, sans doute, pour la sienne. Car s'il ne se délectait point à écrire, ferait-il tant galoper sa plume ? C'est l'écuyer cavalcadour de la littérature contemporaine et qui préfère la rase campagne à l'écurie pour la surveillance de ses étalons.

JACQUES VIER.

NATALE ADDAMIANO. **Voltaire.** Roma, Azione letteraria italiana, 1956. [En italien.]

Cet in-quarto de quelque sept cents pages présente au lecteur italien une somme voltairienne. Après une entrée en matière sur le conflit du progrès et de la tradition à l'époque classique, la vie de Voltaire, « nouveau Prométhée », est narrée avec assez de détail. Puis son œuvre est passée en revue : poésie, théâtre, contes, histoire, philosophie, religion, l'ensemble étant couronné par un éloge de « l'homme divin » (*sic*, p. 749). Car M. Addamiano a voulu écrire, non pas un ouvrage de critique ou d'histoire littéraire, mais une apologie. Ce qui le conduit à mettre en valeur certains aspects parfois méconnus de l'homme et de l'œuvre. C'est ainsi qu'il souligne, avec autant de force que de raison, que Voltaire fut « sensible », qu'il assuma le rôle de redresseur de torts de l'humanité parce qu'il souffrait, presque physiquement, des tourments infligés aux victimes de l'injustice. M. Addamiano ne se trompe pas non plus quand il note que « la superstition et la persécution ont fait Voltaire » (p. 345), l'arrachant à sa vocation première de poète néo-classique. Quant à l'œuvre, la part du feu est faite au plus juste. M. Addamiano défend habilement la *Henriade*, la *Pucelle* (en déconseillant toutefois une lecture suivie de cette plaisanterie en vingt-et-un chants) ; il proteste contre la condamnation portée par Renan sur l'œuvre historique de Voltaire ; il montre que la philosophie religieuse de Ferney repose sur une foi véritable : « Si jamais homme a cru en Dieu avec un esprit profondément religieux, ce fut Voltaire » (p. 569). Au reste, M. Addamiano est convaincu que les campagnes contre l'*Infâme* n'ont rien perdu de leur actualité. Mais dans ce jugement, que d'aucuns tiendront pour un paradoxe, se révèle peut-être le défaut d'une étude conçue dans un esprit strictement voltairien. M. Addamiano ne prend pas assez de recul par rapport à son sujet. Il épouse les querelles du patriarche avec une ardeur surpre-

nante, injuriant, par exemple, Jean-Jacques Rousseau en termes inouïs : *il maniaco ginevrino* (p. 178), *l'odioso ginevrino* (p. 217), *il ripugnante ginevrino* (p. 218) ; l'on apprend, non sans stupeur, p. 266, que la *Nouvelle Héloïse, cosa immonda e artisticamente nulla*, n'obtint la faveur du public féminin que parce que « l'équivoque et le morbide ont toujours trouvé grâce auprès des femmes ». Ailleurs, Bossuet est qualifié d'*osceno* (p. 406), Frédéric II est nommé *il regale facchino* (p. 168). Même violence dans les appréciations sur le théâtre voltairien : *Zaïre* est un chef-d'œuvre, et si ces tragédies ne sont plus jouées, la faute en reviendrait à « la démocratie inintelligente d'aujourd'hui, ennemie par nature de la pensée et de toute préoccupation qui ne soit pas celle du ventre » (p. 492). M. Addamiano ne paraît pas non plus juger d'assez haut, quand il explique que « l'intolérance théologique fut la cause première et immédiate de l'insurrection philosophique » (p. 576). Il est étrange que l'arrière-plan social, essor de la bourgeoisie, révolution industrielle, ne soit pas évoqué. C'est pourtant dans ces perspectives que la philosophie de Voltaire prend sa véritable signification. Ajoutons enfin qu'un personnage aussi étonnant s'affadit dans cette étude qui omet systématiquement les faiblesses, les mesquineries de l'homme, allant jusqu'à nier l'évidence (p. 194 : « Le bon Voltaire, qui évitait autant qu'il pouvait les querelles littéraires... »). Voltaire est assez grand pour n'avoir pas besoin de tels ménagements ; un portrait qui fait ressortir les ombres de cette figure n'en accuse que mieux le relief. Mais il faut dire, pour terminer, que le livre de M. Addamiano se recommande par un mérite littéraire digne de son sujet. Très vivant, animé d'une verve vigoureuse, délectable jusque dans ses partis-pris et ses diatribes, il se lit comme il a été écrit, avec passion.

R. Pomeau.

Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. Tome Trente-troisième, 1953-1955. Genève, A. Jullien, 1956. Un vol. in-8° de 387 pages.

Au sommaire de ce volume : H. Gouhier, *Nature et Histoire chez Rousseau* ; J. Wahl, *La bipolarité de Rousseau* ; G. Pire, *L'influence de Sénèque sur Rousseau* ; R. Osmont, *La genèse de la* Nouvelle Héloïse ; J.-L. Bellenot, *L'amour dans la* Nouvelle Héloïse ; G. Daumas, *En marge des* Confessions ; P. Ambri-Berselli, *Giovanni Meli rousseauiste* ; M. Françon, *Notes rousseauistes* ; G. de Beer, *Rousseau et les Anglais* ; A. Bouvier, *Le masque de Rousseau par Houdon.*

Il ne nous est pas possible de rendre compte de chacune des dix études. Philosophes et historiens de la littérature se rencontrent ici, comme à l'accoutumée, et cette confrontation des points de vue et des méthodes est d'un grand intérêt. Des tendances se révèlent ou s'affirment, des modes, aussi, et un vocabulaire. Les vieilles « contradictions » de Rousseau sont devenues une « dialectique », dont M. Bellenot nous apprend qu'elle est « sans cesse écartelée entre les deux pôles exclusifs de l'existence et du moral » (p. 207). Le même critique remarque que les idées de Rousseau sont « de nature particulièrement cinétique » (p. 206). Nous l'admettrions volontiers si nous savions ce que cela signifie. Il faut noter que les philosophes semblent exempts de cette maladie : MM. Gouhier et Wahl parlent français. Serait-il devenu nécessaire de les en féliciter ?

Les études purement historiques sont ingrates et se prêtent rarement aux développements brillants. Remercions donc MM. Daumas et de Beer, le premier pour ses travaux sur Chambéry à l'époque de Rousseau, qui permettent de dire que, sur ce point au moins, les *Confessions* ne sont pas mensongères, le second pour ses recherches sur les nombreux Anglais qui visitèrent Rousseau en Suisse. C'est par la multiplication d'études de ce genre que progresse la connaissance exacte d'un homme. Classiques également, et utiles, sont les travaux de G. Pire et de Paola Ambri-Berselli. Le premier met en évidence les analogies entre la pensée de Sénèque et celle de Rousseau. Son étude est précise et sa conclusion pleine de prudence : il sait qu'un écrivain cherche chez autrui ce qui correspond à ses propres tendances, et c'est en ce sens qu'il nous montre ce que Sénèque a pu apporter

à l'auteur de l'*Émile*. La seconde nous présente un rousseauiste ardent et résigné en la personne de Giovanni Meli, poète sicilien.

La méthode philosophique est représentée ici par MM. Wahl et Gouhier. Le premier fait ressortir la « bipolarité » de Rousseau, partagé entre l'activité et la passivité, la dispersion dans le temps et le resserrement dans l'instant. L'étude de M. Gouhier, rigoureuse et patiente, progresse à pas assurés, montrant la cohérence interne de la pensée de Rousseau, éclairant, à la lumière de cette pensée, la religion du Vicaire Savoyard, à la fois « naturelle » et « religieuse ». Bel exemple de clarté et de précision dans les idées et dans les termes, ces pages sont extrêmement utiles, s'il est vrai, comme nous le croyons, qu'il y a une unité profonde dans toute pensée forte.

Cherchant à déterminer, dans la *Nouvelle Héloïse*, le rôle du langage, le retour à Pétrarque, l'ambiguïté du pur amour et l'exaltation des vertus conjugales, M. Bellenot ne fait malheureusement pas preuve de la même rigueur de méthode. L'article tourne souvent au commentaire cursif, qui noie les thèmes essentiels de la réflexion, et les affuble fâcheusement d'un vocabulaire à prétention scientifico-philosophique. Abondance n'est pas richesse, et M. Bellenot n'a sans doute pas pris le temps d'être bref.

Leçon de méthode, encore, et particulièrement délicate, dans le bel article de M. Osmont, qui cherche à préciser ce qui, dans la *Nouvelle Héloïse*, est autobiographique, et ce qui tient aux exigences propres de l'œuvre d'art. Suivant pas à pas les étapes de la rédaction du roman, utilisant toutes les indications fournies par la correspondance et les manuscrits, M. Osmont, servi en outre par une intuition aiguë des lois de la création romanesque, fait à celle-ci la part qui lui revient. Le roman n'est pas « directement tributaire d'une aventure qu'il précède et prolonge » (p. 148), et l'œuvre a pu préparer l'auteur à vivre cette aventure et à en sortir vainqueur. Des travaux de cette nature, qui exigent beaucoup d'érudition, de sens artistique et de prudence méthodique, indiquent une voie difficile, mais féconde, vers une histoire littéraire « intégrale ».

L'histoire littéraire traverse actuellement une crise. Écartelée entre l'histoire pure et simple, et l'analyse philosophique ou esthétique, elle ne doit tomber ni dans la myopie érudite, ni dans le creux bavardage. A cet égard, ce trente-troisième tome des *Annales Jean-Jacques Rousseau* apporte d'utiles sujets de réflexion, tant par ses réussites que par ses faiblesses. Et l'on ne manquera pas de lire attentivement, dans la Bibliographie rousseauiste qui termine le volume, l'important compte rendu que M. Jean Fabre consacre à l'ouvrage de M. Pierre Burgelin, *La Philosophie de l'existence de J.-J. Rousseau*. Nous sommes là au cœur de bien des problèmes.

JACQUES ROGER.

JACQUES VOISINE, **J.-J. Rousseau en Angleterre à l'époque romantique. Les écrits autobiographiques et la légende.** Paris, Didier, 1956. Un vol. in-8° de 482 pages.

La justification de l'étude de la légende amène, dès le début de l'ouvrage, cette remarque : « Il ne nous paraît pas indifférent de savoir quels ont été les faux Rousseau (si tant est que nous puissions retrouver le vrai) qui ont successivement suscité l'admiration, la haine ou le mépris. » Ce scepticisme à l'égard des vérités non relatives est compensé, à la fin de l'introduction, par l'espoir d'une meilleure « compréhension » de Rousseau. Cette double attitude commande non seulement le débat très sincère des premières pages, mais l'orientation de tout l'ouvrage ; tantôt l'auteur scrute les réactions de l'opinion anglaise qui modèlent la personnalité légendaire de Rousseau, tantôt il détermine l'influence des œuvres de Rousseau sur quelques âmes privilégiées secrètement accordées à celle du promeneur solitaire. Il ne saurait être question ici de rendre compte des étapes chronologiques qui apparaissent dans la succession des chapitres ; bornons-nous à quelques remarques sur les deux ordres de recherches que nous avons signalés.

Du côté de la légende on ne s'étonne pas de voir l'orthodoxie conservatrice anglaise susciter, pour le foudroyer, un Jean-Jacques coupable de toutes

les perversions. Après le Dr. Johnson, c'est Burke qui donne le ton, empruntant à Hume, à Grimm, à Diderot l'accusation de charlatanisme (« la philosophie de la vanité ») et faisant de Rousseau le responsable des crimes de la Révolution (cf. *Lettre à un membre de l'Assemblée nationale*). On ne s'étonne pas non plus de constater que la sensibilité anglaise n'a pas supporté le choc des *Confessions*. M. Voisine note avec raison l'importance de certains détails, de certaines conjonctures : le scandale causé par le préambule des *Confessions*, connu dès 1779, commenté (sans la moindre indulgence) par Walpole, publié dans une version faussée, à la suite de l'*Eloge de M. Rousseau* par Palissot ; le hasard qui fait coïncider dans la même année la publication de la 2e partie des *Confessions* et le début de la Révolution ; la ruine du prestige de la Révolution française, même aux yeux des radicaux et des rationalistes, après l'invasion de la Suisse, en 1797 ; enfin la haine de la France, assurant, sous l'Empire, le triomphe des idées de Burke. Au coin enluminé de la légende apparaît le Rousseau qui herborisait dans la vallée de la Dove, le sage qui meurt en regardant la nature (l'estampe de Moreau), le Rousseau romantique suscité, en 1816, par Byron au cours d'un voyage au pays de l'Héloïse : insensé, mais poussé par une force qui le dépasse, prophète libérateur qui révèle aux hommes l'amour de la beauté idéale, tel apparaît le Rousseau mythique du troisième chant du *Pèlerinage de Childe Harold*.

L'étude de la légende conduit M. Voisine à s'intéresser à des personnages un peu oubliés dans la mémoire des hommes, détracteurs ou pèlerins, chaînons d'une chaîne ; mais il s'intéresse à eux avec gentillesse, avec humour, et l'on se réjouit de voir réapparaître ceux que leur liaison avec Rousseau avait déjà tirés de l'obscurité : Milord Maréchal, malgré son silence, gardant son amitié à Rousseau, Boswell continuant à rechercher les favoris de la gloire, le Dr. Burney, faisant l'éloge du *Dictionnaire de musique*, le fastueux Boothby, premier éditeur du premier *Dialogue*, osant opposer à Burke l'humble vie du sage de la rue Platrière ; enfin la vieille Madame d'Houdetot prononçant, au dire de lady Morgan, des paroles qui ont la résonance triste du *Colloque sentimental* des *Fêtes galantes*. A propos de la querelle Rousseau-Hume, M. Voisine apporte une précision intéressante sur les motifs d'intérêt qui dressaient contre Rousseau les réfugiés français de Londres. Il analyse aussi cette crainte de la postérité qui, après la querelle, dicte à Hume toute sa conduite et il porte sur ce dernier un jugement nuancé : « Peut-être inconsciemment, mais plus vraisemblablement avec application et habileté, Hume veille à ce que l'Histoire prononce son verdict contre l'ingrat Jean-Jacques en faveur du bon David ».

Venons-en à ceux qu'une parenté spirituelle désigne pour une confrontation avec Rousseau. M. Voisine dissipe les fausses analogies (Byron-Rousseau) et, lorsque les preuves sont insuffisantes, il sait ne pas affirmer une influence et la présenter seulement comme possible (c'est le cas pour Wordsworth). Recherchons à travers son ouvrage les aspects originaux de la pensée de Rousseau que la littérature anglaise de 1800 à 1830 découvre, ou qui trouvent en elle des correspondances. C'est d'abord la liaison de l'œuvre et de la personnalité ; voici comment Mary Wollstonecraft explique chez Rousseau l'élan de l'imagination : « S'il eût cédé à ses désirs, le feu se serait éteint de lui-même, naturellement. Mais la vertu et une sorte de délicatesse romanesque l'incitaient au sacrifice ». Hazlitt, de son côté, apprécie la vérification expérimentale que cherche Rousseau dans sa propre personnalité, lorsqu'il établit la distinction entre l'amour-propre et l'amour de soi. Cette attention portée à soi-même permet à Hazlitt d'expliquer par « l'égotisme » l'originalité de Rousseau (*Essay on the Character of Rousseau*, 1816). Il y a d'ailleurs cette différence, notée par M. Voisine, entre l'égotisme de l'un et de l'autre : dans ses essais psychologiques, Hazlitt se donne l'allure d'un artiste, détaché de lui-même, tandis que Rousseau, dans ses *Rêveries*, prend « l'esprit du pénitent et du mystique ».

Liée à l'égotisme, l'intuition de la continuité du moi à travers le devenir est une des richesses secrètes des *Confessions*. Sans pouvoir affirmer qu'il y eut influence, M. Voisine retrouve dans le *Prélude* de Wordsworth « la nostalgie de l'unité du moi », « le désir de se retremper aux sources de l'être ». Pour Hazlitt, qui à chaque instant reconnaît sa dette envers Rousseau, il relève dans divers essais, des textes qui permettent des rapprochements

féconds avec les *Confessions* ou les *Rêveries* ; ici et là ce sont les mêmes notations, qu'il s'agisse de la « chaîne des idées accessoires », de la délectation du souvenir ou de la présence toute puissante, dans le souvenir, des sensations physiques. Des hommes comme Charles Lloyd et surtout Hazlitt ont véritablement senti ce mystère de la durée intérieure que contiennent certaines pages des *Confessions*, celle, par exemple, qui raconte l'anecdote de la pervenche. Rousseau a-t-il voulu, en écrivant les *Rêveries*, échapper au devenir, accéder à l'extase intemporelle ? Oui, sans doute, si l'on songe à quelques moments privilégiés de la 2e ou de la 5e *Promenade* ; mais je n'incline pas à croire, comme M. Voisine, que ce soit par lassitude qu'il soit revenu, dans la 10e *Promenade*, à ses souvenirs lointains : c'est, plutôt, que l'âme ne peut pas oublier son séjour terrestre ni s'affranchir de sa destinée personnelle.

Enfin certains aspects de la rêverie de Rousseau s'éclairent par des confrontations avec Wordsworth et Shelley. Sur l'alternance de la sensation et de l'extase, qui se rencontre dans la 5e *Promenade* et dans les fragments récemment publiés du *Prélude* de Wordsworth, sur le « sentiment de l'existence », qui se rencontre aussi dans *Alastor* de Shelley, sur les différents aspects du thème de l'eau et sur la signification de ces différences, je ne puis que renvoyer aux pages pénétrantes de M. Voisine. Je me contenterai d'ajouter deux remarques : peut-être faudrait-il étudier séparément l'extase qui est au terme d'une exaltation, celle qui est suggérée dans la *Nouvelle Héloïse* et décrite dans les lettres à Malesherbes (« j'aurais voulu m'élancer dans l'infini ») et, d'autre part, l'extase des *Rêveries*, celle d'une âme pacifiée qui se soumet et s'accorde au rythme des choses. Peut-être aussi « la formule rousseauiste de la rêverie » n'est-elle pas encore assez définie, lorsqu'on l'a distinguée de la méditation de Wordsworth, du rêve visionnaire de Shelley et de l'essai psychologique de Hazlitt. Son originalité réside dans un mouvement de découverte, dans la conciliation qui s'opère entre le flux mouvant de la vie intérieure et l'analyse, entre l'abandon et la vigilance.

La conclusion de l'ouvrage n'est pas un simple bilan ; elle ouvre d'heureuses perspectives. Une seule remarque : il me semble que le dernier titre : « La légende au service de l'influence » pouvait être moins affirmatif. La légende qui s'attache à la personnalité de Rousseau put sans doute attirer l'attention sur tel ou tel aspect de son œuvre (la théorie de l'amour de soi par exemple), mais elle empêcha souvent la sympathie, donc fit obstacle à l'influence ; parfois, aussi, une influence directe se perdit au profit de l'imagination mythique qui rejoint la légende ; enfin une légende subtilement vraie put naître de l'œuvre même, quand une sympathie suffisante (ce fut le cas pour Hazlitt) opéra la fusion du personnage rêvé et de l'être réel, de Saint-Preux et de Rousseau. Précisément chacun des chapitres de M. Voisine nous montre un aspect nouveau des relations complexes qui existent entre la légende qui s'attache à la personnalité et l'influence exercée par l'œuvre. C'est toujours le combat entre les fantômes tenaces de l'opinion et l'intuition vraie, fugitive celle-là, et réservée à quelques privilégiés : de ce combat découle le rythme de la vie posthume.

ROBERT OSMONT.

ARTHUR M. WILSON, **Diderot. The Testing Years, 1713-1759,** New York, Oxford University Press. Un vol. in-8° de XII-417 pages.

Voilà un bon livre sur Diderot. Il n'y avait pas eu d'ouvrage semblable en langue anglaise, après le livre de John Morley. Il y a eu depuis 1878 tant de travaux, tant de découvertes importantes, qu'une nouvelle synthèse s'imposait. Celle-ci, qui ne concerne encore que la jeunesse et la maturité de Diderot, est si complète et si minutieusement informée qu'elle ne se recommande pas seulement aux diderotistes anglais et américains.

M. Wilson, — il le dit dans sa préface, — a d'abord voulu faire une biographie de Diderot. Comme il souhaitait que son livre plût aussi au large public cultivé de son pays, il n'a pas omis les anecdotes vraies ou fausses qui pouvaient camper son personnage de façon vivante aux yeux du lecteur

américain moyen [1]. Ne faisons pas la petite bouche : les encyclopédistes savaient bien l'art d'assaisonner de quelques bons contes les mets philosophiques les plus austères.

L'histoire de la vie de Diderot s'identifie avec l'histoire de sa pensée, et le mérite essentiel du livre de M. Wilson est de ne jamais oublier ce rapport. Nous sommes ici au delà de l'anecdote romanesque.

Comme le souhaitait M. Venturi, dans son beau livre sur la jeunesse de Diderot, M. Wilson, qui va plus loin que lui dans le temps, met enfin l'*Encyclopédie* à sa place, la première dans la pensée comme dans la vie du philosophe pendant plus de quinze années.

L'information de M. Wilson est sûre. Je ne crois pas qu'aucun ouvrage ou article important concernant Diderot lui ait échappé. La bibliographie volontairement modeste qui clôt l'ouvrage ne donne qu'une faible idée de la tâche à laquelle s'est astreint l'auteur. C'est à la lecture du livre lui-même, et dans l'appareil des notes qui l'accompagnent qu'on en mesure l'ampleur. Deux omissions pourtant. Au sujet des relations entre Diderot et d'Holbach, le livre de M. Naville eût été une bonne base de discussion [2]. Le témoignage de Garat cité p. 176 ne suffit pas pour affirmer que Diderot a converti le Baron à l'athéisme. M. Naville pense au contraire que d'Holbach a aidé Diderot à sauter le pas décisif qui sépare le déisme du matérialisme, et cela est vraisemblable [3]. Même remarque au sujet de la querelle des Bouffons. M. Wilson, p. 179 et note 19 (p. 379), signale que l'*Arrêt rendu à l'amphithéâtre de l'Opéra*, *Au petit prophète de Boehmischbroda*, et *Les trois chapitres* pourraient bien ne pas être de Diderot. Il faut compter M. Naville dans le camp de ceux qui attribuent ces trois pamphlets à d'Holbach, et ses raisons sont convaincantes. Enfin si le chapitre XV distingue comme il convient (p. 187 et note 1, p. 376) les deux éditions successives des *Pensées sur l'interprétation de la Nature*, il faudrait ajouter, pour être complet, que la dernière édition française des *Pensées* est faite d'après l'édition de 1754, mais indique pour la première fois, dans le cours du texte, les corrections et additions introduites par Diderot entre 1753 et 1754 [4].

La méthode d'exposition suivie par M. Wilson est bonne, et ses avantages l'emportent sur ses inconvénients. Chaque fois que nos informations actuelles ne permettent pas de résoudre de manière satisfaisante telle question posée par la vie ou par la pensée de Diderot, M. Wilson prend soin de n'imposer aucune solution : il présente les données du problème et résume les hypothèses proposées. L'ouvrage gagne ainsi en probité scientifique ce qu'il perd en force persuasive et en brio.

Diderot a-t-il eu une bonne formation théologique ? L'*Encyclopédie* fut-elle ou non une entreprise maçonnique ? Quelle part ont eue dans les débuts de l'entreprise ses différents initiateurs ? Pour quelles raisons profondes Diderot en vint-il à ne rien publier de grave après la *Lettre sur les Aveugles* ? Comment expliquer le jeu complexe de Malesherbes dans la partie qui se joua, de 1752 à 1759, autour de l'*Encyclopédie* ? Diderot a-t-il beaucoup ajouté de lui-même aux documents qui lui servirent pour ses articles de l'*Encyclopédie* ? Diderot fut-il « cosmopolite » ? Diderot et Grimm étaient-ils toujours en parfaite conformité de pensée et de goût ? Autant de pierres d'attente laissées en évidence par M. Wilson [5]. Au moins pourra-t-on s'appuyer sur elles avec confiance pour poursuivre la construction.

1. « ... A very good story, except that it isn't true », dit-il p. 91 d'une de ces anecdotes.

2. P. Naville, *Paul Thiry d'Holbach et la philosophie scientifique au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1943.

3. M. Wilson relève p. 176 qu'en 1765 encore le Baron passait pour bon catholique aux yeux du curé de Saint-Germain l'Auxerrois. Mais ne disait-on pas la messe tous les dimanches dans la chapelle du Grandval ? L'avis du « petit croque-Dieu » qui la disait, s'il avait pu en avoir un, serait sans doute un correctif utile au témoignage du curé de l'Auxerrois.

4. Diderot, *Textes choisis*, tome II, *De l'interprétation de la Nature*, Introduction, commentaire et notes explicatives par Jean Varloot, Paris, Éditions Sociales, 1953.

5. Respectivement p. 34 ; p. 75 et n. 11, p. 358 ; p. 78-80 ; p. 113 ; p. 163 ; p. 181, p. 291 et *passim* ; p. 216, p. 275-276 ; p. 283.

Une question fort intéressante encore est posée p. 201, au sujet des collaborateurs et des amis protestants de Diderot. Il faudrait du reste ajouter à Grimm, de Jau-

Il m'a semblé pourtant que le livre de M. Wilson présentait ici et là, sinon des solutions, du moins des suggestions neuves. Je crois que personne avant lui n'avait insisté comme il le fait sur le caractère commercial de l'entreprise encyclopédique d'une part, et sur l'ambiguïté des rapports entre l'écrivain et les libraires qui l'employaient, d'autre part. « Diderot refusait d'être patronné, — dit M. Wilson, p. 48. Il cherchait des relations contractuelles et non féodales. Sans doute ses éditeurs l'exploitèrent-ils, et ses amis et lui eurent lieu de s'en plaindre, mais au moins il évita de dépendre des largesses hautaines et hasardeuses d'un patron. » Voilà bien la contradiction essentielle : le salaire versé par les libraires à Diderot l'affranchissait de la tyrannie d'un patron noble, mais *en même temps* l'asservissait à leurs intérêts mercantiles [1]. La censure des articles de philosophie de l'*Encyclopédie* est l'ultime conséquence de ce conflit, la plus criante. Il y en eut d'autres, plus graves, qu'il faudra bien peser un jour.

Ailleurs, cherchant les motifs secrets de la complaisance gouvernementale pour l'entreprise encyclopédique, M. Wilson suggère que le respect des droits sacrés de la propriété n'y fut pas étranger (p. 165). C'est bien ce respect, et l'importance des capitaux engagés, qui expliquent, par exemple, l'arrangement de 1759. M. Wilson fait à ce sujet une excellente mise au point (p. 336-337).

On peut discuter en revanche quelques autres interprétations. Bien des choses ont été dites déjà sur le différend qui sépara Rousseau des Encyclopédistes. M. Wilson à son tour y revient plusieurs fois [2]. On peut penser qu'il charge un peu trop Rousseau, que parmi les Encyclopédistes reniés en bloc par Rousseau le cas de Diderot doit être plus soigneusement distingué de celui de Grimm ou du Baron d'Holbach, que le débat se situe bien au delà du plan de l'anecdote à quoi la tradition le ramène trop souvent. « En devenant publique, la querelle prit une signification politique » (p. 306). Eh non ! ce caractère politique du différend n'est pas accidentel, il est essentiel. C'est dans les discussions sur le droit naturel, et non dans la querelle des Bouffons ou dans les intrigues mesquines de Montmorency, qu'il faut en chercher la raison [3].

Même réserve sur la place à donner à l'*Encyclopédie* dans l'histoire de la technique et de l'économie, comme sur la base sociale de l'entreprise. La révolution industrielle n'était nullement commencée en France lorsque parut l'*Encyclopédie*, et on n'a rien expliqué lorsqu'on a évoqué l'ascension des « middle classes » [4]. M. Wilson n'est d'ailleurs pas responsable de ces erreurs, qu'ont accréditées les historiens et les économistes [5].

J'ai dit que pour la première fois ce livre mettait l'*Encyclopédie* au centre de l'œuvre de Diderot. M. Wilson suit la marche de l'entreprise dans ses multiples péripéties et donne de chaque volume quelques échantillons significatifs. Cela ne va pas sans quelques inconvénients qui expliquent peut-être la timidité des prédécesseurs de M. Wilson. Selon que l'on considère Diderot comme co-éditeur ou comme co-auteur de l'*Encyclopédie*, ses rapports avec l'ouvrage changent fondamentalement. Or personne jusqu'ici n'a tenté de tirer les choses au clair. Le principal mystère réside dans l'anonymat d'un très grand nombre des articles du dictionnaire : ou bien l'on attribue tous les articles anonymes à Diderot, ou bien on ne lui en attribue aucun. Si l'on veut lui en attribuer une partie seulement, il faut bien fixer les condi-

court et Meister, des noms comme Formey, Polier de Bottens, Jean Edmé Romilly. L'influence de Brucker, pour être livresque, n'en pesa pas moins considérablement sur l'*Encyclopédie*. C'est là un point de l'histoire des idées sur lequel il vaudrait la peine de s'attarder.

1. Cf. p. 183.

2. P. 181, dès la querelle des Bouffons, p. 234 à propos du droit naturel, p. 254 à propos du *Fils Naturel*, p. 291 à 306 surtout.

3. M. Wilson, — il n'est pas le seul, — ne semble pas avoir vu que sur le droit naturel les idées de Diderot et celles de Rousseau étaient radicalement différentes en dépit des apparences (cf. 233 et p. 234). Diderot n'était nullement un partisan de la « souveraineté populaire ».

4. Cf. p. 6.

5. A-t-on assez répété que Diderot était un « philosophe bourgeois », que l'*Encyclopédie* représentait les aspirations de la bourgeoisie. Mais qu'est-ce que la Bourgeoisie, en France, en 1750 ?

tions du choix. Et encore, même si l'on s'entend sur ce point, dira-t-on que Diderot comme éditeur n'a aucune part de responsabilité dans les articles signés de ses collaborateurs ? La question est fort complexe et ne saurait être résolue ici. M. Wilson ne la résout pas non plus, mais son livre la pose.

Il est certain qu'on ne saurait parler de l'activité de Diderot comme encyclopédiste sans évoquer, par exemple, l'article *Gouvernement* (p. 234), l'article *Epargne* (p. 234), l'article *Genève* (p. 280), mais le premier est du Chevalier de Jaucourt, le second de Faiguet, le troisième de d'Alembert. Peut-on dire que Diderot pensait avec de Jaucourt que le seul pouvoir légitime est celui qui émane du libre consentement populaire ? Qu'il est à l'égal de Faiguet « la voix désincarnée d'une bourgeoisie qui se lève » ? Qu'il prête comme d'Alembert des opinions sociniennes aux ministres de Genève ? Cela peut être, mais il faudrait dans chaque cas confronter sérieusement les textes et les idées. Le caractère collectif du dictionnaire n'excluait pas la diversité des opinions. Après tant d'études sur la pensée collective des Encyclopédistes, il nous en faudrait bien une sur les tendances qu'ils représentent. Bien des articles, rapprochés l'un de l'autre, évoquent un véritable débat, où les voix se répondent et se mêlent, mais ne se confondent pas [1]. C'est le plus souvent Diderot qui le mène, ce n'est pas toujours lui qui le conclut.

Mais comment traiter les articles anonymes ? Sur ce point, on ne peut être d'accord avec la méthode de M. Wilson, bien qu'elle ait pour elle l'autorité de la tradition, — elle remonte à Assézat et Tourneux, — et l'appui de certains diderotistes actuels [2]. Cette méthode consiste à attribuer à Diderot tout article non signé, sauf si l'on peut prouver qu'il est de quelqu'un d'autre. Je préfère la méthode inverse : tout article anonyme peut être attribué à un inconnu, sauf si la preuve est faite qu'il est de Diderot. Il est étonnant de voir, quand on l'applique, à quel point s'en trouvent bouleversées les perspectives habituelles. D'aucuns le regretteront, mais on ne contestera pas que cette méthode soit plus scientifique que la première. M. Wilson ne suit d'ailleurs la tradition qu'avec une extrême prudence, et l'on voit bien qu'il s'en méfie. Pourtant il prête à Diderot *Agriculture* (p. 135), *Autorité politique* (p. 142), *Christianisme* et *Chaldéens* (p. 209), *Aristotélisme* (p. 216). *Agriculture* est bien de Diderot : c'est le *Discours préliminaire* qui l'atteste. *Autorité politique* fait partie d'une série d'articles dont le dernier porte la signature de Toussaint : il peut aussi bien être de lui que de Diderot. *Christianisme* n'est dans aucun des manuscrits conservés ; il peut aussi bien être d'un des abbés collaborateurs du dictionnaire ; malgré les références constantes à Montesquieu, la conclusion en est très orthodoxe. *Chaldéens*, en revanche, est bien de Diderot, si l'on se fie au témoignage de Naigeon. Mais *Aristotélisme* n'est certainement pas de Diderot. Naigeon ne le reproduit pas, et Diderot déclare lui-même, au début de l'article *Péripatéticienne* (*Philosophie*), qu'il n'a été qu'éditeur du premier.

A l'exception de ces quelques exemples, la prudence de M. Wilson lui a permis d'éviter les erreurs graves dans lesquelles sont tombés tous ceux qui ont suivi aveuglément les indications du *Discours préliminaire* sans prêter attention aux correctifs qui ont suivi.

La biographie s'interrompt en 1759, et en conclusion l'auteur souligne l'importance de cette année-là, dans la vie du philosophe et dans l'histoire de sa pensée. Il note qu'après 1759, Diderot ne publia presque plus rien, alors que les écrits postérieurs à 1759, sont ceux que les lecteurs d'aujourd'hui estiment par-dessus tout. Il y a là une énigme que M. Wilson, dans son deuxième volume, nous aidera sans aucun doute à résoudre.

J. Proust.

René Pomeau, **Beaumarchais. L'homme et l'œuvre.** Paris, Hatier-Boivin, 1956. Un vol. in-8° de 208 pages.

Comme l'indique très justement M. Pomeau, « le chef-d'œuvre de Beaumarchais, c'est sa vie ». Il est donc tout à fait logique que, dans son essai

1. Cf. p. 234 l'exemple du droit naturel.
2. *Diderot. The testing years*, p. 134. Mais le *Discours préliminaire* du tome I de l'*Encyclopédie* doit être corrigé par les avertissements des tomes suivants.

rigoureusement équilibré, le récit de la vie occupe autant de place que l'étude des œuvres. L'ouvrage de Loménie, *Beaumarchais et son temps*, reste, après cent ans, le guide le plus sûr, et M. Pomeau ne pouvait mieux faire que de le suivre, comme tous ses prédécesseurs. Mais ce « livre fondamental » n'a été pour lui qu'une base de départ, et, sur les divers épisodes de cette vie tumultueuse, dont certains demeurent obscurs, M. Pomeau, après avoir exposé les éléments d'information et d'appréciation dont nous disposons, s'est efforcé de faire le point, avec beaucoup de mesure, de finesse et de pénétration. Cela n'est pas toujours facile. M. Pomeau applique à Beaumarchais le mot du comte Almaviva à Figaro : « Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais ? » Mais il a jeté aussi « un regard sur le tiroir de la philanthropie », et il a bien fait. Dans les papiers laissés par Beaumarchais, le dossier « bienfaisance » est copieusement rempli. De sorte que la sympathie reste acquise à ce diable d'homme que les scrupules n'étouffaient guère, mais dont les mouvements étaient généreux.

M. Pomeau, dans son récit, a trouvé le ton et l'allure prestes qui convenaient. La vie de Beaumarchais est un roman. M. Pomeau nous l'a contée comme un roman, l'a fait revivre avec esprit, comme une comédie, tantôt bouffonne et tantôt mélodramatique, dans un rythme et un mouvement qui ne sont pas indignes du modèle. « Point de phrases, mais l'exposé des faits. » Avec Beaumarchais, il faut prendre la poste, et l'on ne s'ennuie jamais.

De l'œuvre, en homme de goût, M. Pomeau détache, pour les mettre au premier rang, les *Mémoires contre Goezmann*, *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*, sans pour cela, sacrifier aucunement le reste. Cette œuvre, il la replace non seulement dans la vie de l'auteur, mais aussi dans une époque qui l'explique, et à laquelle les références sont nombreuses, ainsi que dans l'histoire du théâtre. Constamment, M. Pomeau nous indique ce que rappelle ou ce qu'annonce telle pièce de Beaumarchais. L'analyse des intrigues est toujours nette, celle des caractères des plus fines. Et beaucoup d'observations sont excellentes dans cette étude claire, précise et bien informée. Beaumarchais « n'est pas un grand créateur », et celui qu'on imaginerait volontiers comme un improvisateur de génie fut au contraire, comme l'a montré M. Jacques Scherer, un auteur très scrupuleux, docile aux critiques et n'hésitant jamais à remettre un ouvrage sur le métier. Dans cette œuvre, certaines faiblesses sont évidentes, mais de ses meilleures pièces, comme des *Mémoires*, l'entrain et la *vis comica* sont irrésistibles. Sur l'homme et sur l'œuvre, M. Pomeau nous offre donc la mise au point qu'on attendait.

Peut-être M. Pomeau aurait-il pu, comme j'ai eu jadis le privilège de le faire, jeter un coup d'œil sur les papiers conservés dans la famille de Beaumarchais. Il aurait été ainsi en mesure de donner aux chercheurs à venir, dans sa *Notice bibliographique*, une idée plus précise de ce qu'ils peuvent attendre de l'examen de ces papiers, qui ne contiennent pas seulement ou même pas du tout, si je ne me trompe, « les brouillons et les manuscrits de ses œuvres », mais la copie, de la main de Beaumarchais, de tout ce que cet homme a pu écrire dans sa vie, et dont la masse confond l'imagination.

Classés en 1909 par Georges Moulleaux-Dugaze, ils avaient été répartis en quatre caisses, comprenant :

Numéro 1. — Affaire Kornman — Affaire des fusils de Hollande — Études et projets commerciaux divers — Législation, administration, finances — Beaumarchais et la révolution — Liquidation de l'imprimerie de Kehl — Affaires diverses. Correspondance Prince de Nassau — Correspondance Theveneau de Morande — Bienfaisance de Beaumarchais (protection accordée aux juifs, protestants, etc...).

Numéro 2. — Affaires d'Amérique (exclusivement).

Numéro 3. — Correspondance de Voltaire — Affaires des auteurs dramatiques — Petits vers, petite prose et divers — Correspondance (deux chemises) — Pensées.

Numéro 4. — Caron père, ses rapports avec son fils.

État civil de Beaumarchais — Beaumarchais jeune (ses charges) — Relations de famille (Beaumarchais et ses sœurs) — Affaires Lebreton. Séguiran — Affaire Aubertin — Correspondance d'Espagne — Correspondance de Julie Beaumarchais. — Traité de l'existence réfléchie (de Julie Beaumarchais) — Correspondance de Madame de Beaumarchais. Internement de Beaumarchais au Fort-l'Évêque et à Saint-Lazare. — La maison de Beaumarchais à la porte Saint-Antoine. — Correspondance relative au théâtre — Biographie

de Beaumarchais par Gudin et cahiers de Gudin. — Carton contenant divers manuscrits littéraires, fragments, et un dossier pour chacune des grandes pièces. — Musique.

En somme, dans ce classement peu rigoureux, Moulleaux-Dugaze avait essayé de distinguer les papiers de caractère commercial, de caractère littéraire, et de caractère familial. Cet ordre fut par la suite quelque peu bouleversé par tous ceux qui eurent accès à ces archives, et les papiers prirent place dans de nombreux cartons et chemises, mais le contenu est demeuré le même.

Loménie, Lintilhac et bien d'autres ont eu cet amas de manuscrits à leur disposition, et ils en ont extrait ce qui leur a paru — et qui était sans doute — le plus intéressant. Ils l'ont pour ainsi dire « écrémé ». Mais l'inédit reste très important. Pour en donner un seul exemple, qui touche à l'histoire du théâtre, précisons que le dossier de l'affaire « des auteurs dramatiques », qui occupa Beaumarchais de 1775 à 1793, et où il montra autant de patience que d'habileté, de diplomatie et d'obstination, et dont la relation tient en deux ou trois pages dans le livre de M. Pomeau, ne comprend pas moins de 279 pièces (lettres, procès-verbaux), dont certaines ont jusqu'à quinze pages. Il en est qui ont paru dans les *Œuvres complètes*, dans le livre de Loménie ou dans la *Revue rétrospective*, mais bon nombre sont inédites. Dans le dossier de l'affaire du chevalier d'Eon (lettres et mémoires), l'inédit paraît plus important encore.

Mais tout cela vaut-il qu'on le publie ? Je ne le pense pas. Il faudrait faire un choix. La publication intégrale de ces papiers n'ajouterait rien à la gloire littéraire de Beaumarchais. Elle apporterait par contre beaucoup de précisions sur les affaires et les négociations auxquelles il fut mêlé, et, sur sa vie, de nouveaux éléments d'information, qui permettraient de porter sur l'homme un jugement mieux fondé.

Léon Guichard.

Alberto Cento, **Condorcet e l'idea di progresso**. Firenze, Parenti, « Saggi di cultura moderna », vol. XVII, 1956. Un vol. in-8° de 148 pages.

Ce livre n'est pas une étude d'ensemble sur la vie et sur l'œuvre de Condorcet. L'auteur envisage surtout deux points qu'il considère à juste titre comme essentiels : l'attitude de Condorcet à l'égard des problèmes politiques et pratiques de son temps, et son élaboration de l'idée de progrès. M. Cento semble d'ailleurs avoir été intéressé tout d'abord par la fonction d'intermédiaire et de conciliateur qui a été exercée par Condorcet. Ce philosophe a su choisir la tâche d' « ordonner les résultats d'un siècle d'efforts de la raison », de les rassembler en un seul « *corpus* élémentaire de la pensée nouvelle », de les douer d'une efficacité plus directe sur la conscience et sur l'action des hommes ; il a donc été, à un certain moment, un « instrument » précieux pour la diffusion des lumières. Les circonstances pratiques de son action ne concernent pas ici notre propos : qu'il suffise d'indiquer que M. Cento nous le montre « parmi les premiers révolutionnaires qui essayent d'arrêter la révolution » (p. 57). D'après M. Cento, le tort de Condorcet, ainsi que des Girondins, aurait été de vouloir séparer la révolution politique de la révolution sociale. Condorcet désirait sincèrement répandre les lumières parmi toutes les classes de la société ; il reconnaissait que « les travaux de ces derniers âges » avaient beaucoup fait « pour le progrès de l'esprit humain [...] beaucoup pour la gloire de l'homme, quelque chose pour sa liberté, presque rien encore pour son bonheur » (*Esquisse d'un Tableau historique...*, seconde édition, Paris, Agasse, an III, p. 321) : mais ce bonheur, il l'attendait d'une égalité abstraite, d'une liberté qui ne blesserait pas les « droits naturels » des hommes. L'optimisme « naïf » de Condorcet semble néanmoins « glorieux » à M. Cento (p. 65), dans la mesure où il procède d'une pensée généreuse que la « bourgeoisie » aurait plus tard reniée, l'idée d'un progrès illimité. L'idée de progrès s'identifie donc à la volonté de progrès : « Cette idée n'est rien d'autre que l'expression de la volonté vigoureuse de la classe bourgeoise, dans sa période héroïque, de construire le monde... » (p. 124), de le modeler à son image, mais aussi à l'image de l'homme tel qu'il devrait être. M. Cento remarque toutefois dans la pensée de Condorcet une incerti-

tude entre « la fixité, l'éternité » des buts que l'homme se propose, et leur « historicité » (p. 107) : existe-t-il pour lui des limites à la pensée de l'homme, à son action, y a-t-il une part d' « inconnaissable » ? La seule limite que Condorcet semble admettre est la « totalité », dont la connaissance humaine s'approche toujours, sans jamais pouvoir l'atteindre (p. 87). Les lumières ne sauraient donc entraver une évolution qui irait dans le sens du progrès de l'homme. Dans une ébauche de son dernier ouvrage (texte cité par M. Cento, p. 86), Condorcet reconnaît à l'homme « le pouvoir de modifier [les lois générales de la nature], de les faire concourir à son bien être », et il en conclut : « ... ce pouvoir qui est faible et presque nul dans chaque individu, considéré dans l'espèce entière, et s'exerçant pendant une longue série de générations, croissant enfin avec les progrès de l'esprit humain, peut balancer celui de la nature ». Si l'homme peut « maîtriser son avenir », le concept de nature est dépouillé de son sens mystérieux et sacré. L'homme modifie son sort et sa nature par l'action : or, il n'y a pas d'action sans une acceptation préalable de la condition de l'homme, à mi-chemin entre le bien et le mal, entre le « tout » et le « rien » (c'est là, remarque M. Cento, le sens de la polémique anti-pascalienne de Voltaire et aussi de Condorcet). M. Cento considère enfin, à propos de l'auteur qu'il étudie, le problème de l'attitude du siècle des lumières à l'égard du passé, de l'histoire. Avec M. C. Luporini (dont nous rappelons ici l'ouvrage sur *Voltaire e le « Lettres philosophiques »*, Firenze, Sansoni, 1955), il voit en ce siècle « la première époque qui ait eu pleine conscience de son originalité historique » (p. 96), tout en admettant qu'elle n'a pas su atteindre la conscience de sa propre « historicité » (p. 120).

Les perspectives idéologiques de M. Cento l'amènent parfois à expliquer des textes ou des attitudes de Condorcet en fonction d'une certaine vue de l'histoire (ou de certaines vues sur l'histoire). Il affirme, par exemple (p. 6), que l'idée de progrès (telle qu'elle a été conçue au siècle des lumières — et par Condorcet) possède « une puissance, un dynamisme totalement absents de la pensée du siècle suivant, et de son concept de développement (*svolgimento*) », et que ce dernier concept s'adapte « à un monde culturel qui tend à être statique ». Quoi qu'on pense d'autres formules qui semblent dépasser le cadre du sujet choisi par M. Cento, on ne saurait dénier que son ouvrage ne se fonde sur une documentation sérieuse. Le volume contient un appendice sur le *Moniteur* de 1788 (M. Cento estime avec raison que ce pamphlet ne doit pas être attribué à Condorcet), et une *Note bibliographique* qui est utile sans se présenter comme exhaustive : elle peut être complétée sur quelques points par la notice bibliographique insérée par Th. E. Oliver dans la *Critical Bibliography of French Literature* de Cabeen (t. IV, p. 145 et suiv.). Signalons, en outre, que dans une note parue dans les *Rendiconti dell'Istituto Lombardo di Scienze e Lettere* (*Classe di Lettere*, t. LXXXVIII, 1955, p. 311-324), M. Cento a classé, d'après un sommaire de l'auteur, les fragments et les notes subsistants (en partie inédits) du *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, publiant quelques pages inédites de Condorcet sur Platon.

Arnaldo Pizzorusso.

Journées stendhaliennes internationales de Grenoble. Discours et Communications. Paris, Le Divan, 1956. Un vol. in-8° de 242 pages.

Grenoble, après l'avoir oublié, a rendu — enfin ! — un éclatant hommage à l'un des plus illustres de ses enfants. Le maire de la ville, le docteur Martin, le ministre de l'Education nationale, M. Jean Berthoin, ont salué la mémoire d'Henri Beyle. Des fêtes admirablement organisées et que marqua notamment une délicieuse représentation du *Mariage Secret*, ont accompagné le déroulement de cette manifestation pendant laquelle on a beaucoup travaillé.

On publie les discours et les communications suscités par cette réunion : stendhaliens et beylistes y trouveront leur butin. Et l'ombre de Stendhal a dû se réjouir de cet hommage qui lui fut rendu, à la fois, par des Anglais, des Italiens et des Français.

Aux discours de la séance d'inauguration que complétait une subtile

conférence d'Henri Martineau, — *Sincérité et dissimulation de Stendhal*, sujet délicat traité avec bien de la délicatesse et quelle justesse de touche ! s'ajoutent seize communications relatives à la biographie du romancier, ou à sa méthode et son art.

Que citer et comment citer sans reproduire la table des matières ? Des inédits ? Voici des lettres à Edouard Mounier que publie M. Avezou, ou des notes sur la *Basvilliana* que commente M. P. P. Trompeo. S'agit-il de la biographie du grenoblois ? Le Baron Borel du Bez étudie les armoiries et la particule de Stendhal, M. Jacques-Félix Faure la fin de l'amitié de Stendhal et de Félix Faure, le regretté François Michel dessine d'un trait ferme l'histoire de l'amitié qui lia le romancier au Comte et à la Comtesse Daru, tandis que M. Carlo Pellegrini parle de ses rapports avec Vincenzo Salvagnoli.

On s'est, bien entendu, occupé des plagiats ou des modèles de Stendhal. Ainsi V. del Litto qui découvre un nouveau plagiat dans la *Vie de Haydn*, Lionello Fiumi qui parle de Silvio Pellico « Coqueluche de Stendhal », ou Bruno Pincherle qui étudie des notes inédites relevées par lui sur une *Vie d'Alfieri* : elles précisent certaines dates de la vie de Stendhal. Le Cosmopolitisme de Beyle fournit à M. F. C. Green le thème d'une note suggestive sur Stendhal et les Anglais. Madame Durry, M. A. Caraccio, M. P. Jourda tentent d'analyser des formes diverses de l'art stendhalien, la première, les rapports entre la grammaire et l'homme, les autres le « dolce stil nuovo » ou l'art de la narration dans les chroniques italiennes.

L'étude de M. Bonfantini sur le réalisme de Stendhal provoquera plus d'une discussion par le problème délicat qu'elle soulève : Stendhal a-t-il ou non influencé Balzac ? On attend, ici, les réactions de M. Liprandi dont on regrette qu'il n'ait pu participer à ces journées.

M. Ferdinand Boyer enfin et M. Glauco Natoli nous rappellent qu'Henri Beyle fut un ami des arts, l'un qui le montre curieux des embellissements des villes dans l'Italie de Napoléon, l'autre en établissant que les personnages stendhaliens doivent beaucoup à la peinture italienne.

En bref, un livre de *Mélanges* très variés qui, sur plus d'un point, fait progresser l'exégèse stendhalienne.

P. Jourda.

Stendhal, **Rome, Naples et Florence en 1817**, suivi de **L'Italie en 1818.** Édition établie et commentée par Henri Martineau. Paris, Le Divan, 1956. Un vol. de xlv-455 pages in-8°.

M. Henri Martineau, par cette édition critique digne en tous points de ses précédents travaux, et en particulier des éditions de *La Vie de Henri Brulard* et des *Souvenirs d'égotisme* présentées avec une information aussi sûre qu'abondante, restitue le texte intégral de l'ouvrage primitif de 1817 où apparaît pour la première fois le nom de Stendhal. Le livre n'avait jamais été réimprimé dans toute la fraîcheur de son jaillissement. L'auteur ayant donné en 1826, une seconde édition, beaucoup plus longue, de *Rome, Naples et Florence*, c'est ce texte très différent du premier que depuis Romain Colomb les différentes éditions ont reproduit, avec en appendice la transcription des pages de 1817 que la nouvelle édition omettait. L'impression du lecteur s'en trouvait nécessairement modifiée de fond en comble, et il est heureux que nous possédions désormais, pour une meilleure appréciation de Stendhal, la rédaction initiale — cette première déclaration d'amour de Stendhal à l'Italie.

En dépit des nombreux emprunts que la hâte de la rédaction impose à l'auteur, le ton dominant du livre est donné par cette découverte du bonheur de vivre en communion avec les chefs-d'œuvre, dans une ivresse de musique, devant de beaux horizons, au contact d'une société pleine de naturel et d'un peuple où « la plante humaine » est plus robuste qu'en aucun pays d'Europe.

Mais ce qu'il convient de signaler en premier lieu dans cette édition, outre l'intérêt majeur de l'avertissement, c'est la richesse des notes d'une précision et d'une abondance qui comblent toute curiosité ; c'est la présence d'un

index des noms. Quand M. Henri Martineau aura publié l'édition critique du *Rome, Naples et Florence* de 1826, qu'une note discrète annonce, toute l'histoire de la publication et de la composition de l'ouvrage se trouvera définitivement clarifiée. Il est incontestable que les deux éditions, si différentes l'une de l'autre, méritaient d'être imprimées séparément. Celle que voici marque clairement, dans la découverte de l'Italie par Stendhal, une étape qui sans cela nous serait moins sensible, car nous avions perdu l'habitude de recourir aux pages de 1817.

ARMAND CARACCIO.

ALBERT J. GEORGE, **The Development of French Romanticism**. Syracuse (U. S. A.), University Press, 1955. Un vol. in-8° de 193 pages.

Prenons occasion de ce livre élégant et concis pour acquitter une dette, déjà ancienne, envers les études anglaises et américaines sur le Romantisme français. Elles se sont multipliées depuis quelques années. Celle-ci étudie *The Romantic Agony*, cette autre *The Decline and Fall of the Romantic Ideal* (F. L. Lucas, New York, 1937, in-8° de 236 pages). Sœur Mary Ursula Clark consacre à ce beau sujet : *The Cult of Enthusiasm in French Romanticism* une thèse de 210 pages (Washington, in-8°, 1950). Citons encore de Jacques Barzun : *Romanticism and the Modern Ego* (Boston, 1944), de Nemours Honoré Clement : *Romanticism in France* (New York, 1939)... Mais les régions de langue anglaise n'ont pas de plus sûr ami ni de plus actif ambassadeur de notre Romantisme que ce vif esprit, impatient de travail et de voies nouvelles, qu'est Albert George, chef du département de langues romanes de l'Université de Syracuse (N. Y.) et l'un des animateurs de la revue *Symposium*.

Nous n'avons pas rendu compte en leur temps de ses deux volumes sur *Lamartine and Romantic Unanimism* (New York, Columbia University Press, 1940, in-8° de 200 pages) et sur *Pierre-Simon Ballanche* (Syracuse University Press, Syracuse, N. Y., [1945], in-8° de 207 pages) : deux livres qui se répondent, — car l' « unanimisme » de Lamartine est déjà chez Ballanche, et les *Essais sur la palingénésie sociale* ou la *Vision d'Hébal* donnent au poète des *Visions* une philosophie de l'histoire (*Lamartine and Romantic Unanimism*, p. 114-115). Certes le mot *unanimisme* fait anachronisme à propos d'eux, comme le mot *fidéisme* à propos de Montaigne : mais qui peut, à l'exception de Marc Citoleux, s'empêcher de penser au fidéisme en lisant l'*Apologie de Raymond Sebon* ? et Jules Romains lui-même n'écrit pas plus souvent le mot *unanime* que le poète des *Recueillements* et le romancier populiste de *Geneviève*.

C'est ce romantisme populaire qui attire la curiosité passionnée d'Albert George, plutôt que les pentes qui vont vers l'individualisme, l'égotisme, le narcissisme. Sur les treize chapitres de son *Development of French Romanticism*, distribués en deux groupes (*The Background*, *The Development*), il en est deux qui s'intitulent *A People's Literature* : *The Sponsors*, — *The Writers*. D'autres titres marquent bien que c'est dans l'existence collective, dans l'expression des forces « unanimes », qu'il cherche le sens de ce « développement » : *The Age of Prose*, — *Advent of Newspaper*, — *The New Mythology*. Le *moi*, l'aristocratie du sentiment, ce qui fait l'intimité guérinienne ou la solitude baudelairienne, se dissipe ou s'évapore au passage de ces vagues de fond qui montent des masses profondes ; et l'on songe qu'Albert George est prédestiné à cette étude de la « Poésie des ouvriers à l'époque romantique », à laquelle, croyons-nous, il travaille. Les artisans illettrés de nos lettres méritent qu'on aille les visiter, dans leurs ateliers ou à leurs charrues. C'est déjà en terre anglaise que M. Hunt a offert l'exemple de cette communion du sens littéraire avec le sens social.

Dès maintenant, Albert George a donné plus d'un gage de grand prix à cette généreuse alliance intellectuelle. On peut se féliciter qu'il assume, dans la *Critical Bibliography of French Literature* entreprise par l'Université de Syracuse, la direction des tomes V et VI consacrés à notre XIX^e^ siècle.

PIERRE MOREAU.

Liano Petroni, **Poetica e Poesia d'Alfred de Vigny.** Cagliari, 1956. Un vol. 17 × 24 de 514 pages.

Par son titre même, l'étude de M. Petroni risquerait d'induire en erreur le public français, si l'auteur ne s'expliquait dès sa préface. Par Poétique, en effet, M. Petroni n'entend pas un ensemble de préceptes concertés que le poète utiliserait en artiste absolument maître de son art, mais ce lien qui unit l'œuvre à l'homme, qui fait de l'œuvre une expression directe d'un être total et non seulement d'une intelligence. Le commentateur cherche donc ses explications, non pas dans les courants littéraires contemporains ni même dans les idées générales de Vigny, mais dans des conflits personnels, dans un débat intime, dans une instabilité « qu'à travers toute sa vie le poète s'efforça de dominer ». Il fait moins œuvre d'historien que de psychologue, et encore faut-il dire : psychologue de l'affectivité.

S'appuyant, dit-il, sur la critique italienne antérieure, M. Petroni refuse à Vigny le titre de philosophe et il dresse une liste impitoyable de toutes les contradictions du poète penseur. Elles sont nombreuses, avouons-le, et portent sur des problèmes quelquefois essentiels. M. Petroni a donc beau jeu en considérant les idées générales de Vigny comme la cristallisation d'attitudes surtout affectives, comme autant de réponses à des difficultés personnelles.

Certes des explications de ce genre ne sont pas absolument nouvelles en France. Il faudrait rappeler ici les travaux de Dupouy, de Jean Aicard, de Lauvrière, de Robert de Traz ; et les critiques même qui ont abordé le poète par le biais de ses idées, Flottes et Bonnefoy, ont fait une part à l'analyse des sentiments. Mais le travail de M. Petroni est résolument psychologique, et, renversant les perspectives, c'est des sentiments qu'il part pour expliquer la création poétique et éventuellement les idées.

Ainsi conçu, ce livre apparaît d'abord comme une mise au point conciliante et minutieuse des publications récentes dont quelques-unes, celles de M. Guillemin notamment, ont soulevé quelques orages. Le commentateur tempère les jugements qui lui semblent injustes, modère les opinions unilatérales et nous présente un Vigny ni trop angélique, ni trop démoniaque, mais simplement humain. S'il rejette après d'autres la légende de la Tour d'ivoire, il refuse de tomber dans l'excès inverse et propose l'image à la fois amusante et très juste du hérisson qui vit dans le monde, sans doute, mais toujours prêt à se couvrir de ses piquants. C'est dire que cette étude comporte d'abord un « état présent » très documenté et impartial des études relatives à Vigny. Ce n'est certes pas tout. En considérant les contradictions du penseur non comme un déchet de ses idées, mais comme « l'humus de toute l'œuvre », M. Petroni approfondit la personnalité de l'auteur, et derrière le philosophe austère et un peu rigide, il nous découvre un homme essentiellement « instable », marqué d'un conflit durable « entre l'esprit et la matière, la raison et la sensibilité, l'idéal et les misères humaines ». Vigny n'apparaît donc plus comme un penseur plus ou moins désincarné, mais comme un homme qui se débat avec lui-même : « La prétendue impassibilité de Vigny, — qui n'a jamais existé — devait être une dure conquête ». Une telle biographie intérieure revêt l'intérêt d'un drame, elle aboutit à dévoiler « une tension dynamique », et considère l'œuvre comme une recherche, faite par le poète, non seulement de certitude intellectuelle, mais encore de sécurité affective. D'autre part, puisque les idées de Vigny sont des repères souvent contradictoires et toujours incertains, M. Petroni s'attache à dégager un certain nombre de thèmes de nature sentimentale qu'il juge plus stables. L'importance croissante ou décroissante de ces thèmes s'explique par une série de déceptions qui ont jalonné l'existence du poète, effondrement de ses espoirs militaires, de ses espoirs politiques, de ses illusions sur l'amour terrestre, etc. ; et l'on voit ainsi Vigny successivement rejeté de toutes ses positions, se replier ou plutôt s'élever jusqu'au messianisme de *L'Esprit pur*. Selon M. Petroni, en effet, Vigny est d'abord un moraliste ; son débat essentiel se livre entre le Bien et le Mal ; c'est une morale à son usage (peut-être faudrait-il dire une sagesse) qu'il a toujours cherchée. C'est probablement ici qu'on trouvera l'apport le plus directement utile de cette étude, dans la mise à jour de quelques thèmes qui se sont maintenus

depuis *Hélèna* jusque dans *Les Destinées* ; car la création poétique de Vigny apparaît davantage « comme un enrichissement progressif des mêmes thèmes que comme une série de changements successifs », il sait « approfondir et creuser plus que varier ».

On regrettera sans doute que M. Petroni, extrêmement rigoureux quand il date un fait de la biographie, la publication d'une œuvre ou d'un recueil, reste plus général dans ses explications psychologiques, et puisque c'est la psychologie qui est en cause, on aimerait savoir ce que le commentateur pense de la thèse de Bonnefoy selon qui la sensibilité de Vigny était dominée par le goût de l'incréé, ou même des affirmations plus anciennes de Lauvrière qui voyait dans le poète une nature morbide de dégénéré supérieur. Plus prudemment, M. Petroni s'en tient à des inductions qui relèvent du bon sens ou à des intuitions que nous croyons, quant à nous, justes et perspicaces, mais qui impliquent de nouveaux problèmes à résoudre. Vigny, par exemple, s'est débattu entre le bien et le mal ; mais il n'avait que trop tendance à dissimuler derrière de grands mots abstraits des idées et des sentiments étroitement personnels. Il faudrait donc savoir ce que recouvre précisément cette conception du bien et du mal. Le livre nous dit que Vigny, privé de la gloire militaire, a cherché des consolations dans l'activité dramatique et dans les amours multiples. On voit assez l'intérêt d'une telle suggestion, mais elle appelle une étude qui établisse avec précision le caractère, en quelque sorte militaire, des amours du poète.

Certes le travail considérable de M. Petroni ne pouvait prétendre à résoudre tous les problèmes posés par l'optique particulière et originale qu'il a choisie. Il a du moins le mérite d'attirer l'attention sur certains aspects très importants de l'homme et de l'œuvre que la critique antérieure avait laissés dans l'ombre ; il a aussi le mérite d'ouvrir la voie à une conception moins étroitement intellectualiste de Vigny en replaçant l'homme tout entier à l'origine de l'œuvre, en rappelant que Vigny a été poète au moins autant que philosophe.

F. Germain.

Gaëtan Picon, **Balzac par lui-même**. Paris, Éd. du Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1956. Un vol. in-12 de 291 pages.

Voici un nouveau titre au catalogue des éditions du Seuil, un nouveau volume dans la collection des « Ecrivains de toujours ». On sait l'effort des éditions du Seuil pour présenter cette collection de façon agréable ; et cet effort a, ici, fort bien atteint son but. On y trouve un beau choix de photographies lisibles et variées. Bien sûr, on regrette un peu les marges qui auraient mis en valeur les reproductions en pleine page ; mais aussi n'ignore-t-on pas à quels frais ces agréments engagent. Le lecteur se satisfera en considérant les caractères bien choisis et lisibles, l'agréable mise en pages (s'il est difficile, peut-être fera-t-il quelques restrictions sur celle des p. 30-31) et goûtera un plaisir plus intellectuel encore en constatant que les documents présentés ne sont pas les documents traditionnels qu'on s'attend à rencontrer dans tout ouvrage illustré qui traite de Balzac. On y trouve, comme on s'y attend, le portrait de Laure enfant, le collège de Vendôme, la lithographie de Julien, la célèbre miniature de Mme de Castries. Mais on y découvre aussi avec plaisir des pièces plus rares, peu ou mal connues ; un agréable portrait de Me Guillonnet de Merville, d'amusants croquis représentant Balzac, des photographies du portique et du salon de Wierzchownia, c'est-à-dire pour le grand public et même pour un public moins large une documentation fraîche sur Balzac.

L'ouvrage se compose d'une très importante première partie où un commentateur, ici M. G. Picon, présente des textes extraits des romans ou de la correspondance de Balzac. Vient ensuite une « Chronologie » suffisamment claire et suffisamment abondante. Les spécialistes seuls pourraient y relever quelques lapsus, mais de peu d'importance. Le volume se termine par une assez bonne bibliographie ; peut-être l'auteur aurait-il pu y faire figurer à la place d'ouvrages vieillis quelques articles importants parus à l'occasion du Centenaire.

La première partie mérite d'attirer ou de retenir toute notre attention : c'est évidemment la pièce maîtresse du volume. Il y a peut-être quelque amphibologie à intituler cet ouvrage : *Balzac par lui-même*, car, à la vérité, ce n'est pas le point de vue de Balzac sur lui-même qui nous est présenté, mais le point de vue du commentateur soutenu par des textes très abondants pris dans l'œuvre de Balzac. En fin de compte, par le simple fait de choisir tel morceau ou d'écarter tel autre, on fait dire à Balzac ce qu'on veut.

Cette remarque faite, louons sans restrictions M. G. Picon de connaître parfaitement *La Comédie Humaine*, et aussi la Correspondance et d'avoir sélectionné dans l'une comme dans l'autre des fragments véritablement significatifs. Il a fait leur place à des morceaux connus : le début du *Lys dans la Vallée*, par exemple, ou les passages souvent commentés de *Louis Lambert*, — on s'y attendait ; mais il a eu aussi le mérite de mettre en valeur des textes moins célèbres : par exemple, les récits de la jeunesse dans *La Peau de Chagrin*, texte souvent méconnu, de signaler l'importance du personnage de Castanier dans *Melmoth réconcilié*, de l'article sur les *Artistes* écrit par Balzac, en 1830, pour *La Silhouette*.

Le commentaire dont M. G. Picon accompagne ces textes mérite notre attention. Disons tout de suite qu'on aurait tort de le prendre pour ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire pour une initiation aux études balzaciennes. Au point de vue biographique comme au point de vue littéraire, le commentaire de M. G. Picon suppose un lecteur informé, très au courant des réalités balzaciennes : M. Picon présente Balzac, explique Balzac, nous offre une image de Balzac tel qu'il le voit lui-même. Libre à nous de l'accepter ou de le refuser. Ses vues, en tout cas, méritent d'être considérées.

Il semble bien que le commentateur prenne un certain plaisir à démentir la légende du réalisme balzacien (p. 12 et suiv.) ; certes, il a bien raison si par réalisme on entend on ne sait quel asservissement de Balzac à décrire ce qu'il a observé. Mais enfin quand on connaît bien la vie et l'œuvre de Balzac, on sent trop le rapport subtil, mais certain, entre sa création et les expériences qu'il a vécues, pour ne pas se méfier des coups d'épaule qui risqueraient de basculer dans le vide tout un trésor que Balzac a lentement et coûteusement acquis. Tant mieux si Brunetière croyait pouvoir écrire : « Le choix de ses sujets ne lui a jamais été dicté par des raisons particulières et, en quelque sorte privées », nous, nous pensons qu'il existe entre l'imagination de Balzac et la chose vécue une relation certaine, mais extrêmement délicate à préciser et qu'il ne faut pas céder à la tentation de s'en débarrasser à bon compte. Pourtant, nous sommes entièrement d'accord avec M. Picon lorsqu'il explique que l'écart est immense entre le Balzac apparent et le Balzac profond, nous dirions plus volontiers entre Balzac tel qu'il est et tel qu'il s'imagine. Il faut aussi se rallier entièrement à lui quand il parle du rôle purificateur que l'œuvre joue par rapport aux passions de l'auteur, particulièrement, bien entendu, dans le cas de *La Duchesse de Langeais*. « L'imagination obtient ce que la vie n'a pas obtenu ; elle la compense et la venge », dit M. Picon (p. 57) et il a tout à fait raison ; et tout à fait raison aussi lorsqu'il signale l'importance des « couples... figures contradictoires et associées », en constatant « qu'il faut ajouter David à Lucien pour retrouver Balzac ».

L'agrément de ce livre, c'est justement qu'on pourrait indéfiniment continuer avec M. Gaëtan Picon ce dialogue qui est aussi un dialogue avec Balzac. L'auteur propose, le lecteur discute et Balzac y gagne à tout coup.

Suzanne Bérard.

René Journet et Guy Robert, **Le Manuscrit des « Contemplations »**. Annales littéraires de l'Université de Besançon, 2e s., t. III, fasc. 5. Paris. Les Belles Lettres, 1956. Un vol. in-8° de 206 pages.

A la suite du précédent fascicule, intitulé *Autour des Contemplations*, on attendait pour le centenaire une nouvelle édition critique de ce recueil de poèmes. Mais, soit que les auteurs y aient renoncé pour des raisons matérielles, soit qu'ils aient voulu auparavant se décharger d'un apparat trop

copieux, ils nous donnent dans ce nouveau fascicule un complet décompte des variantes des *Contemplations*, qui prolonge, corrige et met au point les recherches de J. Vianey (1922) et de R. Glotz (1924).

Une brève *Introduction* expose leur méthode typographique, fatalement complexe, mais, comme ils le promettent, facile à assimiler avec un peu de pratique. Pour la première fois, véritablement, nous disposons là d'un dénombrement chronologique des apports et corrections successifs du poète et d'un essai d'identification raisonnée des poèmes. Un tableau descriptif des papiers permet de circonscrire les dates de leur utilisation. Toutefois, il convient d'en apprécier les limites. Lorsque MM. Journet et Robert notent « Papier 6 : Léger, bleu, non translucide, mars-octobre 1843 », cela signifie que, dans *les Contemplations*, *Reliquat* compris, ils ont repéré comme dernière date inscrite au bas d'un poème écrit (composé ou recopié) sur ce papier, celle du *Poète aux champs* (I, 2, 31 octobre 1843 ou 1853), elle -même une probabilité, non une certitude. Vienne cette pièce à être datée autrement, il leur faudra remonter en conséquence leur date terminale à mai-juin. Or, cela ne veut pas dire que ce papier n'ait pas été utilisé par le poète avant ou après, sans qu'il se soit soucié d'y inscrire des vers datés. Cette observation n'est pas conçue comme une critique, mais comme une mise en garde dans l'usage de ce document.

Inversement, les auteurs, se tenant à cette méthode, disons, scientifique, se sont volontairement privés du recours aux intuitions de la critique interne. Prenons pour exemple *Crépuscule* (I, 26, 20 février 1854), pièce écrite sur papier utilisé en 1853-1854, écriture « proche de l'ancienne manière ». La date 1854 est une correction de 1844, « lapsus », estiment-ils. Pourtant, ils hésitent et formulent cette réserve : « A moins que ce ne soit la reprise d'une ébauche antérieure à l'exil ? ». On pourrait, en effet, se le demander, en comparant aux premiers vers d'*A la fenêtre pendant la nuit* (VI, 9), qui sont du 29 avril 1854, le début de ce poème. Confrontons donc à la première strophe d'*A la fenêtre* :

> Les étoiles, points d'or, percent les branches noires ;
> Le flot huileux et lourd décompose ses moires
> Sur l'océan blêmi....

celle de *Crépuscule* :

> L'étang mystérieux, suaire aux blanches moires,
> Frissonne ; au fond du bois, la clairière apparaît ;
> Les arbres sont profonds et les branches sont noires ;
> Avez-vous vu Vénus à travers la forêt ?

Malgré la parenté de l'image et l'identité des rimes, il y a dans le rythme et la syntaxe un air des années 1840. Le début d'*A la fenêtre* est d'une expression plus vigoureuse, surtout au second vers ; on pourrait en conclure à un approfondissement de la veine noire, correspondant à un laps de temps plus important que deux mois, qui, d'ailleurs, ont bien pu suffire à son imagination pour parfaire son expression du mystère. L'appréciation respective reste affaire personnelle : on le voit bien à lire celle de « beau poème » accordée (p. 201) à la pièce *A Granville*, que nous n'aurions certes pas songé à qualifier ainsi. Les auteurs de cette étude ont donc bien fait, après tout, de s'en tenir à des règles plus objectives.

Pour porter un jugement sur ce travail en toute connaissance de cause, il est évident qu'il faudrait repasser partout où les auteurs ont passé, tandis qu'on s'est contenté de quelques sondages peu nombreux. Ils nous assurent de la probité et de la clairvoyance que M. Robert nous a appris à attendre des autres et de lui-même. Complet et précis, ce sera un instrument indispensable pour ceux qui voudront pénétrer en profondeur la création poétique de Victor Hugo dans cette œuvre, telle au moins qu'elle apparaît à travers les mots et leurs combinaisons. Il y a, je dois l'avouer, dans cette mise en coupe réglée de la haute futaie hugolienne, quelque chose qui me glace ou m'effraie. A travers ces tronçons de vers qui cherchent à se rejoindre, j'ai peine à retrouver l'élan poétique qui a présidé à leur composition. Qu'on me comprenne bien, ce reproche, je me l'adresserais aussi bien ou à d'autres. J'aimerais que, pour parler d'art, la rigueur même se fît artistique, ou du

moins s'entourât de quelques précautions analogues. Je vois la technique étendre peu à peu son ombre glaciale sur des œuvres que des hommes ont non seulement pensées, mais senties et vécues.

Les propositions terminales, comme celles du précédent fascicule, sont d'une concentration remarquable et de grande portée. Comme les auteurs le remarquent, « deux ou plusieurs rédactions possibles lui viennent à l'esprit, et souvent, semble-t-il, simultanément ». Et encore, sur le mode de reproduction cellulaire des strophes : « On les voit beaucoup moins se transformer que se multiplier ». Il s'agit donc pour le poète d'éliminer. On sait que Victor Hugo reculait devant le sacrifice de strophes de remplacement. Mais, pour un adjectif, un membre de phrase, force lui était de choisir. « La raison du choix demeure souvent incertaine. » Euphonie, rythme, prédilection, harmoniques personnelles de tel ou tel mot, mais aussi le goût, qui se transforme en même temps que celui du siècle, la vigueur le disputant à l'élégance. Ayant écrit d'abord *La mort est bleue* (VI, 13, v. 48), Hugo recule, puis maintient : l'image est neuve et forte, surtout elle déclenche en lui une gamme d'équivalences spiritualistes. Mais il lui arrive de préférer une expression plate, « le frais papillon », à la correction « le dandy papillon », « version plus intéressante », jugent MM. Robert et Journet : la préciosité a dû lui en paraître mièvre et trop « Grandville », le « goût » a réagi, il ne l'a pas toujours fait, par la suite, dépassé par l'ivresse verbale. Mais retenons-en qu'il pesait ses mots.

Ce n'est pas dire qu'il faille toujours prendre ses déclarations à la lettre. Au bas de la pièce I, 13, Hugo écrit : « Aujourd'hui 31 mai 1855, j'écris cette pièce, la dernière... ». Les auteurs se demandent s'il y a lieu de mettre en question la date d'une lettre à Hetzel du même jour où le poète prévoit l'expansion de son recueil. Ce n'est pas contradictoire : la plupart des poèmes étaient écrits, sans affectation arrêtée, il en écrivit encore quelques-uns, peu nombreux, il avait hâte d'en finir, mais restait porté par l'élan créateur.

Peu de coquilles, m'a-t-il semblé, déparent ce texte attentivement revu : Nous *allions* au verger (p. 40) et, je pense, *Bouley-Bay*, comme on l'écrit encore à Jersey (p. 130). Puis-je en profiter pour signaler aux lecteurs de la *Fantaisie*, tome I, la référence d'une citation que je n'avais pu retrouver au moment où je corrigeais les épreuves (p. 312, n. 2) : « Un coin où nous aurions des arbres... »? Elle est extraite des *Contemplations*, II, 21, 27 juillet 1846.

J.-B. Barrère.

Gérard de Nerval, **Œuvres.** Texte établi, annoté et présenté par Albert Béguin et Jean Richer. Paris, N. R. F., « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 2e édition [1956] ; t. II [1956].

Le centenaire de la mort de Nerval, en 1955, et l'inscription des *Filles du Feu*, d'*Aurélia* et des poésies au programme des agrégations de lettres et de grammaire pour 1956-1957 ont fortement attiré l'attention d'un assez large et sérieux public sur un auteur qu'un certain nombre de spécialistes eussent volontiers, il y a quelque temps, confisqué à des fins extra-littéraires. Sans l'effort fourni depuis deux ans, à la Bibliothèque Nationale comme dans les Facultés de France, peut-être les œuvres de Gérard figureraient-elles maintenant dans la panoplie ésotérique, tout comme le marc de café, la boule de verre et le hibou de service.

Il n'était que temps de ramener Nerval à l'histoire littéraire, à laquelle il appartient par tant de ses aspects et de ses curiosités. L'histoire littéraire, certes, est modeste et ne se flatte pas de tout comprendre ; elle a au moins le mérite de cerner d'un trait de lumière les mystères qui lui restent obscurs. Des poésies et des pamphlets libéraux [1] jusqu'aux *Chimères*, des articles trop quotidiens aux plus belles pages d'*Aurélia*, elle accepte Nerval dans sa complexité et ne commet aucune de ces opérations chirurgicales auxquelles certains nervaliens se sont livrés. Le procédé de certains exégètes est exacte-

1. Il est presque impossible maintenant de trouver où les lire. Les nombreux comptes rendus qui les accueillirent dans la presse libérale de la Restauration prouvent cependant leur succès, qu'il faudrait étudier et expliquer.

ment, en effet, celui d'une opération : dissection des œuvres, élimination des morceaux déclarés impurs, remembrement, selon un plan préétabli, des fragments conservés.

C'est cette préoccupation d'un Nerval tel qu'il devrait être qui vicie l'édition de la Pléiade procurée par Albert Béguin et M. Jean Richer, édition que recommandent, d'autre part, bien des qualités. *Œuvres*, ainsi s'intitulent ces deux volumes, qui auraient pu être trois ou quatre. Le titre n'est pas compromettant. On regrettera même cette absence de témérité. Inachevée, alors qu'elle se voulait complète, l'édition Champion s'attire le respect et elle est encore irremplaçable en certaines de ses parties. Celle que nous examinons apparaîtra bientôt comme singulièrement timorée.

On ne voudrait pas rendre M. Richer responsable de cette mutilation : il a exhumé trop de textes inédits ou méconnus [1] pour qu'on puisse douter de sa volonté de les recueillir en un *corpus*. Albert Béguin, lui, a trop bien servi la connaissance du romantisme européen pour qu'on l'accuse de s'être associé au démembrement d'une œuvre qui témoigne jusque dans ses parties les plus ingrates de la vitalité de ce romantisme. Reste l'éditeur, au sens commercial du terme. Celui-ci a bien pu arrêter une édition à partir du moment où elle ne lui paraissait plus « rentable » [2]... On a quelque honte à le constater : il n'existe aucune collection des *Œuvres complètes* de Nerval et peut-être l'honneur appartiendra-t-il aux Russes ou aux Américains de la donner un jour aux lecteurs français. Actuellement, qui veut lire honnêtement l'infortuné Gérard range côte à côte sur les rayons de sa bibliothèque des volumes et des fascicules de revues dont les dos alignés dessinent la ligne harmonieuse d'une vieille scie édentée.

Encore ne saurait-on éviter les doubles emplois. *Les Filles du Feu* figurent en partie dans le tome premier de l'édition de la Pléiade ; mais c'est dans les deux volumes procurés par N. Popa (collection Champion) qu'on trouvera beaucoup de précisions désirables à leur sujet. Le *Voyage en Orient*, on le lira bien sûr au tome II de la Pléiade ; mais ne serait-il pas cruel de s'interdire le recours aux savantes notes dont M. Gilbert Rouger a enrichi l'édition Richelieu ?

Au moins, si ces doubles emplois favorisaient les lectures parallèles... Il est rare, en effet, qu'un texte de Nerval ne soit connu que dans un seul état. Le lecteur naïf imagine que l'éditeur A a adopté le dernier texte revu par Gérard, et B, le premier en date ; survienne C, il choisirait de publier un état intermédiaire. Solution trop simple ! A l'image de quelques balzaciens qui améliorent les textes les uns par les autres, mais ne reproduisent fidèlement aucun état du texte, les nervaliens adoptent trop souvent des compromis : si l'on veut lire *Les Faux-Saulniers*, je crois bien qu'on n'a pas d'autre ressource que de se reporter au *National* de 1850, alors qu'*Angélique*, qui en a été détachée après avoir subi des remaniements, existe dans de multiples éditions. Et comme Nerval modifie assez profondément ses récits, — ce

1. Je pense en particulier à l'intéressante édition que M. Richer vient de donner de *Léo Burckart*, selon la copie qui avait été remise à la Censure et qui est conservée aux Archives Nationales (*Le Drame romantique, trois pièces d'Alexandre Dumas Victor Hugo, Gérard de Nerval*, Club des Libraires de France [1957]). Cette version est celle qui avait été acceptée par Anténor Joly, en novembre 1838, pour la Renaissance : est-ce en raison de la part qu'y eut Alexandre Dumas ? — sous cette forme inconnue le drame des deux compères apparaît comme l'une des œuvres romantiques les plus puissantes. Dans une postface, M. Richer explique fort bien pourquoi la création fut différée et n'eut lieu qu'en avril 1839 à la Porte-Saint-Martin dirigée par Harel : sa moindre trouvaille n'est pas d'avoir découvert que Juliette Drouet, qui aurait dû jouer dans cette pièce, fut à l'origine du retard de la représentation, puis de la création de la pièce sur la scène d'Harel, — Hugo, dont Anténor Joly était l'âme damnée, — et M^me^ Hugo ne voulant pas, pour des raisons différentes, que Juliette montât de nouveau sur les planches. Pauvre Gérard ! Même les femmes des autres lui sont fatales...

2. Il n'est que juste de dire qu'à la fin de la « Note de la deuxième édition » du t. I, p. 16, A. Béguin et M. Richer déclarent que si ce t. I en venait à sa 3^e^ éd., « les éditeurs se risqueraient peut-être, en ajoutant un troisième volume, à réaliser le projet de ces *Œuvres complètes* dont Nerval, peu avant sa mort, avait mis le plan sur le papier ». C'est une prime à la consommation... Malheureusement un troisième volume ne suffirait peut-être pas à contenir théâtre, poésies de jeunesse et les innombrables articles qu'il reste à exhumer.

qui se conçoit, puisque dans le cas cité il passe de la technique du roman-feuilleton à celle de la nouvelle, — la liste des variantes est impuissante à restituer au texte son allure primitive. On a publié les mêmes pièces de Corneille sous leur première et leur dernière formes ; M. Martineau aura bientôt mis à la disposition des stendhaliens les deux éditions de *Rome, Naples et Florence* ? Que les nervaliens méditent donc ces exemples [1] !

Si l'on en juge par le travail forcené qu'ont accompli les éditeurs de la Pléiade, la grande originalité sera bientôt de reproduire, en des volumes séparés, les livres que Gérard a publiés de son vivant. Il y aura des répétitions, soit ! Cela est-il vraiment insupportable ? Voyez ce que deviennent dans la Pléiade les *Petits Châteaux de Bohême* : on en découvre malaisément les quatorze pages enfouies dans la masse du tome I : or, en 1853, Nerval avait donné sous ce titre un livre entier. Avec un peu de patience, sans doute arriverait-on à le reconstituer à l'intérieur même de la collection, en sautant de page en page.

Mais il y a plus grave et là il faut certes mettre en cause non plus le *publisher*, mais les *editors*. *Les Filles du Feu* ont été le dernier livre publié par Gérard : il fixe donc un moment de sa pensée, après quoi il ne nous reste plus pour nous guider que le fil d'*Aurélia*, ténu, parfois coupé, noué autour des *Filles du Feu* et dont la Mort tient l'autre bout. Dans la Pléiade, ce recueil est devenu méconnaissable : les *Chimères*, qui le couronnaient et qui sont, avec *Sylvie*, la meilleure voie d'accès vers *Aurélia* [2], ont été placées en tête de l'édition. D'autres poésies (parmi lesquelles on regrette l'absence des poésies de jeunesse), *Mes Prisons*, *Les Petits Châteaux de Bohême*, *Les Nuits d'octobre*, *Promenades et Souvenirs* les séparent de la préface des *Filles du Feu*. Et celles-ci ne sont plus sept, mais cinq. Pourquoi ne pas les réduire au nombre des Grâces ?

« On ne saurait imaginer composition plus hasardeuse... », déclarent Albert Béguin et M. Richer du recueil de 1854. On ne saurait, répondrons-nous, montrer moins de respect envers le génie. La composition ne devient hasardeuse que lorsqu'on prétend ignorer le rôle que jouaient, dans l'économie du livre, les deux nouvelles proscrites : *Jemmy* et *Emilie*, destinées à souligner le groupement des nouvelles du Valois et des nouvelles à cadre campanien, et à séparer celles-ci des *Chimères*. Simples filets de séparation, si l'on veut, mais qui confèrent à cette architecture des lignes plus fermes, difficilement visibles dans la macédoine de la Pléiade (où les immortels sonnets sont d'ailleurs rapprochés de cette platitude qui a titre : *Le Coucher du soleil*).

Voici sur quels attendus a été prononcé l'arrêt de proscription :

> On ne saurait imaginer composition plus hasardeuse, où de sa production des quinze dernières années, Nerval sauve le pire avec le meilleur, et ce qui lui appartient en propre avec des emprunts, sinon des plagiats. *Les Filles du Feu*, telles que nous les donnons ici, ne sont pas conformes à l'édition originale. Comme la plupart des éditeurs modernes, nous en avons retiré les *Chimères* qui appartiennent aux Poésies. Mais nous n'avons pas hésité non plus à écarter *Jemmy* et *Emilie*, corps vraiment étrangers dans *Les Filles du Feu*, et étrangers même au sens obvie du mot. Ces deux nouvelles ne figureront pas ailleurs dans notre édition, pour la bonne raison qu'elles ne sont pas de Nerval. On sait aujourd'hui que *Jemmy* est la simple traduction d'une nouvelle allemande de Charles Sealsfield (voir édition Popa, t. II, p. 227-230) et tous les nervaliens sont convaincus qu'on découvrira un jour ou l'autre une source analogue à *Emilie*. D'ailleurs, Auguste Maquet l'a revendiquée (Popa, t. II, p. 10, d'après Gustave Simon : *Histoire d'une collaboration*) et le style aussi peu nervalien que possible ne permet même pas de croire que cette anecdote soit une traduction de la main de Gérard.

Jemmy est-elle une traduction et non pas plutôt une adaptation ? Dans ce cas, Nerval y a mis du sien. Quant à la conviction de « tous les nervaliens », elle a la même force que l'évidence en mathématique. La conviction, la foi, non pas une démonstration ou un commencement de preuve : on sent bien qu'on est ici dans le domaine de la religion. Voici comment se lit, au vrai, la note de Maquet publiée par Gustave Simon :

1. Ceci était écrit — est-il besoin de le dire ? — avant la mort de Henri Martineau, qui a endeuillé l'érudition française. Et aussi avant la publication, par M. H. Lemaître, des deux volumes des *Œuvres* de Nerval dans la Collection des « Classiques Garnier ».

2. Dans la liste autographe de ses œuvres qu'il remit trois jours avant sa mort au Bibliophile Jacob, Nerval mentionne *Aurélia* sous le titre du sonnet pivotal des *Chimères* : *Artémis ou le Rêve et la Vie* (Pléiade, II, p. 471 et 1238).

J'ai [...] écrit pour Gérard, qui ne pouvait arriver à tenir ses engagements :
Raoul Spitaine [*sic*], nouvelle
Le Fort de Bitche [= *Emilie*].

Dans ce dernier travail dont Gérard fournissait le plan, il me fut aisé de comprendre combien ce cerveau surexcité avait pris de vertige et d'ombres noires. Son plan confinait à la folie, le dénouement était insensé. Je le lui dis, Gérard persista. Il signait, je le laissai faire.

Quel exégète de bonne foi oserait résumer ces lignes par les cinq mots suivants : « Auguste Maquet l'a revendiquée » ? Ce qu'il y a de particulièrement étonnant, c'est le cas que Béguin et M. Richer font du témoignage de Maquet, lorsqu'ils reproduisent *Le Roi de Bicêtre* (*Raoul Spifame*) dans *Les Illuminés* : « Bien que Maquet ait explicitement revendiqué ce texte comme sien, nous pensons que l'idée première en revient à Nerval et nous le maintenons donc ici. » O logique bafouée ! Il est vrai que Spifame est honnêtement fou, qualité à laquelle ne peuvent prétendre les héros d'*Emilie*.

A supposer même qu'on découvre à *Emilie* un original étranger dont elle ne serait que la traduction, je ne vois pas la raison pour laquelle on écarterait cette nouvelle des *Filles du Feu*. Ce que Gérard a recueilli mérite d'être conservé. Imagine-t-on une édition de Baudelaire dans laquelle ne figurerait pas *Le Jeune Enchanteur* ? Celui qui traduit, lorsqu'il s'appelle Nerval ou Baudelaire, fait toujours œuvre personnelle.

Assurément, il faut une tête solide à qui veut militer dans les corps francs nervaliens. L'exploration des citadelles du rêve dans *Aurélia* peut troubler le cerveau le plus voltairien. Toutefois est-il nécessaire de consigner par écrit les fumées qui tout à coup l'obscurcissent ? On n'est pas responsable de la tentation, mais d'y succomber seulement et de s'y complaire. Comment expliquer que M. Richer à qui l'on doit tant de notes précises, tant de patientes lectures de manuscrits, monte un jour sur les tours de Notre-Dame pour y faire l'horoscope de Nerval [1] ? Et, ledit horoscope ne coïncidant pas avec ce que l'on sait du tempérament de Gérard, décale l'heure de sa naissance telle qu'elle apparaît sur l'acte d'état civil ? Et, enfin, écrive cette phrase :

Si on se reporte à l'horoscope de Nerval, on voit que dans son thème natal Pluton, « roi de l'Empire ténébreux », comme dit Pernety, était conjoint à Jupiter, au fond du Ciel. Mais la planète Pluton n'a été découverte qu'en 1930. Par une extraordinaire intuition, Nerval, qui savait seulement que Jupiter, dans son thème, était au fond du Ciel, a perçu en outre l'influence plutonienne.

Nerval ou Le Verrier ? Ce n'est pas seulement à lire Gérard que le vertige vous saisit... « Prends garde ! En jouant au fantôme, on le devient ». Ce précepte de la Kaballe que Villiers de l'Isle-Adam a mis en épigraphe à l'un des chapitres de son *Eve future* veut être médité. Le malheur est qu'on puisse soupçonner M. Richer d'accorder plus d'importance à ces divagations qu'aux sévères méthodes de l'histoire littéraire qu'il emploie souvent avec succès.

Car cette édition de la Pléiade où la critique astrologique n'a que peu de part a produit des textes fort importants et nouveaux : la précieuse correspondance — au vrai sens du terme — qui comprend maintenant environ quatre cents lettres de Nerval et quatre-vingts réponses de ses amis, — le tout soigneusement lu et annoté par M. Richer ; les lettres à Jenny Colon, dont le même exégète a déchiffré maints passages inédits à la Collection Spœlberch de Lovenjoul ; des fragments d'*Aurélia* et de *Sylvie* ; des articles exhumés de l'*Almanach cabalistique pour 1850*, et bien des notules et des brouillons encore qu'ont recueillis les notes.

Glanes.

Sur la correspondance. — M. Pommier a ici même (avril-juin 1955) proposé pour deux lettres une rectification de dates dont M. Richer a tenu compte dans la deuxième édition du tome I. Voici deux autres suggestions.

1. La lettre 213 à Buloz ou à V. de Mars est datée : [août 1852], et cette

1. Jean Richer, « Le Luth constellé de Nerval », *Cahiers du Sud*, n° 331, octobre 1955, p. 373 et suiv.

date est suivie de la mention (date de la poste). « Quand vous m'avez écrit — répond Nerval à son correspondant —, j'étais dans le Valois faisant le paysage de mon action. J'y repars au premier rayon de soleil. » L'attente du soleil en août ? Cet été 1852, aurait-il été aussi détestable que les étés 1956 et 1957 ? Il est ensuite question d'une chasse à la loutre que Nerval veut décrire. Or, il ne la décrira pas et se contentera d'y faire allusion à partir du chapitre XXII des *Nuits d'octobre*, publiées dans *L'Illustration*. Gérard rapporte donc cette expédition au mois d'octobre et comme le chapitre XXII parut dans le numéro du 13 novembre 1852, il avait eu tout le temps de glisser dans son récit les allusions à cette chasse que sans doute il ne vit pas. *Octobre* 1852 s'accorderait mieux avec le rayon de soleil attendu et avec la suite de la lettre où il est question d' « arrangements avec des Anglais qui [lui] achètent *Les Illuminés* ». Ce volume ayant été enregistré à la *Bibliographie de la France* le 20 novembre 1852, il est difficile de penser qu'avant octobre, Nerval ait pu songer à en vendre les droits à l'étranger.

M. Richer a-t-il vu l'original et ne déchiffrerait-il pas sur le cachet « OCT. » au lieu d' « AOUT » ?

2. La chronologie des billets à Daniel Giraud, éditeur des *Filles du Feu*, ne semble pas exacte. Le premier au moins (nº 275 *bis*) daté : [fin novembre 1853], paraît devoir être rejeté en janvier 1854 : « J'ai réfléchi sur le titre nouveau, écrit Nerval, je le trouve bien frou-frou ». Et il propose *Les Amours perdues* ou *Les Amours passées* (dès mars 1852, il pense à *L'Amour qui passe*) qui rendrait mieux « le sentiment doux du livre ». Remarquons qu'il fait allusion au livre comme s'il était achevé. Il y aurait donc eu trois titres et quatre projets :

— un titre primitif, que nous ignorons ;

— un titre « nouveau », *Les Filles du Feu*, trouvé un peu « frou-frou » et abandonné au profit de

— *Les Amours perdues* ou *Les Amours passées*. Or, c'est sous le titre *Les Amours passés* [*sic*] — on ne l'avait pas encore indiqué — que l'imprimeur Gratiot déclare, le 16 janvier, à la Direction de la Librairie (Arch. Nat., F^{18} 54, fº 362), le volume qui sera enregistré à la *Bibliographie de la France*, le 28 janvier.

— Enfin Nerval revient, au moment du tirage, au deuxième titre.

Il serait donc plus naturel de dater ce billet du 10 janvier environ.

Sur « Isis ». — On sait depuis la découverte de N. Popa qu'un tiers de cette nouvelle documentaire est adapté d'un article de Böttiger paru dans la *Minerva* un an après la naissance de Gérard. Comment celui-ci en a-t-il eu connaissance ? N'aurait-il pas été orienté vers ce texte par une note de Charles de Villers dans son *Coup-d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne* (Amsterdam et Paris, 1809, p. 81) : « Mr. *Bœttiger* avait déjà fait mention, dans sa *Sabina*, du culte d'*Isis* à Rome. Il vient de s'étendre encore davantage sur ce point d'antiquité religieuse, dans une Dissertation qui orne un Almanac de cette année (1809), intitulé *Minerva.* » ?

Un mémoire de Nerval sur la propriété littéraire. — On lit dans *L'Artiste* du 5 avril 1846, p. 80, cette note d'un article de Marc Fournier : *A l'époque de la discussion sur la propriété littéraire à la chambre des députés, notre collaborateur, G. de Nerval, avait présenté un mémoire, dans le sens que nous venons de développer, au ministre de l'Instruction publique.* « Dans le sens que nous venons de développer », c'est-à-dire l'obligation faite aux auteurs de prendre un brevet de propriété à l'étranger, ce qui rendrait impossible la contrefaçon. La discussion avait eu lieu au début de 1841, après la publication de la lettre de Vigny sur M^{lle} Sédaine. Le mémoire de Nerval n'a pas été retrouvé dans les liasses des Archives Nationales qui concernent cette question. Il y est pourtant fait allusion dans les lettres 72 et 73, écrites de Belgique par Gérard, à la fin de 1840. Nerval se serait-il contenté de le parler et ne l'aurait-il pas écrit ?

La Chambre bleue. — Treize ans avant que Mérimée intitulât ainsi une de ses dernières nouvelles, Gérard avait déjà imaginé ce titre[1]. Du moins l'avait-il donné en pâture à l'imagination de l'insatiable Buloz, car le *Feuilleton du Journal de la Librairie* annonça, le 24 décembre 1853, parmi les

1. Qui a aussi servi à Paul Deltuf (Rev. contemporaine, févr. 1867).

articles à publier par la *Revue des Deux Mondes* en 1854 : « La Chambre bleue, par M. Gérard de Nerval ». Elle ne paraîtra pas plus que *L'Illustre Brisacier*, annoncé par *Le Mousquetaire* le 26 janvier 1854, et l'on est même bien en peine de deviner de quelle action cette chambre eût été le théâtre. Ce titre ne figure d'ailleurs pas dans la liste de ses œuvres que Gérard remit au Bibliophile Jacob, trois jours avant sa mort.

La fleur d'anxoka. — On la trouve dans les « Mémorables » à la fin d'*Aurélia* (Pléiade, I, 415) et aussi dans un fragment de ce récit qui a été publié par M. Richer au *Mercure de France*, 1er novembre 1952, p. 463 (et repris dans l'éd. de la Pléiade, I, 422). M. Richer, au cours des commentaires dont il avait fait suivre ce texte, veut (*Mercure*, p. 469) que Nerval ait cueilli cette fleur dans le *Choix de poésies orientales* de Francisque Michel (1830). C'est possible et même probable. Encore faut-il mentionner qu'elle fleurit aussi dans l'âme de d'Albert : « C'est un étrange pays que mon âme, un pays florissant et splendide en apparence, mais plus saturé de miasmes putrides et délétères que le pays de Batavia : le moindre rayon de soleil sur la vase y fait éclore les reptiles et pulluler les moustiques ; les larges tulipes jaunes, les nagassaris et les fleurs d'angsoka y voilent pompeusement d'immondes charognes. » (*Mademoiselle de Maupin*, ch. XI, Charpentier, 1857, p. 246.) Nerval et Gautier pouvait eux-mêmes tenir la connaissance de cette fleur de Joseph Méry, bien documenté sur l'Extrême-Orient, par le voyageur Pierre Boze, de Marseille.

Sur « Le Roi de Bicêtre ». — Aristide Marie avait montré, dans son édition des *Illuminés* (Champion), que Nerval avait eu communication, pour retracer la biographie de Raoul Spifame, du tome XXIII des *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (1756). En fait, l'attention de Gérard a dû être attirée sur Spifame par un chapitre de ce *Tableau de Paris* de Sébastien Mercier qu'il avait souvent pratiqué (dans la nouv. éd. que j'ai sous les yeux, t. VII, Amsterdam, 1783, ch. DLXIII, p. 116-123). Mercier, qui, lui-même, doit peut-être sa documentation aux *Mémoires* de l'Académie, faisait de Spifame moins un fou qu'un réformateur trop hardi pour son temps : « Lisez *Spifame* ; il a vu en grand dans un siècle où le génie et l'expérience n'avaient pas encore assemblé leurs idées. » Nerval fait peut-être écho à Mercier dans les deux dernières lignes de son texte : « Il est remarquable que les réformes indiquées par Raoul Spifame ont été la plupart exécutées depuis. »

CLAUDE PICHOIS.

JEAN RICHER, **Gérard de Nerval**, 2e édition refondue. Paris, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », n° 21 [1953]. — LÉON CELLIER, **Gérard de Nerval, l'homme et l'œuvre**. Paris, Hatier-Boivin, coll. « Connaissance des lettres », n° 48, 1956. — JEAN GAULMIER, **Gérard de Nerval et « Les Filles du feu »**. Paris, Nizet, 1956.

Ce n'est pas seulement leur chronologie de publication qui impose de ranger dans cet ordre ces trois volumes ; c'est aussi l'intérêt qu'ils présentent pour qui cherche à entrer dans l'intimité de Nerval. Le premier est un ouvrage d'initiation ; le deuxième, à la fois un état présent et une mise au point ; le dernier, l'étude d'un « microcosme » nervalien.

L'introduction de M. Richer aux textes qu'il a choisis est excellente dans sa partie biographique, qui en constitue l'essentiel. Elle paraît insuffisante ou superfétatoire dans le dernier chapitre, où le critique cherche à définir le secret de l'univers de Gérard. Les textes inédits n'ont plus ce caractère, sauf les notes pour *Le Prince des Sots* ; ils sont entrés dans l'édition de la Pléiade. Mais l'iconographie, qui est riche, conserve toute sa valeur.

M. Cellier était préparé à faire le tri des acquisitions nervaliennes de ces dernières années par sa remarquable connaissance de la littérature ésotérique. Mais il n'oublie jamais, dans sa lucidité, de ne tenir compte de l'ésotérisme que comme d'un aliment de l'inspiration. Admirerait-on Nerval s'il n'était que l'un de ces cacographes de l'ésotérisme, si nombreux au XIXe siècle ? On ne veut pas contester à M. Richer le droit — c'est parfois un devoir — de découvrir et d'exposer, même avec complaisance, l'infrastruc-

ture ésotérique de l'œuvre : ces recherches sont légitimes. Mais elles cessent de l'être, lorsqu'on prétend que tout Nerval s'explique par elles. L'ésotérisme — ou plutôt la gamme des ésotérismes — n'est, comme la nature ou les souvenirs d'amour, qu'une matière brute : la littérature commence là où cesse leur existence propre ; et seule doit nous intéresser leur transmutation.

Essayons, en passant, de faire justice d'une légende accréditée jadis par Aristide Marie (*Gérard de Nerval*, Hachette, 1914, p. 46) et qui, insidieusement, se transforme en vérité reconnue, puisque, à la fois, M. Richer (p. 14) et M. Cellier (p. 23) lui font place. En 1826, Gérard, ayant pris part au concours de l'Académie française sur l'histoire littéraire du XVIe siècle, se serait vengé de n'avoir pas été couronné cette année-là, en publiant une satire en vers : *L'Académie ou les membres introuvables*. Le malheur est que, si le susdit concours a été effectivement annoncé en 1826, ce n'est qu'en 1828 que l'Académie en proclama les résultats, — les familiers de Sainte-Beuve le savent bien. Si l'on veut donc établir à toute force une relation de cause à effet, mieux vaut supposer que c'est pour avoir écrit une satire contre l'Académie que Gérard se dispensa de présenter au jury un mémoire dont il y a toute raison de penser, d'ailleurs, qu'il ne l'acheva pas [1].

Par deux fois (p. 226 et 255), M. Cellier relève l'absence « incompréhensible en vérité de toute étude technique du style de Nerval ». Peut-être cette diction limpide semble-t-elle défier l'analyse et craint-on, en portant le scalpel sur cette prose délicate, d'en anéantir le miracle. Après les multiples études de ces dernières années — au nombre desquelles il faut encore mentionner *Gérard de Nerval et le mythe* par Mme Durry (Flammarion, [1956]), c'est sur le style qu'il conviendrait de faire porter les efforts de la recherche. Le secret de Gérard, il appartient sans doute aux stylisticiens de nous le livrer. Le relevé statistique des mots d'un certain nombre d'œuvres — tel que ceux que nous devons déjà, pour Baudelaire, Racine et les symbolistes, à MM. Bandy et Guiraud — est l'indispensable instrument de travail qui nous manque. Une tentative incomplète, à des fins purement scolaires, m'a convaincu de l'intérêt de cette statistique, à condition bien entendu qu'on sache en interpréter les résultats. Les mots les plus fréquents sont ceux qui ont trait à l'apparence, à tout ce qui trahit, dans le monde visible, la présence de l'invisible. Que l'on remarque, vers la fin d'*Aurélia* (Pléiade, I, 410-411), dans un passage que Gérard n'a pu revoir avec soin — une autre répétition le prouve (« un spectacle qui m'intéressa vivement » ; « ce spectacle m'impressionna vivement »), — la répétition, à cinq et quatre lignes de distance, du verbe « sembler », puis de « croire », pris dans le même sens. Pudeur, crainte d'effaroucher les fantômes ? Ou impossibilité de douer une langue, qui par sa clarté se rapproche de celle de Voltaire et annonce celle d'Anatole France, de la densité obscure qui lui permettrait seule de laisser à l'ineffable son mystère, tout en l'évoquant directement ? Gérard fut-il trahi par l'instrument qu'il utilisait et empêché ainsi d'atteindre aux sommets du romantisme européen ? Une étude comparée de son style et de celui de Novalis — dont l'expérience est analogue à la sienne — serait sans doute révélatrice.

Revenons avec le livre de M. Jean Gaulmier à de moins ambitieux desseins.

Son étude est née de la constatation que nous faisions plus haut, à propos de la Pléiade, que presque aucune édition ne reproduit la disposition de l'édition de 1854. Il faut d'ailleurs reconnaître à M. Gaulmier la priorité sur ce point : il a le premier attiré avec force l'attention sur la torture qu'on a infligée aux *Filles du Feu*. « Impossible d'admettre, avec Aristide Marie, qu'il s'agisse d'une « composition hasardeuse » ou avec Jean Richer que « les circonstances de la préparation » du recueil « suffisent à expliquer le désordre de son plan » : le livre est trop important aux yeux de Nerval, en

1. M. Cellier se désole d'avoir laissé passer deux lapsus dans son excellent *Nerval* ; il a bien voulu me signaler que p. 13, l. 11, il faut lire *Joseph* et non : Lucien Bonaparte. Et que, p. 75, une lecture un peu rapide de la lettre de Marie Pleyel à Janin, publiée ici même par Mme J. Poirier, lui a fait voir Gérard dans « le ravissant et honnête petit jeune homme » dont il est question. Dont acte. P. 214, une faute d'impression, que l'on rencontre souvent : Sylvestre pour Silvestre de Sacy.

ce fiévreux hiver 1853-1854, pour qu'il n'ait pas calculé en artiste consommé l'ordre qu'il va imposer à des thèmes qui tiennent à son cœur ».

L'essentiel de son propos est donc de montrer la cohérence du recueil et de faire apparaître les liens qui unissent chacune des parties aux autres, de la préface aux *Chimères*. On est rapidement convaincu par sa démonstration et peut-être le serait-on même à moindres frais. M. Gaulmier est-il bien sûr, en effet, qu'en recueillant *sept* nouvelles Gérard a pensé à la valeur mystique de ce nombre, — « le nombre typique de chaque famille humaine », comme il est écrit dans *Aurélia* ? Il y a huit morceaux poétiques dans *Les Chimères* et douze sonnets : s'ils étaient sept et treize, la coïncidence lui donnerait peut-être raison. Il est vrai que *douze* a des vertus pythagoriciennes... M. Gaulmier entre-t-il dans les vues des modernes mystiques pour les mieux convaincre ? Il n'y réussira pas ; tout le reste de son livre proteste contre son admission dans la chapelle. Aussi bien quelques excès de ce genre sont-ils la conséquence explicable d'un vigoureux coup de barre.

Maintes remarques de détail faites par M. Gaulmier prouvent sa familiarité avec l'œuvre. Ainsi *Angélique*, par sa place — la première — et son réalisme, inspire confiance au lecteur et, en le garantissant contre la tentation de prendre ces récits pour de pures fictions, l'achemine insensiblement vers le monde du rêve. Ainsi, les *Chants et légendes du Valois* sont replacés dans le contexte historique. Ainsi, la lettre de Brisacier-Nerval à Jenny-Aurélie qui ouvre *Les Filles du Feu* dévoile l'intention profonde du livre, l'identité des êtres.

Les dernières pages de M. Gaulmier, un peu trop rapides, cherchent à replacer Nerval dans le courant syncrétique du XIX^e siècle.

CL. PICHOIS.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, **Alfred de Musset, 1810-1857.** Catalogue de l'Exposition organisée pour le centenaire de sa mort. Paris, 1957. 112 pages et VIII planches.

Prévue d'abord pour le 31 juillet, puis pour le 31 août, la fermeture de l'exposition Musset a dû être reculée jusqu'au 30 septembre. C'est dire ce que fut la réponse du grand public à une manifestation que l'on avait attendue avec un peu d'émotion dans l'impatience. Le centenaire d'une mort est après tout quelque chose d'assez grave, comme aussi la reconstitution posthume d'un destin. Est-ce pour cela qu'on n'a pas vu beaucoup de jeunes gens à la Galerie Mazarine, ni en juillet ni en août ? Bien imprudent quiconque en tirerait une conclusion pessimiste quant aux sentiments de la jeunesse d'aujourd'hui à l'endroit du poète de la jeunesse : il y a eu, depuis mai dernier, le baccalauréat et les examens de Sorbonne, puis les vacances. Il y a eu, d'autre part, croirais-je, ce recul respectueux que provoquent chez les moins de vingt ans, aussi bien que les cimetières, les expositions et les musées. Musset lui-même, sortant du collège, parlait assez cavalièrement des *froids monuments du passé*. Sans doute faut-il avoir vieilli un peu pour sentir la chaleur de ces monuments et savoir qu'une ombre nous parle de la vie bien plus que de la mort, — si nous l'approchons avec la même piété qu'ont apportée à leur tâche d'évocation M^me^ Cordroc'h, M. Roger Pierrot et M^lle^ Villa.

Le plan adopté pour le catalogue de l'exposition concilie adroitement deux nécessités : celle de distinguer dans ses aspects divers l'œuvre d'un poète qui fut aussi dramaturge et cultiva la nouvelle ou le roman ; celle, plus impérieuse si l'on veut comprendre l'homme, « de le suivre », comme l'écrit M. Julien Cain, « au cours des années ». Pour le visiteur, telle est, d'un bout à l'autre de la galerie, l'ordonnance des pièces exposées, qu'on se trouve entraîné sans anachronismes dans le déroulement de la vie et de l'œuvre. Après les tableaux généalogiques et les portraits de famille qui replacent le poète dans sa lignée, voici sa maison natale (20) [1], la toile de Dufau où il apparaît enfant avec son frère Paul (23), l'un de ses premiers dessins (28)

1. Les chiffres entre parenthèses se réfèrent aux numéros du Catalogue de l'exposition.

et les premiers vers que nous connaissions de lui (29), des palmarès qui mentionnent son nom (30, 35) et des copies de sa main (31, 32), ses confidences de la seizième année à Paul Foucher (37). Suit l'évocation de sa vie de jeune homme, les visages de ses amis de l'Arsenal et du Cénacle ou de ses compagnons de plaisir ; Deveria nous le montre en costume de page ; Tony Johannot, Eugène Lami ou Gavarni nous restituent les décors divers des heures de paresse ou de dissipation qu'il a vécues et fait vivre à ses héros : appartement de Mardoche ou de Hassan ; allée de Longchamp ou marronniers des Tuileries ; salons ou boudoirs ; cafés du boulevard de Gand, chers à Gilbert et à Frédéric.

Avec les vitrines voisines, nous commençons à suivre Musset dans sa carrière de créateur ; mais ici comme plus avant dans la galerie, les préparateurs de l'exposition n'ont pas isolé l'art de la vie. Lettres d'amour ou d'affaires, correspondance officielle ou comptes domestiques, manuscrits des œuvres, portraits des amis ou des maîtresses, reproductions des tableaux favoris ; reliques curieuses ou touchantes, comme ces pendants d'oreilles que George Sand porta sans doute à Venise (123), ou le moulage du pied de Rachel (161), ou les accessoires de la table de travail du poète (402, 403), ou la mèche que coupa dans sa chevelure Adèle Colin (416) avant de voiler pour toujours le visage mort : tout cela évoque, avec une intensité singulière, des pages nombreuses et diverses de l'histoire de Musset, au fil des années et des jours. Histoire d'un cœur tourmenté et insatiable et d'un destin poétique que nous suivons de saison en saison : le printemps en est merveilleusement fleuri, l'été fécond, mais l'automne vient trop vite et ses fruits, exquis encore, se font rares. La mort frappa Musset avant qu'il connût son hiver et marqua, pour son œuvre dramatique surtout, le début d'un renouveau dont chacun peut désormais mesurer la vigueur. L'exposition, en effet, nous renseigne sur les créations posthumes et sur les reprises, — celles, notamment, de *Lorenzaccio*. Elle nous rappelle même que Musset a fait ses débuts à la télévision, le 16 avril 1955, avec *Un Caprice*, qu'ont suivi, en 1956 et 1957, *On ne badine pas avec l'amour* et *A quoi rêvent les jeunes filles*. Voici donc réalisée, grâce aux ondes, la formule dramatique préférée de notre poète : le théâtre chez le spectateur, « le spectacle dans un fauteuil ».

Le catalogue de l'exposition n'est pas seulement un guide avenant, exact et disert ; il constitue un instrument de travail précieux. On le relit par goût, et avec fruit : il prolonge les plaisirs de la visite ; il rappelle et détaille les profits majeurs qu'on en doit tirer si l'on recherche une connaissance plus riche et plus vivante de Musset.

Où en est, tout d'abord, la connaissance de Musset ? L'un des grands mérites de l'exposition, c'est qu'elle permet de dresser le bilan des dates et faits biographiques liés à des documents irréfutables, — originaux, fac-similés ou copies dignes de crédit. Il est fort utile que, pour la première fois, une très large publicité ait été donnée à de tels documents. On ne fera jamais trop pour désencombrer l'histoire de Musset de certaines tenaces contre-vérités, en jetant la lumière sur les preuves concrètes des certitudes dont nous disposons. Sans doute la vigilance s'impose-t-elle en face de tout document : c'est ainsi que des deux tableaux généalogiques qu'on peut consulter dans la salle d'entrée, le plus récent, qui corrige l'autre, appelle lui-même une correction, dès le premier coup d'œil : le marquis de Musset-Cogners est mort en 1839, — comme l'indique, d'ailleurs, une notice du catalogue (6), — et non en 1824. Mais il était opportun de livrer à tous les regards, même sous les espèces d'une copie du XVIII^e^ (1), le contrat de mariage de Guillaume Musset et de Cassandre de Peigné, puisqu'il prouve qu'Alfred comptait bien parmi ses aïeules l'autre Cassandre, mère de l'épouse de Guillaume, — celle que Ronsard aima. Des pièces d'une antiquité moins vénérable, — un extrait de l'acte de naissance de Musset (19), sa carte d'étudiant pour le cours d'anatomie descriptive de M. Bérard, en 1827-1828 (38), sa fiche de recrutement, datée du 30 janvier 1831 (44), son passeport pour le voyage d'Italie (101), — sont également bienvenues. On en peut dire autant de ces quelques lignes du registre de réception du Danieli, qui datent du 1^er^ janvier 1834, l'arrivée à l'hôtel de M. de Musset et de « M. Dudesiant », et leur départ du 13 mars. Il est vrai que M. Michel Georges-Michel avait publié ce fac-similé (107) dans *L'Illustration* dès le 18 novembre 1923 ;

on n'imprime pas moins, trente ans plus tard encore, que George Sand arriva à Venise le 19 janvier. Autre pièce importante à verser au dossier vénitien : le reçu de la somme de quatre mille francs que Buloz versa à la romancière en décembre 1833 et qui permit aux amants de se mettre en route (98). Il s'agit dans ce dernier cas d'un inédit, — dont M.-L. Pailleron avait seulement signalé l'existence. Moins connue encore, une lettre adressée par Casimir Dudevant à sa femme, le 20 janvier 1834 (108), confirme que les voyageurs ne s'attardèrent pas à Florence et laisse apercevoir, chez cet époux si tolérant, une ironie teintée de cynisme, mais qui frappe assez juste. Touchant un événement antérieur à la crise vénitienne, — la mort de M. de Musset-Pathay, le 8 avril 1832, — trois lettres, l'une d'Alfred (85) et les deux autres de Paul (86 et 87), attestent les graves soucis matériels que la disparition du chef de famille fait peser sur sa femme et ses enfants.

Je ne pense pas que l'intérêt de ces documents fasse pâlir celui des lettres déjà éditées dont on nous a présenté les originaux. D'une part, si fidèle qu'elle soit, une édition laisse toujours se perdre quelque chose du texte autographe. « Je voudrais être Shakespeare ou Schiller », déclare Musset à Paul Foucher, en septembre 1827 (37). L'aveu paraît plus émouvant dans sa fierté ingénue quand on surprend la main du jeune homme hésitant sur l'orthographe du nom anglais. D'autre part, les éditions sont plus ou moins fidèles. Grâces soient rendues à M. Louis Evrard pour celle qu'il a procurée des lettres d'avant et d'après Venise ; mais c'est un exercice laborieux et parfois irritant que de collationner les originaux avec la première publication globale de la *Correspondance* (Mercure de France, 3e édition, 1907). Que ce recueil déjà ancien dût être enrichi, nul ne l'ignorait. On savait peut-être moins avec quelle prudence il doit être utilisé ; et ce n'est pas le moindre mérite de l'exposition que d'en avoir administré la preuve.

De la *Quittance du Diable* au *Songe d'Auguste*, l'œuvre dramatique de Musset est représentée par les premières éditions, parfois très rares, et par une douzaine de manuscrits. La sélection pourra sembler d'autant plus restreinte que certains de ces manuscrits ne sont que des fragments. Je ne pense pas, cependant, qu'un appel plus large aux collections publiques ou privées fût souhaitable. Le visiteur curieux a pu surprendre le poète au travail en regardant les feuillets de *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* (268) ; il a été initié à la question que pose le manuscrit composite de *Faire sans dire* (264) ; il a aperçu et dénombré les plus importants des textes autographes dont on dispose pour étudier la genèse de *Fantasio* (245), celle, beaucoup plus complexe à mon sens, de *Lorenzaccio* (254, 255, 256), celle de *On ne badine pas avec l'amour* (249, 250, 251). En faut-il plus pour convaincre un bon esprit que la recherche, en s'exerçant sur ces drames et comédies, a posé plus de problèmes qu'elle ne nous a livré de certitudes, et que beaucoup de secrets du créateur restent inviolés ? Du fait même de la relative richesse et surtout de la précision des informations fournies, — qui marquent nettement, sur tant de points, la frontière entre ce que l'on sait et ce que l'on ignore, — l'exposition nous confirme ici, à propos de l'auteur, dans le même sentiment où elle nous laisse touchant la biographie : notre connaissance de Musset reste fragmentaire. De certains chapitres de sa vie, que savons-nous ? A qui s'interroge, par exemple, sur sa réaction à la conjoncture de fin juillet 1830, on peut bien rappeler, outre quelques notes point tout à fait contemporaines de Juste Olivier, les *Vœux stériles*, les *Revues fantastiques*, quelques souvenirs qui transparaissent dans *Lorenzaccio*, quelques confidences épistolaires ou déclarations publiques encore postérieures : et tout cela ensemble dessine sans doute une certaine attitude intérieure ; mais cela ne raconte pas l'histoire. Reste que l'histoire, quand il s'agit d'un homme qui a passé sa vie à la rêver, n'est que suspendue aux événements : elle n'est pas dans les événements. Il est assurément regrettable que nous soyons assez mal renseignés sur le jeu que Musset avait en main à telle époque de son destin, sur telles cartes qui lui sont échues en cours de partie ; mais la partie importe plus que le jeu et, plus que la partie, le joueur, et les coups où se marquent son style.

Or, à ceux que cette figure irremplaçable et ce style de vie et d'art attachent, séduisent, effraient parfois, enchantent toujours, l'exposition réserve un plaisir qui jamais encore, que je sache, n'avait été dispensé si

libéralement aux musettistes : ils ont retrouvé ou découvert, à la galerie Mazarine, beaucoup de dessins de leur poète. Qu'on me pardonne d'en parler : il faut les voir. L'admiration est orthodoxe en l'occurrence puisque Delacroix disait un jour à George Sand que Musset « aurait fait un grand peintre, s'il eût voulu » [1]. Il ne le voulut point. Il voulait bien se passionner, mais non s'évertuer. « Etre obligé de jouer du violon dix ans pour devenir un musicien passable ! Apprendre pour être peintre ! » Il ne voulait, de la création, que ses joies. Et l'on s'émerveille, devant tels de ses dessins, que la joie des choses et des êtres et leur grâce dans le naturel et la liberté se soient livrées sans résistance apparente, comme par le jeu d'une sympathie, à la joie qui guidait sa main. George à l'éventail, de dos, le visage de profil (358, fol. 14) ; madame Adolphe de Musset et son fils Adrien (371) : les formes sont allégées de tout ce qui ne parlerait pas au cœur son langage, chaque ligne vibre et chante. Art limpide, qui semble la récompense de la paix de l'âme : c'est Coelio qui tient le crayon et rien, je crois, n'est plus proche de sa manière que certaines estampes japonaises simples et parfaites, transparences plutôt qu'images. D'autres fois, Musset ne contemple pas ; il rêve, et les figures aériennes qu'il ébauche le mènent peu à peu au seuil du cauchemar [2]. Ici comme dans la copie du *Ruega por ella* (361) ou dans certaine variante supprimée de la *Confession* [3], on saisit l'affleurement des hantises qui le persécutèrent de l'enfance à la mort et qui le fascinaient sans doute chez Goya. Si, quelque jour, l'étude du surréalisme de notre poète est entreprise, elle trouvera sa matière chez l'artiste aussi bien que chez l'écrivain.

Mieux attesté que sa veine surréaliste ou que sa manière contemplative, le réalisme de Musset comporte toute une gamme de nuances expressives, depuis la malice attendrie des dessins qui illustrent les lettres à la Marraine jusqu'à la cruauté de certaines charges. L'entre-deux mérite toujours un regard attentif, car la gaieté parfois gouailleuse n'y va pas sans une étonnante justesse de touche dans la notation des sentiments et la description des types sociaux. Qu'il s'agisse des épisodes du voyage d'Italie (359) ou du mariage de Pauline Garcia, transposé en roman héroï-comique (364), on pense à Töpffer, parfois même à Gavarni. Mais chaque fois que Musset se met en scène ou se prend pour modèle, c'est à lui que la pensée revient, et à un malentendu qui éloigne de lui beaucoup de nos contemporains. Ceux qui l'ont lu trop tôt ou trop vite ne pardonnent pas au poète des *Nuits*, au romancier de la *Confession* le goût de l'emphase, la manie de se draper dans des rôles et des attitudes, — tous les symptômes d'une *hypertrophie du moi*. Est-ce en son cas vice congénital, ou influence inévitable de l'esprit du temps ? Je n'en discuterai pas, mais qu'on regarde ses dessins : la victime la plus habituelle de sa verve caustique, c'est lui-même. Et, d'aventure, cela n'est pas si commun chez les romantiques qui manièrent le crayon. Je n'arrive pas à imaginer Hugo immortalisant une nausée qu'il aurait subie sur une mer agitée (cf. 359, fol. 15), ou se laissant voir au lit, coiffé d'un bonnet à pompon et prêt à recevoir les secours les plus prosaïques de la Faculté, ou s'amusant à exagérer la pente fuyante de son profil jusqu'à ressembler à un cheval, à un lièvre... Non, il n'est pas vrai que Musset ait ignoré ce témoin amusé ou ironique que l'homme moderne s'efforce d'être à soi-même. Il avait précisément cette forme de gaieté qui est vertu, plus qu'à demi : le refus de se prendre absolument au sérieux, l'aptitude à se moquer de soi : en un mot, l'humour. Nous étions en risque de l'oublier, malgré *Fantasio*, malgré les *Proverbes*, malgré tant de lettres. Nous nous en souviendrons, grâce à ses albums. JOACHIM-CLAUDE MERLANT.

BENJAMIN B. BART, **Flaubert's Landscapes Descriptions.** The University of Michigan Press, 1956. Une brochure in-8° de 70 pages.

L'auteur étudie les progrès de la technique de Flaubert dans ses descriptions de paysages, en prenant comme point de départ les *Notes du Voyage*

1. George Sand, *Journal Intime ; Correspondance*, éd. L. Évrard, p. 191 : passage cité dans le catalogue de l'exposition, p. 82.
2. Fac-similé de ce dessin dans le dossier F 976 de la collection Spoelberch de Lovenjoul, *Album dessiné par A. de M., Voyage en Italie*, fol. VII.
3. *Œuvres en Prose*, éd. M. Allem, p. 1035 et suiv.

en Orient. Il indique comment Flaubert, pendant ce voyage, a fait son « apprentissage » : en Egypte, il apprit à observer et à rendre les couleurs ; en Palestine, les volumes ; en Grèce, la profondeur, le mouvement, les trois dimensions, parvenant à la maîtrise avec la description « la mieux réussie de toute son œuvre » (p. 24), celle du Mont Parnasse au soleil levant. M. Bart semble oublier parfois que les Notes ne furent pas écrites pour le lecteur, mais son analyse est judicieuse, et il fait d'intéressants rapprochements entre la manière de Flaubert, celles de Chateaubriand, Victor Hugo, Barrès.

Certes, le *Voyage en Orient* eut une influence primordiale sur le développement artistique de Flaubert, mais peut-on ignorer ses efforts antérieurs comme le fait M. Bart qui affirme qu'avant cette date, « Flaubert n'avait encore aucune conscience ni aucun sentiment du paysage qui put lui servir pour des descriptions littéraires » (p. 1) . Il est vrai que Flaubert a développé son sens d'observation et sa technique descriptive pendant son voyage en Orient, mais il savait déjà voir et sentir un paysage quand il écrivait *Les Mémoires d'un Fou*, ou *Novembre*. M. Bart ne considère, dans l'œuvre de Flaubert, que les paysages inspirés par les *Notes du Voyage en Orient* ou ceux dans lesquels il détecte la technique de certaines descriptions des *Notes*. Il fait une excellente analyse de la description de Rouen et d'Yonville dans *Mme Bovary* (p. 35, 38). Il donne aussi deux plans détaillés de la genèse d'un effet de nuages de la *Tentation* (p. 53, 57), et du lever de soleil de *Salammbô* (p. 58, 60) qui sont d'utiles illustrations de l'art économe et minutieux de Flaubert.

On aimerait demander à M. Bart sa définition du terme « paysage ». Le clair de lune de *Mme Bovary*, « n'est pas du tout un paysage », dit-il, « la technique étant plus narrative que descriptive et ne devant que peu ou rien à des paysages antérieurs » (chap. IV, note 2, p. 67). C'est là une double erreur, la première partie étant essentiellement descriptive et provenant de descriptions empruntées aux *Mémoires d'un Fou*, à *Smarh*, aux *Notes du Voyage en Corse* [1]. La description de la forêt de Fontainebleau dans *L'Education sentimentale*, ne peut être considérée comme un paysage, selon M. Bart, « parce que, nulle part, Flaubert ne s'arrête à décrire la forêt en entier » (l), p. 48. Est-ce parce que ni l'une ni l'autre de ces descriptions ne provient des *Notes du Voyage en Orient* qu'elles ne retiennent pas son attention ? Forcé d'admettre, avec un certain regret, que la description du paysage de Judée dans *Hérodias* « n'emprunte que peu ou rien *aux Notes* » (p. 52), M. Bart se contente de citer le passage sans commentaire. Il eut pourtant trouvé d'intéressants rapprochements à faire avec *Salammbô*.

On peut reprocher aussi à l'auteur de ne jamais mentionner l'apport suggestif et descriptif du style (les sonorités avivant ou adoucissant les coloris ; le rythme soulignant le mouvement, l'accentuation des contours, l'allongement des lignes) qui ajoute aux qualités d'observation et de composition cet ordre de valeurs qui différencient un Watteau d'un Lancret.

GERMAINE MASON.

ROBERT GOFFIN, **Mallarmé vivant.** Paris, Librairie Nizet, 1956. Un vol. in-8° de 290 pages.

L'écrivain belge Robert Goffin a publié un *Mallarmé vivant* dont je l'avais déjà entendu exposer les données essentielles au cours d'une conférence à la Société des Poètes français, à Paris. Il nous apporte de curieux documents biographiques sur l'Égérie de Mallarmé, la demi-mondaine Méry Laurent qui a été peinte par Manet et a acheté plusieurs de ses tableaux. Méry Laurent, comme on sait, était officiellement la maîtresse du dentiste américain Evans qui fut surtout célèbre parce qu'il favorisa, le 4 septembre 1870, la fuite de l'impératrice Eugénie qui était une de ses clientes. En sa qualité de compagne d'Evans et aussi à titre personnel, Méry Laurent a reçu chez elle plusieurs écrivains éminents de son temps et il est à peu près certain

1. Germaine Mason, « Les deux clairs de lune de Mme Bovary », *French Studies*, VIII, juillet 1954, p. 250-262.

qu'elle compta Coppée aussi bien que Manet parmi ses amants de cœur. Avec raison, Goffin proteste contre une tradition qui la représente au début de la Troisième République comme une courtisane du Second Empire sur le retour. Elle n'avait en effet que vingt et un ans en 1870 ; il est vrai qu'avant cela, elle avait fréquenté au moins une célébrité du régime disparu. Quand elle naquit à Nancy, en 1849, elle se nommait Louviot, le nom de sa mère, le père étant inconnu. Marie-Rose Louviot qui lui donna le jour était une paysanne des environs de la capitale lorraine, mais qui, déjà, semble avoir exercé à Nancy une profession analogue à celle que sa fille allait embrasser, quoique la carrière de la mère ait été moins lucrative. Anne-Rose Suzanne reçut cependant de Marie-Rose une éducation soignée puisque, peu après sa communion, elle avait à sa disposition de nombreuses partitions de musique et un piano de palissandre. D'après des informations recueillies sur place par Goffin, Anne-Rose Louviot aurait attiré très vite sur elle l'attention bienveillante du maréchal Canrobert, gouverneur de Nancy. Goffin estime qu'il y eut quelque relation entre cet événement et le mariage hâtif de la jeune personne qui avait alors quinze ans avec un épicier nancéen, Laurent, âgé de vingt-sept ans. Goffin nous fournit le détail du contrat de mariage. Devenue épicière à Nancy, Anne-Rose n'eut guère le temps de s'accoutumer à son nouveau métier, car Laurent, qui, avant de se marier, était en difficultés financières, fut mis en faillite le 31 août 1864. En septembre, la faillite était transformée en banqueroute et il était condamné à huit jours d'emprisonnement. Le divorce n'existait pas alors. Anne-Rose dut se contenter d'introduire une action en séparation de biens et elle partit pour Paris où elle continua à s'intéresser à la musique et au chant. « Peut-être — dit Goffin — l'ombre puissante du maréchal Canrobert l'avait-elle suivie et encouragée. »

Figurante en 1872, dans une pièce d'Offenbach, elle fut remarquée par le dentiste Evans qui fit sa fortune ; il la logeait somptueusement et, d'après Edouard Dujardin, lui remettait cinq mille francs tous les mois, somme qui, plus tard, fut portée à dix mille. Evans n'étant pas jaloux, elle recevait chez elle ou rencontrait au café des écrivains parnassiens, tels que Coppée et Banville ; c'était aussi une habituée de l'atelier de Manet. Mallarmé étant un intime de Manet et appartenant au groupe parnassien ne pouvait manquer d'entrer en relations avec elle lorsqu'il fut professeur à Paris. Suivant George Moore, elle fut intime avec Coppée et nous avons des textes de celui-ci qui manifestent cette intimité ; elle aurait rompu avec lui lorsqu'il écrivit *L'Épicier de Montrouge* ; est-ce parce que la pensée qu'elle avait été pendant quelques mois épicière lui restait profondément désagréable ?

A-t-elle été, par surcroît, comme le croyait George Moore, la maîtresse de Mallarmé ? C'est sur ce point que s'interroge Goffin d'un bout à l'autre de son livre. Il est bien certain qu'elle a tenu un grand rôle dans son œuvre poétique et que, bonne fille, elle lui a permis diverses privautés auxquelles le poète fut très sensible. Ce n'est pas elle, pourtant, qui lui a inspiré *Hérodiade* et l'*Après-Midi d'un Faune* puisqu'il s'était attaché à ces thèmes avant de connaître Méry Laurent, mais il est certain aussi que, lorsqu'il est revenu plus tard sur ces textes, l'image de Méry le hantait.

Où, je crois, Goffin exagère, c'est quand, souhaitant corser ses découvertes, il divise la vie de Mallarmé en deux périodes : l'une d'extrême chasteté ; la deuxième coïncidant avec la période hermétique et durant laquelle il n'aurait cessé de rêver aux charmes de Méry Laurent. Allant plus loin, Goffin soutient que la fin de cette seconde période aurait été marquée par un désespoir résigné quand, si l'on doit croire à une déclaration d'Edouard Dujardin, Méry aurait, vers 1888-1889, refusé d'accorder ses faveurs suprêmes au poète qu'elle avait invité à venir séjourner chez elle en l'absence d'Evans.

Au fond, tout serait beaucoup clarifié si les détenteurs de la correspondance de Mallarmé ne se bornaient pas à publier des fragments de lettres du poète et s'ils ne laissaient pas ignorer les dates de certaines lettres. N'existe-t-il pas, entre autres, une lettre de Mallarmé à Aubanel où il laisse entendre pourquoi, après avoir eu l'idée de renoncer à la poésie, il a résolu de continuer à écrire mais sous une forme hermétique ? Mais ce qui nous manque

surtout — assure Goffin — c'est la correspondance complète entre Mallarmé et Méry.

« N'écrira-t-il pas — dit Goffin — dans une lettre dont Henri Mondor a publié un extrait : « Je t'aime beaucoup, mon grand enfant et de beaucoup de façons : parce que tu es le camarade parfait, reposant et gai en même temps qu'une autre personne verseuse de délices uniques ; et je t'assure que mes yeux ne regardent plus, loin de toi, le paysage comme naguère, parce que tu t'interposes toujours. » « Mais, hélas ! — poursuit Goffin — nous sommes privés de la date importante de cette lettre, comme il nous manque tout le trésor épistolaire des deux amoureux, dont la publication me paraît, sur le plan de la compréhension poétique de Mallarmé, d'une indispensable nécessité. »

De divers passages obscurs qui nous sont parvenus, il se dégage à peu près certainement que Mallarmé se plaint que des satisfactions à peu près promises ne lui aient pas été finalement conférées. « J'y ai été — écrit-il (y signifie à Royat) — passer deux de ces journées de silence, sans abandon, à chacun de mes élans niés par toi, malgré toi, lesquels sont atroces. » Et encore : « Au jour le jour, voyons-nous moins ; jamais dans cette intimité de si près qui, faute de rester totale entre deux personnes marquées à un coin un peu d'exception, est malaisée. »

Pourquoi Méry n'a-t-elle pas cédé au dernier moment aux prières de Mallarmé ? Est-ce parce que, comme elle l'aurait avoué à Dujardin, elle aurait été déçue par la personne physique de Mallarmé ? Est-ce encore parce qu'elle avait, alors, fait choix d'un nouvel amant plus jeune ? Ce qui paraît indubitable, c'est que la dernière affection de Méry Laurent a été pour Reynaldo Hahn, à qui elle légua par son testament définitif en 1898, la plus grande partie de sa fortune.

Toutes ces suppositions, fondées par Goffin sur des faits en partie exacts, sont d'une valeur incontestable. Où je m'inquiète, c'est quand Goffin veut, de ces hypothèses très admissibles, tirer des interprétations des poèmes hermétiques de Mallarmé. J'ai été tout le premier à soutenir que les vers de Mallarmé ont souvent des significations érotiques ; encore n'a-t-on pas le droit, sans arguments plausibles, de considérer comme érotiques *tous* les textes mystérieux de Mallarmé. Or, étant donné que Goffin présente l'hermétisme mallarméen comme dicté par ce qu'il dénomme le désir de Mallarmé (son désir non satisfait de la chair de Méry), chaque mot des poèmes de la seconde période va être considéré par Goffin comme érotique ou tout au moins comme un vocable employé pour dissimuler un terme érotique d'abord imaginé. Ainsi Goffin entend-il nous persuader, en s'appuyant d'ailleurs sur une confidence d'Albert Mockel, que « A la nuit accablante tu », ce récit d'un naufrage, décrit en réalité tel ustensile de toilette contemplé dans le cabinet de toilette de Méry (il ne semble pourtant pas, soit dit en passant, que ce soit à ce poème particulier que Mockel faisait allusion).

En réalité, il me paraît physiologiquement impossible que Mallarmé ait été à ce point bouleversé par le refus qu'aurait formulé Méry de se donner entièrement à lui. A-t-il vécu, avant de rencontrer Méry, cette jeunesse naïve et chaste qu'imagine Goffin ? Pas du tout puisque c'est « le priapisme de sa jeunesse » que Mallarmé accuse de l'impuissance dont il est frappé dans son âge mûr et ce n'est pas un naïf qui a commis, en 1866, le poème de *La Négresse*. En octobre 1864, il écrit à Cazalis : « Il a fait de ces jours tristes et gris où

Le poète noyé rêve des vers obscènes. »

Il ne connaissait pas encore, en 1861, l'existence de Méry quand, à Sens, il compose « A une petite laveuse blonde ». Il n'y a rien de chaste dans *L'Après-Midi d'un Faune* « cet adorable poème cochon » comme le définissait cet expert qu'était Verlaine. Ni non plus dans *Hérodiade*.

Ce qui serait plus vraisemblable, c'est que Méry, tout au contraire, aurait été déconcertée de le trouver aussi peu éloquent dans un dialogue qu'elle croyait encore possible, car, depuis longtemps (et cela ne pouvait qu'empirer chez lui avec l'âge) sa doctrine, sur le chapitre de l'amour, était parfaitement cohérente. Il était nettement opposé à l'acte sexuel intégral qu'il

en était même arrivé à considérer comme immoral, soutenant sur ce point les notions schopenhauériennes alors très à la mode. Son éloge persistant de la vierge est en vérité celui de la demi-vierge permettant tous les attouchements sauf l'attouchement suprême. Il est possible que Méry se soit refusée à cette hérésie.

Ce qu'il y a de dangereux dans la théorie de Goffin, c'est qu'elle l'amène à interpréter sans preuves comme érotiques tous les vers hermétiques de Mallarmé puisqu'ils seraient tous inspirés par sa passion pour Méry Laurent. Les lecteurs de mes *Clefs de Mallarmé* savent que je ne suis pas suspect de vouloir innocenter Mallarmé du délit d'érotisme. Paul Claudel m'avait accusé, tout en avouant n'avoir pas lu mon livre, d'avoir introduit l'érotisme dans l'œuvre de Mallarmé (comme si le poète avait eu besoin pour cela de mon concours !), mais tout de même je ne crois pas que tout soit érotique dans les poèmes de la période hermétique et je n'admets cette explication que quand elle se justifie par des arguments sérieux. J'ai dit que je ne parvenais pas à découvrir de l'érotisme dans « A la nue accablante tu ». Je ne crois pas davantage qu'il y ait des souvenirs érotiques dans le vers « Victorieusement fui le suicide beau », car, à mon avis, le « suicide beau » symbolise pour Mallarmé le coucher du soleil ; les références au mythe solaire et en particulier à la mort quotidienne de l'astre, ressuscitant tous les matins de lui-même comme le phénix, sont très fréquentes chez Mallarmé, soit en prose, soit en vers. De même, dans *Tout orgueil fume-t-il du soir*, je serais bien surpris que la chambre où nous sommes transportés fût celle de Méry ; si, en effet, nous prenons les termes dans le sens étymologique que nous fournit le Littré, si on accepte de donner, comme le souhaitait le poète,

Un sens plus pur aux mots de la tribu,

alors le poème devient tout à fait clair ; il exprime l'idée parnassienne de l'œuvre éternelle survivant au poète et s'il était un appartement qui y fût représenté plutôt qu'un autre, je pense que ce serait la mansarde de Villiers de l'Isle-Adam.

Charles Chassé.

J.-K. Huysmans, **Lettres inédites à Camille Lemonnier, publiées et annotées par** Gustave Vanwelkenhuyzen. Genève et Paris, Droz, Textes littéraires Français, nº 73, 1957. Un vol. in-16 de ix et 148 pages.

Spécialiste depuis près de trente ans des influences du naturalisme français en Belgique, M. Gustave Vanwelkenhuyzen a droit, une fois de plus, à notre gratitude pour cette savante publication de quarante-six lettres de Joris-Karl Huysmans (dont quarante-quatre lettres inédites) adressées à son camarade de lutte Camille Lemonnier, de 1876 (date de leur rencontre à Bruxelles) à mars 1893. Son livre complète heureusement l'effort fourni, chez nous, à l'occasion du cinquantenaire de la mort de notre Huysmans, dont les affinités et attaches nordiques sont par ailleurs si manifestes.

On goûtera d'abord le ton confiant et libre de ces relations épistolaires et outre qu'il y a plaisir à voir s'épauler généreusement les deux romanciers en toute occasion (parfois même en une stratégie bien concertée), il y a très grand intérêt à surprendre, énoncées ici sans nulle contrainte, les opinions de Joris-Karl sur nombre de ses contemporains, auteurs, éditeurs, directeurs de revues, artistes, et notamment sur Félicien Rops, Théodore-Hannon, Degas, Céard, Mendès, Guiches, Daudet, Zola et Flaubert. La boutade fort rude du jeune Joris-Karl à l'égard du Flaubert intime des dernières années (lettres VII et VIII) : *Quand ce grand écrivain ne tient pas la plume, il est imbécile comme un charcutier...*, etc., ne manquera pas de susciter les gloses les plus nuancées. Il en sera de même pour nombre d'autres mots et jugements sans indulgence.

M. Gustave Vanwelkenhuyzen, par le choix excellent des textes et des multiples références fournies en note, offre d'ailleurs aux exégètes à venir la plus belle pâture, poussant même la gentillesse jusqu'à signaler aux chercheurs qu'il est un texte de Camille Lemonnier sur les *Sœurs Vatard* restant

encore à découvrir dans les revues de 1879, comme si chasseurs plus adroits et plus obstinés que lui se pouvaient trouver demain.

De plus, en fin de volume, notre très érudit et aimable commentateur nous offre sept généreuses pages de Huysmans, sur Camille Lemonnier, parues et depuis longtemps oubliées, dans *l'Artiste* du 4 août 1878. (Quel éditeur voudra regrouper un jour les nombreuses pages retrouvées de Huysmans, éparses en tant de brochures ?)

La présentation du texte et des notes reste ici identique à celle de la *Correspondance Huysmans-Zola* publiée par Pierre Lambert, chez Droz également, voici peu d'années, c'est dire qu'elle est excellente ; encore qu'aux yeux de l'étudiant, par exemple, deux courtes notices biographiques de ces vies parallèles, puis divergentes après la conversion de J.-K. Huysmans, eussent été, en tête du volume, à leur place, croyons-nous. Car il est bon de savoir que le cas Huysmans, ce grand problème d'âme qui fit virer de bord notre auteur vers les cloîtres, resta assez impénétrable au cœur de Camille Lemonnier, qui survécut six années à son ami, et auquel importait plus l'âme de la Belgique.

Pour le rôle de chef d'école qu'en Belgique il assuma dès 1881 environ, disons dès *Un Mâle*, Lemonnier étant bâti tout autrement, on le sait, que notre gastralgique Folantin, Camille Lemonnier, liégeois de par son père, mais enfant généreux des deux provinces, avait un rire heureux et puissant : il n'était pas (ce qu'après Georges Virres on pouvait mieux redire) ce malheureux que dessina notre Rosny Aîné, nul ne sait trop pourquoi, jadis, dans *Torches et Lumignons*. Peut-être était-ce là une bonne occasion de reprendre ce thème.

Il est vrai qu'aujourd'hui, grâce aux précédentes études de M. Vanwelkenhuyzen, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, grâce à ses *Insurgés des Lettres* (1953), grâce à son *Huysmans en Belgique* (1935) et à bien d'autres travaux d'égal intérêt, nous n'en sommes plus en France à ces jours brumeux de 1897, je crois, où Albert Mockel, à propos justement de Camille Lemonnier, pouvait écrire : *Qu'est-ce donc qu'un Belge ?... Je me suis aperçu que, pour les Parisiens, le Belge est un être plus inconnu que l'Allemand, l'Anglais et le Sibérien...*

Ces jours sont loin. On a, depuis lors, et non sans peine, revisé bien des cadastres ; mais qui donc, avec plus de soin que M. Vanwelkenhuyzen, arpenta jamais nos confins frontaliers franco-belges ?

HENRY LEFAI.

HENRI MONDOR, **Maurice Barrès avant le Quartier latin.** Paris, Éditions Ventadour, 1956. Un vol. in-16 de 201 pages.

L'ouvrage apporte une contribution précieuse à la connaissance de Barrès jeune : lettres de la dix-neuvième et de la vingtième années à Mme Ackermann, à Auguste Vacquerie, à Anatole France, et surtout correspondance avec Albert Allenet, le directeur de la revue *La Jeune France*. Je savais l'intérêt de cet ensemble que le professeur Mondor, avec une libéralité dont je suis heureuse de le remercier une fois encore, avait bien voulu me faire lire et dont il m'avait permis d'utiliser, dès 1950, et même de publier, en 1952, maints éléments. Pour la formation, les tendances, les goûts, le caractère de Barrès, il y a là des textes importants : comme le signale le professeur Mondor l'impatience du jeune écrivain y apparaît ; mais plus encore son intelligence, sa précoce et native originalité, son discernement des grandes œuvres (*Mémoires d'Outre-Tombe*, *Education sentimentale*, par exemple), sa lucidité à l'égard de lui-même, la conscience de ce qui fait ou fera de lui un créateur. A la présentation de ces lettres sont joints des extraits des premiers articles publiés dans le même temps par le jeune Lorrain, de suggestives analyses sur la manière ou les successives manières de Barrès et des remarques pénétrantes sur la ou les générations d'écrivains qui l'ont frappé d'ostracisme. Au total, un livre essentiel pour la connaissance d'un auteur difficile et, en fait, si mal connu.

IDA-MARIE FRANDON.

Bibliothèque nationale, **Paul Valéry.** [Catalogue par MarcelThomas, préface de Julien Cain.] Paris, 1956. 96 pages.

Donnons à cette exposition son vrai titre : « Paul Valéry au travail ». L'affiche et le catalogue laissaient croire à une présentation intégrale de Valéry — vie et œuvre ; or, seule la première partie de l'exposition, relative à la jeunesse de l'écrivain, était conçue selon l'ordre biographique. A cette réserve près, la réunion de tant de documents, choisis avec soin et heureusement disposés — par MM. Marcel Thomas, Gérard Willemetz et Jacques Suffel —, était d'un vif intérêt.

Voici les devoirs de l'élève Valéry, voici ses premières notes et ses premiers poèmes, voici ses lettres à Gustave Fourment, à Pierre Louÿs, à André Gide, du temps que l'adolescent répondait aux prénoms symbolistes de Paul Ambroise. Voici les habitués des mardis de Mallarmé, un exemplaire dédicacé de *Divagations*, une correspondance avec Huysmans. Voici surtout les ébauches et les brouillons de l'*Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci* et de *La Soirée avec Monsieur Teste*, de *La Jeune Parque* et du *Cimetière marin*. Voici enfin les deux cent cinquante-quatre Cahiers (qui sont en cours de publication aux éditions du C. N. R. S.) dans lesquels on lira l'histoire naturelle de cet esprit qui trouva ses plus vives jouissances à contempler son fonctionnement.

Ces trésors sont maintenant de nouveau dispersés. Mais le catalogue nous reste, précis — cela allait sans dire puisque sa rédaction est l'œuvre de M. Marcel Thomas —, riche en citations et illustré d'une dizaine de planches. Ce sera pour longtemps la meilleure initiation à Paul Valéry écrivain et homme public.

Claude Pichois.

NÉCROLOGIE

Ces derniers mois, la mort a frappé durement la Société d'Histoire littéraire dans la personne de deux des membres de son Conseil d'Administration, Fernand Baldensperger et Henri Martineau, et de deux de ses anciens sociétaires, Jean-Marie Carré et Alexis François. La Revue adresse à leurs familles ses condoléances les plus sincères et s'associe aux hommages qui ont été rendus à ces professeurs et à ces savants dont l'Histoire littéraire ressent douloureusement la perte.

ÉDITIONS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

I - PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Bulletin signalétique : 3e *partie* (*trimestrielle*) [Philosophie — Sciences Humaines]. *France*, 2 700 F — *Étranger*, 3 200 F.

Abonnement au Centre de Documentation du C. N. R. S. — 16, rue Pierre-Curie, Paris Ve, C. C. P. Paris 9131-62. Tél. DANton 87-20.

Bulletin d'information de l'Institut de recherches et d'histoire des textes : Un n° par an ; n° 1, 300 F. ; n° 2, 400 F. ; n° 3, 460 F.

II - OUVRAGES

Collection « Le chœur des muses » (Directeur : J. Jacquot) :

1. *Musique et Poésie au XVIe siècle*, 384 pages ..... 1 600 F
2. *La Musique Instrumentale de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 394 pages ..... 1 800 F
3. *Les Fêtes de la Renaissance* (relié pleine toile crème), format in-4°, 492 pages, 48 planches ..... 3 000 F
4. *La Renaissance dans les Provinces du Nord* (relié pleine toile crème), format in-4°, 219 pages ..... 1 100 F

Collection d' « esthétique » :

1. *Mélanges G. Jamati* (relié pleine toile) ..... 1 300 F
2. *Visages et Perspectives de l'Art Moderne* (*peinture, musique, poésie*). Recueil des Communications faites aux Entretiens d'Arras (20-22 juin 1955), relié pleine toile ..... 1 200 F
3. *La Mise en Scène des œuvres du passé* (Entretiens d'Arras 1956), relié pleine toile ..... 1 900 F

Publications de l'Institut de recherches et d'histoire de textes :

Mlle PELLEGRIN, *La Bibliothèque des Visconti-Sforza* (relié pleine toile). 2 400 F.

VAJDA, *Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes*, 450 F.

VAJDA, *Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, ... 2 400 F.

VAJDA, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris*, ... 600 F.

Tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés, non vendus par volumes séparés.

Les cahiers de Paul Valéry :

Volumes : 1° reliés, 160 000 F (64 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). 2° sous étuis, 174 000 F (78 000 F à la commande et 3 000 F à la parution de chacun des volumes). Le volume I est paru.

III - COLLOQUES INTERNATIONAUX

II. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique au XVIe siècle* ..... 1 500 F.

V. *Musique et poésie au XVIe siècle* ..... 1 600 F.

BIBLIOGRAPHIE

Dans ce numéro, le mois des numéros des revues est seul indiqué, quand c'est un mois de l'année 1958.

Les livres sont distingués des articles par un astérisque.

La Revue de littérature comparée *et la* Revue d'histoire littéraire *collaborant et ne se copiant pas, cette bibliographie ne relèvera que très exceptionnellement les articles et les livres concernant la littérature comparée.*

BIBLIOGRAPHIE

— * Rancœur (René). — Bibliographie littéraire 1957, publiée par la *Revue d'histoire littéraire de la France*. — A. Colin, 1958.

— Marion Miller (W^m^). — American doctoral degrees granted in the field of Modern languages in 1956-1957. — *The Modern language Journal*, March.

— Bibliographie des inventaires, répertoires et guides d'archives publiés depuis la parution du fascicule n° 21 de la *G. des A.* — *Gazette des Archives*, n° 22, juillet 1957.

— *Bulletin du Centre d'information de la recherche d'histoire de France*, n° 8, 1957.

DIVERS

— * Aury (Dominique). — Lectures pour tous [préfaces pour les éd. classiques de la « Guilde du Livre »]. — Gallimard, 1958.

— * Thérive (André). — Christianisme et lettres modernes, 1715-1880 (Coll. « Je sais. Je crois »). — A. Fayard, 1958.

— Cailleux (Roland). — Des interférences de la médecine et de la littérature. — *La Presse médicale*, 2 avril.

— Khodoss (Claude). — Littérature et vérité. — *Revue de l'enseignement philosophique*, décembre 1957-janvier 1958.

— Lagrevol (Henri de), S. J. — La condition de l'artiste et de l'écrivain. — *L'Enseignement chrétien*, mars.

— Levaillant (Jean). — C. R. de : J. Pommier, *Créations en littérature* (Paris, 1955). — *RHLF*, janvier-mars.

— Pinatel (Chanoine J.). — De la classification en littérature. — *L'Enseignement chrétien*, novembre 1957.

Anthologies. — * An Anthology of French poetry from Nerval to Valéry in English translation. Ed. by Angel Flores (Doubleday Anchor Books A-134). — New York, Doubleday, 1958.

Baroque. — Sayce (R. A.). — C. R. de : I. Buffum, *Studies in the Baroque from Montaigne to Rotrou* (New Haven-Paris, 1957). — *FS*, April.

Bibliothèques. — F. C. — La bibliothèque littéraire Jacques Doucet. — *AUP*, janvier-mars.

Biographies. — * Dictionnaire des biographies. Publié sous la direction de Pierre Grimal. Tome I : A à J. Tome II : K à Z. — Hachette, 1958, 2 vol.

Enseignement. — Bordes (Maurice). — Contribution à l'étude de l'enseignement et de la vie intellectuelle dans les pays de l'intendance d'Auch au XVIII^e siècle (II). — *Bulletin de la Société archéologique, historique, littéraire et scientifique du Gers*, 1^er trimestre.

— Corgne (Eugène). — Le lycée de Pontivy (1803-1953). — *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1955-56.

— Laubreaux (Raymond). — L'enseignement littéraire et l'intelligence des œuvres nouvelles. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 1^er mars.

— Mauger (G.). — Principes généraux de l'explication de texte « à la française ». — *L'Enseignement du français aux étrangers* (Bulletin mensuel de l'École pratique de l'Alliance française), décembre 1957.

— L'enseignement du français. Étude de quelques questions. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 1^er mars.

— La littérature contemporaine et l'enseignement du second degré [débat]. — *Cahiers pédagogiques...*, 1^er mars.

— Voir : *Littérature et cinéma.*

Esthétique. — Guiomar (Michel). — L'insolite. — *Revue d'esthétique*, avril-juin 1957.

Langue. — * Bruneau (Charles). — Petite histoire de la langue française. Tome II. De la Révolution à nos jours. — A. Colin, 1958.

— Arveiller (R.). — Contribution à l'étude du vocabulaire maritime. — *Le français moderne*, octobre 1957, janvier 1958.

— Bruneau (Ch.). — L'emploi des mots techniques. — *EN*, 6 mars.

— Bruneau (Ch.). — La phrase d'art dans la littérature française du XIX^e et du XX^e siècles. — [In] * Studia romanica. Gedenkschrift für Eugen Lerch. — Mainz-Stuttgart, 1957.

— Gilbert (Pierre). — L'énergie dans le vocabulaire. — *La Classe de français*, janvier-avril.

— Orr (John). — « Vous avez beau faire ». — *Revue de linguistique romane*, juillet-décembre 1957.

— Piron (Maurice). — La langue française en Belgique. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

Littérature belge. — * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique, publiée sous la direction de Gustave Charlier et Joseph Hanse. — Bruxelles, La Renaissance du livre, 1958.

— Micha (René). — D'une littérature belge. — *Médecine de France*, n° 90.

Littérature et cinéma. — Gay (Pierre). — L'enseignement du français et le cinéma. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 1^er mars.

— Louis (Frère). — Cinéma et enseignement littéraire (I). — *Entre nous.* Cahiers trimestriels de documentation et d'information, janvier.

— Mauriac (Claude). — Cinéma et littérature. — *Preuves*, mars.

Littérature régionale. — Roger (Gaston). — Qu'est-ce qu'un roman régionaliste ? — *Le Bayou*, nº 72, hiver 1958.

Littérature suisse. — Humbert (Jean). — Lettres fribourgeoises. — *Vie et langage*, mars.

Mélanges. — * Studia romanica. Gedenkschrift für Eugen Lerch. Hg. v. Charles Bruneau und Peter M. Schon. — Mainz-Stuttgart, 1957.

Nécrologies. — Las Vergnas (Raymond). — Fernand Baldensperger. — *NL*, 6 mars.

— Bataillon (M.). — Jean-Marie Carré. — *RLC*, janvier-mars.

— Gaulmier (Jean). — Lucien Febvre et l'histoire littéraire. — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, décembre 1957.

— La mort d'Yves-Gérard Le Dantec. — *FL*, 15 mars.

— Godoy (Armand). — Y.-G. Le D. — *Artaban*, 8 mars.

— Orbaix (Marie-Claire d'). — Y.-G. Le D. nous a quittés. — *Le Thyrse*, avril.

— Billy (André). — Un mainteneur : Henri Martineau. — *FL*, 26 avril.

— Kemp (Robert). — Henri M. — *Le Monde*, 24 avril.

Poésie. — * Béguin (Albert). — Poésie de la présence (Coll. « Cahiers du Rhône »). — Éd. du Seuil, 1958.

— Debidour (V.-H.). — De la traduction des poètes. — *Le Bulletin des lettres*, 15 mars.

— Formigari (Lia). — Poesia simbolista e poesia realista. — *Giornale critico della filosofia italiana*, luglio-settembre 1957.

— Wagner (R. L.). — Langue poétique : du quantitatif au qualitatif. — [In] * Studia romanica. Gedenkschrift für Eugen Lerch. — Mainz-Stuttgart, 1957.

Théâtre. — * Gouhier (Henri). — L'Œuvre théâtrale (« Bibliothèque d'esthétique »). — Flammarion, 1958.

— * Enciclopedia dello Spettacolo. Vol. IV (Dag-Fam). — Roma, Le Maschere, 1957.

— Dainville (R. P. Fr. de). — Le théâtre dans nos collèges [de la Cie de Jésus] d'antan. — *Entre nous* (École Saint-Louis de Gonzague), nº 202, Pâques.

— Scherer (Jacques). — Un théâtre historique existe-t-il en France ? — *Cahiers de la Cie M. Renaud-J.-L. Barrault*, nº 1, décembre 1957.

— Vorkamp (Gerhard). — Das französische Hoftheater in Hannover (1668-1758). — *Niedersächsisches Jahrbuch für Landesgeschichte*, Bd. 29, 1957.

Thèmes littéraires. — * Balairón de Melero (María Pilar). — La mujer en la literatura francesa. — Madrid, 1956 [1957].

— * Delesalle (Abbé Jacques). — Cet étrange secret. Poésie et philosophie à la recherche de Dieu [Bernanos, Gide, Giraudoux..., Descartes, Malebranche]. — Desclée, de Brouwer (Études carmélitaines), 1957.

— * Lindberger (Örjan). — The transformations of Amphitryon (Acta Universitatis Stockholmiensis : Stockholm studies in history and literature. I). — Stockholm, Almquist et Wiksell, 1956. [Voir C. R. de Gertrude E. Teller, in *FS*, April.]

— Kielski (Bołesław). — « Sluby panienskie » jako ogniwo w rozwoju « komedii miłosci ». Molière. Marivaux. Fredro. Musset [« Les promesses des jeunes filles » en tant que centre de développement des comédies amoureuses]. — *Pamiętnik literacki*, 1957, z. 3.

— Simpson (Harold L.). — The soldier in French prose fiction from 1870-1914 [Thèse Princeton University, 1957]. — *Dissertation abstracts*, nº 1.

Voyages. — * Dupuy (Aimé). — Voyageurs étrangers à la découverte de l'ancienne France (1500-1850). — Club du livre d'histoire, 1957.

XVe SIÈCLE

Charles d'Orléans. — Vadaine (J.). — [Explication de texte.] Ch. d'O. et le printemps. — *L'Enseignement chrétien*, mars.

Chartier (A.). — Blayney (Margaret S. and Glenn N.). — Alain C. and *The Complaynt of Scotlande*. — *The Review of English studies*, February.

Gerson (J.). — * Johannes G. De mystica theologia. Edidit André Combes (Thesaurus mundi. 8). — Genève, E. Droz, 1958.

— Lieberman (Max). — Chronologie gersonienne (*suite*). — *Romania*, 1957, nº 4.

Villon. — * Charpier (Jacques). — F. V. (Coll. « Poètes d'hier et d'aujourd'hui ». Nº 2). — Seghers, 1958.

XVIe SIÈCLE

Divers. — * Françon (M.). — Leçons et notes sur la littérature française du XVIe siècle. — Rochecorbon (Indre-et-Loire), Gay, 1957.

— * Tenenti (Alberto). — Il senso della morte e l'amore della vita nel Rinascimento : Francia e Italia (« Studi e ricerche ». 5). — Torino, Einaudi, 1957.

— Delcourt (Marie). — Humanisme et Renaissance aux Pays-Bas. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

— Meylan (Henri). — C. R. de : Paul-F. Geisendorf, *Livre des habitants de Genève*. Tome I (Genève, 1957). — *BHR*, fasc. 2.

— Muller (A.). — C. R. de : H. Busson, *Les sources et le développement du rationalisme dans la littérature française de la Renaissance*, 1533-1601, 2e éd. (Paris, 1957). — [In] Chronique littéraire du XVIe siècle, *L'Enseignement chrétien*, mars.

— Rott (J.). — C. R. de : *Die Matrikel der Universität Basel*, Bd. I, 1460-1529 ; Bd. II : 1532/33-1600/01 (Basel, 1951 et 1956). — *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1957, nº 4.

— Whitlock (Baird W.). — The Counter-Renaissance. — *BHR*, fasc. 2.

— Zemon Davis (Natalie). — Mathematicians in the 16th century French academies : some further evidence. — *Renaissance News*, Spring.

Bibliophilie. Livre. — Toulet (Odette). — Note sur l'exposition organisée par le chanoine G. Geslin et Mme Toulet à la Bibliothèque du Grand séminaire de Sées [manuscrits, incunables et livres du XVIe siècle]. — *Société historique et archéologique de l'Orne*, 1957.

Langue. — * Huguet (Edmond). — Dictionnaire de la langue française du XVIe siècle. Fasc. 43 et 44, Marre-Monstre. — M. Didier, 1958.

— Voir : *Estienne (R.)*.

Théâtre. — Purkis (Helen M. C.). — Les intermèdes à la Cour de France au XVIe siècle. — *BHR*, fasc. 2.

Aubigné (A. d'). — Schmidt (Albert-Marie). — Remarques sur les deux derniers livres des *Tragiques*. — *IL*, mars-avril.

Autels (G. des). — Voir : *Rabelais*.

Brantôme. — Engel (Claire-Éliane). — B. et les protestants. — *Réforme*, 15 mars.

Calvin (J.). — * Hugo (A. M.). — Calvijn en Seneca, een inleidende studie van Calvijns commentaar op Seneca *De Clementia*, anno 1532. — Groningen, J. B. Wolters, 1957.

— * Wallace (Ronald S.). — C.'s doctrine of the world and sacrament. — Grand Rapids, Eerdmans, 1957.

— Cadier (Jean). — Saint Augustin et la Réforme [S. Augustin et C.]. — *Recherches augustiniennes* [supplément à la *Revue des études augustiniennes*], I, 1958.

Charron (P.). — Charron (Jean Daniel). — Defense and illustration of C.'s *Sagesse*. — *Kentucky Foreign language quarterly*, 1957, n. 3.

— * **Des Périers (B.)**. — B. des P. — *Cymbalum mundi*. Texte établi et présenté par Peter H. Nurse (« Les Ouvrages de l'esprit »). — Manchester, University Press ; Paris, d'Argences, 1958.

Desportes (Ph.). — * Ph. D. — Cartels et masquarades. Épitaphes. Éd. critique suivie du commentaire de Malherbe, publiée par Victor E. Graham (Textes littéraires français. 78). — Genève, E. Droz ; Paris, Minard, 1958.

Erasme. — Adams (Robert P.). — Erasmus ideas of his role as a social critic ca. 1480-1500. — *Renaissance News*, Spring.

— Hyma (Albert). — E. and the Sacrament of matrimony. — *Archiv für Reformationsgeschichte*, 1957, H. 2.

Estienne (R.). — Beaulieux (Charles). — Robert E. fait du « praticianisme », système factice, une réalité. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, nº 61, juin ; nº 62, décembre 1955.

Estienne (Robert II). — Armstrong (Elizabeth). — Robert II E. à Paris (1556-1570). — *BHR*, fasc. 2.

Du Faur de Pibrac (G.). — Chicoteau (Marcel). — La descendance australienne du poète P. [Eccleston du Faur, + 1915, traducteur, en anglais, des *Quatrains moraux*]. — *A. U. M. L. A.*, November 1957.

Lemaire de Belges (J.). — Bambeck (Manfred). — Aus alter Form zu neuem Leben. Versuch einer Deutung der Dichtung des Jean L. de B. — *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Januar.

— Frappier (Jean). — La Cour de Malines et J. L. de B. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

Marguerite de Navarre. — Wildenstein (G.). — L'inventaire après décès de M. de N., reine de France, 1615 [A. N. Minutier central, étude XXIII, 136 ; extraits de l'inventaire]. — *Gazette des Beaux-arts*, mars.

Marot (C.). — Mayer (C. A.). — C. M. et le général de Caen. — *BHR*, fasc. 2.

Montaigne. — Beyssac (Paul). — Les algies de M. (envisagées au point de vue odontologique). — *Cahiers lyonnais d'histoire de la médecine*, 1956, nº 1.

— Brieux (Alain). — Autres souvenirs de M. de M. I. Le jeton de M. II. La Théologie de Raymond Sebon (1569). Exemplaire annoté par M. de M. III. Le Chronicon de Ph. Bugnon. Exemplaire de M. — *BHR*, fasc. 2.

— Desjardins (Jacques). — Sur un passage des *Essais* (III, 13). — *BAM*, octobre-décembre 1957.

— Nicolaï (Alexandre). — Le machiavélisme de M. [I.-M. et Machiavel. — II. « De l'utile et de l'honnête »]. — *BAM*, octobre-décembre 1957.

— Sablé (Joseph). — Essai de géographie littéraire : la Tour de M. — *L'École*, 22 février.

— Tronquart (Georges). — Le maire et M. ont toujours été deux. — *BAM*, octobre-décembre 1957.

— Voir : *Sainte-Beuve.*

Nicolas de Troyes. — Kasprjyk (Krystyna). — Nouvelles notes sur le vocabulaire de N. de T. — *BHR*, fasc. 2.

Philippe le Picard. — Schenda (Rudolf). — Ph. le P. und seine *Nouvelle Fabrique.* Eine Studie zur französischen Wunderliteratur des 16. Jhdts. — *Zeitschrift fur französische Sprache und Literatur*, Januar.

Pléiade. — L'influence de la P.-I. La poésie, par G. Charlier. — II. Le théâtre, par Raymond Lebègue. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

— Voir : *Vauquelin de la Fresnaye* (*J.*).

Postel (**G.**). — * Bouwsma (William J.). — *Concordia mundi* : the career and thought of G. P., 1510-1581 (Harvard historical monographs. 33). — Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1957. [Voir C. R. de M. A. Screech, in *BHR*, fasc. 2, et de Fr. Secret, in *SF*, gennaio-aprile.]

Rabelais. — * Œuvres complètes de F. R. Tome II. *Gargantua* [Texte établi et annoté par Marcel Guilbaud]. — Paris, Imprimerie nationale, 1957.

— * R. — *Gargantua.* Texte établi et présenté par Pierre Grimal (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1957.

— Chauvelot (R.). — Le vocabulaire médical de R. — *La Presse médicale*, 8 mars.

— Denier (Dr André). — R. à Grenoble (1535-1536). — *C. R. mensuels de l'Académie delphinale*, février.

— Jeffels (Ronald R.). — Guillaume des Autels and his pastiche of R. — *Revue de l'Université d'Ottawa*, janvier-mars.

— Stevens (Linton C.). — R. and Aristophanes. — *SP*, January.

Ronsard (**P. de**). — * Boyer (Frédéric). — P. de R. (Coll. « Poètes d'hier et d'aujourd'hui ». N° 1). — Seghers, 1958.

— Adhémar (Jean). — R. et l'école de Fontainebleau. — *BHR*, fasc. 2.

— Lebègue (Raymond). — C. R. de : F. Desonay, *R. poète de l'amour.* Tomes I et II (Bruxelles, 1952-1954). — *RHLF*, janvier-mars.

— Naïs (Hélène). — A propos des corrections de R. dans ses Œuvres complètes. — *BHR*, fasc. 2.

— Silver (Isidore). — Deux points de vue sur R. « aristarque de ses œuvres » [Petit florilège des variantes de R.]. — *RHLF*, janvier-mars.

Sala (**P.**). — * Pierre S. — *Tristan*, roman d'aventure du XVIe siècle, publié par L. Muir (Textes littéraires français. 80). — Genève, Droz ; Paris, Minard, 1958.

Servet (**M.**). — Rude (F.). — M. S. et l'astrologie [suivi de la traduction de la « Dissertation apologétique pour l'astrologie »]. — *BHR*, fasc. 2.

Vauquelin de la Fresnaie (J.). — Bensimon (Marc). — Les *Foresteries* de Jean V. de la F. et les productions pastorales de la Pléiade. — *MLN*, January.

XVII[e] SIÈCLE

Divers. — Hanse (Joseph). — Prosateurs et poètes du XVII[e] siècle. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

Bibliophilie. Livre. — * Canivet (Diane). — L'illustration de la poésie et du roman français au XVII[e] siècle. — Presses Universitaires, 1958.

— Desgraves (Louis). — L'imprimeur bordelais Jacques Marcan (1613-1616). — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, n° 61, juin 1955.

— Desgraves (Louis). — Bibliographie des ouvrages imprimés par l'imprimeur bordelais Jacques Millanges (1620-1624). — *Revue historique de Bordeaux*, octobre-décembre 1957.

— Desgraves (Louis). — Bibliographie des ouvrages imprimés par Guillaume Millanges (1625-1649). — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, n° 64, décembre 1956.

— Desgraves (Louis). — Bibliographie des ouvrages imprimés par Pierre de La Court (1615-1646). — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, n° 63, juin 1956.

— Desgraves (Louis). — Bibliographie des ouvrages imprimés par Guillaume de La Court (1640-1683) et la veuve Guillaume de La Court (1683-1704). — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, n° 65-66, janvier-décembre 1957.

— Marchand (Jean). — L'abbé Folard, Merle de Beauchamp et la duchesse de Longueville, bibliophiles. — *BB*, 1957, n° 4.

Jansénisme. — Dodin (André). — Pierre Thomas, sieur Du Fossé. — [In] * Dictionnaire de spiritualité, fasc. XXIV, 1957, col. 1750-1755.

— Dorival (Bernard). — A propos de l'exposition « Philippe de Champaigne et Port-Royal ». — *Revue des arts*, novembre-décembre 1957.

— Othée (X. Janne d'). — Une lettre de change de Port-Royal, 1670 [résumé d'une communication]. — *Société des amis de Port-Royal*, n° 8, 1957.

— Voir : *Lamy* (*le P. B.*), *Thomassin* (*le P.*).

Spiritualité. — Guennou (Jean). — Une mystique inconnue du XVI[e] siècle [d'après le Ms. 1409 des archives de la Société des Missions étrangères de Paris]. — *École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses, Annuaire*, 1957-1958.

— Jagu (A.). — L'influence du stoïcisme sur la pensée religieuse française au XVII[e] siècle [d'après les vingt-deux articles du P. Julien-Eymard d'Angers]. — *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*, 4[e] trimestre 1957.

— Noye (Irénée). — Recherches sur quelques éditions de Monsieur Olier. — *Compagnie de Saint-Sulpice. Bulletin du Comité des études*, avril-juin 1957.

— Orcibal (Jean). — La réaction contre la mystique pendant le XVII[e] siècle français [résumé de conférences à l'École des hautes études]. — *École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses. Annuaire*, 1957-1958.

Théâtre. — * Deierkauf-Holsboer (S. Wilma). — Le Théâtre du Marais. II. Le berceau de l'Opéra et de la Comédie, 1648-1673 [l'avant-propos contient des rectifications au tome I, d'après l'*Inventaire des titres du Marais*]. — Nizet, 1958.

— * Kerman (Lâmia). — Un personnage du théâtre classique. Le valet

de comédie. Évolution du type du valet antique au valet de Molière. — Ankara, Türk Tarih Kurumu Basimevi, 1956.

— Horn-Monval (Madeleine). — La grande machinerie théâtrale et ses origines [italiennes, fin XVI^e, début XVII^e siècle]. — *RHT*, 1957, fasc. IV.

— Lagrevol (Henri de). — Schéma d'introduction à la tragédie classique. — *L'Enseignement chrétien*, janvier.

— Mongrédien (Georges). — Notes sur quatre comédiens de l'*Illustre Théâtre* [Germain Clérin, dit Villabé ; Georges Pinel, dit La Couture ; Nicolas Bonenfant ; Catherine des Urlis]. — *RHT*, 1957, fasc. IV.

— Scherer (Jacques). — C. R. de : S. Wilma Deierkauf-Holsboer, *Le Théâtre du Marais*, I (Paris, 1954). — *RHLF*, janvier-mars.

Bayle (P.). — Haase (Erich). — Quelques pages inédites de la correspondance de B. [lettre de Daniel de Larroque à B., Bibl. Royale de Copenhague, coll. Thott ; mémoire présenté à la Vénérable Compagnie du Consistoire de Rotterdam par le sieur P. B. 20 janvier 1692, Bibl. Univ. de Leyde, Coll. Marchand 4 ; lettre de Gisbert Cuper à B., 5 juin 1692, Bibl. royale de La Haye ; lettre d'Isaac Brassard à B., 21 avril 1694, Copenhague, coll. Thott ; B. à Jansson von Almeloveen, 12 mai 1695, Bibl. Univ. Utrecht ; Avis important aux Réfugiez, deux lettres de B. à Graevius, Copenhague, coll. Thott, 92, 95 ; B. à Vincent Minutoli, Leyde, coll. Marchand 4, 24 février 1702]. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, septembre-décembre 1957.

— Nedergaard (Leif). — Manuscrits de P. B. [Bibl. royale de Copenhague, Thott-fonds, n° 1202, 4°]. — *MLN*, January.

— Scaduto (Mario), S. I. — Un maestro di diffidenza e d'incredulità : B. [cf. P. B., *Pensieri sulla Cometa* e *Dizionario storico e critico*. A cura di Gian Piero Brega (Coll. Universale economica. N. 227), Milano, Feltrinelli, 1957]. — *La Civiltà cattolica*, 1° marzo.

— Talluri (Bruna). — Note sur P. B. e il problema morale. — *Rivista critica di storia della filosofia*, ottobre-dicembre 1957.

Bérulle (P. de). — Bellemare (R.). — Le sens de la créature chez B. — *École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses. Annuaire*, 1957-1958.

Bossuet (J.-B.). — * Chadwick (Owen). — From B. to Newman : the idea of doctrinal development. — New York, Cambridge University Press, 1957.

— * Cognet (L.). — Crépuscule des mystiques. Le conflit Fénelon-Bossuet (Coll. « Histoire de la spiritualité »). — Desclée et C^ie, 1958.

— Massis (Henri). — Apologie pour J.-B. B., docteur de la foi. — *Itinéraires*, mars, avril.

Carpentier de Marigny (J.). — Lagny (Jean). — Sur Jacques C. de M. — *BB*, 1957, n° 4.

Corneille (P.). — Herval (René). — Rodrigue de Chalon, C. et le *Cid*. — *Le Cerf-Volant*, n° 21, avril.

— Sacy (Samuel S. de). — *L'Illusion comique* [éd. R. Garapon]. — *MF*, avril, mai.

— Virtanen (Reino). — Nietzsche and C. — *S*, Fall 1957.

— Viatte (Auguste). — C. a-t-il écrit les œuvres de Molière ? — *La Revue de l'Université Laval*, mars.

Courtin (A. de). — Farid (Kamal). — Antoine de C. (1622-1685). — A. de C. et les morales du Grand siècle [extraits d'une thèse de doctorat, Paris, 1956]. — *La Revue du Caire*, février, mars.

Cyrano de Bergerac. — Ciardi (Janine). — Imagination et sensibilité de C. de B. [extrait d'un DES sur « C. de B. et l'art du roman philosophique »]. — *Sévriennes d'hier et d'aujourd'hui*, décembre 1957.

— Ibels (Louise). — C. de B. — *Les Cahiers rationalistes*, octobre-novembre 1957.

Descartes. — Abelé (Jean). — D., précurseur de la cinématique relativiste. Une conception qualitative de la vitesse. — *Revue générale des sciences*, novembre-décembre 1957.

— Cerclais (Georges). — Louis de la Forge, médecin « angevin » et « saumurois » commentateur de D. — *Société des sciences, lettres et arts du Saumurois*, nº 106, février 1957.

— Gilson (Étienne). — Le *D.* de Lucien Lévy-Bruhl. — *Revue philosophique*, octobre-décembre 1957.

— Löwit (Alexander). — L' « Epochè » de Husserl et le doute de D. — *Revue de métaphysique et de morale*, octobre-décembre 1957.

— Petit (Léon). — D. et trois poètes [Saint-Amant, Racan, Malherbe] au siège de La Rochelle. — *Les Cahiers de l'Ouest*, janvier-février.

— Voir : *Divers* (Thèmes littéraires).

Du Bosc (J.). — Julien-Eymard d'Angers. — Jacques Du Bosc. — [In] * Dictionnaire de spiritualité, fasc. XXIV, 1957, col. 1742-1743.

Du Pin (L.-E.). — Dodin (André). — Louis-Ellies Du P. — [In] * Dictionnaire de spiritualité, fasc. XXIV, 1957, col. 1825-1831.

Du Vair (G.). — Julien-Eymard d'Angers. — Guillaume Du V. (1556-1621). — [In] * Dictionnaire de spiritualité, fasc. XXIV, 1957, col. 1854-1857.

Duval (A.). — Dodin (André). — André D. (1564-1638). — [In] * Dictionnaire de spiritualité, fasc. XXIV, 1957, col. 1857-1862.

Fénelon. — * F. — Letters to men and women. Sel. with an introd. by Derek Stanford. — Westminster, Md., Newman Press, 1957.

Gassendi (P.). — Carré (Meyrick H.). — Pierre G. and the new philosophy. — *Philosophy*, April.

Jean-Baptiste de la Salle (St). — Calixte-François (Frère). — Possédons-nous le texte authentique d'un sermon prononcé par S^{t} J.-B. de la S. ? (I). — *Entre nous.* Cahiers trimestriels de documentation et d'information, nº 53, janvier.

La Fayette (M^{me} de). — * M^{me} de la F. — Romans. Introduction par Raoul Audibert (Coll. du Flambeau). — Hachette, 1958.

— Pinatel (Joseph). — *La Princesse de Clèves* et notre conception du roman. — *L'École*, 19 avril.

Lamy (le P.). — Girbal (François). — La formation augustinienne du P. B. L., de l'Oratoire, 1660-1680 [suivi de : Chronologie de la vie et des ouvrages du P. B. L., 1640-1715]. — *Société des amis de Port-Royal*, nº 8, 1957.

Laujon (P.). — Dugas (M^{lle}). — Le dernier poète de cour : Pierre L., chantre de Chantilly. — *Société d'histoire et d'archéologie de Senlis. Comptes rendus et mémoires*, 1957.

Léon de Saint-Jean (le P.). — Massant (Jean-Pierre). — Le carme L. de S.-J. Contribution à l'étude des idées et du sentiment religieux en France au

XVII^e siècle [position de thèse pour le diplôme de l'École des hautes études]. — *École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses. Annuaire*, 1957-1958.

Mabillon (Dom). — * Leclercq (Dom Henri), O. S. B. — M. Tomes I et II. — Letouzey et Ané, 1957.

— Leflon (Jean) [chanoine]. — Dom Jean M. [conférence à Charleville, 28 décembre 1957]. — *Études ardennaises*, janvier.

— Redlich (P. Virgil). — Der historische Genius M^s. — *Benediktinische Monatschrift*, H. 1-2.

Malebranche. — Forest (Aimé). — Lavelle et M. — *Les Études philosophiques*, janvier-mars.

— Voir : *Divers* (Thèmes littéraires).

Malherbe. — Voir : *Descartes*.

Méré (le chev^r de). — Merle (Louis). — Autour du chevalier de M. Antoine Gombaud et sa famille. — *Les Cahiers de l'Ouest*, mars-avril 1957.

Molière. — * Emelina (Jean). — Les Valets et les servantes dans le théâtre de M. (Publication des Annales de la Faculté des lettres. Aix-en-Provence. Série Travaux et mémoires. N° 10). — Aix, La Pensée universitaire, 1958.

— Coèle (René-Thomas). — Madeleine Béjart et M., modèles des peintres Nicolas Mignard et Pierre Mignard, Avignon, 1657. — *RHT*, 1957, fasc. IV.

— Coèle (R.-T.). — C. R. de : Jacques d'Welles, *M. en Guyenne, à Cadillac et à Bordeaux* (in *Revue historique de Bordeaux*, octobre-décembre 1955). — *RHT*, 1957, fasc. IV.

— Derche (Roland). — Le problème de *Tartuffe*. — *Les Cahiers rationalistes*, octobre-novembre 1957.

— Garapon (Robert). — La langue et le style des différents personnages du *Bourgeois gentilhomme*. — *Le français moderne*, avril.

— Garapon (Robert). — Sur les dernières comédies de Molière. — *IL*, janvier-février.

— Machan (Helen W.). — M., the universal and timeless aspect of his comedies. — *Kentucky Foreign language quarterly*, 1957, n. 3.

— Picard (Raymond). — État présent des études moliéresques. — *IL*, mars-avril.

— Robert (René). — Documentation pédagogique. Comment lire les grandes comédies de M. — *IL*, mars-avril.

— Rossat-Mignod (Suzanne). — La bataille de *Tartuffe*. — *Les Cahiers rationalistes*, octobre-novembre 1957.

— Thoorens (Léon). — M. à vif. — *RGB*, mars.

— Voir : *XVII^e siècle. Divers* (Théâtre), *Corneille* (*P.*).

Pascal (B.). — * Lacombe (Roger-E.). — L'apologétique de P. (Bibliothèque de philosophie contemporaine). — Presses universitaires, 1958.

— Davidson (Hugh M.). — Conflict and resolution in P.'s *Pensées*. — *RR*, February.

— Lafuma (Louis). — Papiers morts, étincelles vivantes [sur l'édition des *Pensées* de P. par le Comité de Port-Royal]. — *Société des Amis de Port-Royal*, n° 8, 1957.

— Mativa (A.), S. J. — P., le Mystère de Jésus. — *Les Études classiques*, janvier.

— Mesnard (Jean). — Le drame de la foi chez P. — *Cahiers universitaires catholiques*, mars.

— Mesnard (Jean). — P., rue des Francs-Bourgeois. — *Société des amis de Port-Royal*, n° 8, 1957.

— Proust (Jacques). — Le rationalisme devant les *Pensées* de P. — *Les Cahiers rationalistes*, octobre-novembre 1957.
— Voir : *Sainte-Beuve.*

Racan. — Voir : *Descartes.*

Racine (J.). — * Jasinski (René). — Vers le vrai R. Arriviste ou poète ? — A. Colin, 1958, 2 vol.
— Barthes (Roland). — *Phèdre...* mise en scène de J. Vilar [au T. N. P.]. — *Théâtre populaire*, mars.
— Chérel (A.). — Raciniens du XVIII^e siècle [Massillon, l'abbé Prévost, J.-J. Rousseau]. — *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*, 4^e trimestre 1957.
— Dumur (Guy). — Pourquoi R. ? — *Théâtre populaire*, septembre 1956.
— Goldmann (Lucien). — *Bérénice* ou le tragique racinien. — *Théâtre populaire*, septembre 1956.

Rotrou (J.). — Morel (Jacques). — C. R. de : R., *Venceslas*, éd. W. Leiner (Sarrebruck, 1956). — *RHT*, 1957, fasc. IV.

Saint-Amant. — Lagny (Jean). — Le poète S.-A. et le protestantisme. — *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, septembre-décembre 1957.
— Voir : *Descartes.*

Saint-Simon. — * Roujon (Jacques). — Le Duc de S.-S., 1675-1755. — D. Wapler, 1958.
— Sablé (Joseph). — Essai de géographie littéraire. Le château de Maintenon. S.-S. et M^me de Maintenon. — *L'École*, 22 mars.

Sévigné (M^me de). — Léré (Dr). — Comment la M^ise de S., qui perdit en Bretagne l'usage de ses mains, les retrouva plus tard aux eaux thermales de Vichy. — *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Vichy*, juillet-décembre 1957.
— Sablé (Joseph). — Essai de géographie littéraire. Le château de Vitré [M^me de S., à M^me de Grignan, 5 août 1671]. — *L'École*, 8 mars.

Schélandre (J. de). — Hubert (J. D.). — Les funestes amours de Belcar et Méliane [*Tyr et Sidon*, de J. de S.]. — *RHLF*, janvier-mars.

Surin (le P.). — Dainville (François de), S. J. — Une étape de la « déroute des mystiques ». La révision romaine du *Catéchisme spirituel* (1661). — *Revue d'ascétique et de mystique*, janvier-mars 1957.

Thomassin (le P.). — Clair (Pierre). — Le P. T. et le jansénisme. Essai de contribution historique. — *Société des amis de Port-Royal*, n° 8, 1957.

Viau (Th. de). — * Th. de V. — Œuvres poétiques. Tome II, publiées par J. Streicher (Textes littéraires français. 79). — Genève, Droz ; Paris, Minard, 1958.

XVIII^e SIÈCLE

Divers. — * Trénard (Louis). — Histoire sociale des idées. Lyon. De l'*Encyclopédie* au préromantisme. Tome I^er (Collection des Cahiers d'histoire publiée par les Universités de Clermont, Lyon et Grenoble. 3). — Presses Universitaires, 1958.
— Debauve (J.-L.). — Notes sur les Chambres de lecture de Lorient et de Vannes. — *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1955-1956.

— Jost (François). — Albert de Haller critique des écrivains français [Voltaire, J.-J. Rousseau, etc.]. — *RLC*, janvier-mars.

— Mortier (Roland). — L'influence philosophique. Le prince de Ligne. Les sociétés littéraires. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

— Sugar (Peter F.). — The influence of the enlightenment and the French revolution in 18th century Hungary. — *Journal of Central European affairs*, January.

— Tucker (Joseph). — *The Turkish spy* and its French background. — *RLC*, janvier-mars.

Bibliophilie. Livre. — Desgraves (Louis). — Bibliographie des ouvrages imprimés par J.-B. Viallanes (1702-1705). — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, nº 63, juin 1956.

Théâtre. — Deflandre (Maurice). — La Montansier à Bruxelles en 1793. — *RHT*, 1957, fasc. IV.

— Vial (Fernand). — The Jesuit theatre in 18th century France. — *Jesuit Educational Quarterly* (New York), 1957.

Brosses (Ch. de). — * Le Président de B. en Italie, lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740. Éd. établie et présentée par Hubert Juin (Club des libraires de France. Coll. « Découverte de la terre ». 15). — Club des libraires de France, 1957.

Buffon. — * B. — La Nature, l'homme, les animaux. Textes précédés d'une Préface à Buffon, par Roger Heim, et suivis du Voyage à Montbard, par [M. J.] Hérault de Séchelles... (Club des libraires de France. Collection « Découverte de la terre ». 16). — Club des libraires de France, 1957.

— Saisselin (Rémy G.). — B., style, and gentlemen. — *The Journal of aesthetics and art criticism*, March.

Châtelet (Mme du). — * Besterman (Th.). — Lettres de la marquise du Ch. — Genève, E. Droz, 1958.

Chénier (A.). — Dimoff (Paul). — C. R. de : J. Fabre, *C., l'homme et l'œuvre* (Paris, 1955). — *RHLF*, janvier-mars.

Choderlos de Laclos. — * Seylaz (Jean-Luc). — *Les Liaisons dangereuses* et la création romanesque chez L. — Genève, Droz, 1958.

Condorcet. — Aldridge (A. O.). — C. et Paine. Leurs rapports intellectuels. — *RLC*, janvier-mars.

Diderot. — * Rjadkowska (Ewa). — Encyclopedia i D. W. Polskim oswieceniu [L'*E.* et D. dans l'œuvre des lumières en Pologne]. — Wrocław, Publications de l'Académie polonaise des sciences, 1955. [Voir C. R. de Jean Fabre, in *RLC*, janvier-mars.]

— Blunt (Anthony). — C. R. de : D., *Salons*. Vol. I, éd. J. Seznec et J. Adhémar (Oxford, 1957). — *The Burlington Magazine*, March.

— Bowen (Vincent E.). — Two unpublished poems by D. — *MLN*, March.

— Gross (Louise). — Une « suite » belge de la *Lettre sur les aveugles* de D. [par Alexandre Rodenbach, 1828]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1957, nº 4.

— Koch (Philip). — Redating a letter to Sophie Volland. — *S*, Fall, 1957.

— Mortier (Roland). — Deux témoignages allemands sur D. [in *Deutsches Museum*, de Leipzig, 20 mars 1775 ; *Politisches Journal*, de Hambourg, août 1784]. — *RLC*, janvier-mars.

— **Proust** (J.). — Diderot savait-il aussi le persan ? — *RLC*, janvier-mars.

— **Roth** (Georges). — Autour de D. Documents inédits [I. — Le sieur D. est « soupçonné »... d'une « perfidie méditée ». II. — Une villégiature de Marmontel]. — *MF*, mars.

— Roth (Georges). — D. et la tsarine (d'après des documents inédits). — *RP*, mars.

— Seznec (Jean). — D. and « The Justice of Trajan ». — *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, January-June 1957.

— Voir : *Grimm.*

Ducis (J.-F.). — Ménabréa (H.). — Jean-François D., le poète tragique et l'épistolier [deux autographes : dédicace pour les œuvres complètes ; lettre à Poitevin-Maissemy, préfet de la Savoie, 1804]. — *Revue de Savoie*, 1er trimestre.

— Voir : *Musset* (*A. de*).

Du Guet (J.-J.). — Guny (André). — Jacques Joseph Du G. — [In] * Dictionnaire de spiritualité, fasc. XXIV, 1957, col. 1759-1769.

Encyclopédie. — Gillet (Edm.). — La vie laborieuse des Encyclopédistes. — *L'Athénée*, janvier-février.

— Voir : *Diderot.*

Fontenelle. — Cluzel (Étienne). — L'exposition F. et l'actualité. — *BB*, 1957, nº 4.

— Mendes Marsak (Leonard). — B. de F. The idea of science in 18th century France [Thèse Cornell University, 1957]. — *Dissertation abstracts*, 1957, nº 11.

— Saisselin (Rémy G.). — F. : le parfait honnête homme. Suivi de : *Maximes sur l'honnête homme* [quintessence d'une thèse sur « Le déclin de l'honnête homme au XVIIIe siècle »]. — *Le Bayou*, nº 72, hiver 1958.

— Vanier (Georges). — Demeures rouennaises disparues. Un soir de novembre 1683 à l'Hôtel de la Mésangère. — *Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen*, 1954-1956 [1957].

— P. — Qualche idea da F. — *L'Osservatore Romano*, 13 aprile.

Grimm. — Roth (Georges). — A propos d'une certaine « Lettre à Sophie » [in *Correspondance littéraire* de G., 15 août 1763 ; il s'agit, non de Diderot et S. Volland, mais de G. et Mme d'Épinay]. — *RHLF*, janvier-mars.

Holbach (Bon d'). — Maublanc (René). — L'athéisme de d'H. — *La Pensée*, janvier-février.

— Volgin (V. P.). — Les idées sociales et politiques de d'H. [en russe]. — *Novaia i noveichaia istoriia*, 1957, nº 1.

Ligne (Pce de). — Voir : *XVIIIe siècle. Divers.*

Mably. — Harpaz (Ephraïm). — Le « social » de M. — *Revue d'histoire économique et sociale*, 1956, nº 4.

Malesherbes. — Voir : *Rousseau* (*J.-J.*), *Voltaire.*

Marmontel. — Voir : *Diderot.*

Massillon (J.-B.). — Voir : *Racine* (*J.*).

Métra. — Feiler (Seymour). — M.'s *Correspondance secrète, politique et littéraire* : its content and nature. [Thèse Northwestern University, 1957]. — *Dissertation abstracts*, 1957, nº 12.

Montesquieu. — Cotta (Alain). — Le développement économique dans la pensée de M. — *Revue d'histoire économique et sociale*, 1957, nº 4.

— Desgraves (Louis). — Autour d'ouvrages et de manuscrits de M. [un ouvrage à la B. M. de Bordeaux, Robert Barclay, « Apologie de la véritable théologie chrétienne... », Londres, 1702 ; manuscrits vendus à l'hôtel Drouot, 14 mars 1957, etc.]. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, nº 64, décembre 1956.

— Desgraves (Louis). — Notes de libraires adressées à M. [archives du château de la Brède, 1718 à 1721]. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, nº 62, décembre 1955.

— Pinatel (Joseph). — Portrait de M. — *L'École*, 8 mars.

— Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage : M. — *Vie et langage*, mars.

Morelly. — Coe (R. N. C.). — La théorie morellienne et la pratique babouviste. — *Annales historiques de la Révolution française*, janvier-mars.

— Colloque épistolaire sur M. entre MM. Dautry, Saitta et Coe. — *Annales historiques de la Révolution française*, janvier-mars.

Prévost (l'abbé). — * Engel (Claire-Éliane). — Le Véritable abbé P. Préface d'André Chamson. — Monaco, Éd. du Rocher, 1958.

— Bory (Jean-Louis). — Manon, l'amour et l'argent. — *RP*, avril.

— Remak (Henry H.). — Manon Lescaut und die Gretchenepisode in Dichtung und Wahrheit. — *Gœthe* (Jahrbuch der Gœthe-Gesellschaft), 1957.

— Voir : *Racine* (*J.*).

Réaumur. — Courtheoux (Jean-Paul). — Observations et idées économiques de R. — *Revue d'histoire économique et sociale*, 1957, nº 4.

— Vaux de Foletier (F. de). — Un savant universel : R. — *Les Cahiers de l'Ouest*, juillet-août 1957.

Restif de la Bretonne. — Ioanisian (A. R.). — R. de la B. et le communisme utopique. — *La Pensée*, mars-avril.

Rousseau (J.-J.). — * Mirabella (Tommaso). — Fortuna di R. in Sicilia. — Caltanissetta-Roma, S. Sciascia, 1957.

— Allers (Ulrich S.). — R.'s Second Discourse. — *The Review of politics*, January.

— Bertrand (Pierre). — La condamnation des œuvres de R. — *La Tribune de Genève*, 19-20 avril.

— Bertrand (Pierre). — Genève et la discorde Voltaire-R. — *La Tribune de Genève*, 29-30 mars.

— Gagnebin (Bernard). — Les demeures de J.-J. R. à Genève. — *JG*, 8-9 février.

— Grimsley (Donald). — The human probleme in *La Nouvelle Heloïse*. — *MLR*, April.

— Grosclaude (Pierre). — Malesherbes et J.-J. R. Une lettre inédite [de Malesherbes à Moulton, 17 mars (1782), sur la publication de la première partie des *Confesssions*]. — *Le Monde*, 2 avril.

— Guyot (Charly). — Le sort du manuscrit des *Confessions* de R. Une lettre inédite de Thérèse Levasseur. — *La Tribune de Genève*, 5-7 mars.

— Olszewicz (Wacław). — Compléments à la bibliographie des traductions polonaises de J.-J. R. [publié par Gabriela Frydrychowicz ; en polonais]. — *Pamiestnik literacki*, 1957, z. 3.

— J. R. — Le français et le genevois de R. — *Vie et langage*, mars.

— Vermeil (Edmond). — *La Nouvelle Héloïse* et son influence sur l'œuvre

de Gœthe [conférence au colloque international de Strasbourg, « Gœthe et l'esprit français », 23-27 avril 1957]. — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, mars.

— Voir : *Racine* (*J.*).

Sade (M^is^ **de**). — * M^is^ de S. — *Écrits politiques*, suivis de *Oxtiern* [note bibliographique de Gaston Profühl]. — J.-J. Pauvert, 1957.

— Thody (Philip). — Der Marquis de S. im Urteil der Literaturkritik und der Justiz. — *Der Monat*, Februar.

Voltaire. — * V.'s Correspondence. Edited by Th. Besterman. Vol. XXX : June-December 1756. Letters 6202-6412. The Seven years' war. — Vol. XXXI : January-July 1757. Letters 6413-6634. L'âme atroce. — Vol. XXXII : August-December 1757. Letters 6635-6847. Frederick defeated and victorious. — Vol. XXXIII, January-June 1758. Letters 6848-7079. The *Encyclopédie*. — Vol. XXXIV : July-December 1758. Letters 7080-7307. Tournay and Ferney. — Genève, les Délices, Institut et Musée Voltaire, 1958.

— * V. — *Candide*. [L'Ingénu. L'Homme aux quarante écus]. Texte établi et présenté par Pierre Grimal (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1957.

— Bowyer (Audrey). — The Gospel according to V. — *FR*, February.

— Grosclaude (Pierre). — Deux documents sur l'activité de V. en faveur des protestants [lettre de V., 11 avril 1775, mémoire du pasteur Delachaux, de Myons, à Voltaire, 7 février 1774, Archives de la Société d'histoire du protestantisme, dossiers Chiron]. — *RHLF*, janvier-mars.

— Grosclaude (Pierre). — Une lettre retrouvée de Malesherbes à V. [Bibl. Arsenal, fonds Lacroix, n° 406, corrige le texte donné par Th. B., in *V's Correspondence*, t. XX, p. 8]. — *RHLF*, janvier-mars.

— Guillaud-Brandon (P.). — La correspondance de V. éditée par Th. Besterman. — *BGB. Supplément Lettres d'humanité*, décembre 1957.

— Jenkins (Frederic). — The article « conciles » : sources and presentation [dans le *Dictionnaire philosophique*]. — [In] Seminar papers on V. [présentés par Francis J. Carmody]. — *FR*, February.

— Lublinsky (V.). — Sources pour l'histoire religieuse dans la bibliothèque de V. [étude sur la documentation de V. en matière d'histoire ecclésiastique et sur les méthodes d'investigation dans les recherches parmi les livres de sa bibliothèque ; en russe]. — *Ejegodnik Myzeia istorii religii i ateizma*, Moscou-Leningrad, I, 1957.

— Lublinsky (V. S.). — V. et la « guerre des farines» [en russe]. Extrait de : * De l'histoire des mouvements sociaux et des relations internationales (Mélanges E. Tarlé). — Moscou, 1957.

— Mandic-Pachl (Helena). — Une traduction croate de la *Henriade* de V. [par Franjo Strehe, 1777-1841]. — *Studia romanica Zagrabiensia*, December 1957.

— Meyer (Paul H.). — V. and Hume as historians : a comparative study of the *Essai sur les mœurs* and the *History of England*. — *PMLA*, March.

— Nichols (Elizabeth). — Dom Calmet, « qui n'a raisonné jamais » [*in* Seminar papers on V.]. — *FR*, February.

— Pomeau (René). — La genèse de *Candide*. — *Bulletin de la Société toulousaine d'études classiques*, n° 119, mars.

— Pomeau (René). — V. et les femmes. — *LF*, 13-19 février.

— Rat (Maurice). — Grammairiens et amateurs de beau langage : V. — *Vie et langage*, n° 73, avril.

— Szechtman (Joshua). — V. on Isaac of Troki's *Hizzuk Emunah*. — *The Jewish Quarterly Review*, July 1957.

— Voir : *Rousseau* (*J.-J.*).

XIXe SIÈCLE

Divers. — * Callot (E.). — Cinq moments de la sensibilité française contemporaine [Barbey d'Aurevilly, Rimbaud, Barrès, A. France...]. — Annecy, Gardet, 1958.

— * Lebois (André). — Admirable XIXe siècle [Verlaine, Mallarmé, P. Adam, etc.]. — Éd. de l'Amitié par le livre, 1958.

— * Robida (Michel). — Le salon Charpentier et les impressionnistes [lettres inédites de Zola, Flaubert, Balzac, E. de Goncourt]. — Bibliothèque des arts, 1958.

Réalisme. — Vanwelkenhuyzen (Gustave). — Le Réalisme. Poètes et dramaturges. Les prosateurs. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

Romantisme. — Charlier (Gustave). — Le mouvement romantique. Les poètes. Les prosateurs. Les dramaturges. Les débuts du réalisme. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

— Massey (Irving). — Subject and object in romantic fiction. — *S*, Fall 1957.

Symbolisme. — Hanse (Joseph). — *La Jeune Belgique. L'Art moderne.* — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

— Liebrecht (Henri). — Les poètes de la *Jeune Belgique.* — [In] * Histoire illustrée...

— Noulet (Émilie). — Le sillage symboliste. — [In] * Histoire illustrée...

Théâtre. — * Chevalley (Sylvie). — Rachel en Amérique (Publications de la Société d'histoire du théâtre). — M. Brient, 1957.

Arvers (F.). — Autographe inédit d'Alexis-Félix A. Lettre à une personne non identifiée (Coll. Mutelet, à Metz). — *Poésie française*, 2e trimestre 1957.

Balzac (H. de). — Beyssac (Paul). — La bouche et les dents de B. — *Cahiers lyonnais d'histoire de la médecine*, octobre 1957.

— Pierrot (Roger). — Quelques contrats d'édition de B. — *Association des bibliothécaires français. Bulletin d'informations*, mars.

— Pierrot (Roger). — Trois lettres inédites de B. [Harvard College Library : à Custine (février 1835) ; à « M. Dujarrier » (début décembre 1841) ; 31 juillet 1848, à I. Rousset, gérant du *Spectateur républicain*]. — *Harvard Library Bulletin*, Winter 1958.

— Wells Chamberlin. — *Une ténébreuse affaire*, roman policier. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littératures*, fasc. 1-2.

— Voir : *Baudelaire.*

Banville (Th. de). — Rémy (Tristan). — Strophes oubliées de Th. de B. — *Poésie française*, 4e trimestre 1957.

Baudelaire (Ch.). — * Jouve (Pierre Jean). — Tombeau de B. [...]. — Éd. du Seuil, 1958.

— * Musola (Riccardo). — Poesia e vita. La poetica della contradizione in Foscolo, Leopardi, Manzoni, B. — Genova, Ed. Pacetti, 1957.

— Adhémar (Jean). — B. critique d'art. — *RSH*, janvier-mars.

— Balakian (Anne). — Those stigmatized poems of B. — *FR*, February.

— Bandy (W. T.). — The literary climate of Paris in 1857. — *FR*, January.

— Bornecque (Jacques-Henry). — Sur une traite sans espoir [signée de B.]. — *Poésie française*, 1er trimestre.

— Boureau (Yvon). — L'état civil de Marie Daubrun. — *RHLF*, janvier mars.

— Castex (P.-G.). — Balzac et B. — *RSH*, janvier-mars et *Orbis litterarum*, 1957, fasc. 3-4.

— Doucet (J.), S. J. — Quelques variantes de B. — *Les Études classiques*, juillet 1957.

— Duron (Jacques). — Destin de B. — *RSH*, janvier-mars.

— Emmanuel (Pierre). — B. et nous. — *RSH*, janvier-mars.

— Engstrom (Alfred). — B.'s title for *Les Fleurs du Mal*. — *Orbis litterarum*, 1957, fasc. 3-4.

— François (Carlo R.). — *La Vie antérieure* de B. — *MLN*, March.

— Gilman (Margaret). — *Les Fleurs du Mal* in 1957. — *FR*, January.

— Hatzfeld (Helmut). — Les contributions importantes à l'élucidation artistique des *Fleurs du Mal* et de *M^me Bovary* depuis 1950. — *Orbis litterarum*, 1957, fasc. 3-4.

— Johannet (René). — B. asocial. — *Écrits de Paris*, avril.

— Jouve (Pierre Jean). — L'exposition B. [à la Bibliothèque nationale]. — *MF*, mars.

— Le Dantec (Yves-Gérard). — La poétique des *Fleurs du Mal*. — *RSH*, janvier-mars.

— Le Dantec (Yves-Gérard). — Un secret de B. *L'Héautontimorouménos* et l'énigme de J. G. F. — *MF*, avril. — Réfutation par Cl. Pichois. — *MF*, juin.

— Maurice-Amour (Lila). — Musiques inspirées par *Les Fleurs du Mal*. Essai de bibliographie musicale des *Fleurs du Mal*. — *RSH*, janvier-mars.

— Mauron (Charles). — La personnalité affective de B. — *Orbis litterarum*, 1957, fasc. 3-4.

— Moreau (Pierre). — Le symbolisme de B. — *Poésie française*, 3^e trimestre 1957.

— Pechenart (Jacques). — La musique de B. (I). — *La Grive*, janvier.

— Pichois (Claude). — B. en 1847. — *RSH*, janvier-mars.

— Pichois (Claude). — Esquisse d'un état présent des études baudelairiennes. — *IL*, janvier-février.

— Pichois (Claude). — Le demi-frère du poète des *Fleurs du Mal*. Claude-Alphonse B., magistrat et conseiller municipal de Fontainebleau. — *Cahiers du Cercle François-I^er* (Fontainebleau), janvier.

— Pichois (Claude). — C. R. de : Enid Starkie, *B.* (Londres, 1957) ; Lucie Horner, *B. critique de Delacroix* (Genève, 1956) et de : Deux catalogues d'expositions baudelairiennes [B. à Madison et Poulet-Malassis à Alençon]. — *RHLF*, janvier-mars.

— Pommier (Jean). — B. devant la critique théologique [à propos de : M.-A. Ruff, *L'Esprit du mal et l'esthétique baudelairienne*]. — *RHLF*, janvier-mars.

— Sacy (Samuel S. de). — B. et la distance critique. — *RSH*, janvier-mars.

— Sörensen (Hans). — Le cycle des « héroïnes secondaires » des *Fleurs du Mal*. — *Orbis litterarum*, 1957, fasc. 3-4.

— Tomic (Josip). — B. en Yougoslavie. — *Studia romanica Zagrabiensia*, December 1957.

— Vallery-Radot (Pierre). — A la Bibliothèque nationale. La médecine aux expositions B. et Flaubert. — *La Presse médicale*, 5 janvier.

— Vallery-Radot (Pierre). — Un grand nerveux. B. par lui-même, d'après sa correspondance avec sa mère. — *Le Fureteur médical*, avril.

— Un poème oublié de B. à propos d'une histoire de bouts-rimés. — *Poésie française*, 4^e trimestre 1957.

— Voir : *Mallarmé* (*S.*).

Béranger (**P.-J.**). — P.-J. B. — Poème inédit [« Le nouveau monde », album Moïse Millaud]. — *Poésie française*, 4e trimestre 1957.

Berluc-Pérussis (**L. de**). — * Lettres de Léon de B.-P. à Paul Mariéton (1882-1902), recueillies et annotées par Bruno Durand. Introduction de Charles Rostaing (Documents pour servir à l'histoire de la renaissance provençale. — Publication de la Faculté des lettres. Aix-en-Provence. N. série, no 18). — Gap, Éd. Ophrys, 1957.

Bloy (**L.**). — Bounoure (Gabriel). — Actualité de Léon B. — *Les Mardis de Dar El-Salam*, 1955 [1958].

Brunetière (**F.**). — Nanteuil (Jacques). — Jeunesse de B. — *Les Cahiers de l'Ouest*, mars-avril 1957.

Chateaubriand. — * Francia (Ennio). — C. — Brescia, Morcelliana Editrice, 1958. [Voir Fortunato Bellonzi, « Lo C. di E. F. », in *La Fiera letteraria*, 30 Marzo.]

— Quatre billets inédits de C., présentés par Mme M.-J. Durry [A Mme Récamier, 19 septembre 1831 ; à Mme Joubert, 1826 ou 1830 ; à la mystérieuse Mme Bail, s. d. ; à un versificateur inconnu, 13 juillet 1840]. — *Société Chateaubriand. Bulletin*, 1957.

— Autographe inédit de F.-R. de C. [lettre à G. Peignot, inspecteur de l'Imprimerie et de la Librairie, à Dijon, 1814]. — *Poésie française*, 3e trimestre 1957.

— Andlau (Ctesse d'). — Chelicothe ou C. n'a pas menti. — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Andlau (Ctesse d'). — Du nouveau sur *Les Martyrs* [épreuves pour *Les Martyrs de Dioclétien*]. — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Bonnefous (Mme). — Les résidences parisiennes de C. — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Caddau (Pierre). — *Atala* et le voyage aux Amériques de C. ont-ils vu le jour dans les *Voyages* du capitaine Cook ? — *FL*, 15 mars.

— Chalvet (Maurice). — Une lettre inédite de C. à Joubert, à propos de Mme de Beaumont (28 mars 1801). — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Collas (Georges). — Bilan des vingt-cinq années d'activité de la Société [C.]. — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Collas (Georges). — Précisions en partie inédites sur la mise en liberté de la mère, de la femme et des sœurs de C. (d'après le registre de la « Commission Philanthropique » de Rennes). — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Collas (Georges). — Un domicile parisien de Lucile : 146, rue N.-D. des Champs. — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Gautier (Jean-Maurice). — I. — C. ambassadeur et la pressero maine. — II. — Lettres inédites de C. en Italie. — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Gentil (Maurice). — Laënnec, médecin de C. — *Histoire de la médecine*, mars.

— Laulan (Robert). — C. comédien de salon. — *RHLF*, janvier-mars.

— Lebègue (Raymond). — Renan et C., jugement et influence. — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Le Hir (Yves). — C. R. de : C., *Vie de Rancé*, éd. F. Letessier (Paris, 1955). — *RHLF*, janvier-mars.

— Le Savoureux (Dr H.). — Une lettre de C. à un admirateur inconnu, Léon Barbey d'Aurevilly [in *Momus normand*, t. I, 1832]. — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Letessier (Fernand). — C. et ses cousins Ravenel de Boisteilleul. — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Lévy (Yves). — L'*Errata* du *Génie du christianisme* [documents retrouvés]. — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Patinot (Mlle Suzanne). — Une lettre inédite de C. au comte de Corbière [31 décembre 1820]. — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Redman (Harry), Jr. — C.'s *Vie de Rancé* a « roman à clé » ?. — *MLR*, April.

— Thoraval (Jean). — C. paysagiste d'après ses variantes. — *Société C. Bulletin*, 1957.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. C., le temps et le monde (*MOT*, XXXVI, chap. XV, éd. Pléiade, II, p. 588). — *L'École*, 22 février.

Chauvet (V.). — * Cordié (Carlo). — Romanticismo e classicismo nell'opera di Victor C. (« Biblioteca di cultura contemporanea »). — Firenze, G. D'Anna, 1958.

Cladel (L.). — Voir : *Mallarmé* (*S.*).

Constant (B.). — Oz (H. d'). — La cinquième édition d'*Adolphe*. — *BB*, 1957, nº 4.

Coppée (Fr.). — Il y a cinquante ans, F. C. mourait. Souvenirs de Henry Bordeaux. — *Ecclesia. Lectures chrétiennes*, avril.

Corbière (T.). — Voir : *Verlaine* (*P.*).

Courteline (G.). — * Dubeux (Albert). — La curieuse vie de G. C. — Éd. Pierre Horay, 1958.

Dargaud (M.). — Voir : *Lamartine* (*A. de*).

Daudet (A.). — * A. D. — *Sapho*, mœurs parisiennes. Préface de Robert Kemp. Burin original de Decaris (Coll. du Grand prix des meilleurs romans d'amour. I). — (Monte-Carlo), A. Sauret, 1957.

— Sachs (Murray). — The role of collaborators in the career of A. D. — *PMLA*, March.

— Voir : *Goncourt* (*E. de*).

Desbordes-Valmore (M.). — 1959... Année marcelinienne [lettre de M. D.-V. à Th. Denis, à Douai, 21 janvier 1855]. — *Les Amis de Douai*, octobre-décembre 1957.

Dierx (L.). — Autographe inédit de Léon D. [à Mme Catulle-Mendès]. — *Poésie française*, 1er trimestre.

— Voir : *Mallarmé* (*S.*).

Dumas (A.). — * Boyer (Ferdinand). — A. D. en Sicile avec Garibaldi (1860). — Estratto dell'*Archivio storico Messinese*, III serie, vol. VIII, 1956-1957.

Flaubert (G.). — * G. F. — *L'Éducation sentimentale*. Texte établi et présenté par Paul Vernière et annoté par Yves Lévy (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1957.

— * G. F. — *Madame Bovary*. Texte établi et présenté par Paul Vernière (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1957.

— * Alboreto (L.). — A proposito del rapporto vita-poesia in F. — Vittorio Veneto, Tip. del Seminario, 1957.

— Aarnes (Asbjorn). — F. et le romantisme. — *Orbis litterarum*, 1957, fasc. 3-4.

— Bart (B. F.). — *Madame Bovary* after a century. — *FR*, January.

— Bosquet (Gaston). — Pèlerinage au pays de *Mme Bovary*. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 1er mars.

— Bureau (Dr Jean). — Sur les pas de G. F. à Pont-l'Évêque. — *Le Pays d'Auge*, mars.

— Cassa Salvi (Elvira). — La nemesi dell'amore in *Mme Bovary*. — *Humanitas* (Brescia), dicembre 1957.

— Cigada (Sergio). — L'episodio del lebbroso in *Saint-Julien l'Hospitalier* di F. — *Aevum*, settembre-dicembre 1957.

— Dahl (Gudrun). — F. avant *Madame Bovary*. — *Orbis litterarum*, 1957, fasc. 3-4.

— Dariosecq (Luc). — A propos de Loulou. — *FR*, February.

— Datain (Jean). — Les normandismes de *Madame Bovary*. — *Vie et langage*, mars.

— Dupuy (Aimé). — Quel fut le véritable séducteur d'Emma Bovary ? — *La Presse médicale*, 18 janvier.

— Un inédit de G. F. : *La Spirale*. Suivi de : E. W. Fischer : Une trouvaille. — *TR*, avril.

— Moreau (Pierre). — L'art de la composition dans *Madame Bovary*. — *Orbis litterarum*, 1957, fasc. 3-4.

— Rinehart (Keith). — The structure of *Madame Bovary*. — *FR*, February.

— Vaillant (Annette). — Madame Bovary n'a pas une ride. — *Preuves*, mars.

— Vigo (René). — Présence de F. à Nogent-sur-Seine. — *Bulletin mensuel de la Société académique... du département de l'Aube*, février.

— Voir : *Baudelaire*.

Fontanes (**L. de**). — Rat (Maurice). — F. ou « le sanglier d'Erymanthe ». — *Les Cahiers de l'Ouest*, mars-avril.

France (**A.**). — Michel (François). — Une lettre inédite de Renan à A. F. [29 juillet 1888, sur *L'Abbesse de Jouarre* ; article d'A. F. sur « Les drames philosophiques », in *Le Temps*, 29 juillet 1888 ; quelques critiques sur *L'A. de J.* en 1886]. — *RHLF*, janvier-mars.

— Psichari (Mme Henriette). — A. F. a vécu les luttes de son temps. — *Le Lys rouge*, no 72-74, 1957.

— Psichari (Lucien). — A. F. et l'Europe. — *E*, mars.

— Suffel (Jacques). — La cité des livres d'A. F. — *Le Lys rouge*, no 72-74, 1957.

Gautier (**Th.**). — Grosclaude (Pierre). — Autour de quelques variantes de Th. G. — *Poésie française*, 4e trimestre 1957.

— Richardson (Joanna). — Th. G. : unpublished and unrecorded writings. — *MLR*, April.

Gille (**Ch.**). — Brécy (Robert). — Un oublié : Charles G., le plus grand des chansonniers révolutionnaires. — *La Pensée*, janvier-février.

Gobineau (**Cte A. de**). — * Cte de G. — *Nouvelles asiatiques*. Bois... de Georges Cinquini. — Brie-Comte-Robert, les Bibliolâtres de France, 1957.

— * Cte de G. — Mère Bénédicte de G. — Correspondance. 1872-1882, publiée et annotée par A. B. Duff, avec la collaboration de R. Rancœur. — Mercure de France, 1958, 2 vol.

— Spitzer (Leo). — C. R. de : M. Riffaterre, *Le Style des « Pléiades » de G.* (Genève-Paris, 1956). — *MLN*, January.

Goncourt (**E. et J. de**). — Poème autographe inédit de Jules de G. [élève de 1re au Collège Bourbon, « La Grippe », coll. Daniel Anne]. — *Poésie française*, 4e trimestre 1957.

— Rouzet (Georges). — Des souvenirs de Louis-Pilate de Brinn'Gaubast

sur Edmond de Goncourt [et A. Daudet ; d'après son *Journal* inédit]. — *Nos Lettres*, février.

Gourmont (**R. de**). — Guilly (Paul). — Le souvenir de Rémy de G. — *Le Monde*, 4 avril.

Guérin (**M. de**). — Virolle (Roland). — Explication de texte. M. de G. et le chant du monde [*Le Centaure*, éd. Belles Lettres, t. I, p. 8]. — *L'École*, 22 mars.

Guizot (**F.**). — Johnson (Douglas). — The foreign policy of G., 1840-1848. — *University of Birmingham Historical Journal*, 1957, nº 1.

Heredia (**J.-M. de**). — Clouard (Henri). — J.-M. de H. — *La Revue française*, janvier.

Hugo (**V.**). — Huard (Georges). — Les sources de *N.-D. de Paris*, 1831 [résumé de communication]. — *Société historique du VI^e arrondissement de Paris*, nº 26, 1957.

— Mahmoud (Parvine). — La source d'une allusion de V. H. [« L'Enfant » dans *Les Orientales* : *Lalla Rookh* de Thomas Moore]. — *MLN*, February.

— Riollet. — La camera au service de l'explication de texte. V. H., « Le cimetière d'Eylau » (v. 55 à 160). — *L'École* (1^er cycle. Enseignement littéraire), 8 mars.

— Savey-Casard (Paul). — Le crime dans l'œuvre de V. H. — *Études internationales de psycho-sociologie criminelle*, janvier-mars 1957.

— Voir : *Verlaine* (*P.*).

Huysmans (**J.-K.**). — * Baldick (Robert). — La Vie de J.-K. H., traduite de l'anglais par Marcel Thomas. — Denoël, 1958.

— Un inédit de J.-K. H. Seul à Lourdes, loin des foules [Journal de voyage, 1903], publié par Pierre Lambert. — *FL*, 22 mars.

Janin (**J.**). — Voir : *Sainte-Beuve*.

Lamartine (**A. de**). — Le secret de L.... La vérité sur Graziella. Documents présentés par Henri Guillemin. — *FL*, 12, 19 avril.

— Une curieuse poésie retrouvée d'A. de L. — *Poésie française*, 1^er trimestre.

— La 42^e méditation poétique d'A. de L. [Les Liserons, album de Moïse Millaud]. — *Poésie française*, 4^e trimestre 1957.

— Un point d'histoire poétique élucidé. Autographe inédit de M^me A. de L. — *Poésie française*, 3^e trimestre 1957.

— Lombard (C. M.). — Dargaud and L. — *MLN*, March.

— Virolle (R.). — Explication de texte. L'inquiétude religieuse de L. [*L'Occident*]. — *L'École*, 8 mars.

Lamennais (**F. de**). — Lettres de L. [à Sainte-Beuve, pour le service de presse des *Paroles d'un croyant* ; à Renduel, 3 juin 1834 ; B. N., Ms., N. acq. fr. 13229, f. 11-12, 21]. — [In] Armando Saitta, Appunti e documenti per la storia del socialismo premarxista. — *Movimiento operaio*, settembre-ottobre 1956.

— Durand-Vaugaron (L.). — La succession de M. de La M. [père], deux lettres inédites [lettres de Ange Blaize à P. Lesbaupin, 1828]. — *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, 1957.

— Gambaro (Angiolo). — Il Lamennesimo a Torino (II). — *Bollettino storico-bibliografico subalpino*, luglio-dicembre 1956.

Laprade (V. de). — Voir : *Sainte-Beuve.*

Lautréamont. — Pichois (Claude). — Maldoror et Garibaldi [le père de L., François Ducasse, d'après la correspondance du consul général de France à Montevideo, Archives du Ministère des Affaires étrangères]. — *RLMC*, aprile-giugno 1957.

Leconte de Lisle. — Lettre autographe inédite de L. de L. à C. Mendès, publiée par J.-H. Bornecque. — *Poésie française*, 4e trimestre 1957.

Lemonnier (C.). — Vanwelkenhuyzen (Gustave). — Camille L. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

Loti (P.). — P. L. — Journal inédit (14e partie) : De Takore à Nagasaki. — *Cahiers P. Loti*, nº 22, mars.

— Borgeaud (Henri-Pierre). — L. et Pouvillon à l'île d'Oléron [lettre commune à Alph. Daudet, 3 juin (1884)]. — *Cahiers P. L.*, nº 22.

— Keneth (Adam-Dominique). — Wilfrid Scawen Blunt et P. L. — *Les Cahiers de l'Ouest*, juillet-août 1957.

— Le Corre (Yves). — *Mon frère Yves* à Rosporden. — *Cahiers P. L.*, nº 22.

— Marchand (Dr Henri). — Une correspondance de Brazza-L. — *Cahiers P. L.*, nº 22.

— Mauny (R.). — P. L. au Sénégal, 1873-1874 (I). — *Cahiers P. L.*, nº 22.

— Mus (Paul). — Le cas L. L'arrière-plan historique d'un témoignage (*suite*). — *Cahiers P. L.*, nº 22.

Maeterlinck (M.). — Hanse (Joseph). — Les premiers admirateurs de *La Princesse Maleine*. Articles oubliés. Lettres inédites de M. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1957, nº 4.

— Renard (Raymond). — M. M. et l'Italie (*suite*). — *RLV*, nº 1-3.

— Trooz (Ch. de). — M. M. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

Maine de Biran. — * Lassaigne (Jean). — M. de B., homme politique. Préface de Henri Gouhier. — La Colombe, 1958.

Mallarmé (S.). — * Ragusa (Olga). — M. in Italy, literary influence and critical response. — New York, S. F. Vanni Publishers, 1957.

— François (C. R.). — Analogies et sources bibliques du *Tombeau d'Edgar Poe* de M. — *RHLF*, janvier-mars.

— Pommier (Jean). — *Le Tombeau de Ch. Baudelaire* de M. — *MF*, avril.

— Documents sur l'affaire du Parnasse [inédits provenant des papiers de l'éditeur Lemerre : lettres de C. Mendès, L. Dierx, S. M., L. Cladel ; M. écarté par France de l' « Anthologie des poètes vivants »], présentés par Marcel Tournier. — *FL*, 29 mars.

Mariéton (P.). — Voir : *Berluc-Pérussis (L. de).*

Maupassant (G. de). — Angelis (R. M. de). — Attualità di M. — *La Fiera letteraria*, 8 dicembre 1957.

— Capdenac (Michel). — Présence et actualité de *Bel-Ami*. — *LF*, 20-26 mars.

— Hartoy (Maurice d'). — Guy de M. « inconnu ». Le poète. — *Poésie française*, 4e trimestre 1957.

— Robichon (Jacques). — La clé de M. est-elle *Bel-Ami* ? — *Carrefour*, 9 avril.

— Vial (A.). — C. R. de : G. Delaisement, *M. journaliste et chroniqueur...* (Paris, 1956). — *RHLF*, janvier-mars.

Mendès (C.). — Bornecque (Jacques-Henry). — C. M. et son temps. — *Poésie française*, 4e trimestre 1957.
— Voir : *Mallarmé* (*S.*).

Mérimée (P.). — * P. M. — *Colomba* [Mosaïque. La Double méprise. Les Ames du Purgatoire. La Vénus d'Ille. Colomba.] Édition présentée par Pierre Josserand (Club du meilleur livre. Astrée. 11). — Club du meilleur livre, 1958.
— Verwaest (J.). — P. M., son œuvre dans les Charentes et le Poitou. — *Les Cahiers de l'Ouest*, janvier-février.

Michelet (J.). — Pons (Roger). — Explication française : « Le rameau d'or » (M., *La Montagne*, II, 1, Éd. définitive, p. 131-133). — *IL*, mars-avril.

Mockel (A.). — Davignon (Henri). — *La Wallonie* et Albert M. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

Murger (H.). — Vallery-Radot (Pierre). — Un habitué de l'hôpital : H. M. — *Le Fureteur médical*, mars.

Musset (A. de). — Bonnefous (Raymonde). — Paris au temps de M. — *RSH*, janvier-mars.
— Graaf (D. A. de). — A. de M. et la lettre du voyant. — *Levende Talen*, nº 191.
— Lombard (Charles M.). — Ducis *Hamlet* and M.'s *Lorenzaccio*. — *Notes and Queries*, February.
— Maurice-Amour (Lila). — M., la musique et les musiciens. Esquisse d'une bibliographie musicale de l'œuvre de M. — *RSH*, janvier-mars.
— Maurois (André). — A. de M. Les comédies. — *RSH*, janvier-mars.
— Pommier (Jean). — M. et l'Université. — *RSH*, janvier-mars.
— Pommier (Jean). — Sur les pas des « Amants de Venise ». — *Les Cahiers de l'Ouest*, mars-avril.
— Shepherd (James L.), III. — The contribution of a Directoire exile to a poem of A. de M. [« Journal d'un déporté non jugé », de Barbé-Marbois]. — *MLN*, January.
— Van Tieghem (Philippe). — L'évolution du théâtre de M., des débuts à *Lorenzaccio*. — *RHT*, 1957, fasc. IV.

Nadar (F.). — Maincent (Paul). — Catalogue de l'œuvre éditée de N. — *Bulletin de la Société archéologique, historique, et artistique Le Vieux Papier*, janvier.

Nerval (G. de). — * G. de N. — Œuvres. Tome Ier. Textes établis avec un sommaire biographique, une étude sur G. de N., des notices, des notes, un choix de variantes et une bibliographie par Henri Lemaître (Classiques Garnier). — Garnier, 1958.
— * G. de N. — *Les Filles du feu*. Édition intégrale présentée par Claude Pichois (Le Club du meilleur livre. Astrée. 9). — Club du meilleur livre, 1957.
— * Selected writings of G. de N. Translated from the French with a critical introduction and notes by Geoffrey Wagner. — London, Peter Owen, 1958.
— * Dumont (Francis). — N. et les Bousingots. — Éd. de la Table Ronde, 1958.
— Dussane. — Une lettre inédite de G. de N. [à Jules Janin, 24 août 1841]. — *FL*, 22 mars.
— Vier (Jacques). — Sylvie et les mythes fondamentaux de G. de N. — *L'École*, 22 février.

Nodier (**Ch.**). — * Ch. N. — Contes fantastiques [présentés par Michel Laclos]. — J.-J. Pauvert, 2 vol., 1957. [Voir C. R. de Camille Bourniquel, in *Esprit*, janvier.]

Pirmez (**O.**). — Hanse (Joseph). — O. P. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

Pouvillon (**E.**). — Voir : *Loti* (*P.*).

Renan (**E.**). — * Tielrooy (Johannes). — E. R., sa vie et ses œuvres. Traduit du hollandais par Louis Laurent. Préface de René Lalou [J. T. et son œuvre]. — Mercure de France, 1958.
— Voir : *Chateaubriand, France* (*A.*).

Richepin (**J.**). — Poème inédit de Jean R. [« Guerre »]. — *Poésie française*, 1er trimestre.

Rimbaud (**A.**). — Etiemble. — C. R. de : Bruce Morrissette, *The Great R. Forgery* (Saint-Louis, 1956). — *RHLF*, janvier-mars.
— A propos de R. [extrait d'un article d'Etiemble, in *Évidences*, janvier-février 1958 ; lettre de René Char au directeur d'*Évidences* ; mise au point par M.-J. Rustan]. — *CS*, nº 345, avril.
— Voir : *Verlaine* (*P.*).

Rodenbach (**G.**). — Liebrecht (Henri). — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

Sainte-Beuve. — Bennett (J. H. B.). — S.-B.'s *Des Gladiateurs en littérature*. Notes on the circumstances surrounding its composition. — *FS*, April.
— Bonnerot (Jean). — S.-B. aux Archives des Affaires étrangères [d'après des documents conservés au Ministère des A. E. : lettre de S.-B. au garde des Archives, 8 mai 1851 ; et dans la collection Lovenjoul : démarches pour obtenir la communication de correspondances diplomatiques]. — *Revue d'histoire diplomatique*, juillet-septembre 1957.
— Bonnerot (Jean). — S.-B. et Jules Janin. — *RDM*, 1er avril.
— Bonnerot (Jean). — Victor de Laprade, juge de S.-B. [lettre de V. de L. à Léon Lavedan, directeur du *Correspondant*, 1888]. — *MF*, mars.
— Knecht (Loring Dahl). — S.-B. en face de Montaigne et de Pascal. [Thèse University of Wisconsin, 1957.] — *Dissertation abstracts*, 1957, nº 11.

Samain (**A.**). — Pierre (Rolland). — Albert S., provincial déshérité. — *LF*, 10-17 avril.

Sand (**G.**). — Lubin (Georges). — Déloyale, G. S. ? [une lettre inédite à son fils, Bibl. historique de la Ville de Paris]. — *Berry-Limoges*, 1er trimestre.
— Moreau (Pierre). — C. R. de : Thérèse Marix-Spire, *Les romantiques et la musique. Le cas G. S.* (Paris, 1955). — *RHLF*, janvier-mars.
— Voir : *Musset* (*A. de*).

Ségur (**Ctesse de**). — *Les Mémoires de Sophie* ou les vingt romans de la comtesse de S. — *Les Cahiers français*, février.

Simon (**J.**). — Debauve (J.-L.). — Les origines de Jules S. — *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1955-1956.

Staël (**Mme de**). — Kluth (Otto). — La correspondance de Mme de S. et du baron de Voght. — *Genava*, mars.

Stendhal. — * S. — *La Chartreuse de Parme.* Texte établi et présenté par Henri Martineau (« Bibliothèque de Cluny »). — A. Colin, 1957, 2 vol.
— * Billy (André). — Ce cher S. (« Les Grandes biographies »). — Flammarion, 1958.
— * Clivio (Zaverio). — Bewegung und Distanz bei S. — [Diss. phil. I.] — Zürich, 1955.
— * Michel (François). — Études stendhaliennes, présentées par Henri Martineau et Jean Fabre. — Mercure de France, 1957.
— Guggenheim (Michel). — Les communistes et S. — *S*, Fall 1957.
— Richard (P.-J.). — Un stendhalien du XIX^e siècle : Adolphe Paupe (*suite*). — *Le Cerf-Volant*, n° 21, avril.

Sue (E.). — Manouvriez (Abel). — Pour un centenaire. E. S., homme politique. — *Les Libertés françaises*, avril, mai.
— Melani (Pier Luigi). — L'autore dei *Misteri di Parigi* moriva cent' anni fa in esilio. — *La Fiera letteraria*, 24 novembre 1957.
— Thoorens (Léon). — Mystères et paris d'E. S. — *RGB*, août 1957.

Taine (H.). — * Chevrillon (André). — Portrait de T. (« Les Quarante »). — A. Fayard, 1958. [Voir : E. Henriot, « T. intime, vu par Chevrillon », *Le Monde*, 19 mars.]

Thierry (A.). — Amédée-Thierry (Général). — La vie d'Augustin Th. [allocution à la Radiodiffusion française, 29 mai 1956]. — *BB*, 1957, n° 4.

Tocqueville (A. de). — * A. de T. — Œuvres complètes. Éd. définitive... Tome V, 2. Voyages en Angleterre, Irlande, Suisse et Algérie. Texte établi et annoté par J.-P. Mayer et André Jardin. Avertissement par J.-P. Mayer. — Gallimard, 1958.
— Mayer (J.-P.). — T.'s travel diaries. — *Encounter*, March.

Valère-Gille. — Vanwelkenhuyzen (G.). — Hommage à V.-G. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1957, n° 4.

Vallès (J.). — Fabre (F.-E.). — J. V. et le naturalisme. — *Les Cahiers naturalistes*, n° 8-9, 1957.

Van Lerberghe (Ch.). — Christophe (Lucien). — Ch. Van L. — [In] * Hissoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.
— Lacôte (René). — La poésie. Ch. Van L. — *LF*, 13-19 février.

Verhaeren (E.). — Noulet (Émilie). — Émile V. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles 1958.

Verlaine (P.). — * Œuvres poétiques complètes de P. V. Préface et notes par Yves-Gérard Le Dantec. — É^ts Vialetay, Vilo, 1958, 5 vol.
— * Fongaro (Antoine). — V. en Italie (Publications de l'Institut français de Florence. 4^e série. Essais bibliographiques. N° 2). — Florence, 1957.
— Bauer (Constantin). — Die Novellen Paul V^s. — *Zeitschrift für französischen Sprache und Literatur*, Januar.
— Burch (Francis F.). — Corbière and V.'s *Romances sans paroles.* — *MLR*, April.
— Graaf (Daniel A. de). — Un poème ignoré de V. écrit à la mémoire d'A. Rimbaud [in *La Plume*, 15 janvier 1893]. — *N*, April.
— Marek (Joseph C.). — V., langage et sentiment. — *La Revue de l'Université Laval*, février.
— Underwood (V. P.). — C. R. de : J. Richer, *P. V.* (Paris, 1953). — *RHLF*, janvier-mars.

— Vanwelkenhuyzen (G.). — Une amitié : P. V. et F. A. Cazals [d'après G. Zayed]. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1957, nº 4.

— Virolle (Roland). — Explication de texte. Un paysage verlainien. — *L'École*, 19 avril.

— V. critique de V. Hugo [fac-similé d'un feuillet de ms. vendu à l'Hôtel Drouot, « A propos du dernier livre posthume de V. H., *Les Jumeaux*]. — *FL*, 15 février.

Veuillot (L.). — Colmant (Paul), S. J. — L. V., « Un drame en Suisse ». — *Les Études classiques*, janvier.

Viélé-Griffin (Fr.). — Clifford Kuhn (Reinhard). — V.-G. and the Symbolist movement [Thèse Princeton University, 1957]. — *Dissertation abstracts*, nº 1.

Vigny (A. de). — George (André). — Une énigme résolue ? Evariste Galois inspirateur de V. pour Chatterton. — *NL*, 27 février. [Voir aussi : Auguste Viatte, « Galois ou Galloix », et réponse de A. George, *NL*, 6 mars.]

— Grosclaude (Pierre). — Un visage inconnu d'A. de V. Le poète des *Destinées* fut-il chansonnier ? — *Poésie française*, 3e trimestre 1957.

— Hartoy (Maurice d'). — Un testament poétique inédit d'A. de V. — *Poésie française*, 1er trimestre 1957.

— Lefèvre (André). — V. et les Vosges. — *Revue d'Alsace*, 1957.

— Petroni (Liano). — C. R. de : H. Guillemin, *M. de V. homme d'ordre et poète* (Paris, 1955). — *RLMC*, aprile-giugno 1957.

Villiers de l'Isle-Adam. — Drougard (E.). — V. de l'I.-A. : une vieille histoire [les articles du *Tribun du Peuple*, « Tableau de Paris », reproduits in *MF*, juillet 1953, sont bien de V. de l'I.-A.]. — *MF*, mars.

— Lebois (André). — En relisant *L'Eve future* de V. de l'I.-A. — *Annales publiées par la Faculté des lettres de Toulouse. Littérature*, fasc. 1-2.

Zola (E.). — Guiral (Pierre). — E. Z. et *La République en marche*. — *L'Information historique*, janvier-février.

— Lapp (John C.). — Z. et l'article défini. — *Le français moderne*, avril.

— Mathews (J. H.). — E. Z. and Gustave Le Bon. — *MLN*, February.

— Mathews (J. H.). — Z. and the marxists. — *S*, Fall 1957.

XXe SIÈCLE

Divers. — Bigeard (Guy). — Aperçu sur le cosmopolitisme littéraire en France au xxe siècle. — *L'École*, (1er cycle. Enseignement littéraire), 22 février.

— Moeller (Charles). — Le sens de Dieu dans la littérature moderne. — *Rencontres*, nº 8, 1er trimestre.

— Woods (Dorothea Eleanor). — French literature and peace : 1919-1939 [Thèse University of Illinois, 1957]. — *Dissertation abstracts*, 1957, nº 11.

Poésie. — Caracassis (Stavros). — Réflexions sur la poésie française. — *La Revue du Caire*, juillet-août, septembre 1957.

Roman. — * Brée (Germaine) and Guiton (Margaret) — An age of fiction. The French novel from Gide to Camus. — Rutgen University Press, 1957.

Souvenirs. — * Romains (Jules). — Souvenirs et confidences d'un écrivain (Coll. « Les Quarante »). — A. Fayard, 1958. [Voir : E. Henriot, in *Le Monde*, 5 mars.]

Théâtre. — * Bernard (Jean-Jacques). — Mon ami le théâtre. Choses vues : du « Vieux-Colombier » aux animateurs du « Cartel ». — A. Michel, 1958.

— * Pruner (Francis). — Aux sources de la dramaturgie moderne. Le répertoire du Théâtre libre d'Antoine. * Le répertoire étranger. — Lettres modernes, 1958.

— Anet (Daniel). — Le mime Farina [don des collections F. à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, 1956]. — *Les Musées de Genève*, mars.

— Dubeux (Albert). — Visages d'hier et d'aujourd'hui : Jeanne Granier. — *RDM*, 1er mars.

Alain. — * A. — Les Arts et les dieux. Texte établi et présenté par Georges Bénézé. Préface d'André Bridoux (Bibliothèque de la Pléiade). — Gallimard, 1958.

— * A. — Correspondance avec Élie et Florence Halévy. Préface, notes et index de Jeanne Michel-Alexandre. — Gallimard, 1958.

— A. — Hommage à A. Comte [textes d'A.]. — *Association des amis d'A. Bulletin*, nº 6, décembre 1957-janvier 1958.

Apollinaire (G.). — Bailbé (Joseph-Marc). — Un exercice de langue en première : ponctuation d'un poème d'A. [« Marie »]. — *Cahiers pédagogiques pour l'enseignement du second degré*, 1er mars.

Artaud (A.). — Bersain (Jacques). — A. le châtré. — *Vin nouveau*, janvier.

— Rivière (Claude). — Il y a dix ans mourait A. A. — *Réforme*, 29 mars.

— Dix ans après sa mort... A. A. a vaincu sa malédiction [par André Frank, Ph. Soupault, J.-L. Barrault]. — *Arts*, 26 février-4 mars.

Baillon (A.). — Van Nuffel (R.). — André B. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.

Bainville (J.). — Bordeaux (Henry). — Un grand journaliste doublé d'un grand historien : J. B. — *Écrits de Paris*, avril.

Barrès (M.). — Castex (Pierre-Georges). — Le jeune B. et notre temps [M. B. et A. Gide. — M. B. et J.-P. Sartre]. — *IL*, janvier-février.

— Frandon (Ida-Marie). — Connaissance de M. B. Études et recherches. — *IL*, mars-avril.

— Vier (Jacques). — B. et le « culte du moi ». — *Archives des lettres modernes*, nº 8, janvier.

Benda (J.). — Bobbio (Norberto). — C. R. de : Robert J. Niess, *Julien B.* (Ann Arbor, 1956). — *Rivista di filosofia*, ottobre 1957.

Bergson (H.). — * Montiani (Oddino). — B. e il suo umanesimo integrale. — Padova, Cedam, 1957. [Voir C. R. de Sergio Sarti, in *Paideia*, luglio-agosto 1957.]

Bernanos (G.). — Autour du *Dialogue des Carmélites*. Lettre de l'abbé D. Pézeril et réponse de Marcel Schneider. — *Combat*, 4 juillet 1957.

— Voir : *Divers* (Thèmes littéraires).

Brasillach (R.). — Inédits de R. B. [Fragment de l'histoire littéraire de la France. — Sénèque le tragique]. — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 7.

— Debray (Pierre). — L'adieu à Maurras de R. B. — *Aspects de la France*, 21 novembre 1957.

— Fallois (Bernard de). — L'œuvre de B. ou la musique concrète d'une destinée. — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 7.

— Poulet (Robert). — R. B., critique complet. — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 7.

— Wehrli (Claude). — L'œuvre poétique de R. B. — *Cahiers des amis de R. B.*, nº 7.

Brousson (J.-J.). — Billy (André). — B. expliqué [d'après une lettre de Mme Jeanne Coussens]. — *FL*, 29 mars.

Chadourne (L.). — Billy (André). — Le souvenir de Louis Ch. — *FL*, 1er mars.

Chateaubriant (A. de). — Thomas (Georges-Michel). — Alph. de C. en Bretagne [lettre inédite de C., Piriac, 26 octobre 1925]. — *Les Cahiers de l'Iroise*, janvier-mars.

Claudel (P.). — * P. C. — Œuvres complètes. Tome XII. Théâtre. VII. *Le Soulier de satin* (première et seconde versions). Textes et notes établis par Robert Mallet... — Gallimard, 1958.

— * Beaumont (Ernest). — Le sens de l'amour dans le théâtre de C. Le thème de Béatrice (Coll. « Thèmes et mythes ». 5). — Lettres modernes, 1958.

— * Berton (Jean-Claude). — Shakespeare et C. Le temps et l'espace au théâtre. — La Palatine, Plon, 1958.

— * Mennemeier (Brigitta). — Der aggressive C. Eine Studie zu Periphrasen und Metaphern im Werke P. Cs. — Münster, Westfalen, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1957.

— * Roy (Paul-Émile), c. s. c. — C., poète mystique de la Bible. — Montréal-Paris, Fides, 1958.

— Beaumont (Ernest). — L'Ode claudélienne. Deux exégètes : H. J. W. van Hoorn et A. Maurocordato. — *Archives des lettres modernes*, nº 8, janvier.

— Boly (Joseph), O. S. C. — La synthèse chez C. des aspirations romantiques et classiques. — *L'École*, 22 mars, 19 avril.

— Lachèze (Chanoine J.). — P. C. à l'école de son patron saint Paul. — *L'Enseignement chrétien*, mars.

— Noirfalise (Albert). — P. C., poète de la vocation. — *Les Études classiques*, janvier.

— Peter Wust an P. C. Ein unbekannter Brief [lettre de P. W., 28 juin 1931]. — *Hochland*, April.

Colette. — C. à New York [d'après ses articles du *Journal* — 1935 — et *La Jumelle noire*, 1938]. — *Informations et documents*, nº 78, 25 décembre 1957.

Crevel (R.). — Lynes (Carlos). — Solitude de René C. — *FS*, April.

Deubel (L.). — Lettre inédite de Léon D. à Eugène Chatot [2 juin 1901]. — *Société des amis de L. Deubel*, nº 33, janvier.

— *Société des amis de L. Deubel. Bulletin*, nº 33, janvier.

Drieu La Rochelle (P.). — Elsen (Claude). — Il y a treize ans mourait Pierre D. La R... celui qui ne croyait plus. — *Carrefour*, 12 mars.

— Le Roy (Pierre). — Réflexions sur D. La R. — *Prétexte*, n. série, janvier-février.

— Vivier (Michel). — D. La R. et les grandeurs perdues. — *La Nation française*, 2 avril.

Du Bos (Ch.). — Blanchard (Pierre). — Ch. Du B. — [In] * Dictionnaire de spiritualité, fasc. XXIV, 1957, col. 1739-1742.

— Ewerts (Birgit Linnea). — Ch. Du B. and his reading of Gœthe : a conflict in ideas [Thèse Columbia University, 1957]. — *Dissertation abstracts*, 1957, nº 12.

Elskamp (M.). — Guiette (Robert). — Max E. — [In] * Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique. — Bruxelles, 1958.
— Guiette (Robert). — Hommage à M. E. — *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, 1957, nº 4.

Estaunié (Ed.). — Desnues (R.-M.). — Édouard E. — *Livres et lectures*, février.

Farrère (Cl.). — Baudrit (André). — Pèlerinage aux sources. — *Les Cahiers de l'Ouest*, mars-avril.

Frick (Louis-de-Gonzague). — A. B. — Louis de G.-F. est mort. — *FL*, 19 avril.
— Rousselot (Jean). — Un curieux homme : L. de G.-F. — *NL*, 17 avril

Gerde (Ph. de). — Pujolle (Auguste). — Le premier livre de Philadelphe de G. — *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, nº 63, juin 1956.

Gide (A.). — Antoine (G.). — Le rôle impressif des liaisons de phrases chez A. G. — [In] * Studia Romanica. Gedenkschrift für Eugen Lerch. — Mainz-Stuttgart, 1957.
— Caprier (Christian). — A. G., ou les difficiles partages. — *TR*, avril.
— Harvey (Lawrence E.). — The utopia of blindness in G.'s *Symphonie pastorale*. — *MP*, February.
— Lacan (Jacques). — Jeunesse de G. ou la lettre et le désir. — *Critique*, avril.
— Lang (Renée). — Rilke, G. et Valéry nel carteggio inedito [développement du travail publié en français en 1953]. — *Amor di libro*, aprile-giugno.
— Lorenz (Paul). — Un pèlerinage littéraire. A. G. à Cuverville. — *Plaisir de France*, août 1957.
— Voir : *Divers* (Thèmes littéraires), *Barrès* (*M.*), *Larbaud* (*V.*).

Giraudoux (J.). — * Inskip (Donald P.). — J. G. The making of a dramatist. — London, Oxford University Press, 1958.
— Inskip (Donald P.). — Some notes on the first production of J. G.'s *Siegfried* (May 3rd, 1928). — *FS*, April.
— Inskip (Donald P.). — The stylist in the theatre. Some remarks on a passage of J. G.'s *Siegfried*. — *MLR*, April.
— Knowles (Dorothy). — C. R. de : Laurent Le Sage, *L'œuvre de J. G.* Essai de bibliographie chronologique (University Park, Pa., 1956). — *MLR*, April.
— Le Sage (Laurent). — G. and big business : an element of reminiscence in *La Folle de Chaillot*. — *FR*, February.
— Voir : *Divers* (Thèmes littéraires).

Harry (M.). — Garnier (Christine). — Myriam H. — *NL*, 13 mars.
— A. M. G. — M. H. — *La Terre retrouvée*, 17 mars.

Jacob (M.). — M. J. — D'un carnet de notes. — *NRF*, mars.
— Berger (Pierre). — Six mois avec M. J. — *Carrefour*, 5 mars.

Jaloux (Edm.). — Kolbert (J.). — E. J. and his contemporaries. — *FR*, February.

Jammes (Fr.). — Anicet (Frère). — Fr. J., pèlerin de Lourdes. — *Entre nous*. Cahiers trimestriels de documentation et d'information, nº 653, janvier.

— Le Hir (Yves). — C. R. de : M. Parent, *Rythme et versification dans la poésie de F. J.* (Paris, 1957). — *Le français moderne*, avril.
— Van der Burght (Laure et Raymond). — Fr. J. et la Belgique. — *Nos Lettres*, janvier.

Jarry (A.). — J. C. — Avant la reprise d'*Ubu-Roi* [au T. N. P.]. Le petit musée J. de Tristan Tzara. — *Le Monde*, 12 mars.
— Robichez (Jacques). — J. ou la nouveauté absolue. — *Théâtre populaire*, septembre 1956.
— Saillet (Maurice). — Coup d'œil sur la vie posthume d'A. J. — *L'Actualité littéraire*, octobre 1957.
— L'album de famille du Père Ubu. — *L'Actualité littéraire*, octobre 1957. [Voir *Cahiers du collège de pataphysique*, n. série, Dossier nº 3, p. 52.]

Larbaud (V.). — Blin (René). — Le masque de V. L. — *Prétexte*, janvier-février.
— Libero de Libero. — L., romano di Roma. — *Letteratura*, settembre-ottobre 1957.
— Mallet (Robert). — Hommage à V. L. — *L'Auvergne littéraire*, 4e trimestre 1957.
— O'Brien (Justin). — Lafcadio et *Barnabooth*, une hypothèse. — *Prétexte*, janvier-février.

Léautaud (P.). — * P. L. — Le Théâtre de Maurice Boissard. Texte intégral. Tome I (1907-1914). Tome II (1915-1941). Avant-propos de Marie Dormoy. — Gallimard, 1958.

Maurras (Ch.). — * Joseph (Roger). — Martigues et le Chemin de Paradis. — Roanne, Éd. des « Amis du Chemin de Paradis », 1958.

Milosz (O.-V. de L.). — Buge (Jacques). — O.-V. de L.-M., poète d'un autre monde. — *Cahiers du Nord*, nº 6, 1956-1957.

Muselli (V.). — Grosclaude (Pierre). — La vivante présente de V. M. — *Poésie française*, 4e trimestre 1957.

Péguy (Ch.). — * Bibliothèque Royale. Ch. P. Exposition organisée par la Commission pour l'application de l'accord culturel franco-belge avec le concours de l'Amitié Ch. P. Préface de Lucien Christophe. Catalogue présenté et rédigé par Auguste Martin. Bruxelles, 10 janvier 1958. [Voir Bernard Guyon, Le catalogue de l'exposition C. P., in *ACP*, nº 63.]
— Louis-Antoine (R. P.). — P., poète « essentiel ». — *Pédagogie*, mars.
— Mars (Félicien). — Le « plafond de l'impasse » et le « ressourcement biblique » [origine de « ressourcement » chez P., in *L'Argent* (*suite*), cahier du 22 avril 1913, d'après une lettre du P. Congar]. — « Ressource et ressourcement. » — *La Croix*, 16-17 mars, 23-24 mars.
— Vaquez (Marie-Madeleine). — L'exposition C. P. de Bruxelles. — *ACP*, nº 63, mars.
— Semaine P. à Bruxelles [janvier 1958, exposition, c. r. de conférences, extraits de presse]. — *ACP*, nº 63, mars.

Pellerin (J.). — Tercinet (André). — Notre Jean P. — *Revue de Savoie*, 1er trimestre.

Pesquidoux (J. de). — Ruffray (Patrick de). — P. ou les Géorgiques éternelles. — *Les Cahiers de l'Ouest*, janvier-février.

Plisnier (Ch.). — * Roussel (Jean). — La vie et l'œuvre ferventes de C. P. — Rodez, Subervie, 1957.

Proust (**M.**). — * Gregh (Fernand). — Mon amitié avec M. P. Souvenirs et lettres inédites. — Grasset, 1958.

— * P. Documents iconographiques. Préface et notes de Georges Cattaui (« Visages d'hommes célèbres) ». — Éd. Pierre Cailler, 1958.

— Cattaui (Georges). — L'œuvre de P. — *Critique*, mars.

— Champigny (Robert). — Temps et reconnaissance chez P. et quelques philosophes [Bergson]. — *PMLA*, March.

— Stewart Bell (William). — The prototype for P.'s *Jean Santeuil* [J. B. de Santeuil, *in* La Bruyère et Saint-Simon]. — *MLN*, January.

— Truc (Gonzague). — M. P. et la morale. Note additionnelle : Psychologie de l'oubli. — *L'École*, 22 février.

Ramuz (**Ch.-F.**). — * Guisan (Gilbert). — R. ou le génie de la patience. Étude stylistique des variantes de quelques romans (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne. 12). — Lausanne, 1958.

Régnier (**P.**). — Taute (Stéphane). — A la mémoire de Paule R., écrivain, 1888-1950 [à propos de l'exposition P. R., Musée de Charleville, octobre 1957]. — *La Grive*, nº 97, janvier.

Retté (**Ad.**). — * Sous le signe de la Rédemption. De l'anarchie intérieure à l'union mystique. Quelques témoignages sur Adolphe R. [F. Martin d'Aixois, Mgr. Lavallée, le P. Irénée Vallery-Radot, L. Chaigne, J. Vignaud, Noël Richard,... réunis par le chanoine G. Venzac]. — Messein, 1957.

Rolland (**R.**). — Dollot (René). — R. R. au Palais Farnèse (1889-1891). Scènes de la vie diplomatique (I). — *Revue d'histoire diplomatique*, juillet-septembre 1957.

— Nedeljkovic (Dregan). — Réponse caractéristique de R. R. à une autocritique de Maxime Gorki. — *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, avril.

Sorel (**G.**). — Une lettre inédite de G. S. à Pierre Lasserre [27 juin 1909], publiée par P. A. [Andreu]. — *La Nation française*, 2 avril.

Valéry (**P.**). — * P. V. — Conversation sur l'histoire, recueillie par Lo Duca. Pointe sèche de Benn. — Fasquelle, 1957.

— * Bellivier (André). — H. Poincaré et P. V. autour de 1895. — Chevreuse (Seine-et-Oise), Imprimerie Coutancier (1958).

— Bémol (Maurice). — P. V. et l'Italie. — *Annales Universitatis Saraviensis. Philosophie-lettres*, 1956, fasc. 3-4.

— Charney (Hanna K.). — V. critique « impressionniste » de la critique. — *S*, Fall 1957.

— Charney (Hanna). — V. devant l'alternative de la création. — *RR*, February.

— La Rochefoucauld (Edmée de). — Les Cahiers de P. V. (1900-1902) : mathématiques de l'intellect et maximes morales. — *RP*, avril.

— Lévy (C.). — Les termes d'architecture dans l'*Eupalinos* de P.V. — *Le français moderne*, avril.

— Loranquin (Albert). — P. V. ou le refus de vivre. — *Le Bulletin des lettres*, 15 février.

— Meyer (François). — La métaphysique de P. V. — *CS*, nº 344, janvier.

— Roy (Claude). — P. V. — *TM*, avril.

— Urquijo (Elena). — En lisant un poème de P. V. : *Palme*. — *Lenguas vivas*, octubre de 1957.

— Zatloukal (Antonin). — C. R. de : Ludmila Morawska, *Studium o jezyku Pawla V.* [Étude sur la langue poétique de P. V.], Lublin, 1955. — *RHLF*, janvier-mars.

— Une conversation avec P. V. [10 février 1955]. — *U. N. F.* [Union nationale des femmes, revue des électrices], nº 64, 1er avril.
— Voir : *Gide* (*A.*).

Vérane (L.). — Hommage à Léon V. [par Jacques Marlet, André Blanchard, Marcel Decremps, Jean Jacob, Roger Joseph]. — *Points et Contrepoints*, nº 42, décembre 1957.

Vercel (R.). — Sevin (André). — Le Maine littéraire. Roger V. (1894-1957). — *La Province du Maine*, octobre-décembre 1957.

Revues ayant cessé leur publication. — *Allemagne d'aujourd'hui*, avec le nº de novembre-décembre 1957.
— *Larousse mensuel*, avec le nº de décembre 1957.
— *Revue universitaire*, avec le nº de novembre-décembre 1957.

René Rancœur.

Abréviations. — Amis (Les) de Flaubert. *AFl.* — Amitié (L') Ch. Péguy. Feuillets mensuels. *ACP.* — Annales de l'Université de Paris. *AUP.* — Année (L') Propédeutique. *AP.* — Biblio. *B.* — Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. *BHR.* — Bulletin de l'Association G. Budé. *BGB.* — Bulletin de la Société des Amis de M. Proust. *BMP.* — Bulletin de la Société des Amis de Montaigne. *BAM.* — Bulletin du Bibliophile. *BB.* — Cahiers de l'Association internationale des études françaises. *CAIEF.* — Cahiers du Sud. *CS.* — Comparative Literature. *CL.* — Contemporary Review. *CR.* — Éducation (L') Nationale. *EN.* — Europe. *E.* — Figaro (Le) Littéraire. *FL.* — French (The) Review. *FR.* — French Studies. *FS.* — Gazette de Lausanne. *GL.* — Information (L') Littéraire. *IL.* — Journal de Genève. *JG.* — Journal of the History of Ideas. *JHI.* — Letterature moderne. *LM.* — Lettres (Les) Françaises. *LF.* — Lettres (Les) Romanes. *LR.* — Mercure de France. *MF.* — Modern Language Notes. *MLN.* — Modern Language Quarterly. *MLQ.* — Modern (The) Language Review. *MLR.* — Modern Philology. *MP.* — Neophilologus. *N.* — La Nouvelle Revue Française. *NRF.* — Nouvelles (Les) Littéraires. *NL.* — Publications of the Modern Language Association. *PMLA.* — Revue (La) des Deux Mondes. *RDM.* — Revue d'histoire des sciences.*RHS.* — Revue d'histoire du théâtre. *RHT.* — Revue d'histoire littéraire de la France. *RHLF.* — Revue de littérature comparée. *RLC.* — Revue de Paris. *RP.* — Revue des langues vivantes. *RLV.* — Revue des sciences humaines. *RSH.* — Revue (La) générale belge. *RGB.* — Rivista di letterature moderne e comparate. *RLMC.* — Romanic (The) Review. *RR.* — Studi Francesi. *SF.* — Studies in Philology. *SP.* — Symposium. *S.* — Table (La) Ronde. *TR.* — Temps (Les) Modernes. *TM.* — Times (The) Literary Supplement. *TLS.* — Yale French Studies. *YFS.*

Le Gérant : Gérald Mignot.

Imprimé en France à l'Imp. Willaume-Egret à Saint-Germain-lès-Corbeil en juillet 1958.
O. P. I. A. C. L. 31.1152. — Dépôt légal effectué dans le 3e trimestre 1958.
Nº d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : 1950.
Nº d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Willaume-Egret : 1125.